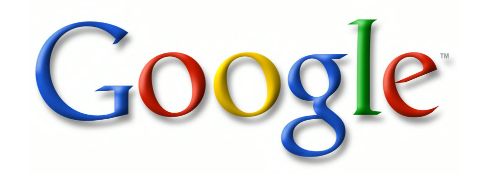




Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs dans plusieurs contrées ...

Peter Simon Pallas, I. I. Lepekhin



HISTOIRE

DES

DÉCOUVERTES.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
DES
DÉCOUVERTES
FAITES
PAR DIVERS SAVANS VOYAGEURS

Dans plusieurs contrées de la Russie & de la Perse, relativement à l'Histoire civile & naturelle, à l'Économie rurale, au Commerce, &c.

TOME TROISIEME.

Avec figures.



A BERNE.

CHEZ LA NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.



TABLE DES MATIERES

POUR LE

TROISIEME TOME.

A.

B.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

Avis au relieur regardant les planches du tome III.

Planche I. - *page* 255		Planche IV. - *page* 404	
— II. - - 267		— V. - - 405	
— III. - - 290		— VI. - - 484	

Le relieur mettra la carte à la fin du volume.



SUITE

DU VOYAGE EN PERSE

PAR M. GMELIN.

Nous avons quitté M. Gmelin, en terminant le volume précédent, à l'époque de son entrée dans le Masanderan : ainsi nous croyons devoir commencer celui-ci, par le précis historique des événemens qui se sont passés dans cette province depuis le regne de Nadir-Schach, & donner ensuite une courte notice des souverains qui l'ont gouvernée depuis la mort de cet usurpateur.

Lorsque Nadir Schach s'empara du trône de la Perse, le Masanderan étoit gouverné par Hadschi Mamet Khan; mais le tyran ne tarda pas à le dépouiller de sa dignité; & après lui avoir fait crever les yeux, il mit à sa place Mirsa Alikger. Sous les regnes d'Adill Schach & d'Ibrahim Khan, le Masanderan passa au pouvoir de Mahum Khan.

Immédiatement après la mort d'Ibrahim Khan, Mahumed Haſſan Khan, dont Hanvay parle ſouvent dans la relation de ſon voyage, & qui portoit encore, du tems de ce voyageur, le titre de *Beg*, qui répond à celui de *Knées* en Ruſſie, vint fondre inopinément ſur Mahum Khan. Ce prince infortuné, forcé d'accepter le combat, y fut totalement défait & livré entre les mains du vainqueur qui eut la barbarie de le faire brûler tout vif. Mahumed Haſſan Khan étoit un fils de Fetſch Ali Khan, qui portoit le ſurnom de *Kadſchaar*, commun à tous ceux d'Aſtrabad. Hanvay eſtropiant, ſuivant la coutume des Anglois, preſque tous les noms perſans qu'il cite, le nomme mal-à-propos *Chazar*. Fetſch Ali Khan avoit été, ſous le regne de Thamas Schach, général en chef de l'armée de Perſe. Une pareille élévation excitoit trop la jalouſie de Nadir, pour qu'il ne devînt pas une des premieres victimes de l'ambition cruelle & ſanguinaire de ce barbare. Son fils, ce même Mahumed Haſſan Khan, ayant refuſé de ſouſcrire à la perte d'Ibrahim, fut contraint, à l'époque de la mort de ce prince & de celle d'Adil, de ſe refugier dans Aſtrabad ſa patrie, où il ſut ſe former un parti

parmi ses concitoyens. Ce fut à la tête de ce parti qu'il se rendit maître de Mahum & de son armée, & qu'il prit possession de la province de Masanderan, au commencement de l'interregne de la Perse. Il y vécut tranquille pendant quatre à cinq ans, au bout desquels il marcha vers le Ghilan, après avoir établi pour son naïp ou lieutenant, pour le tems que dureroit son expédition, un de ses principaux conseillers, nommé *Mahumed Khan Radschaar*. Lorsqu'il eut réduit sous son obéissance toute la province du Ghilan, il y laissa pour gouverneur Hadschi Schamal, & s'en revint dans sa premiere résidence (*).

Cependant Kerim Khan commençoit alors à prendre l'essor; déjà maître du Ghilan & de plusieurs autres provinces, cette conquête fut bientôt suivie de celle du Masanderan; & ne laissant à Mahumed Hassan Khan d'autre moyen de pourvoir à sa sûreté qu'une prompte fuite, celui-ci fut de nouveau réduit à chercher un refuge dans Af-

(*) Il est aussi nommé quelquefois Serdarkhan. Mais *serdar* désigne un chef d'un corps de dix mille hommes. Cela étoit ainsi du tems des Schachs; mais actuellement on donne aussi ce titre au chef d'un corps de cinq mille hommes. *Gmelin.*

trabad, où Kerim Khan le poursuivit : mais un nouveau renfort de troupes qu'il y reçut, mit Mahumed en état d'y faire tête à Kerim. Ils se rencontrerent proche d'une ville dépendante de la province du Korassan, à quatre journées d'Astrabad, & s'y livrerent en 1757 une sanglante bataille, où non-seulement Kerim fut totalement défait, mais encore obligé d'abandonner dans sa fuite tout son harem & tous ses bagages au vainqueur. Kerim se sauva vers Tæsiran ; & ne s'y croyant pas encore en sûreté, il gagna *Schiras*, tandis que Hassan profitant de sa victoire, s'en revint dans le Masanderan, qu'il fit rentrer sous son obéissance, avec tout le Ghilan. A peine jouissoit-il des fruits de cet heureux changement de situation, qu'Achmed, chef des Afgans, à qui Kerim venoit d'abandonner la souveraineté du Korassan, fit partir de Mesched une armée qui devoit se rendre sur les frontierres du Masanderan ; mais Hassan n'attendit point qu'elle y fût arrivée pour la dissiper. Assad Khan, dont nous avons déjà eu occasion de parler plus haut, voulut aussi tenter la fortune contre le Serdar. Il essaya de pénétrer dans le Masanderan à travers les montagnes. Hassan in-

formé de son dessein assez à tems pour lui opposer une forte résistance dans les endroits où son agresseur s'attendoit à en trouver le moins, le chassa heureusement, & revint triomphant à Masanderan. Assad Khan voyant l'impossibilité de réussir dans le Masanderan, porta ses forces dans le Ghilan & s'empara de cette province. Hassan réussit également à l'en chasser, & l'obligea de s'enfuir à Tauris.

Mahumet Hassan Khan, loin de se borner à ces succès, passe rapidement à Kaswin pour se rendre à Ispahan, où il surprend Kerim Khan, qu'il force encore de fuir à Schiras, s'empare d'Ispahan, marche vers Taùris, en chasse Assad Khan, réduit cette ville sous son obéissance, avec plusieurs autres du voisinage, & revient encore à Ispahan, après avoir laissé à Tauris une forte garnison commandée, ainsi que nous l'avons vu, par Fetsch Ali, Khan de Rumelsk, dont les forces s'étoient réunies aux siennes. Le motif qui déterminoit Hassan à revenir ainsi sur ses pas, n'étoit pas moins que l'espoir de porter les derniers coups à Kerim; & ce projet lui auroit vraisemblablement réussi, sans l'événement qu'on va voir. Hassan avoit

un grand nombre d'Usbeks & d'Afgans dans ſon armée, qui, dans la nuit même qui précéda le jour auquel Haſſan devoit ſurprendre Kerim dans Schiras, formerent, conjointement avec les Perſans, pour des raiſons qu'on ignore, le complot d'abandonner l'armée, & s'enfuirent effectivement tous enſemble. Haſſan, que ce fâcheux événement privoit de tout ſecours, & mettoit hors d'état d'effectuer ſon deſſein, n'eut d'autre reſſource que d'aller encore gagner en toute diligence Aſtrabad, pour ſe faciliter ſon retour dans le Maſanderan. Kerim Khan n'en fut pas plus tôt informé, qu'il détacha un de ſes parens éloignés, nommé *Schich Ali Khan*, à la tête d'une armée de quatre mille hommes, pour aller fondre inopinément ſur Haſſan dans le Maſanderan même: mais celui-ci ayant prévu la choſe, ferma ſi bien tous les paſſages par où l'on pouvoit arriver dans cette province, qu'il ne fut poſſible à aucun ſoldat ennemi d'y pénétrer; juſqu'à ce que Mahumed Khan, actuellement régnant, qui rempliſſoit alors la charge de Staroſte dans le village de Sawatku, poſte très-important par la force de ſon aſſiette, vint propoſer à Kerim de

montrer à son armée un chemin inconnu à travers les montagnes, par lequel il lui seroit très-facile d'entrer dans le Masanderan, moyennant que ce prince s'engageât de son côté à lui procurer par la suite les moyens de parvenir à la dignité de Khan de cette province. Kerim consentit à tout, & Mahumed montra le passage secret à Schich Ali Khan; de sorte que Hassan fut tourné; & après avoir livré quelques combats, où il fut entiérement défait, il se vit encore une fois forcé de se sauver du côté d'Astrabad. Dans sa fuite, son cheval s'étant enfoncé dans un fossé marécageux, tout près d'Aschraff, de maniere à ne plus pouvoir s'en tirer, ce prince malheureux y fut tué par le fils de son beau-frere, qui étoit à sa poursuite avec quelques cavaliers. Ainsi périt ce prince digne d'un meilleur sort, après avoir gouverné le Masanderan depuis 1750 jusqu'en 1762, & avoir su réunir à la réputation d'un héros, celle d'un homme de probité.

Hassan a laissé cinq fils après lui : il y en a deux, Aga Mamed Khan, & Risa Ugli Khan, qui se tiennent à Schiras, où Kerim Khan les garde pour otages ; les autres

vivent dans les environs d'Aſtrabad : ſavoir, Uſſein Kouli Khan, dans le pays de Demgan; & Murtuſa Kouli Khan, avec ſon frere Muſtapha Khan, dans le pays de Kurdemhalla. Ces diſtricts leur ſont demeurés de la ſucceſſion de leur pere ; & non-ſeulement ils les agrandiſſent le plus qu'ils peuvent, mais leur parti s'accroît même tous les jours davantage ; de ſorte qu'on peut conjecturer que, s'il ſe préſente tôt ou tard une occaſion favorable, ils ne s'endormiront vraiſemblablement pas, ayant à venger la mort de leur pere, & à revendiquer les droits qui, ſuivant la conſtitution actuelle, les appellent à la ſouveraineté. Dans le tems même que Gmelin écrivoit ceci, la nouvelle ſe répandit que Kerim Khan avoit nommé Murtuſa Kouli Khan de la province d'Aſtrabad. Il avoit déjà eu pluſieurs fois la ville de ce nom en ſon pouvoir, & avoit auſſi commencé à établir des forts vers le Maſanderan ; procédés dont Mahumed Khan paroiſſoit fort irrité, & qui furent vraiſemblablement la cauſe des refus que Kerim avoit faits juſqu'alors à Murtuſa Kouli, de lui conférer cette ſouveraineté d'Aſtrabad ; mais actuellement que le régent s'eſt enfin

laissé persuader, il a ouvert à ces freres mécontens un chemin qui pourroit dans peu les mener plus loin. (*) Murtusa Kouli Khan avoit déjà depuis quelque tems trouvé moyen de se rendre maître de la personne de son oncle, fortement soupçonné d'avoir eu part à la mort de son frere Hassan; le neveu s'étoit en même tems emparé de Nuenkent, que cet oncle habitoit, & de tout son district situé dans le voisinage d'Astrabad.

Reprenons le fil de notre histoire. *Kerim Khan* n'eut pas plus tôt appris la mort de son plus redoutable ennemi, car Asad Khan étoit déjà dans l'impuissance d'agir davantage, qu'il reprit tout son courage, & qu'il s'attribua en 1762 la dignité de Khan suprême. Nadir Chansent succéda à Hassan dans la souveraineté du Masanderan; mais au bout de six mois, il fut pourvu d'une autre di-

(*) Lorsque M. Gmelin s'en revenoit en 1772, vers Astrakhan, on apprit que Murtusa Kouli Khan découvroit tous les jours davantage ses intentions secretes. Il pénétra dans ce tems-là jusques dans l'intérieur des frontieres du Masanderan, & obligea Mahumed Khan de se retirer pour sa sûreté à Sari; là-dessus, Murtusa s'empara d'Uschraf, & menaça le Khan de venir lui rendre visite à Sari, s'il ne lui abondonnoit pas volontairement sa conquête: tant il est sérieusement résolu de venger le sang de son pere.

gnité ; & Mahumed Khan, en vertu de la promesse de Kerim, obtint la sienne, avec cette restriction cependant, qu'il auroit un Serdar, nommé *Ali Khan*, pour collegue ; mais ce dernier fut congédié bientôt après.

Mahumed Khan regne depuis lors sur le Masanderan : ce prince a encore trois freres, dont l'un, qui est son ainé, se nomme *Aliasker Beg* ; le second, qui est son puîné, porte le nom de *Dschandschani Beg*, & le troisieme s'appelle *Alinagi Khan*. Les deux premiers sont toujours auprès de leur frere dans la capitale du Masanderan, & le dernier demeure en otage auprès de Kerim Khan. Mahumed Khan gouverne avec beaucoup de sévérité, & ses sujets sont d'autant plus mécontens de lui, qu'il les soumet à des contributions très-fortes, & à des corvées très-pénibles, qui leur sont souvent plus rudes à supporter que les impôts. Les troupes qu'il tient sous les armes se montent à six mille hommes, mais elles ne touchent point de paie ; on leur fournit seulement des vivres lorsqu'elles sont en service actuel. Les revenus du Khan, dont la majeure partie se perçoit en argent, vont à un million de roubles, & il n'en dépense pas au-delà

de 600 mille. Tous ses goûts se bornent à avoir de beaux chevaux. Sa cour n'est point du tout brillante ; & il est si insatiable dans son avarice, qu'il n'écorche pas seulement ses malheureux sujets, mais encore tous les étrangers qui entrent dans ses états. Les bâtimens qui jettent l'ancre dans ses rades, pour y débarquer leurs marchandises & les échanger contre d'autres, essuient continuellement les plus longs délais avant de pouvoir obtenir, soit de l'argent, soit des productions du pays ; & le plus souvent, après une très-longue attente, on finit par leur manquer de foi, quoique tout étranger soit obligé d'accumuler présens sur présens pour obtenir seulement la liberté de se retirer. Il n'est guere possible que les choses aillent différemment, puisque le Khan est lui-même le marchand principal. On prend à crédit, sous le nom du Khan, tout ce qui convient ; & lorsque le vendeur veut être payé, en quel lieu, & à qui doit-il s'adresser? Du tems du Serdar Khan, Masanderan étoit un Pérou pour les marchands Russes ; & les Arméniens y faisoient aussi beaucoup mieux leurs affaires.

Il y a six petits Khans subordonnés à Ma-

humed Khan; ils ſont pareillement à la nomination de Kerim Khan, & en reçoivent même une ſolde annuelle. Chacun d'eux eſt prépoſé ſur un certain diſtrict de la province, & ſes fonctions conſiſtent à raſſembler chaque année les contributions, & à les remettre au Khan; ce ſont par conſéquent des eſpeces de Staroſtes en chef. En tems de guerre ils ſont tous obligés de marcher.

La province de Maſanderan ſe diviſe en treize diſtricts, que nous allons mettre ſous les yeux de nos lecteurs, ſelon qu'ils ſe ſuivent depuis Tenkabun juſqu'aux frontieres d'Aſtrabad.

Celui de Keſraſtarach, eſt composé partie de plat-pays, partie de montagnes; on y cultive de la ſoie, du riz & des cannes de ſucre; & dans la montagne, du froment & de l'orge; on y éleve auſſi beaucoup de beſtiaux. Kudſchur eſt dans la même poſition, & fournit les mêmes productions. Nur eſt preſqu'entiérement dans les montagnes, & produit de l'orge & du fer; on y éleve auſſi une très-grande quantité de bétail. Ce qui eſt dans la plaine ne fournit que très-peu de ſoie, de riz & de ſucre. Amul eſt tout entier dans le plat-pays, & produit ſur-

tout beaucoup de coton, ainſi que du riz & du ſucre en aſſez grande abondance. Lardſchans fournit principalement de la caſſe, du galbanum, & produit auſſi de l'orge & du froment. Pendupei eſt entiérement montueux; on en tire du fer, du froment & de l'orge. Sawatku ne renferme auſſi que des montagnes; on cultive dans ce diſtrict une grande abondance d'orge & de froment; on y trouve les meilleurs pâturages de la province; le Khan y tient ſes haras, & l'on y éleve le plus beau bétail. On cultive de même dans le diſtrict d'Aſarcherib, qui eſt encore très-montueux, l'orge & le froment, & il abonde auſſi en bétail. Balfruſch eſt tout-à-fait dans le plat-pays; il produit du coton, du riz, du ſucre & de la ſoie. Aliabat eſt de la même nature que le diſtrict précédent, ainſi que Sari & Farabat. Aſchraff s'étend juſqu'aux frontieres d'Aſtrabad : ce diſtrict eſt partie dans la plaine, partie dans les montagnes; c'étoit autrefois celui qui fourniſſoit le plus de ſoie; il abondoit de même en riz, en ſucre, en coton, & en toutes ſortes de fruits. On cultive auſſi dans le plat-pays de tous ces différens diſtricts une grande quantité de kuntſchut. Nous aurons occaſion de par-

ler ailleurs de cette plante, & de l'excellente huile qu'on en retire.

Balfrusch est, contre toute raison, la capitale de toute la province du Masanderan, tandis qu'Amul avoit, tant par son antiquité que par la beauté de sa situation, les plus justes titres à la préférence. Cette soi-disant capitale est située à l'écart dans une plaine ou espece de désert, & ne renferme qu'un assez petit nombre de maisons très-chétives, qui ne sont pour la plupart couvertes que de chaume. Toutes ses rues sans exception ne sont point pavées; & pour peu qu'il y pleuve quelques jours de suite, on a bien de la peine de s'y tirer de la boue. Cette ville n'a ni portes, ni murailles; & l'on reconnoît aux vestiges qui en restent, que la place qu'elle occupe n'est autre chose qu'un bois défriché. L'endroit est cependant un peu plus grand que Rœscht, mais ne ressemble en rien à une ville, & bien moins à une capitale. Du reste, Balfrusch est partagé en dix-sept slobodes, & renferme huit caravanserais, dont quatre sont destinés pour les Russes & pour les Arméniens, & les autres ne sont jamais occupés que par des Persans.

Mahumed Khân est garant de la sûreté

des frontieres du Mafanderan. Les incurfions continuelles des Truchmenes, qui ne vivent que de brigandages, & dont la horde fauvage, partagée en plufieurs branches, s'étend vers l'eft depuis Aftrabad jufqu'à Chiva, ont toujours fort inquiété les côtes occidèntales de la mer Cafpienne, auffi bien dans les tems antérieurs que de nos jours : mais c'eft fur-tout pendant l'interregne de la Perfe, depuis l'année 1749 jufqu'en 1762, où l'accès de ces contrées étoit ouvert à tout venant, que ce peuple profita des circonftances pour exercer fes brigandages; & comme ils fourniffoient du monde, tantôt à tel parti des rebelles, tantôt à tel autre, fuivant qu'ils croyoient la chofe plus favorable à leur intérêt, ils s'abandonnerent dans ces tems malheureux à des excès de violence fi affreux, que toute la contrée depuis Aliabad jufqu'à Afrafch fut totalement faccagée par ces barbares. Après que la tranquillité fut rétablie, du moins en apparence, on s'occupa auffi des moyens de remédier à des défordres auffi cruels. Kerim Khan chargea Mahumed Khan de tirer fur les frontieres d'Aftrabad une ligne qui s'étendît en travers depuis la mer jufqu'aux montagnes, & de garnir cette ligne de forts, pour fer-

mer tout passage par le Masanderan à tous les Truchmenes qui ne seroient pas munis de passeports en bonne forme. La chose fut effectivement mise en exécution, & les forts qui sont au nombre de neuf se succedent en ligne droite depuis le rivage de la mer jusqu'au pied de la montagne.

Le Masanderan, dont les excellentes productions sont recherchées de toute part, a toujours été réputé pour une très-bonne province relativement au commerçe, qui a cependant déchu depuis quelques années, graces à sa mauvaise administration. On recueille dans ce pays une si grande quantité de coton, que le poude de Russie (33 livres) ne s'y vend qu'un rouble & demi. On y cultive pareillement de la soie, dont on pourroit encore augmenter considérablement les plantations, pour peu qu'on le voulût. Le riz y vient dans une abondance si prodigieuse, qu'on peut en avoir un poude & demi pour 30 copeques. Toutes les marchandises de la Perse & de l'Inde sont ici à beaucoup meilleur compte qu'à Rœscht. On peut encore s'y procurer à très-bas prix tous les genres de fruits secs, comme pistaches, amandes, schafdalas, espece de pêches, différentes

différentes sortes de prunes, raisins de caisse, &c. des drogues & des épiceries. D'un autre côté, les marchandises d'Europe, savoir, les étoffes de laine, la cochenille, l'indigo, les velours, les draps d'or, le cuir de Russie, les peaux de chevaux, &c. y sont avidement recherchées. Il n'y manque pas à la vérité de marchands qui viennent de l'intérieur de la Perse. On y apporte annuellement de Kaschan, des draps d'or, des droguets de laine, de soie & de coton, & toutes sortes de belles étoffes de soie. Jed y fournit les mêmes marchandises; Ispahan y importe du sucre, des confitures, des couvertures de laine, & différens produits de ses manufactures en soie & en coton. Il y vient de Schiras, des peaux de mouton, du raisinet, du cardamome, de la cannelle, du gingembre, du poivre, & différens objets de cette nature, qui arrivent dans cette ville par Bender Abassi, ou par l'Inde. Cette même ville fournit aussi des toiles peintes des Indes, des droguets, des couvertures de lit, des drogues, en un mot toutes les marchandises de l'Inde. Le Chorasan lui fournit de l'anis, du cumin, & toutes sortes de pierres précieuses; Tauris, différentes

ſortes d'étoffes de ſoie & de coton, & ſurtout du kutna & du ſatin ; Hamadan, du vin qui ſe débite aux Juifs & aux Arméniens ; Simeran, des toiles & des étoffes de coton, des droguets, toutes ſortes de fruits ſecs & du tabac. Kum y importe de beau ſavon ; Tegran, de la fine farine très-blanche, & des fruits ; enfin l'on y tire de Waramin la plus fine huile de Kunſtchut. Toutes les caravanes qui apportent ces diverſes marchandiſes dans ce pays, y prennent en retour de la ſoie, du coton, du fer, ſoit brut, ſoit travaillé, & toutes ſortes de cotonnades. Les marchands Européens ſe préſentent beaucoup plus rarement ; car on a déjà pu remarquer, par ce que nous avons rapporté plus haut, qu'on les y traite trop durement pour ne pas leur ôter toute envie de venir y chercher un gain qu'on leur rend ſi précaire. Les Perſans eux-mêmes ne ſont pas exempts de crainte ; tant que le feu qui couve ſous la cendre n'éclate point, ils n'oſent pas, à la vérité, en venir ouvertement à des actes de violence les uns envers les autres, ni même s'offenſer ; mais la choſe ſouffre cependant des exceptions ; car dès qu'un chef de parti ſe croit aſſez de ſupé-

riorité pour pouvoir commettre impunément une injuſtice, il n'en laiſſera point échapper l'occaſion, le léſé fût-il cent fois plus perſan. Au moins Mahumed Khan penſe-t-il bien à cet égard à l'orientale; mais pour l'ordinaire, on en uſe avec précaution, parce que dans le cas contraire, on a tout au moins à redouter les plaintes qui peuvent en être portées à Kerim Khan; & comme en tout pays l'on n'aime point à ſoutenir le rôle d'accuſé, il en eſt auſſi de même en Perſe, ſur-tout lorſqu'on a mauvaiſe conſcience. C'eſt ce qui n'a point lieu vis-à-vis des marchands étrangers, qui ſont abſolument dépourvus de moyens de tirer aucune raiſon des torts qu'on leur fait. Nonobſtant tout cela, la province de MaſandeFran peut être envisagée comme très-avantageuſe pour le commerce; & l'on doit bien ſe garder de la négliger, ſi l'on veut tirer tout le parti poſſible des côtes occidentales de la mer Caſpienne. Les productions de toute cette étendue de pays reſtent toujours les mêmes; & ce commerce deviendroit très-lucratif entre les mains d'une compagnie de commerce. Une pareille compagnie ſeroit à l'abri des avanies que de ſimples

particuliers ſont forcés de ſouffrir. Qui eſt-ce qui pourroit, en effet, l'obliger de ſe défaire de ſes marchandiſes autrement que contre de l'argent comptant ou d'autres marchandiſes ?

La province de Maſanderan eſt la clef de l'intérieur de la Perſe. Il n'eſt ſans doute pas indifférent à la Ruſſie de ſe procurer la voie la plus facile & la plus ſûre, pour parvenir à connoître juſqu'à un certain point la ſituation politique du dedans de ce vaſte empire. Or, le Maſanderan ſeroit le lieu d'où l'on pourroit, moyennant quelques ſoins, tirer des nouvelles ſûres de tout ce qui s'y paſſe. On demande auſſi en Europe des marchandiſes du centre de la Perſe & de l'Inde. Veut-on s'en pourvoir, il n'eſt guere poſſible de ſe haſarder, ſans de très-grands riſques, plus loin que le Maſanderan : mais ces mêmes marchandiſes arrivent en ſi grand abondance dans cette province, à la faveur des caravanes, qu'elles n'y ſont guere plus cheres que dans les lieux même d'où elles viennent. Et l'on y trouve d'ailleurs toutes ſortes de facilités pour faire ce commerce par échange.

M. Gmelin entreprit le voyage d'Aſtrabad

le 15 ſeptembre 1771. La route qui y conduit eſt la plus agréable de toute la côte occidentale de la mer Caſpienne ; & ce ſont ſans doute les avantages naturels que cette contrée préſente en foule, qui ont excité l'art à prodiguer toutes ſes reſſources pour y relever tant de beautés que la nature y répandoit ſi libéralement. On chemine entre les montagnes & le rivage, mais de maniere que l'on reſte toujours dans un éloignement de quelques milles de celui-ci, tandis qu'on n'eſt ſouvent qu'à un mille de celles-là. La campagne qui en remplit l'intervalle, conſiſte en une forêt continue, environnée des champs les plus fertiles. Cette forêt eſt coupée par une allée très-large qui forme une perſpective des plus majeſtueuſe, & traverſée par une infinité de ruiſſeaux qui viennent, en roulant du haut des montagnes, arroſer ces beaux lieux de leurs eaux ſaines & limpides. Le premier endroit qu'on trouve après Balfruſch, eſt Aliabad, chef-lieu de tout un diſtrict auquel il donne ſon nom. Cette ville qui eſt éloignée de vingt-cinq werſts de Balfruſch eſt plus célebre par ſa ſituation & par quelques autres circonſtances, que par ſa grandeur ; car elle

ne renferme qu'un petit nombre de maisons, & un vaste caravanserai qu'un particulier d'Astrabad y fit élever, il y a quelques années, en faveur des marchands. On voit, à quelques portées de mousquet de ce lieu, un château royal, orné d'un jardin, que Schach Abas avoit fait élever pour un lieu de délassement. D'Aliabad on vient à Sari qui est à la même distance de ce dernier endroit que celui-ci l'est de Balfrusch. Sari étoit autrefois une ville très-considérable, que ces dernieres dévastations ont presque réduite en un monceau de pierres, & qui commence à peine à se relever de ses ruines. Elle étoit munie de portes & fortifiée d'un bon rempart. Ce sont sept tours, & non quatre, comme le prétend M. Hanvay, qu'on y voit encore, & que ce voyageur prend pour d'anciens temples des Guebres: il est vrai que trois de ces tours sont entiérement renversées. La tradition générale ne permet pas de douter que ces tours n'aient été érigées, chacune en particulier, pour servir de tombeau à autant de personnages distingués; & M. Gmelin ne sauroit comprendre qu'il ait pu tomber en idée au voyageur Anglois de les prendre pour des

temples d'idoles. De pareilles tours ſépulcrales ſont encore quelquefois en uſage chez les Perſans modernes. On érige chez eux, non-ſeulement des tours, mais des mosquées entieres, ornées de leurs minarets, pour honorer la mémoire d'un mort de quelque diſtinction. Peut-on croire d'ailleurs que les plus zélés ennemis de l'idolatrie ſouffriſſent au milieu de leurs villes des veſtiges auſſi manifeſtes du culte qu'ils abhorrent le plus ? Les Indiens ſont les gens du monde que les Perſans déteſtent davantage, & cette haine s'étend même ſur ceux qui ont embraſſé le mahométiſme. On voit auſſi à Sari, tout contre la partie de la ville qui regarde le ſud-eſt, ſur le chemin qui mene à Aſtrabad, avant d'arriver à la fortereſſe, les déplorables ruines d'un château royal avec ſon jardin. La même allée qui préſente de ſi belles perſpectives de Balfruſch à Sari, continue d'accompagner le voyageur depuis ce dernier endroit juſqu'à Aſchraff; avec cette ſeule différence, qu'à meſure qu'on approche de ce lieu, le bois perd de ſa régularité, & prend l'empreinte de la dévaſtation, tellement même qu'on a ſouvent de la peine à ſe frayer un paſſage

à travers les ronces, les épines & les branches d'arbres. On compte qu'il y a précisément aussi loin de Sari à Aschraff que de Balfrusch à Sari.

Lorsqu'on veut désigner en Perse un chef-d'œuvre où la nature & l'art ont réuni toutes leurs perfections, on le compare, dans le style hyperbolique affecté aux Orientaux, à Aschraff. Il n'est en effet aucun lieu sur toute la côte occidentale de la mer Caspienne, qui puisse seulement entrer en comparaison avec cette ville. C'est à Schach Abas le grand, qui a laissé dans toute la Perse tant de monumens de la noblesse & de l'élévation de son goût, que ce lieu doit aussi son existence, & les embellissemens que lui procure la structure d'un superbe palais, ou plutôt d'un grand nombre de maisons de plaisance bâties à peu près dans le goût italien, placées symmétriquement, & correspondant l'une à l'autre par des jardins de la derniere magnificence. Aschraff est situé à un demi-mille de la mer, & touche vers l'ouest à des montagnes entiérement couvertes de bois. L'intention de ce souverain n'étoit point d'y construire une grande ville, ni un lieu fortifié; il vouloit que la simple nature fit les prin-

cipaux frais des plaiſirs innocens & champêtres qu'il ſe propoſoit de venir goûter dans ce charmant aſyle. Auſſi Aſchraff n'étoit-il dans ſon principe qu'un amas irrégulier de groſſes fermes bâties ſans art, & diſperſées dans une plaine parſemée de bouquets de bois, & qui s'étend depuis les montagnes juſqu'à la mer. Une partie de ces fermes environnoit le château royal, une autre partie étoit répandue le long de l'avenue par laquelle on arrive de Sari, & annonçoient ce beau lieu. Le reſte occupoit la largeur du terrein juſqu'à la mer. Dans cet aimable ſéjour, nul appareil militaire, nul cri de ville ne venoient troubler le doux calme des ſens: on n'y voyoit que les travaux ſatisfaiſans des habitans de la campagne, c'étoit le triomphe de la nature. Les maiſons de plaiſance embraſſent avec les jardins une lieue de contour, & ſont placées dans les endroits les plus apparens de ces mêmes jardins. Il y en a de très-grandes, & d'autres qui ne le ſont que médiocrement. Quatre portes principales ſervent d'entrée à cette enceinte; on voit au-deſſus de chacune l'écuſſon des armes de Perſe, portant un lion derriere lequel un ſoleil répand ſes rayons,

Les bâtimens royaux sont en pierre de taille, & ont deux ou trois étages. L'intérieur des murs des appartemens, ainsi que les pavés des salles, sont pour la plupart en marbre ou en albâtre. Chaque étage contient une vaste salle ornée d'une fontaine jaillissante; cette grande piece communique par ses deux côtés latéraux avec une assez grande quantité d'autres pieces plus petites. Les murs des salles sont couverts de peintures à la vérité assez grossieres, & dans le goût chinois. Il est étonnant combien les Persans laissent voir par-tout leur penchant pour la lubricité: on ne peut rien se figurer de plus sale que cette multitude de sujets lascifs que présentent successivement toutes ces peintures; & c'est dans des maisons royales que de pareilles obscénités sont publiquement exposées à la vue d'un chacun! On n'entendra jamais un Persan faire entrer le nom de Dieu, ni d'aucune chose consacrée à la majesté divine, dans ses juremens; il n'emploiera même jamais un seul mot qui ait le moindre trait à la religion, lorsqu'il affirmera quelque chose, ou lorsqu'il s'exhalera en invectives; mais dans l'un & l'autre cas, il s'en dédommage amplement par les expressions les plus infames,

& les plus diamétralement opposées à l'honnêteté : il en est même de si fortes, qu'on a peine à concevoir qu'elles aient jamais pu entrer dans l'imagination d'un homme, & l'on ne croiroit jamais à quel point de dépravation ce peuple est tombé à cet égard. D'ailleurs cet esprit de dissolution est commun à presque tous les Orientaux, & il est généralement porté dans ces climats bien au-delà de tout ce que nous connoissons à cet égard dans le nôtre.

Outre les principaux édifices royaux, on trouve encore à Aschraff tout ce que peut exiger la cour la plus somptueuse ; des logemens pour des domestiques de tous les genres, les plus beaux emplacemens pour la garde du souverain, les débris d'un lieu propre à la distillation des liqueurs fortes, des magasins, des écuries, &c. Les jardins sont sur-tout extraordinairement frappans par la multitude des orangers. Si je n'étois pas certain, dit M. Gmelin, que le nord de la Perse ne produit ni oranges, ni limons, j'aurois été très-porté à croire qu'ils y viennent naturellement, tant ces arbres conservent en tous points leur nature sous le beau climat d'Aschraff, tant ils y réussissent parfaitement;

ſans ſoins ni culture, tant ils y trouvent de facilité à s'y reproduire de ſemences jusqu'à une diſtance de quelques milles; & tout homme non-inſtruit n'héſitera pas à les regarder comme une production naturelle du ſol. Les oranges y ſont dans la plus grande abondance, on y trouve des limons aigres & des limes douces, les unes & les autres de différentes groſſeurs, & bien d'autres variétés de ce genre d'arbres.

On prétend que Schach Abas a fait venir tous ces différens orangers & citronniers de l'Inde, & que ces jardins renfermoient auſſi de ſon tems, & même encore après lui, quantité d'autres plantes exotiques, comme, par exemple, différentes variétés de la famille des poivriers, des camphriers, des cannelliers, &c. Ce ne ſont pas ſeulement les arbres exotiques qui décorent ce paradis de la Perſe, les indigenes n'ont pas moins contribué de leur côté à ſes embelliſſemens. Des cyprès dont la vue a peine à atteindre la hauteur, des cedres, des pins & des châtaigniers ſont plantés dans toute l'étendue des jardins, ſelon toutes les regles de l'art, & y forment par leur arrangement les plus ſuperbes allées. On trouve communément un

grenadier placé entre deux grands arbres: il y en a d'aigres, dont les grains sont couleur de chair, & une autre variété que les Russes appellent grenade sans grains; en effet elles en ont de si petits & si peu, qu'ils se perdent presqu'entiérement dans le suc dont ce fruit abonde. On doit envisager la grenade comme le plus agréable & le plus salutaire de tous les fruits que produit la Perse septentrionale; & les Persans, ainsi que tous les peuples orientaux qui vivent sous le même climat, en usent de diverses manieres; ils le mangent crud, & en confitures; ils en font aussi sécher pour l'hiver, & en mêlent dans tous les mets qu'ils apprêtent. Les beaux jardins d'Aschraff sont encore très-riches en toutes sortes d'arbres fruitiers, en noyers, amandiers, &c. Tout arbre dont la fleur ou le fruit frappe la vue ou flatte l'odorat, y abonde également; & les carreaux destinés pour les fleurs, sont remplis d'une variété innombrable des plantes les plus exquises.

Les Persans se plaisent sur-tout aux embellissemens que procure l'hydraulique, & l'on peut bien penser qu'ils n'ont point été oubliés dans les lieux que nous décri-

vons. Rien n'avoit été négligé pour amener par-tout des fontaines & des jets-d'eau qui communiquoient avec ceux qu'on voyoit dans les salles des édifices royaux. Quelques labyrinthes placés dans différens angles des jardins leur procurent une variété qui en augmente encore les agrémens. Les palais principaux dominent ces jardins dans leur totalité, & les petits sont placés de maniere à en découvrir une bonne partie. Quel effet l'ensemble de ce beau séjour ne devoit-il pas faire sur tous les sens, dans le tems qu'il jouissoit de tout son lustre, puisque ses débris en offrent encore tant de beautés ? On peut s'étonner à juste titre, qu'il régnât, dès le milieu du siecle passé, en Orient, un goût qui n'a commencé à devenir général en Europe, qu'au commencement de celui-ci. Mais dirons-nous dans quel état se trouve aujourd'hui Aschraff? Il n'existe plus dans le lieu même que les tristes débris de quelques cabanes ruinées, & les jardins royaux sont convertis en repaires de bêtes sauvages. Les palais sont dévastés, en butte aux ravages du tems, & touchent à leur totale destruction. Ces superbes jardins sont devenus un bois fourré, dans lequel on ne peut

ſouvent pénétrer ſans riſquer de ſe bleſſer, & où les ſeules choſes que la malice humaine a trouvé moins faciles à détruire, peuvent encore déceler ce qu'ils furent jadis.

L'origine de cette affreuſe dévaſtation ſe rapporte aux tems malheureux qui ſuivirent le regne de Nadir Schach; car cet uſurpateur étoit encore venu pendant ſa célebre campagne contre les Leſgis, faire quelque ſéjour dans ce lieu. Adill, qui lui ſuccéda, venoit auſſi jouir de tems en tems des délices d'Aſchraff, quelquefois même cet endroit lui ſervit de retraite lorſqu'il étoit forcé de ſe dérober à ſes ennemis. Mais depuis le moment de la mort funeſte de ce prince, juſqu'à celui où Kerim fut reconnu régent de la Perſe, il ſembloit que tout ſectateur d'Ali des différens partis des mécontens eût choiſi ce lieu pour y venir aſſouvir ſa vengeance. Ces malheureuſes contrées étoient préciſément devenues le foyer de tous les troubles; & comme elles n'offroient qu'un théatre de meurtres & de brigandages, on peut aiſément ſe figurer que la méchanceté de ces barbares s'étendant ſur tous les objets, ceux-ci n'échapperent pas à la fureur deſtructrice qui les poſſédoit. Cepen-

dant Mahumed Hassan Khan avoit encore conservé une prédilection toute particuliere pour Aschraff. Il l'habitoit souvent, & en avoit réparé les principaux dommages; mais lorsqu'après que la fortune eut cessé de le favoriser, il fut devenu la victime de l'ambition de Mahumed Khan, souverain actuel du Masanderan, & que ce dernier se vit possesseur d'une des plus belles provinces de la Perse, il crut que rien n'étoit plus essentiel à sa sûreté que de réduire Aschraff dans le triste état où il est présentement. Il en usa tout aussi impitoyablement avec Farabad, Aliabad & Sari. Les Truchmenes lui servirent de prétexte pour se justifier d'une conduite aussi barbare; il prétendoit qu'en dépeuplant & dévastant ainsi ces trois places, ce peuple trouveroit plus de difficulté à pénétrer dans les autres districts du Masanderan. Lorsqu'il eut érigé les forts dont nous avons parlé plus haut, il se mit en devoir de rebâtir ces trois derniers endroits; mais il n'est encore aucun espoir pour le rétablissement d'Aschraff.

M. Gmelin s'étoit proposé de pousser jusqu'à Astrabad, où sa course devoit se terminer; mais ce projet rencontra tant d'obstacles que

que notre voyageur fut forcé de s'en désister. Les vrais habitans d'Astrabad forment un peuple libre & civilisé, qui ne veut absolument reconnoître aucune autorité suprême, & dont chaque individu prétend être son propre maître. Ils prennent le nom de Kadschares, se regardent tous absolument égaux entr'eux, & affectent une liberté illimitée, relativement à tous les autres peuples; de là vient qu'Astrabad est réputé depuis long-tems pour une peuplade de rebelles, & qu'il a servi souvent de refuge à nombre de chefs de parti Persans. Mais ce n'étoit pas là que gissoit la difficulté, & M. Gmelin n'auroit même rien risqué en allant visiter ces gens-là, sans les Truchmenes qui vivent au milieu d'eux & dans leur voisinage. Or, ceux-ci font profession ouverte de brigandage, & foulent impunément aux pieds toutes les regles du droit des gens. Ils ont continuellement en campagne des partis qui sont à l'affût du butin; & quand leurs attaques n'ont pas le succès desiré, ils savent que la vîtesse de leurs chevaux les aura bientôt mis hors de tout danger. Ils épargnent à la vérité dans leurs pillages la vie des malheureux qui tombent entre leurs mains, mais

c'eſt pour les traîner dans une captivité ſouvent pire que la mort même. Les Perſans que notre voyageur avoit avec lui pour lui ſervir d'eſcorte, employerent en conſéquence toute leur rhétorique pour l'en diſſuader, & parvinrent enfin à l'engager à rebrouſſer chemin ; il reprit donc la route de Balfruſch, où il fut de retour le 27 ſeptembre. Quelques jours après, il alla rendre ſes devoirs au Khan, & voulut prendre congé de lui, ſe propoſant de retourner à Aſtrakan avant la fin de l'année. Mais ce prince, qui avoit dépêché ſecrétement un exprès à Kerim Khan, pour ſavoir de lui ce qu'il devoit faire de M. Gmelin qui, lui mandoit-il, parcouroit depuis long-tems la Perſe en qualité d'eſpion, le retint priſonnier, alléguant pour excuſe qu'il ne pouvoit conſentir à le laiſſer ſortir de ſes états, qu'il n'eût guéri ſon frere d'une fiſtule lacrymale dont il étoit affligé. En vain notre ſavant employa-t-il tour-à-tour les ſollicitations, & les menaces ; tout fut inutile : on plaça même devant ſa maiſon une garde de trente hommes, pour mieux s'aſſurer de ſa perſonne. Cette détention l'expoſa, lui & toute ſa ſuite, à bien des incommodités : quantité

de ses gens tomberent malades, & lui-même le premier. Son dessinateur nommé *Borissow* mourut d'une fievre chaude ; son vaisseau fut considérablement endommagé. Tous les malheurs sembloient le poursuivre à la fois ; & quoiqu'il eût guéri dans ces entrefaites le frere du Khan de son incommodité, il ne put parvenir à obtenir son congé, qui ne lui fut enfin accordé qu'au commencement de novembre.

Aussi-tôt qu'il l'eut obtenu, M. Gmelin se rendit, sans perdre un seul instant, au port de Medschedtissat ; mais il fut obligé de renoncer à l'espoir d'arriver à Astrabad cette année-là. On ne compte que trois milles d'Allemagne de Balfrusch à ce port, par un excellent chemin. Cet endroit est situé sur une riviere qui prend le même nom, & qui a formé à son embouchure un banc qui ne permet à aucun vaisseau d'y entrer : tout bâtiment est obligé de rester en rade & de commettre sa sûreté à la bonté de l'ancrage. A peu de distance de ce banc, se trouve une tour bâtie en pierres, qui sert de corps-de-garde : on prétend qu'elle fut érigée du tems que Stenko Rasin exerçoit ses pirateries.

Au moment que M. Gmelin alloit se mettre dans une chaloupe pour se rendre de Medschedtissar à bord de son vaisseau, il vit arriver un courier de Balfrusch, avec un ordre du Khan pour l'arrêter de nouveau. On auroit peine à se figurer quel crime lui attiroit cette nouvelle disgrace. Quelques personnes de la cour prétendoient avoir vu, parmi les dessins que notre savant emportoit, un portrait, & ils étoient allés rapporter à leur maître que ce portrait lui ressembloit; que M. Gmelin l'avoit fait faire dans l'intention de lâcher un coup de pistolet sur cette peinture, aussi-tôt qu'il seroit arrivé en Russie : ce qui entraîneroit immanquablement la mort du prince. Or, ce portrait, que les gens du Khan prétendoient avoir vu, n'étoit autre chose qu'un dessin dont le dissinateur qui venoit de mourir s'étoit occupé dans quelques heures de loisir, & qui représentoit un Persan fumant du tabac devant un Kallian. Le Khan, persuadé que c'étoit son portrait, exigeoit qu'il fût mis en sa possession, afin de ne point mourir, & fit en conséquence arrêter de nouveau notre voyageur, comme meurtrier, jusqu'à ce qu'il eût délivré cette peinture.

Celui-ci ayant fait, en présence de quelques Persans, une revision bien exacte de tous ses dessins, sans pouvoir trouver celui que le Khan desiroit, il fit assurer ce prince qu'il ne possédoit quoi que ce soit de ce genre, & qu'une pensée pareille à celle qu'on lui supposoit n'étoit jamais entrée das son esprit. Sur cette assurance, il obtint enfin pour la seconde fois sa liberté, se rendit incontinent à bord de son vaisseau, remerçiant le ciel de sa délivrance, & mit à la voile le 4 novembre pour Enzelli. Mais avant de quitter ces contrées, nous en rapporterons encore quelques particularités qui méritent d'être observées.

Le coton exige un terrein qui soit gras; & dans les endroits du Masanderan, où le sol n'a point cette qualité, l'on y supplée par des engrais. Une autre précaution à prendre pour que ces plantes réussissent, c'est de les placer à un certain éloignement les unes des autres. On laisse ordinairement entr'elles depuis six pouces jusqu'à un pied de distance, & l'on divise le champ en sillons. Enfin ces plantes demandent de plus, pour venir à bien, une pluie modérée; car on ne connoît pas dans le Masanderan l'usage d'arroser les plantations de cotonniers, ni celui de les

tranſplanter. On les ſème au commencement de mai, & la récolte s'en fait dans les premiers jours de ſeptembre; le coton dégagé de la ſemence, ſe teille encore, au moyen de la maque, pour le débarraſſer de toute autre ſaleté reſtante; puis on le file au rouet. On le teint enſuite en diverſes couleurs, ſelon les divers uſages auxquels on ſe propoſe de l'employer. Veut-on le teindre en rouge? voici comme on s'y prend; on fait bouillir la garance juſqu'à ce que les racines ſoient abſolument ramollies, après quoi on les retire de l'eau, on les met ſécher au ſoleil, enſuite on les pile pour les réduire en poudre & les faire bouillir de nouveau; puis on met le coton, qu'on a fait paſſer auparavant à l'eau d'alun, dans la chaudière où la garance eſt en pleine ébullition; après l'y avoir laiſſé un certain tems, on l'en retire pour le mettre ſécher au ſoleil. Lorſque la garance n'eſt pas de la première qualité, il faut y ſuppléer par la quantité, ou relever ſa couleur avec un peu de cochenille.

Lorſqu'on veut teindre le coton en verd, on commence par le teindre en rouge, ſelon le procédé que nous venons de détailler, après quoi on le trempe dans une chau-

diere où l'on a mis bouillir de l'indigo ; & après qu'il a séjourné quelque tems dans cette nouvelle teinture, on l'en retire pour le faire sécher une seconde fois au soleil. Les Persans donnent aussi toutes les teintes de bleu, & même la couleur noire au moyen de l'indigo. Ils donnent la couleur cramoisie avec du bois de brésil rouge, qui leur vient d'Astrakan ; pour le jaune, ils emploient la feuille de la mimose arbuste, & ils trempent le coton dans la décoction, lorsqu'elle bout le plus fort. Il est très-certain que les Arméniens, tant de la Perse que de la Russie & de la Turquie, font calciner la garance avant de l'employer aux différens usages auxquels ils la destinent ; c'est-à-dire, qu'ils en mettent les racines encore fraîches, par tas, dans les fours souterreins, où ils font cuire le pain, & les y laissent douze à vingt-quatre heures après qu'ils en ont retiré leur pain : ils réiterent cette opération plus ou moins de fois, selon que les circonstances l'exigent. Il n'est assurément pas douteux que ces racines perdent par ce procédé des sucs superflus & absolument inutiles à la teinture, tandis qu'il s'insinue à leur place des particules ignées qui péne-

trent entiérement la garance : d'où ceux qui connoiſſent les effets du phlogiſtique dans la production des couleurs, concevront que cette préparation doit naturellement augmenter l'éclat des parties colorantes de ces racines. Mais il eſt néceſſaire qu'avant de recevoir la teinture, le fil de coton ſoit préparé de maniere à s'en bien imprégner, afin d'obtenir une couleur durable.

La province de Maſanderan fournit annuellement quinze à ſeize cents batmans de ſoie qui eſt inférieure en qualité à celle du Ghilan, défaut qu'on impute au climat. Il eſt certain que cette province eſt plus méridionale que le Ghilan, & il eſt décidé que des contrées trop méridionales ne ſont point du tout favorables aux vers à ſoie. Mais ſeroit-il poſſible qu'à une auſſi petite diſtance, la différence fût ſi ſenſible? Il paroît que l'opiniâtreté des Perſans, à ne jamais vouloir adopter de nouvelles manieres de procéder, ni même perfectionner les anciennes, contribue plus que toute autre choſe à cette différence.

On prétend encore que le Maſanderan eſt moins mal-ſain que le Ghilan : ce qui paroît deſtitué de fondement, vu que la poſition

de ces deux provinces eſt abſolument la même, & que le plat-pays du Maſanderan eſt renfermé, comme celui du Ghilan, entre la mer & les montagnes. Si les montagnards de la premiere ſont ſains & robuſtes, il en eſt de même des montagnards de la derniere.

On ſait que la garance vient naturellement aux environs de Kiſslar, & c'eſt de là qu'on la tranſportoit ci-devant par Derbent, Baku & Schamachie, dans les différentes villes du royaume, & quelquefois directement par mer dans le Ghilan. M. Gmelin dit avoir eu en main un rapport authentique, par lequel il conſte qu'il a été livré, l'an 1739, 433 livres de cette marchandiſe, par cette derniere voie, à Rœſcht. Il croît auſſi de la garance en Perſe, ſavoir, à Derbent, Schamachie, Iſpahan, & dans la province de Tegran; mais la meilleure de toutes vient de la province de Ferach, du côté de Candahar, où l'on dit que cette plante eſt ſi abondante qu'on en retire non-ſeulement aſſez pour les beſoins de la province, mais qu'il s'en exporte encore pour nombre de villes de la Perſe. On prétend même qu'il en paſſe juſques dans l'Inde, où l'on em-

ploie sa premiere épiderme à la teinture des toiles peintes, & à celle de plusieurs autres étoffes de coton & de soie, en y ajoutant d'autres couleurs. La Russie ne fournit plus du tout de garance à la Perse; on la tire aujourd'hui de Derbent & de Schamachie, par Sallian. La garance se transporte toujours en racines, parce qu'on est dans la persuasion que, lorsqu'elle est pilée, elle se gâte aisément, & qu'elle perd de sa qualité, pour peu qu'on la laisse trop vieillir. Elle se vend trois roubles la livre dans le Ghilan. Les habitans de cette province l'emploient non-seulement à la teinture du coton non travaillé ou filé, mais encore à celle des étoffes de soie, de coton & de laine. On en apporte du Ghilan dans le Masanderan, où l'on s'en sert aux mêmes usages. Lorsqu'on veut se procurer une couleur bien solide, on prend communément pour soixante solotnicks de garance, cent solotnicks de cochenille. Les Russes importent de la garance en Bucharie, par la voie d'Orenburg; & du tems de Nadir Schach, les Persans y faisoient aussi un commerce de cette racine.

La canne de sucre qui se cultive dans le

Mafanderan, n'eft pas une plante qui vienne naturellement, mais une plante indigene qui demande à être foignée par la culture. Au furplus, les gens du pays n'entendent rien à la maniere d'en raffiner le fuc; on prétend même que c'eft à deffein qu'ils ne veulent pas s'en inftruire, de crainte que leur Khan n'exige d'eux qu'ils lui préparent non-feulement tout le fucre dont il a befoin pour fon ufage, mais encore de quoi en faire commerce. (*) Leur fucre fe diffout difficilement dans le thé, & lui communique un goût de rance très-défagréable; fa couleur eft d'un jaune noirâtre.

Comme les vignobles couvrent tout le long des côtes occidentales de la mer Cafpienne une grande partie des promontoires, c'eft dans la province de Mafanderan qu'il s'en trouve le plus; & c'eft auffi là que croiffent les raifins les plus agréables au goût, & qui portent les plus gros grains. Cependant il ne s'y fait que très-peu de vin, à caufe que les Arméniens y font en petit nombre, & que le Khan actuel, fur

(*) Ah! M. Linguet, inftruifez-vous dans cet ouvrage des effets du gouvernement defpotique des Orientaux, & rougiffez d'en avoir tenté l'apologie.

l'exemple duquel le peuple, suivant l'usage ordinaire, modele sa conduite, n'aime point l'usage des liqueurs spiritueuses, au grand chagrin de ceux qui pensent à cet égard différemment de leur souverain ; ceux-ci tâchent de se procurer en cachette, par l'entremise des Juifs, du vin de Hamadan, ou bien ils en font faire pour eux, du crud du pays, par ces bons Israélites.

De tous les vins de Perse, ce sont les vins de Schiras, qui passent pour les plus exquis. Il y en a du rouge, du blanc, & de l'orangé. Il est plein de feu, balsamique, & d'une odeur pénétrante ; mais il n'est pas de garde ; & pour qu'il puisse supporter le transport, on est obligé de le faire cuire : ce qui lui ôte une partie de sa qualité, & occasionne de violens maux de tête à ceux qui en boivent une certaine quantité. Le vin d'Ispahan a beaucoup d'analogie avec le vieux vin de Champagne, celui de Schamachie avec le bon Bourgogne ; ceux d'Astrabad, du Masanderan, du Ghilan, de Tamlis ressemblent aux vins rouges ordinaires de France, (*) & pourroient être mis au rang des

(*) Sans doute du Languedoc, du pays d'Aunis & de la Provence.

vins les plus recherchés, s'ils étoient traités selon la méthode usitée en Europe. On prétend généralement que les vins de Perse ne déposent point de tartre. Mais M. Gmelin s'est convaincu de la fausseté de cette opinion; du moins quant aux vins que produisent les vastes côtes occidentales de la mer Caspienne. Ceux qui s'occupent de la fabrication des vins dans ces contrées, les mettent en automne au sortir du pressoir dans de grands vases de terre fort ventrus [on les nomme *jarres* en Provence]. Au lieu de caves, ils creusent de grandes fosses dans lesquelles ils placent ces jarres, dont ils bouchent l'ouverture avec des pierres plates; les fosses sont ensuite recomblées avec la même terre qui en avoit été tirée. Le vin demeure ainsi dans la terre pendant un ou deux ans, quelquefois seulement six mois. Ces fosses ne sont connues que de ceux qui les ont creusées; ils ont de si justes raisons de craindre la perte de tout le fruit de leurs peines & de leurs dépenses, qu'ils ont grand soin de choisir pour l'emplacement de ces caves souterreines, des endroits où personne ne puisse seulement soupçonner qu'on y ait caché du vin. Lorsqu'ils veu-

lent faire ufage de leur provifion, ils déterrent les jarres, & ne manquent pas pour l'ordinaire de les vuider tout-à-fait, l'expérience leur ayant appris que lorfqu'on y laiffoit par hafard quelques reftes, il manque rarement de fe tourner & de s'aigrir. En ouvrant ces jarres à vin, on remarque fouvent fur la fuperficie intérieure de leur bafe, qui eft ordinairement plate, un dépôt blanc qui laiffe fur la langue une âcreté faline. Il arrive encore fréquemment que cette matiere blanche & faline s'attache intérieurement à la pierre qui tient lieu de couvercle, fous la forme de flocons de neige, ou de glaçons très-poreux, pendant perpendiculairement après cette pierre ; enfin il arrive auffi quelquefois que le vin lui-même eft couvert dans toute fa fuperficie d'une couche de ce fel, qui a quelques lignes d'épaiffeur, tellement que le vin a l'air d'être gelé. Auffi-tôt que ce fel prend l'air, il fe fond, & fe convertit en eau ; tout cela prouve clairement que c'eft du vrai tartre, qui a bien mieux la facilité de fe dégager du vin dans de pareils vafes renfermés en terre, que dans nos tonneaux & dans nos caves. Mais comme ces gens-là ignorent ce que c'eft, ils le jet-

tent comme une chose de nul usage, & achetent leur tartre des marchands d'Astrakan. Ce n'est point encore là le seul tort qui résulte pour eux de leur ignorance ; ce sel, par sa nature lixivielle, absorbe si avidement l'humidité de l'air, qu'il arrive, comme nous l'avons dit, qu'en ouvrant les jarres, il se fond, & reprenant une forme liquide, se mêle de nouveau avec le vin, nuit une seconde fois à sa pureté, en altere le goût, & le rend de moindre garde. Pour obvier à ce dernier inconvénient, on verse dans tous les vins qui se font le long des côtes de la mer Caspienne, une portion d'huile ou de naphte, que leur pesanteur spécifique, beaucoup moindre que celle du vin, fait nager au-dessus de sa superficie : ce qui conserve à la vérité plus long-tems ces mêmes vins, mais en altère encore davantage le goût. (*)

(*) Nous ignorons l'effet désagréable que le naphte peut faire sur ces vins ; mais quant à l'huile, nous avons éprouvé que celle qu'on est dans l'usage en Provence & en Italie, de verser sur les vins qu'on tire soit en bouteilles, soit en dames-jeannes, qui sont d'énormes flacons garnis d'osier, contenant jusqu'à quarante pintes, ne communique aucun mauvais goût à ces mêmes vins, & qu'on ne s'en apperçoit même point, moyennant la facilité qu'on a d'enlever radicalement toute cette huile avec du coton.

Tous les vins de Schiras & d'Ispahan sont faits de raisins de seps cultivés ; ce sont les Arméniens qui s'occupent de leur fabrication. Les Arméniens de Tzulfa, de même que les Anglois, dont la compagnie de commerce établie à Bender Abassi est aujourd'hui dans un état aussi florissant qu'elle puisse le desirer, apportent beaucoup de soin dans la maniere de faire leurs vins ; & les bons arrangemens qu'ils ont pris relativement à leurs caves, contribuent à leur en procurer de la premiere qualité, & tels qu'aucun Persan ne peut se flatter d'en posséder de pareils. Ils les font passer dans l'Inde, où ils les font embarquer pour l'Europe. Les vins du Masanderan & du Ghilan se font tous avec des raisins de vignes sauvages. Quant à ceux de Schirwan & de Derbent, nous en avons parlé plus haut.

La province de Masanderan nourrit une quantité incroyable de tortues, qui sont d'une espece tout-à-fait particuliere & d'une taille remarquable. M. Gmelin en vit qui avoient plus d'une aune en longueur, & plus d'une demi-aune en largeur ; leur écaille est en même tems si épaisse, que trois hommes pourroient se tenir dessus, sans

ſans que l'animal qui l'habite en ſoit gêné dans ſa marche. Il y a parmi ces tortues des eſpeces qui vivent preſqu'auſſi volontiers ſur terre que dans l'eau, & dans la montagne comme dans la plaine ; elles s'apprivoiſent, & cette eſpece d'état de domeſticité ne les empêche même pas de travailler à la propagation. Il regne généralement entre les ſerpens & les tortues une antipathie très-ſinguliere : le ſerpent craint ces dernieres, malgré ſon caractere ruſé, & le naturel lourd des tortues. Dès qu'une tortue apperçoit un ſerpent, elle ſe coule à ſa ſuite, & diſpoſant ſa marche ſur les ſinuoſités que celui-ci décrit, elle tâche d'y pénétrer ; alors elle réunit ſes efforts pour lui faire une morſure mortelle, & ne manque pas enſuite de le dévorer. Il eſt à préſumer que le ſerpent ne s'attend point à cette attaque inopinée, ſans quoi rien de plus aiſé pour lui que de ſe dérober par la fuite à un animal auſſi phlegmatique que la tortue. Du reſte, il y en a un ſi grand nombre, que les ſerpens ont à faire à forte partie, tandis qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de nuire aux tortues, ces animaux ayant la faculté de ſe renfermer ſi parfaitement dans leur écaille,

qu'on ne fauroit appercevoir le moindre veftige de leur corps, ni par l'ouverture de devant, ni par celle de derriere. Ainfi les tortues font en Perfe un animal domeftique fort utile; car, fuppofé qu'elles ne fe rendent pas maîtreffes de tous les ferpens qu'elles peuvent découvrir, il eft du moins fûr qu'il n'entrera jamais de ferpens dans un endroit où il fe trouve une tortue : or on ne craint pas moins les ferpens en Perfe qu'ailleurs; & c'eft avec d'autant plus de raifon qu'il y en a des efpeces dans ces climats, dont la morfure eft effectivement mortelle.

Les fcorpions font auffi très-nombreux dans cette province. Celui d'Italie, *fcorpio Europæus, Linn.* paroît tout blanc dans fa jeuneffe; mais après qu'il s'eft dépouillé, il devient d'un brun noirâtre, ou quelquefois d'un rouge clair. Le fcorpion oriental, que Rœfel a fi bien-deffiné, varie beaucoup dans fa taille. La tarentule d'Italie, qui habite auffi les environs de Zaryzin & d'Aftrakan, fe plaît fur-tout dans la terre graffe & dans les endroits marécageux; elle s'y creufe des trous perpendiculaires qui font affez fpacieux, & dont l'infecte remplit toute la ca-

pacité. Ces trous different en grandeur, & il en eſt de même de l'inſecte. Cette tarentule a le corps entiérement couvert d'une eſpece de duvet dont la couleur offre un mélange alternatif de gris cendré & de noir ; ce ſont ſes pieds, & particuliérement le bas des pieds, qui ſont ſur-tout fort velus. Leur ventre, qui eſt de forme oblongue, peut avoir un demi-pouce de largeur, & s'applatit vers le derriere. Comme nous nous ſommes déjà fort étendus ſur cet inſect (*voyez* tome I, p. 444 & ſuiv.), nous n'ajouterons que ce qui ſuit à ce que nous en avons déjà dit. M. Gmelin n'a pu recueillir non plus que ſon confrere M. Lepuchin, aucun fait un peu conſtaté, d'où l'on puiſſe inférer que cet inſecte ſoit réellement dangereux pour l'homme ; & vu la quantité qu'on en voit ici, ſur-tout après les pluies, toutes les précautions qu'on prendroit pour s'en garantir, ne ſerviroient guere contre un auſſi grand nombre. Mais il exiſte dans cette contrée une autre eſpece de tarentules qui ſont très-certainement venimeuſes, & qui ont la bouche armée de crochets fort pointus. Cet inſecte eſt une véritable plaie pour les pauvres chameaux qui perdent leurs poils en

été. Voici ce qu'on obſerve chez ceux de ces animaux que cette araignée a mordus; le boyau leur ſort de l'anus, & bientôt tous les ſymptomes d'une inflammation dans les entrailles ſe manifeſtent, ſans cependant que l'animal malade exprime par aucun cri plaintif les douleurs qu'il reſſent: il reſte au contraire tranquilement accroupi, & ſe releve de même; enfin le troiſieme jour ſes ſouffrances ſe terminent par la mort. De même, lorſqu'un homme vient à être mordu par cet inſecte, il éprouve tous les ſymptomes d'un violente inflammation. Les Kalmoucs font baigner les perſonnes qui eſſuient ce fâcheux accident, dans du lait de vache ou de chameau, & leur font boire enſuite de l'eau-de-vie tirée de ce même lait.

Le tigre ſe nomme en langue perſanne *paleng*; cet animal eſt aſſez commun dans les montagnes du Maſanderan, qui ſont fort couvertes de bois. Par la forme de ſon corps, qui eſt trop long relativement au peu de hauteur de ſes jambes, par la férocité de ſon regard, par l'habitude qu'il a de faire ſortir continuellement ſa langue, par ſes bonds & ſa queue alongée, il reſſemble parfaitement au tigre des Indes Orientales; mais

il n'eſt ni auſſi grand, ni auſſi cruel. M. Gmelin n'en a point rencontré qui eût plus de ſept pieds de long. Lorſqu'on ne l'a point irrité, il eſt rare qu'il attaque l'homme; mais il ne ſe laiſſe jamais apprivoiſer, ni par la douceur, ni par la rigueur. De jeunes tigres enlevés à leur mere, qui donnoient dans la premiere année les plus belles eſpérances d'un heureux changement de naturel, & qu'on tenoit cependant à la chaîne, n'avoient pas plus tôt atteint les premiers mois de leur ſeconde année, qu'ils s'irritoient tellement de la privation de leur liberté, qu'on les voyoit ſe jeter avec furie ſur les perſonnes de tout âge qui les approchoient, & les maltraîter cruellement; de ſorte qu'on étoit forcé de les tuer. La femelle met bas tous les printems trois à quatre petits. On fait grand cas en Perſe de la fourrure de cet animal, & une peau très-médiocre s'y vend trois roubles.

Le cerf, le chevreuil & le daim ſont auſſi du nombre des habitans des forêts de cette province; il arrive cependant ſouvent qu'on rencontre auſſi toutes les trois eſpeces dans les ſteppes, ſur-tout le chevreuil qui eſt fort avide des différentes eſpeces de mouſſes

qui s'y attachent aux arbres. On ne peut pas dire précisément que les Persans aient en horreur la chair de ces bêtes fauves, dont nous venons de parler; mais il n'en font aucun cas: aussi, lorsqu'ils vont à la chasse, qu'ils aiment tous beaucoup, ne s'amusent-ils guere qu'à forcer le sanglier, & préferent-ils de prendre ces autres bêtes vivantes lorsqu'elles sont encore jeunes, & de les élever pour leur plaisir comme des animaux domestiques. Ce pays-ci possede encore une espece particuliere de moutons, qui vivent en troupes dans les plus hautes montagnes, en société avec différentes especes de chevres, & qui méritent que nous en fassions mention. Cette espece s'appelle en persan *Kohshui*, & en turc *Dachkusch*, ce qui signifie en l'une & l'autre langue, *mouton sauvage*. La conformation des cornes, & la forme entiere du corps de cet animal, exigent qu'on le range dans cette classe; mais d'autres qualités distinctives demandent que l'on en fasse une espece particuliere de cette même classe, & qu'on l'envisage comme une race mitoyenne entre le mouton, le cerf & la chevre. M. Gmelin l'appelle le *mouton oriental*. Le bélier est pourvu de cornes:

elles ſont droites, applaties, creuſes, contournées en arriere en ſpirale, & garnies d'un bout à l'autre d'anneaux relevés, placés en travers; leur largeur ainſi que leur épaiſſeur, & les anneaux en queſtion, vont toujours en diminuant peu à peu; de ſorte qu'elles deviennent très-minces vers leur extrêmité, qui ſe termine en pointe aiguë. Ils ont le derriere de la tête ſinguliérement relevé en boſſe, & les oreilles droites & immobiles; le cou eſt gros, fort court & garni du côté du dos, d'une laine qui reſſemble entiérement aux poils du cerf. Il eſt très-remarquable que cet animal porte comme le bouc une barbe qui lui pend du menton, & qui eſt compoſée de poils extrêmement longs, roides, & de couleur noire ou blanchâtre.

Le mouton ou plutôt le bélier oriental, eſt d'un naturel différent du nôtre. Autant celui-ci eſt d'un caractere doux & tranquille, n'ayant pas ſeulement le courage, ſoit par impuiſſance, ſoit par choix, de faire uſage dans le beſoin des forces que la nature lui a départies, autant celui-là eſt-il vif, pétulant & toujours diſpoſé pour le combat; mais pourtant de maniere à laiſſer percer

à travers son humeur belliqueuse, la timidité qui semble lui être naturelle. D'ailleurs les combats auxquels il s'exerce se bornent uniquement à ceux qu'il livre à ses compagnons de même espece que lui; & il paroît que parmi eux chacun se croit autorisé à déclarer la guerre à l'autre. Avant de se combattre, ils commencent par baisser tous deux la tête, puis ils s'approchent & se heurtent. M. Gmelin dit avoir vu une place où la terre étoit toute jonchée de cornes tombées de ces animaux; & il a été convaincu par ses propres yeux, qu'un pareil combat entre deux de ces béliers ne se terminoit très-souvent que par la mort du plus foible. Cette espece ne fréquente que les montagnes les plus élevées; & bien loin de descendre dans la plaine, elle ne se rend pas seulement dans les montagnes avancées. On les chasse de même maniere que les cerfs & les chevreuils; mais autant encore notre mouton communique avec l'homme & s'habitue avec lui, autant au contraire, le bélier orienal paroît-il le craindre. Il ne se laisse apprivoiser d'aucune maniere; & s'il vient à perdre sa liberté, il ne se soucie plus de la vie, & meurt communément au

bout de quelques ſemaines. Le bélier eſt propre à la génération à dix-huit mois, & la brebis à un an. Le tems de leurs amours tombe en ſeptembre, & le rut dure un mois. On n'a pas connoiſſance que ces animaux s'accouplent en d'autres tems de l'année. La brebis met bas au mois de mars, & jamais au-delà de deux ou trois petits. Les montagnes que ces animaux habitent, ſont abondamment fournies d'herbes odoriférantes; l'on prétend que c'eſt de la mouſſe des arbres qu'ils ſont le plus avides. Leur chair eſt un mets des plus délicats; leur laine au contraire n'eſt preſque d'aucune valeur. Ils ne deviennent jamais auſſi gras que nos moutons domeſtiques, & different par conſéquent bien davantage des moutons de Barbarie à longue & large queue. La durée de leur vie eſt de douze à quatorze ans. (*)

(*) M. J. G. Gmelin, oncle de M. Gmelin, dans la relation de ſon *Voyage en Sibérie*, tome I, page 368 juſqu'à 373 (voyez auſſi la traduction libre qu'en a donnée M. de Keralio ſous le titre de *Voyage de Sibérie*, t. I, pag. 190 à 194) parle auſſi d'une eſpece de mouton ſauvage appellé *argali* en langue mongule, qui, ſuivant toutes les apparences, ne fait qu'une même eſpece avec celui que nous venons de décrire Il a trouvé cet argali en différens lieux, depuis l'Irtiſch juſques vers la Kalmouquie, le long de la riviere de Buchturma, & juſques dans les montagnes ſupérieures des rivieres

Tout le monde sait que le bézoard, si fameux dans la médecine, nous vient des pays orientaux, & qu'on le nomme *pasabr* en persan, dénomination dont il est bien manifeste que la nôtre dérive. On sait aussi que ce même bézoard n'est autre chose qu'une concrétion pierreuse, occasionnée par des sucs mal-sains & paresseux, qui se sont accumulés successivement dans l'estomac d'une espece de chevre toute particuliere, où, réunis selon les loix de la crystallisation, ils prennent diverses formes, selon qu'ils y sont diversement déterminés par le corps quelconque qui a servi de point d'appui à la réunion de ces sucs épaissis. La chevre qui fournit le bézoard est appellée en persan *pasеng*. Koempfer la nomme *capricerva*, *Amoen. exot. fasc. II. pag.* 398, *fig.* 2. Et

(+) d'Ob & de Jenissey, de là jusques dans les Alpes du lac Baïkal, & plus loin dans les grandes Alpes nommées Slannowikhrebet, qui séparent les rivieres d'Amoure & de Lena, jusqu'à l'Océan, & plus loin jusques vers le Kamtchatka, sur-tout au canton des Koriaques. M. Gmelin est fort porté à prendre l'argali pour le musimon des anciens. *Gesneri Hist. anim. lib. I, de quadrup. vivip.* pag. 934, 935. Suivant le même M. Gmelin, l'argali n'a point de barbe, tandis que le bélier oriental en a une; mais comme l'individu qu'il décrit n'avoit que trois ans, ce peut être là, la cause de cette différence.

Brisson, *gasella bezoardica*, ou *hircus cornibus teretibus, rectis, ab imo ad summum fere annulatis, apice tantummodo lævi, quadrup.* pag. 99, n. II. Dans Linné elle porte le nom de *capra cornibus teretibus arcuatis, totis annulatis, gula barbata. Syst. natur. I, pag.* 96, *n.* 9. Elle est à peu près de la taille de notre chevre domestique, & un peu moins haute que le bélier oriental: ses cornes, qui sont creuses, ont près de deux pieds de long. Notre M. Gmelin a vu différentes gazelles femelles, & n'a pu appercevoir chez aucune la moindre trace de cornes; cet animal se plaît sur les rochers les plus élevés des plus hautes montagnes; où il vit en troupe avec ceux de son espece & avec les béliers orientaux; la gazelle est en outre extrêmement timide, & fuit avec une agilité surprenante. Elle entre en chaleur en automne, & met bas au printems.

On ne trouve pas de bézoards dans tous les passengs; la chose est même si rare, qu'on regarde comme un coup de bonheur de rencontrer une de ces pierres dans quelqu'un de ces animaux. Les habitans de la Perse septentrionale assurent unanimement que tout ce qu'on débite des chevres de

leurs contrées, qui fourniſſent des bézoards; eſt une pure invention. Ce n'eſt, diſent-ils, que dans l'intérieur de ce royaume, & particuliérement dans les provinces de Laar, de Choraſſan & de Candahar, qu'il exiſte de ces gazelles, dans l'eſtomac deſquelles le bézoard ſe forme; encore y ſont-elles en très-petit nombre. Le bouc de la gazelle, ſuivant ce qui fut rapporté à nos obſervateurs, eſt beaucoup plus ſujet à cette maladie que la chevre, & les vieux plus que les jeunes. On prétend même qu'on peut diſtinguer à des marques extérieures s'ils ont cette pierre ou non. Il y a toute apparence que le bézoard tire ſon origine des mêmes cauſes que la pierre dans la veſſie: on reconnoît les vrais bézoards à leur couleur verdâtre ou bleuâtre; & ceux de cette couleur, que M. Gmelin a vus, répandoient une odeur ſi agréable & ſi pénétrante, qu'on étoit fort tenté de croire qu'ils contenoient réellement une bonne partie des vertus ſpécifiques des plantes qui avoient ſervi de nourriture à l'animal. Auſſi le bézoard a-t-il maintenu juſqu'à ce jour dans toute la Perſe, le rang qu'on lui a donné parmi les plus grands remedes, & il ſeroit en effet très-poſſible

que le vrai bézoard méritât les éloges qu'on lui prodiguoit autrefois parmi nous; s'il a beaucoup déchu de son ancienne réputation en Europe, il faut peut-être s'en prendre à l'énorme quantité de faux bézoards qu'on y a fait passer, & débités pour vrais. L'Asie est de tous les pays du monde celui où l'on entend le mieux l'art de tromper. Il suffit aux Orientaux de savoir que tel ou tel article de commerce est fort recherché; pour leur faire imaginer aussi-tôt des moyens de donner à une autre matiere l'apparence de celle qu'on demande, & assouvir par-là cette insatiable avidité pour le gain, qui les caractérise. Lorsqu'on veut éprouver si un bézoard n'est pas factice, on répand de la cendre sur la main; & si, en frottant ensuite le bézoard dessus, il laisse une trace jaune, c'est une preuve qu'il est naturel. (*)

(*) Suivant M. de Bomare, dans son *Dictionnaire d'histoire naturelle*, art. *Bezoard*, on peut faire la même expérience sur un morceau de céruse qui fournit exactement le même résultat. M. de Buffon laisse peu de chose à desirer sur les bézoards en général, tant orientaux qu'occidentaux. *Voyez* ce qu'en a dit ce grand naturaliste dans son *Histoire naturelle*, tom. X, pag. 389 & suiv. tom. XI, pag. 69 & suiv. & tom. XII, pag. 189, de l'édition *in*-12 de 1770. « De tous » les bézoards, dit M. de Bomare à l'endroit que

Notre bouc domestique se trouve aussi en Perse dans l'état de sauvage, & y habite pareillement les montagnes. On rencontre quelquefois dans son quatrieme estomac des pierres qu'on fait passer pour des bézoards. Mais parmi tous ces bézoards prétendus, il n'y en a pas de plus renommés que ceux que fournit l'ahu. M. Gmelin a rangé cet animal, eu égard à sa forme extérieure & à son genre de vie, dans la famille des cerfs; quoiqu'il n'ait pas vu ses cornes, parce que le seul individu qu'il ait pu se procurer étoit encore dans sa premiere jeunesse. Il le garda vivant l'espace de quelques mois; mais il mourut sur le vaisseau par un gros tems, lors de son retour en Russie. Ce quadrupede

„ nous venons de citer, celui du porc-épic est le plus
„ cher. Il est gras, & savonneux à l'œil & au toucher,
„ d'une couleur verdâtre ou jaunâtre; on en trouve
„ aussi de rougâtres & de noirâtres. On auroit peine
„ à croire le cas qu'on en fait en Hollande. Nous
„ avons vu un de ces bézoards, de la grosseur d'un
„ œuf de pigeon, chez un Juif à Amsterdam, qui le
„ vouloit vendre six mille livres. On les loue dans
„ ce pays dix livres dix sols par jour aux gens qui
„ se croient attaqués de la contagion, & qui s'en
„ préservent en les portant en amulettes, de même
„ qu'on fait en Allemagne, des pierres d'aigles pour
„ faciliter l'accouchement, de l'aimant en France
„ pour se garantir de la fievre, du jade en Espagne
„ pour se préserver de la gravelle.

avoit dans sa longueur prise depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'anus, deux pieds six pouces huit lignes; sa hauteur prise aux pieds de devant étoit d'un pied onze pouces, & aux pieds de derriere, de deux pieds deux lignes: sa plus grande épaisseur alloit à peu près à un pied; sa tête étoit alongée, & conformée en tous points comme celle du cerf; sa mâchoire supérieure dépassoit un peu l'inférieure; & celle-ci étoit garnie de huit dents incisives; il avoit les yeux très-grands, assez fendus, & étincelans tandis qu'il vivoit; ses oreilles étoient droites, mobiles, & garnies d'un poil épais: ceux dont son corps étoit couvert, tant en-dessus qu'en-dessous, étoient courts, roides, point frisés comme ceux de la chevre, & plus de la moitié cendrés. L'ahu n'a point de queue, on lui voit seulement à côté de l'anus une assez grosse excroissance de la peau. Il a le pied fourchu, garni d'ongles noirs, poreux & de forme sémi-circulaire. Cet animal habite les montagnes les plus élevées du Másanderan & du Ghilan; en société avec les béliers orientaux, les chevres d'Europe & les gazelles. M. Gmelin soupçonne que c'est le même animal que le saïga, dont nous

avons parlé plus haut, tom. I, p. 383; ou le *cervus pygargus* de M. Pallas.

Revenons à M. Gmelin. Les vents lui furent si contraires dans son trajet de Metschetissar à Enzelli, qu'au lieu de deux fois vingt-quatre heures au plus qu'il auroit dû naturellement y mettre, il n'arriva dans le port d'Enzelli qu'au bout de douze jours pleins. Il y reçut à bord ceux de ses compagnons qu'il y avoit laissés; mais il fut forcé de renoncer à l'espoir de retourner encore avant la fin de l'année à Astrakan; car en vertu d'un ordre impérial, il est défendu à tout navire Russe de quitter les ports du Ghilan, passé le premier novembre, à cause que les glaces du Jaïk commencent souvent à se faire voir vers ce tems-là entre Derbent & Astrakan, & que la saison devient alors très-inconstante & très-fâcheuse. Ainsi notre savant fut obligé de se résoudre à passer le reste de ce mois, celui de décembre & tout janvier à Enzelli. Il y apprit à son arrivée la fâcheuse nouvelle de la mort de l'étudiant Klutscharew, & du nommé Kotow qui lui empailloit ses animaux. Il perdit en eux deux aides qui lui étoient devenus très-nécessaires, & se vit obligé de renoncer au projet

projet qu'il avoit formé d'envoyer le premier parcourir les montagnes. Nous allons encore rapporter ici les obſervations que M. Gmelin fit à Enzelli pendant l'hiver.

Cet hiver fut un des plus rigoureux qu'on eût éprouvés depuis un tems immémorial. Dans le mois de décembre, il tomba pendant trois ſemaines conſécutives, de la neige à la hauteur de deux ou trois pieds. Les orangers ſe gelerent, & il régna continuellement dans ce tems-là des vents d'eſt qui occaſionnoient de violentes tempêtes, & amenoient des troupes incroyables d'oies rouges, de la côte orientale de la mer Caſpienne vers la côte occidentale. On vit auſſi arriver alors ſur ces dernieres côtes de petites aiguilles de mer, *ſingnatus pelagicus*, que M. Gmelin n'avoit encore apperçues ni là, ni dans le Wolga. Ce tems ſi rigoureux ceſſa dans les premiers jours de janvier, & l'on vit incontinent après ſuccéder le printems.

M. Gmelin trouva dans le corps de quelques welſes (*ſilarus glanis*) qu'il avoit fait ouvrir, des lamproies (*petromizon*). Elles ne ſont pas rares non plus à Aſtrakan. Les pêcheurs ne veulent pas convenir que le ſchip

ne soit qu'une variété de l'esturgeon; il en est cependant bien effectivement une, & n'en est distingué que par le lisse de sa peau, & par le museau qu'il a un peu plus pointu.

Les marchands d'Enzelli furent occupés tout l'hiver à emballer de la soie. Dès qu'on l'a devidée, on la nettoie, & on en forme des ballots en forme de saucissons, qui ont trois jusqu'à trois aunes & demie de longueur. Il faut trois ouvriers pour les faire: deux de ces ouvriers, armés de gourdins d'une aune & demie de long, frappent à grands coups sur la soie pour en réduire le volume, tandis que le troisieme la serre avec une corde. Les Arméniens sont dans l'usage de peigner la soie du lit supérieur de ces ballots, pour donner plus d'apparence à leur marchandise; mais les fabriquans se plaignent de cet artifice qui n'est qu'une pure fraude; & ils préférent beaucoup la soie qu'on a laissée dans son état naturel, telle qu'on la tire du cocon. Ils aiment aussi mieux les écheveaux courts que les longs, à cause que plus ils sont longs, plus ils sont difficiles à devider.

Il vient annuellement à Enzelli quelques vaisseaux armés pour la pêche; ces arme-

mens ont quelqu'analogie avec ceux qui se font en Europe pour la pêche du hareng & de la morue, & deviennent pareillement un objet de commerce. Depuis la fin de février jusqu'au milieu du mois de mars, il monte un nombre prodigieux de poissons de la mer dans les rivieres pour y frayer, & on y prend alors une quantité si énorme d'esturgeons, de schips, de sewruges, de beluges, de saumons rouges & de saumons blancs, que dans l'espace de quinze jours, ou tout au plus de trois semaines, on peut en charger tous les bâtimens qui sont venus là pour cet objet. L'art entre pour bien peu de chose dans cette pêche. On y met simplement à profit les notions acquises par l'expérience; savoir, que dans cette saison, le poisson guidé par le desir de se propager, s'éleve du fond des eaux vers leur surface. On se munit en conséquence de perches longues de six pieds jusqu'à dix-huit, & armées par le bout de crocs de fer. On va se placer avec cet instrument à l'extrémité du rivage, & on le promene dans l'eau jusqu'à ce qu'on sente qu'un des poissons, en se rendant du fond vers la surface, s'est accroché au fer de la perche

qu'on tire alors à terre, le plus promptement possible, avec le poisson. Il est surprenant que les Russes n'aient point encore appris des Persans la maniere de se servir avec dextérité de ces perches, & qu'ils soient toujours assujettis à louer pour cette pêche des ouvriers de cette nation, qui se font payer leur travail à tant la piece, & communément depuis trois jusqu'à six copeques par poisson, ou en proportion de sa taille. Comme les Persans ont en horreur la chair de tout poisson de la famille des esturgeons, ainsi que leur caviar, ils n'apportent aucun obstacle aux Russes dans cette pêche. Cependant Fetch Alikhan exige d'eux un certain tribut pour les libertés dont il les laisse jouir à cet égard; mais Hedæt Khan se contente d'un présent à volonté. C'est une chose bien constatée que le poisson qui se pêche en Perse, est de moitié inférieur en bonté au poisson d'Astrakan; il est beaucoup plus maigre & presqu'étique. Aussi tous les marchands qui se rendent à Astrakan pour y faire emplette de poissons, ne paient-ils pour le poisson de Perse que la moitié du prix auquel on leur vend celui du Wolga. La cause de cette différence est

assez sensible. Les poissons pêchés en Perse ne se nourrissent que dans l'eau salée de la mer, dont la vertu laxative s'oppose continuellement aux progrès de la graisse; tandis que ceux du Wolga trouvent au contraire dans les eaux de ce fleuve un aliment sain, restaurant, & qui contribue à leur embonpoint.

M. Gmelin quitta finalement, avec le reste de sa petite société, le port d'Enzelli, le 10 de février 1772, & cingla vers l'embouchure de la Swidura pour y faire provision de vivres, & une emplette d'oranges & de citrons. Ayant été pris, chemin faisant, par un calme, il n'y put arriver que le 20; il y vit faire la pêche que nous venons de décrire, & il apprit à cette occasion que la meilleure méthode pour conserver le caviar frais, étoit de l'enfermer dans l'estomac du welse, ou dans le corps d'une sewrugue, au moyen d'une ouverture qu'on leur fait dans le ventre. Le 11 mars, il leva de nouveau l'ancre, se proposant de faire voile pour Derbent; mais il fut tellement balloté par différentes tempêtes, qu'après avoir perdu toutes ses ancres, il se vit forcé de renoncer à ce projet, & de diriger sa route

droit au nord. Le 5 avril, il mit à terre près de Wataga Lagan, & arriva enfin le 10 dans sa chaloupe à Astrakan.

Avant de quitter les environs de la mer Caspienne, nous croyons qu'il ne sera pas hors de propos de rassembler ici, dans une narration suivie, ce qu'elle offre de plus remarquable. On a donné à cette mer, dans les différentes langues de l'Orient, différentes dénominations. On peut consulter là-dessus les *Voyages de Corneille Bruin en Moscovie, en Russie, & dans l'Inde*, page 98 de l'édition hollandoise; le *Voyage d'Oléarius en Perse*, page 273 de l'édition allemande; & la *Géographie de Busching*, t. I, page 109 de l'original allemand.

La figure de cette mer n'est point ronde, comme on le croyoit autrefois; & l'on sait aujourd'hui, graces aux découvertes qui furent faites sous le regne de Pierre le Grand, & à celles sur-tout qu'on doit à l'habile navigateur Woodroof (*), qu'elle s'étend

(*) Pierre I chargea Charles Van-Verden, capitaine de vaisseau, de lever une carte de cette mer. Depuis lui, un autre capitaine de vaisseau en dressa une nouvelle en 1730, d'après ses propres observations. Il se nommoit *Fédor Soimonow*. Cette carte se trouve gravée dans les *Voyages de Hanway*.

beaucoup plus en longueur qu'en largeur, & qu'elle décrit différens golfes, dont celui de Baku, celui d'Enzelli & celui d'Aſchraff ſont les plus conſidérables ſur les côtes occidentales. Elle embraſſe depuis Aſtrakan juſqu'à Aſtrabad un nombre étonnant de petites isles. Son fond qui eſt tantôt pure vaſe, tantôt mêlée de coquilles, porte ſouvent à la diſtance de quelques milles d'Allemagne de ſes bords, juſqu'à 500 toiſes de Ruſſie de profondeur; mais lorſqu'on approche du rivage, il eſt par-tout ſi bas, que les plus petits bâtimens, pour peu qu'ils ſoient chargés, ſont preſque toujours obligés de reſter en rade, & qu'un vaiſſeau de ligne ne pourroit point naviguer ſur cette mer. (*)

Lorſque l'on conſidere que la mer Caſpienne eſt enfermée de toutes parts dans les terres, & qu'on fait de plus réflexion que ſes bords avoiſinent à de très-hautes montagnes, on conçoit aiſément pourquoi la navigation y eſt d'une nature tout-à-fait différente de celle qui ſe pratique ſur les

(*) On peut lire là-deſſus, ce qu'en dit M. le comte de Buffon dans ſon *Hiſtoire naturelle*, t. II, p. 241 de l'édition de Martini, ou les *Voyages de Pietro della Valle*, tom. III, pag. 235.

autres mers. Il regne sur cette mer certains vents capitaux qui y exercent un empire si absolu, qu'on y est très-souvent privé de la ressource qu'on voudroit se procurer en louvoyant. C'est aussi ce qui fait qu'on ne peut pas dire qu'il y ait dans toute cette mer un seul port qui soit parfaitement sûr. On a observé que ce sont les vents de nord, nord-ouest & ouest, qui soufflent le plus fréquemment, & y excitent les plus violentes tempêtes. Le long de la côte orientale, ce sont les vents d'est qui dominent le plus; aussi les vaisseaux qui se rendent de la Perse à Astrakan, dirigent-ils volontiers leur course vers cette côte.

Quoique l'étendue de ce lac Caspien soit immense, rien n'est moins varié que les productions qu'il renferme dans son vaste sein; ce qui ne vient certainement que faute de communication avec l'Océan, qui ne sauroit rien lui prêter de ses inépuisables magasins. Mais aussi les êtres vivans que ce lac nourrit, s'y multiplient-ils tellement que les Russes, qui savent seuls tirer parti de ce grand réservoir, le regardent à bon droit comme une source intarissable de richesses. On conçoit que c'est des poissons de la mer Cas-

pienne que nous voulons parler, & de leur pêche, qui fait la grande occupation & le principal métier de tous les peuples qui habitent les bords du Wolga & du Jaïk. On distingue cette pêche, dans la langue des commerçans, en grande & en petite pêche. Ils comprennent dans la premiere, les *esturgeons*, les *beluges*, les *sterlets* & les *sewrugues*. La petite pêche comprend la *brême*, l'*idus*, l'*ablette aux yeux rouges*, ou *cyprinus erythophtalmus*; le *meûnier* ou *cyprinasus*, le *cyprinus rutilus*, l'*ablette*, le *cyprinus aspius Linn.* le *barbu*, le *cyprinus jesés*, le *brochet*, la *tanche cypritinica*; le *saumon*, le *cyprinus fario*, la *bielaja ribiza* des Russes, espece de saumon toute nouvelle, &c. &c. &c. Les poissons compris dans la grande pêche, abondent presque également dans toute la mer Caspienne, ainsi que dans les fleuves qui communiquent avec elle, & qu'ils remontent, sur-tout dans les tems du frai. Les petits poissons observent la loi générale qui les porte à passer des eaux salées dans les eaux douces, & il n'en est parvenu aucun à la connoissance de M. Gmelin, qui séjournât constamment dans la mer.

Les *phoques* ou *veaux-marins*, ſont les ſeuls quadrupedes qui habitent la mer Caſpienne; mais ils y ſont auſſi dans une telle abondance, qu'ils y deviennent un moyen conſidérable de ſubſiſtance pour quantité de perſonnes, ainſi que dans le Groënland. Les variétés en ſont extrêmement nombreuſes, elles ſe réduiſent néanmoins uniquement à la différence des couleurs; il y en a de tout noirs, d'autres qui ſont tout blancs, d'autres blanchâtres, d'autres d'un blanc tirant ſur le jaune, d'autres qui ſont couleur de ſouris, & d'autres qui ſont tachetés comme le tigre. Ils ſe traînent, à l'aide de leurs pattes de devant, du fond de la mer ſur le rivage des isles, où ils deviennent la proie des pêcheurs, qui les aſſomment avec de gros gourdins longs d'une aune & demie; à meſure qu'on en expédie un, il en arrive ſucceſſivement quantité d'autres au ſecours de leur malheureux camarade, & ils n'y viennent que pour ſubir le même ſort. Ils ont la vie ſinguliérement dure, & ſont en état de recevoir plus de trente coups vigoureuſement aſſénés, avant de la perdre; il leur arrive même ſouvent de vivre encore pluſieurs jours après avoir

été frappés à outrance. Ce qu'ils redoutent le plus, c'eſt le feu & la fumée: auſſi, dès qu'ils en apperçoivent, ils ſe hâtent de retourner dans l'eau; le vent ni la pluie ne leur font rien. Ces animaux deviennent extrêmement gras (*). Le poude de graiſſe de veau-marin ſe vend 35 kopeques à Aſtrakan; & le millier de peaux du même animal, remplies de graiſſe, ne vaut que 42 roubles. C'eſt au printems & en automne qu'on en prend le plus. Les ſchakals & les loups ſont leurs ennemis les plus déclarés, & ne leur font aucun quartier dans les combats qu'ils ſe livrent. Auſſi ceux qui vont à la quête des veaux-marins, tiennent-ils continuellement des gardes autour des petites isles, pour en écarter les loups & les ſchakals. Il paroît

(*) Les veaux-marins ſe rendent en hiver de la mer dans le Jaïk, qu'ils remontent. On en aſſomme un très-grand nombre ſur la glace, tant dans le fleuve même, que dans les isles & ſur le rivage. M. Pallas aſſure qu'il n'a jamais vu de veaux-marins auſſi gras que le ſont ceux de la mer Caſpienne en automne. Ils reſſemblent plutôt, dit-il, à une outre remplie d'huile de poiſſon figée, qu'à un animal; & l'on diſtingue à peine leur tête & leurs pattes de devant, tant elles ſont défigurées par la graiſſe. On fait à Aſtrakan, avec cette graiſſe mêlée avec de la potaſſe, un ſavon gris dont on vante infiniment l'utilité pour fouler & dégraiſſer les étoffes de laine. On le débite en gâteaux ronds, ſous le nom de ſavon d'Aſtrakan. *Pallas.*

chaque année sur la mer Caspienne plusieurs petits bâtimens qui partent d'Astrakan uniquement pour aller prendre des veaux-marins. Quoiqu'il soit enjoint à ces petits armemens de ne point s'arrêter ailleurs qu'aux isles, dont il y en a sur-tout une très-renommée entre Kislar & Derbent, que l'on a même nommée à cause de cela l'isle aux veaux-marins, l'avidité du gain porte souvent ces pêcheurs à aller faire un commerce illicite dans les ports de la Perse, où ils ne sont pas soumis à l'inspection des consuls Russes, tant pour les marchandises qu'ils y débarquent, que pour celles qu'ils y embarquent. D'où il arrive que d'un côté ils frustrent les douanes de la couronne d'une partie de leurs droits, & que de l'autre ils se mettent dans le cas d'essuyer, tout sujets qu'ils sont de la Russie, toutes sortes d'avanies de la part des Persans; avanies qui leur sont d'autant plus sensibles, qu'ils n'osent pas seulement en porter la moindre plainte.

Si la mer Caspienne est peu riche en quadrupedes, elle l'est encore bien moins, toute proportion gardée, en autres productions naturelles, qu'on regarde ordinaire-

ment comme appartenant en propre à la mer. Quelques peines que M. Gmelin se soit données, il n'a jamais pu y rencontrer ni zoophytes, ni aucun ver du genre des mollusques. Il en est presque de même à l'égard des coquilles, notre voyageur n'ayant trouvé dans cette mer que les suivantes, les cœurs que Linné appelle *cardium edule* & *cardium rusticum*; une autre espece que M. Gmelin nomme *cardium trilaterum*; & M. Pallas, car il paroît que c'est le même, *cardium trigonoïdes*; la *tellina fragilis*, le *mytilus edulis*, la *chama cor*, la *serpula triquetra* & la *conglomerata*, & différentes especes de limaçons de la famille que Linné a nommée *helix*. M. Pallas trouva, dans l'isle de Kamennoï, une espece de moule qu'il nomme *mytilus polymorphus*, & une autre qu'il appelle *mya edentula*; enfin un grand nombre de petites nérites, *nerita pupa*.

La mer Caspienne abonde en revanche en oiseaux de différens genres. Nous en avons déjà fait connoître précédemment plusieurs especes, & nous indiquerons seulement ici ceux qui fréquentent immédiatement les rivages de cette mer. Les plus

remarquables du genre des oies & des canards sont les suivans ; le cygne, *anas cygnus* ; ces cygnes sont en grande vénération chez les mahométans, & deviennent très-gros, sur-tout ceux qui vont pâturer dans les rivieres du Ghilan & du Masanderan : aussi la chair de cet oiseau fournit-elle à ces provinces un mets des plus délicats. L'*oie de la Chine*, *anas cygnoïdes* ; *l'oie domestique*, *anas aurea* ; *l'anas casarka*, *le canard cornu*, dont nous avons fait mention plus haut ; le *canard bereikla*, l'*anas clypeata*, *clangula*, *lurida*, *Gmelini* ; toutes les especes de *cercelles* connues ; l'*anas acuta*, *fuligula* ; & une nouvelle espece appellée en langue russe asiatique *kekuschka*, & qui doit être comptée parmi les plus belles du genre. On y trouve aussi différentes especes de la famille des *hérons*. La *grue*, *ardea grus* ; la *cicogne*, *ardea ciconia* ; la *cicogne noire*, *ardea nigra* ; l'*ardea nicticorax* ; *ardea cinerea*, *purpurea* ; le *gros butor*, *ardea botaurus major Briss.* *ardea cayanensis striata Briss.* *ardea castanea & ferruginea*, *nucea*, *egrettoïdes*, *egretta Briss.* *santodactyla Gmelin*. Le *canard rouge*, *platalea leucopodia* ; les *bécasses*, *scolopax arcuata*, *phaeopus rusticola*, *totanus & gal-*

linago, la *poule d'eau*, *limosa grisea minor* & *limosa grisea major Briss.* *tringa vanellus*, *interpres*, *hypoleucos*, *arenaria*, *littorea*, *cinclus*, *squaturola*; *totanus naevius*, *Briss.* *charadrius*, *himantopus*, *hiaticula*, *pluvialis*, *calidris*, *œdicnemus*; *recurvirostra avosetta*, *himantopus ostralega*, *fulica atra*, *porphyrio*, *chloropus*. Quant aux *oiseaux aquatiques* proprement dits, cette mer nourrit le *grebe*, le *plongeon hupé*, le *pélican*, le *cormoran*, plusieurs variétés de ce dernier, une espece de *pélicans* toute nouvelle, & à peu près toutes les especes de *mouettes*. Pour se convaincre que les *corbeaux* sont amateurs de poissons, il suffit de parcourir les rivages de la mer Caspienne, où ils sont si nombreux qu'ils le disputent presqu'à cet égard aux pélicans, aux cormorans & même aux mouettes.

Les eaux de la mer Caspienne ne sont rien moins qu'homogenes : le nombre considérable de fleuves & de rivieres qui s'y jettent d'une part, & de l'autre, la constitution de son fond y occasionnent bien des variations. Il est vrai qu'à généralement parler, ces eaux sont salées ; mais quoique toute la côte occidentale de cette mer s'étende

depuis le 46e jusqu'au 35e degré de latitude septentrionale, & qu'on pourroit en conclure par analogie que ces eaux doivent contenir beaucoup de sel, le résultat des expériences que M. Gmelin a faites dans le Ghilan lui a prouvé le contraire ; & il est certain que par les vents de nord-nord-est & de nord-ouest, la salure de cette mer diminue ; quoiqu'on puisse également présumer avec bien du fondement, qu'elle doit cette salure aux mines de sel existantes le long de ses deux rivages, tant de celles qui sont déjà connues, que de celles dont la découverte est encore réservée à la postérité. De même la profondeur des eaux va en diminuant de pied en pied, à mesure qu'on approche du rivage, ce qui rend les atterrages si difficiles, de même aussi la salure de ces mêmes eaux s'adoucit en proportion de leur proximité de la terre ; il arrive même assez fréquemment des cas où de violens vents du nord font entrer par les embouchures des fleuves, des volumes d'eau entiérement douce, mais trouble à la vérité, & chargée d'argille, qui s'étendent jusqu'à trois & quatre lieues en mer. Ces variations que la mer éprouve jusqu'à une

certaine

certaine diſtance de ſes rives, & qui ſont occaſionnées par les eaux qu'elle reçoit de l'embouchure des rivieres & des fleuves, ſont plus ou moins conſidérables, ſelon la nature des vents qui ſoufflent. Elles ſe manifeſtent auſſi par la couleur de l'eau qui, dans ces endroits-là, paroît tantôt trouble, tantôt blanche, tantôt couleur de chamois, juſqu'à ce que ces eaux, venant à ſe confondre entiérement avec celles de la mer, qui reprennent alors le deſſus, on voit reparoître cette couleur de verd tendre, affectée à l'Océan, & à toutes les mers qui communiquent avec lui.

On ſait que toute eau de mer conſerve, indépendamment de ſon goût ſalé, une amertume très-ſenſible ; on ſait encore qu'il faut attribuer ce goût amer au ſel en tant que ſel, & au mélange de différentes matieres qui s'uniſſent dans la mer au ſel de cuiſine, & particuliérement de différentes ſortes d'aluns, effet ordinaire de divers acides qui ſe combinent. Les eaux de la mer Caſpienne ont par-deſſus tout cela une autre amertume vraiment telle, & qui fait ſur la langue une impreſſion ſemblable à l'amertume de la bile des animaux ; propriété qui eſt

particuliere à cette mer, & qui n'eſt pas néanmoins également ſenſible dans tous les tems. Lorſque les vents du nord & de nord-oueſt ont regné long-tems avec violence, cette amertume ſe fait ſentir à un degré conſidérable, tandis qu'elle ſe manifeſte beaucoup moins par le vent du ſud. D'où peut donc venir cette amertume? Les obſervations que M. Gmelin a faites à Baku & à Sallian ont fourni d'avance la ſolution de cette queſtion; mais nous allons la donner encore d'une maniere plus claire & plus ſatisfaiſante.

La mer Caſpienne eſt environnée dans ſa partie occidentale par le mont Caucaſe, dont la chaîne principale, priſe dans ſa largeur, s'étend depuis Derbent juſqu'à la mer Noire; la chaîne de montagnes qui s'étend de Derbent juſqu'à Aſchraff n'en eſt que la prolongation. Ce ſont ces mêmes montagnes qui, décrivant une courbe près d'Aſtrakan, ſe dirigent vers le côté oriental de la mer Caſpienne, & qui, en ſe perdant près de l'embouchure du Jaïk, où elles ne ſont plus que des montagnes ſecondaires diſpoſées par couches, font couler dans la Ruſſie & dans la Sibérie les richeſſes que ces heureuſes pro-

vinces renferment dans l'intérieur de leur sol. Comme le Caucase est un magasin inépuisable de substances combustibles, il produit en conséquence une quantité étonnante de métaux dans son sein; aussi voit-on partout, lorsqu'on la suit dans sa longueur, jaillir du pied de cette chaîne immense, tantôt des sources chaudes, tantôt des sources de naphte de différente qualité; ailleurs on trouve du soufre natif, ou de la mine de vitriol, ou enfin des lacs qu'un feu intérieur fait bouillonner d'une maniere très-sensible. Or le pied du mont Caucase formant immédiatement le rivage occidental de la mer Caspienne, on conçoit aisément qu'il doit lui communiquer un grand nombre de ses parties substantielles. Mais c'est sur-tout au naphte dont il y a une si prodigieuse quantité dans plusieurs des contrées qui environnent cette mer, qu'il faut attribuer la vraie cause de l'amertume qui est particuliere à ses eaux; car il est certain que ce bitume y coule des montagnes, tantôt dans toute sa pureté, tantôt confondu avec d'autres substances par des canaux cachés & souterreins, qui lui ouvrent un passage depuis les lieux les plus reculés de l'intérieur

de ces mêmes montagnes jufqu'à la mer où, s'uniffant à fes eaux falées, fa pefanteur fpécifique le fait aller au fond. Ne conçoit-on pas auffi, par ce que nous venons d'établir, pourquoi cette eau de mer eft plus amere lorfque les vents foufflent du nord ou du nord-oueft? C'eft qu'il eft conftant que ces vents détachent alors plus de naphte vers la mer. On pourra comprendre de même pourquoi fes eaux ne font jamais auffi ameres à leur fuperficie & fur-tout dans la proximité du rivage. C'eft que dans l'un & l'autre cas ces mêmes eaux y font moins chargées de fel, & que le naphte que le fel lie ordinairement avec l'eau, eft alors ou emporté plus loin par les vents, ou précipité vers le fond.

Mais le naphte ne communique pas feulement aux eaux de la mer Cafpienne ce goût amer dont nous parlons; il eft encore, fuivant M. Gmelin, la matiere productrice d'un fel amer qui d'une part eft fort nuifible, tandis qu'on pourroit à d'autres égards en tirer une grande utilité. M. Gmelin analyfa les eaux de cette mer, de concert avec M. Luthé apothicaire, dont il vante beaucoup les foins & l'habileté. Ils les foumirent

à quantité d'épreuves chymiques, dont il résulta évidemment, qu'outre le sel de cuisine elles en contiennent un autre qui est une espece de sel de glauber; que ce dernier s'y trouve dans une proportion considérable; qu'il y est intimement uni avec le sel marin, & qu'il y affecte même une certaine supériorité.

Comme la mer Caspienne n'a aucun écoulement, elle se décharge de ses eaux superflues, par des canaux souterreins, dans les terres, & dépose dans ces endroits-là des lits de sel dont la superficie se trouve au niveau de la surface de la mer. Les deux grandes steppes qui s'étendent depuis la mer vers l'est & vers l'ouest, sont principalement composées d'une terre saline, où le sel se forme par efflorescence en crystaux réguliers; ce qui fait aussi que les pluies & les rosées salées ne sont rien moins que rares dans leur voisinage. Le sel des marais salans d'Astrakan & le sel qu'on trouve en efflorescence dans les steppes, ne sont nullement un sel de cuisine pur; mais un sel très-altéré par le sel amer dont nous venons de parler. M. Gmelin a même observé quantité de places où ce dernier se manifestoit en crystaux en lo-

ſange, forme qui lui eſt propre, ſans aucun mélange de cryſtaux de forme cubique. Or, c'eſt uniquement à ce ſel amer qu'il faut imputer la cauſe des plaintes qu'on ne ceſſe de faire contre le ſel d'Aſtrakan. Toutes les ſubſtances graſſes & oléagineuſes ont une tendance à la putréfaction, & un ſel gras doit néceſſairement gâter tout ce qu'on ſale avec. Un étang ſalé qui fournira une année du ſel marin aſſez pur, peut être entiérement gâté l'année ſuivante. Ce ſeroit donc une choſe très-utile, ſi, avant de l'employer, on pouvoit dégager ce ſel de tout ſon ſel amer, & ne faire uſage que d'un ſel de cuiſine pur & ſans ce mélange pernicieux. On remédieroit par un tel moyen à bien des inconvéniens, on préviendroit quantité de dommages très-réels, & les revenus de la couronne en acquerroient une augmentation bien ſenſible.

On a beaucoup écrit ſur l'augmentation & la diminution ſucceſſive de la mer Caſpienne; mais la majeure partie de tout ce qu'on a répandu dans le monde ſur cet objet, ſe trouve abſolument faux. (*) On remarque

(*) Pluſieurs auteurs ont cru que cette mer tout-à-fait iſolée, entretenoit une communication avec d'au-

bien à la vérité une certaine élévation & un certain abaissement dans ses eaux : mais on n'y a jamais apperçu la moindre régularité. On voit bien aussi s'amonceler sur les côtes de cet énorme lac, des dunes tantôt très-sensibles, tantôt presqu'imperceptibles, tantôt hautes & escarpées, tantôt basses & d'une pente facile ; & comme ces dunes disparoissent quelquefois selon que les circonstances changent, il en est de même des isles. Tout cela dépend beaucoup des variations des saisons ou des vents ; (*) & les fleuves

tres mers par des canaux souterreins, & y déchargeoit le superflu des eaux qu'elle reçoit de plusieurs grands fleuves, & que c'étoit de là que venoit la grande diminution qu'elle éprouvoit en certains tems. « Mais il „ paroît, dit M. de Buffon, que si cette mer avoit com„ munication avec quelqu'autre, on y auroit reconnu „ un courant rapide & constant, qui entraineroit tout „ vers cette ouverture qui serviroit de décharge à ses „ eaux ; & je ne sache pas qu'on ait jamais rien observé „ de semblable sur cette mer : des voyageurs exacts, „ sur le témoignage desquels on peut compter, nous „ assurent le contraire, & par conséquent il est néces„ saire que l'évaporation enleve de la mer Caspienne une „ quantité d'eau égale à celle qu'elle reçoit. „ V. *Hist. natur.* tom. I, pag. 148, 149 de l'édit. *in*-12 de 1769. Il en est de même à certains égards de la mer Noire, de la mer Morte & de plusieurs grands lacs d'Afrique. *Note des éditeurs.*

(*) Un observateur très-intelligent & très-éclairé a remarqué depuis long-tems, qu'il y a dans le voisinage de Calais, des dunes que les vents d'ouest qui soufflent

qui se précipitent dans cette mer y contribuent encore essentiellement.

Nous avons déjà fait mention ci-devant, en parlant de Sarepta, des fortes présomption qui existent en faveur de la plus grande extension des côtes de la mer Caspienne, dans des tems fort reculés. M. de Buffon croit pareillement que la mer Noire communiquoit autrefois avec la mer Caspienne, & il place le canal de communication de ces deux mers près de Tria, ou pour mieux dire, près de Zaryzin, c'est-à-dire à l'endroit où le Don & le Wolga se rapprochent le plus l'un de l'autre. Mais M. le professeur Müller réfute sur ce point l'illustre naturaliste françois, par la raison que, dans les environs de Zaryzin, le terrein est élevé & montagneux. (*) Et M. Pallas

neuf mois de l'année sur cette côte, & souvent avec violence, poussent du côté de Gravelines. Ces vents détachent & enlevent de l'escarpement de la dune qui regarde vers l'ouest, des sables qui vont retomber sur la pente opposée de la même dune, qui s'éloigne de cette maniere insensiblement de Calais, & se rapproche de Gravelines.

(*) *Voyez* pag. 146 de l'édition de l'*Histoire naturelle* que nous venons de citer, & le *Neues Hamburger-Magazin*, c'est-à-dire, *le Nouveau magasin de Hambourg*, tom. II, pag. 3 & suiv.

place au contraire le détroit qui joignoit anciennement ces deux mers, dans la contrée où le Mantyſch, qui dirige ſon cours vers le bas Don, prend ſa ſource, à l'endroit où le terrein élevé qui regne le long de la Sarpa, vient ſe terminer par un angle coupé vers la pointe. Cette contrée, où, comme nous venons de le dire, le Mantyſch prend ſon origine à 180 werſts environ des ſources de la Sarpa, préſente une plaine fort baſſe, de plus de vingt werſts de large, dont le ſol eſt ſinguliérement ſalé & marécageux, & qui eſt de plus entrecoupé de pluſieurs petits lacs qui abondent en ſel de cuiſine. Au ſortir de cette plaine, le Mantyſch dirige ſon cours vers l'oueſt au travers d'un bas-fond très-étendu, dans un eſpace d'environ cent werſts, & entre de là dans une vaſte plaine aride, qui s'étend, dit-on, juſques vers le Don, & vers la ſteppe de la Crimée, à l'entrée de laquelle on trouve deux grands lacs ſalés. Entre les ſources de la Sarpa & du Mantyſch, on voit la haute terre continuellement à l'oueſt, laquelle terre décrit des angles ſaillans de pur ſable, tandis qu'il ne ſe préſente à l'eſt qu'une ſteppe entiérement unie, ſi ce n'eſt dans la proximité

des hautes terres, où le terrein forme des ondulations occasionnées par l'extrémité des promontoires qui viennent se perdre en mourant dans la plaine. Cette même plaine qu'on retrouve en-deçà du Mantysch, y est pareillement couronnée par une haute terre qui regne entre cette riviere & la Kumà, & enfin, vers la source de cette derniere, par les montagnes avancées du Caucase. C'est donc ici que la steppe orientale a dans des bas-fonds une communication ouverte, tant avec la steppe de la Crimée qu'avec d'autres steppes situées vers la mer Noire : or, cette steppe orientale conserve toutes les traces d'un terrein abandonné par la mer Caspienne ; & autant que les informations que M. Pallas a eu soin de prendre à cet égard, lui en ont appris, les steppes de la Crimée, ainsi que celles qui avoisinent la mer Noire, sont absolument de même nature, & pareillement salées, pour la majeure partie (*).

(*) Il a résulté de cette diminution de la mer Caspienne, que son niveau se trouve, comme on sait, bien plus bas que celui des autres mers ; & la chose est prouvée bien démonstrativement par la comparaison qu'on est à portée de faire des niveaux du Don & du Wolga, à l'endroit où ces deux fleuves s'approchent si près l'un de l'autre. Le niveau des eaux du Don est

Si donc le niveau de la mer Noire, avant qu'elle se fût procuré un écoulement par le canal de Constantinople, étoit élevé de plusieurs toises au-dessus de son niveau actuel, visiblement de soixante pieds & au-delà plus élevé que celui des eaux du Wolga. L'élévation extraordinaire des bords du Jaïk & du Wolga, élévation qui est même hors de toute proportion, dans une plaine unie & dénuée de montagnes, est un second effet, & en même tems une nouvelle preuve, de la diminution qu'a éprouvée la mer Caspienne. On peut encore juger combien il faut que le niveau des eaux de cette mer soit bas, lorsqu'on fait réflexion à la longueur du cours du Wolga, tandis que ce fleuve prend sa source dans une contrée qui est très-peu élevée au-dessus du niveau des autres mers, & que malgré tout cela, on ne peut pas le taxer de rouler ses ondes avec lenteur.

On peut encore inférer, par la position actuelle de la haute terre, que le Don & le Wolga, dans le tems de l'ancienne réunion des deux mers, s'y jetoient par des embouchures absolument différentes des bouches actuelles. Celle du dernier de ces fleuves a dû se trouver, selon toute apparence, aux environs de Dmitrefsk, & celle du premier vers l'endroit où il se réunit avec le Donez. Le Mantysch présente aussi des traces d'un pays d'où les eaux se sont retirées beaucoup plus promptement vers la mer Noire; &, suivant les cartes, toute la côte septentrionale offre de pareils vestiges, dans les ruisseaux & les golfes d'eau-morte, dont elle est toute entrecoupée. Les steppes qui environnent la mer Caspienne ne sont pas dénuées de traces semblables, quoique la retraite des eaux qui ne s'est faite que peu à peu y ait agi beaucoup plus foiblement : & peut-être que l'ancien lit prétendu de l'Oxus, qu'on dit se trouver entre le lac Caspien & le lac d'Aral, n'est autre chose que la trace d'un écoulement pareil des eaux. *Pallas.*

élévation à laquelle quantité de fleuves & de rivieres qui traverſoient, dans ces tems reculés, des contrées plus couvertes de bois & plus humides, ne pouvoient manquer de contribuer, par l'abondance des eaux qu'ils y apportoient; il faut, ſuivant les apparences les plus vraiſemblables, que toutes les ſteppes de la Crimée, du Kuman, du Wolga & du Jaïk, & les plaines de la grande-Tartarie juſqu'au-delà du lac Aral, n'aient formé qu'une ſeule mer qui embraſſoit par un canal étroit & de peu de profondeur, dont le Mantyſch découvre encore les veſtiges, l'angle ſeptentrional du Caucaſe, & qui décrivoit deux golfes également vaſtes & profonds, que nous retrouvons encore aujourd'hui dans la mer Noire & dans la mer Caſpienne.

Il nous feroit très-aiſé d'alléguer encore d'autres preuves de l'ancienne extenſion de la mer Caſpienne; mais comme cela nous meneroit trop loin, nous n'en ajouterons plus que quelques-unes qui nous ont paru mériter le plus d'être rapportées. Dans l'eſcarpement du premier angle que forment les montagnes avancées du Moo-Chamur, près de la colonie de Sarepta, leſquelles

montagnes ne sont qu'un sable pur, on trouve une concrétion sablonneuse, dont le gluten est une matiere calcaire, qui paroît avoir été produite sur les bords de la mer, par l'effet de l'eau salée & des substances calcaires qu'elle contient, dans un tems où cette eau venoit à baigner successivement ce terrein, & lui laissoit ensuite, en se retirant, le tems de se dessécher. Or, cette concrétion pourroit par conséquent déterminer même le point d'élévation qu'avoit dans ces tems-là le niveau de cette même mer. Enfin l'on peut encore admettre pour preuve les couches de vase chargée de vitriol, qui renferment encore des débris de joncs & d'autres herbages marins, qui se font voir au jour, sur les bords de l'Elchanka du milieu, à douze wersts de Sarepta, où la haute terre s'approche du Wolga, & semble former une espece de golfe. Au-dessous de ces couches, regne un lit de terre sablonneuse mêlée d'argille. *Pallas*.

Voyage de Samara à Orenbourg, en passant par Gurief.

Nous quittons les bords de la mer Caspienne, & nous faisons tout d'un coup un

très-grand ſaut, pour nous en revenir à Samara, tom. I, p. 427, & voyager principalement avec M. Pallas, du côté d'Orenbourg & de Gurief: le dernier de ces endroits nous fournira encore différentes choſes à rapporter, relativement à la mer Caſpienne. Nous étions dans l'intention, pour ne point ſéparer les mêmes objets, de ſuivre immédiatement M. Gmelin dans ſon ſecond voyage en Perſe; mais la relation de ce dernier voyage n'ayant point encore paru, nous nous trouvons dans l'impuiſſance de le faire.

M. Pallas partit le 16 juin 1769 de Samara, & parvint, après avoir fait vingt-quatre werſts, au bourg d'Alexieſka, où commencent les lignes de Sakam. Ce bourg qui eſt habité en partie par des Coſaques Samariens, en partie par des ſoldats congédiés, & par des artiſans & des laboureurs, a l'air d'un gros village. On y voit un étang naturel, dont le baſſin eſt fort profond, & ſur le bord duquel on reſpire une forte odeur d'aſphalte. On traverſe, en ſe rendant de cet endroit à Borskaja Krepaſt, une contrée des plus agréables, ornée de bois ſuperbes, & de collines fertiles en toutes ſortes de plantes,

& qui mériteroient bien d'être mieux cultivées. Ces environs sont encore très-peuplés de chevreuils sans queue, *cervus pygargus*, & d'élans. Ces animaux se répandent, surtout pendant l'hiver, dans tous les pays situés le long de la Samara, & des ruisseaux qui s'y jettent, où ils trouvent du couvert, comme aussi du côté de la partie montagneuse des steppes. Les Cosaques en tuent encore aujourd'hui, de l'une & l'autre espece, un bon nombre tous les ans. Les élans se mettent en défense contre les chiens, & en tuent souvent des ruades qu'ils leur détachent. Le mâle met bas son bois en novembre, lorsque le tems du rut est passé; les bosses lui poussent au printems. Sa femelle produit ordinairement deux petits, & l'on prétend qu'elle met déjà bas au mois d'avril. Il en est à peu près de même du chevreuil; si ce n'est que leur nouveau bois est plus avancé au printems, que celui de l'élan, quoiqu'il soit encore rude & fort tendre. Les peaux de ces animaux se vendent à très-bon compte; on achete une peau d'élan pour un rouble, ou un peu plus, & leur chair est à très-vil prix. On voit encore dans les steppes des environs & plus

loin, le long de la Samara & du Kinel, de belles hermines; & dans les bois, des martres de qualité moyenne, dont le cou est d'un jaune vif tirant sur la couleur de feu, les unes & les autres en assez grand nombre. Les amateurs de la chasse vont en automne habiter quelque tems les steppes avec les Cosaques, pour y chasser aux loutres & aux castors qui ne se trouvent plus qu'en très-petit nombre le long des rivieres qui arrosent ces mêmes steppes, ainsi qu'aux renards. Mais ces derniers deviennent plus chétifs, à mesure qu'on remonte la Samara, ou qu'on se dirige vers le sud, en la quittant; & ils ne different plus enfin de ces renards gris des steppes, que les Kirgis désignent sous le nom de *Karagan*, oreille noire, & dont ils apportent les peaux à échanger. On ne prend dans ces quartiers qu'un petit nombre d'écureuils; mais leurs peaux d'une couleur blanchâtre des plus agréables, les font rechercher, & ils sont connus parmi les pelletiers sous le nom de *samarki*.

Notre voyageur, en partant d'Alexiefka, quitta la grande route, pour se rendre, en suivant la Kinel, au village de Tscherkask,

&

& vint ensuite, en se rapprochant de la Samara, à Borskaja. Le chemin qui conduit au premier de ces villages traverse d'abord des collines arides, auxquelles il en succede d'autres plus agréables, & décorées par des bouquets de bois semés de côté & d'autre, & par de belles prairies. On y rencontre de tems en tems des cerisiers sauvages; & dans les endroits du rivage qui sont couverts de bois, l'on distingue une grande quantité d'érables de Russie de la plus belle venue; l'arbre aux pois y forme aussi des haies naturelles. Les mouches cantarides abondent dans ce canton. On retrouve près du village d'Ilmeny les mêmes steppes arides élevées, qui sont suivies, près de Markoffa, de bois riches en plantes, & entrecoupés de bas-fonds de différente nature. Le papillon des Alpes Suisses, *papilio Apollo*, n'y est point rare. Cette contrée est arrosée de quantité de sources très-abondantes d'une eau fraîche & limpide, & les bas-fonds sont remplis de flaques d'eau dormante, autour desquelles le chardon échinope, *echinops ritro*, & le *senecio doria*, multiplient étonnamment. Cette variété de terreins se succede

jusqu'au grand village de Tscherkask, qui est situé dans un pays ouvert tout au bord de la Kinel.

Ce lieu a été bâti depuis 1744 par une colonie de la petite-Russie, dispersée auparavant dans différens petits établissemens qu'ils avoient formés le long des lignes du Jaïk, & que les brigandages des Kirgis empêchoient de prospérer. Les habitans de cette nouvelle colonie, dont l'état est actuellement très-florissant, vivent absolument à la mode de leur ancienne patrie; ils ont des maisons fort propres, munies de bons poëles & de cheminées, cultivent beaucoup de tabac, élevent du bétail, & menent une vie si joyeuse & si exempte de toute contrainte, qu'il s'en faut de bien peu que cela n'aille jusqu'à la licence. Ils s'élisent un ataman tiré de leur corps. Ce chef est confirmé par la chancellerie de Stauropol, & a sous lui un adjudant ou jessaul. Ils sont aussi vêtus tout-à-fait à la cosaque, habillement qui ressemble à celui des Polonois. Ils sont, dit-on, obligés de faire la cour pendant deux ans à leur future, avant de pouvoir l'épouser, & il n'est pas permis à l'amant de toucher sa maîtresse pendant la premiere an-

née. Le jour des noces, on porte derriere la mariée, à son retour de la célébration du mariage, une espece de drapeau qui est blanc, si, au rapport du marié, elle s'est comportée avec retenue dans la seconde année de leurs amours, pendant laquelle le futur ose déjà prendre plus de liberté ; & noir, dans le cas où elle auroit été trop facile.

Ils tiennent leur bétail dans des vacheries dispersées dans les steppes des environs, & font sur-tout grand cas des bêtes à cornes : ils n'emploient même que des bœufs pour la plupart de leurs travaux, quoique plusieurs d'entr'eux possedent vingt à trente chevaux. Leurs troupeaux de moutons sont aussi très-nombreux, & il y a quelques habitans qui en ont jusqu'à quatre cents pieces. Cependant ils assurent que leurs bêtes à laine de Circassie ont déjà beaucoup dégénéré dans cette contrée, & prennent une laine plus longue & plus grossiere. Excepté la galle des moutons, ils n'ont encore essuyé aucune épizootie, & ils ont trouvé qu'une légere décoction de feuilles de tabac étoit un très-bon remede contre cette galle.

Lorfque leur bétail eft attaqué de vers, ils les chaffent avec de l'aigremoine.

La culture du tabac occupe principalement les femmes; mais ils n'en plantent que de celui à feuilles rondes, le tabac à feuilles longues étant trop âcre à leur goût. Ils fement outre cela pour leur propre ufage diverfes plantes de jardin, telles que l'arboufe, le maïs & divers autres légumes. Dans la derniere quinzaine de juin, les femmes & les enfans fe répandent dans les campagnes pour faire la récolte de cette cochenille de Pologne, ou Kermès du nord, dont nous avons déjà fait mention. Ils trouvent le plus communément cet infecte alentour des racines du fraifier ordinaire, & de celles de la quinte-feuille, *potentilla reptans*, qui n'eft pas auffi commune dans ce canton. Les galles y parviennent à leur perfection, dans le mois de juin, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, félon que l'hiver a été plus ou moins long; mais dans le mois de juillet, l'infecte commence à fortir de fa prifon, ce que les femmes de Tfcherkask connoiffent à merveille. Auffi recueillent-elles la femelle de l'infecte nouvellement éclofe, dont la couleur eft plus fine

& plus folide, avec beaucoup plus d'empressement encore que la simple galle. Lorsque leur récolte est faite, elles la lavent pour en séparer la terre qui s'y étoit attachée, & font passer l'eau sale par un tamis; elles mettent ensuite sécher cette cochenille dans un poélon, à une chaleur tempérée, ou même dans le four, & la conservent dans un lieu chaud. Comme cette récolte ne laisse pas d'être pénible, les habitans de Tscherkask tiennent cette marchandise à un prix assez haut, ils n'en recueillent même pas beaucoup au-delà de ce qu'ils en emploient pour leur propre usage: savoir, pour teindre leurs ceintures, & le fil qui sert à orner leurs vêtemens. Ils mettent tremper le fil qu'ils veulent teindre, dans un quaas extraordinairement aigre, auquel ils ajoutent encore de l'alun, & laissent le vase dans un four chaud pendant vingt-quatre heures; alors on retire le fil, & après en avoir exprimé le superflu de la teinture, on le met sécher. La cochenille se broie dans un pot de terre, puis on la fait bouillir dans de l'eau; & lorsque toutes les parties colorantes en sont bien extraites, on y met le fil, en continuant à faire bouillir la décoction,

Il faut à peu près une poignée de cochenille pour teindre deux ceintures, ou environ une livre de laine. La couleur qui résulte de cette opération n'eſt pas de beaucoup ſupérieure, au coup-d'œil, à celle qu'on tire de l'origanum ordinaire ; elle eſt ſeulement plus ſolide.

Le pays au-deſſus de Tſcherkask, eſt très-fertile, & pourroit fournir bien richement à la ſubſiſtance d'un grand nombre de cultivateurs. Les montagnes qui bordent la Kinel donnent retraite à quantité de marmottes, & toutes les ſteppes fourmillent de ſusliks gris de la grande eſpece. Les ours ſont communs dans tout le pays qu'arroſent la Kinel & la Samara, & y habitent les lieux fourrés. Notre voyageur vit auſſi beaucoup de grues & d'outardes paiſſant avec leurs petits dans les ſteppes arides. Pour regagner la Samara, il fit une marche rétrograde, & après avoir traverſé un pays ſec & inculte, il arriva au fort de Borsk, qui eſt ſitué tout-à-fait au bord de cette riviere, ſur une colline de ſable qui forme un plateau. Ce lieu renferme une population aſſez nombreuſe, composée de Coſaques, de ſoldats congédiés & d'invalides : tout le bas-fond eſt cou-

vert de bouquets de pins répandus çà & là, & de bois fort épais de tilleuls, de chênes, de bouleaux, de trembles, de peupliers blancs, d'érables de Russie, de viornes, d'épines blanches, de spirées & d'acacias, si agréablement mêlangés, qu'ils semblent avoir été plantés à dessein. Les bosquets de pins regnent, presque sans discontinuer, tout le long de la Samara, en descendant vers Krasnosamark; & les hauteurs qui bordent la rive droite de cette riviere en remontant, sont également garnies de très-beaux bois résineux, en haute futaie & en taillis.

Au-dessus de Borsk, on trouve, sur les bords de cette même Samara, la forteresse d'Olschank qui est en beaucoup meilleur état de défense que la précédente. C'est un quarré dont les rues sont tirées au cordeau, & réguliérement percées. Trente Cosaques, aux ordres d'un ataman, en composent toute la garnison; le reste des habitans consiste en invalides. A dix-huit wersts de là, se trouve un autre fort nommé *Busulutzk*, dont les fortifications sont en bon état, & forment une demi-étoile. Le capitaine qui commande tout le long des lignes, y est

très-bien logé. Même les maisons qu'habitent les Cosaques & les soldats congédiés qui composent la garnison, sont fort bien bâties. Parmi les Cosaques qui demeurent dans ce fort, il y a beaucoup de Tartares qui vont souvent dans la steppe déserte, où les rivieres de Busulutzk, Karalyk, Irgis & Tschagann prennent leur source, à la chasse des chevaux sauvages, qu'ils tuent à coups de fusil, & dont ils mangent la chair. Mais les chevaux des steppes de cette contrée descendent, pour la plupart, de chevaux privés qui se sont perdus dans ces déserts. Ils ressemblent parfaitement à un cheval russe de petite race, avec cette seule différence, qu'ils ont la tête plus grosse & les oreilles plus pointues, la criniere courte & hérissée, & la queue moins longue. Leur couleur la plus ordinaire, au dire des Cosaques, est le bai clair; cependant M. Gmelin a vu des peaux de ces chevaux, dont la criniere & la queue étoient mélangées, & dont les extrêmités tiroient sur le gris. Ils vont en troupes de cinq jusqu'à vingt, & quelquefois au-delà; elles sont composées de jumens, de poulains & d'un seul étalon. Lorsqu'un jeune étalon

commence à devenir grand, le vieux le chasse de la troupe; on le voit alors la suivre de loin tout seul jusqu'à ce qu'il devienne assez fort pour attirer de jeunes jumens à sa suite. Ces chevaux sauvages se tiennent en été comme en hiver dans les montagnes des steppes, à portée des sources qui y sont en abondance, & ils cherchent en hiver, pour pâturer, les endroits des hauteurs dont les vents impétueux ont balayé la neige. On prétend que, lorsqu'ils sont sous le vent, ils flairent un homme à la distance de plusieurs wersts, & prennent aussi-tôt la fuite. C'est en été qu'on peut les tirer le plus facilement avec des fusils à canons rayés, dans le tems qu'ils sont tourmentés par les taons. On trouvoit aussi autrefois le long du Busulutzk, en remontant cette riviere, des castors, des loutres & des sangliers; mais la quantité de Cosaques qui s'adonnent à la chasse a bientôt eu détruit ces animaux. En revanche, cette contrée ne manque ni d'ours, ni d'élans, ni de blaireaux.

Il arrive de fréquens incendies dans les steppes de cette contrée; ces accidens sont cause que l'on rencontre des terreins d'une vaste étendue, où, excepté quelques plan-

tes vivaces, on n'apperçoit presque aucune herbe quelconque, l'incendie extirpant pour toujours toutes les plantes annuelles des endroits où il passe; car les steppes dénuées d'ombrage sont brûlées par l'ardeur du soleil, avant que les semences apportées par les vents ou par d'autres moyens naturels aient eu le tems de s'y développer; de sorte qu'il est impossible que ces places redeviennent jamais propres à servir seulement de pâturage. Il est même impossible d'obvier à ces inconvéniens par des réglemens ou par des défenses, qui deviennent inutiles dans des pays aussi peu habités; & l'on ne sauroit disconvenir d'ailleurs que l'usage de brûler en tas dans les steppes, vers le printems, toutes les plantes desséchées, moyennant qu'il puisse avoir lieu sans qu'il en résulte du dommage pour les bois, & pour tout ce qui peut fournir de l'ombre, n'ait son utilité, en ce qu'il favorise beaucoup dans cette saison la pousse des herbes.

Torkaja, situé encore plus haut vers la source de la Samara, est un des plus petits forts, & l'un des plus chétifs de tous ceux qu'on a construits le long des lignes. Ses habitans ont beaucoup de peine à subsister, vu

la mauvaise qualité de leurs terres. Presque tout le sol d'alentour est d'une nature salée, & l'est tellement, en beaucoup d'endroits, qu'aucune semence ne sauroit y germer. Ce sont sans doute des sources salées, qui viennent de la steppe montagneuse se répandre dans ce territoire, qui en détériorent le sol à ce point-là; car l'analyse de toutes les terres salées de ce pays donne un véritable sel de cuisine altéré en partie par le mélange de quantité de matiere terrestre. Le sol de ces places salées est une terre grasse argilleuse, d'un jaune rougeâtre, dont il y a des veines qui fournissent une argille très-propre aux ouvrages de poterie. Pour peu qu'on y creuse, on s'apperçoit que la superficie desséchée du sol est comme pénétrée de veines de sel; à un peu plus de profondeur on trouve de l'eau salée. Il suffit même, en quantité d'endroits, de creuser à deux pieds pour trouver cette terre grasse déjà humide & vaseuse. Et la preuve que les hauteurs de la steppe cachent dans leur intérieur quantité de sources salées, se tire de la nature, presque généralement saline, du sol de quelques-unes de leurs vallées, & des ruisseaux salés qui sortent de ces

mêmes montagnes. Aussi-tôt qu'on est sorti de Torkaja, & qu'on a traversé le ruisseau de Soroka, on entre dans une plaine de six à sept wersts, qui ne produit absolument que des plantes de nature saline, telles que la *salsola prostrata*, *l'atriplex portulacoïdes & laciniata*, une nouvelle espece de plantain à feuilles d'oignon, *plantago salsa*, *statice tatarica*. Des places moins salées y produisent la *centaurea glastifolia*.

Cette contrée offrit aussi à la curiosité de notre voyageur, de ces tombes élevées en terre en forme de monticules. Il en vit de fort hautes, répandues de côté & d'autre près du ruisseau de Domaschnaja : on rencontre aussi, le long des deux ruisseaux qui portent le nom de Soroka, des tombeaux très-peu élevés hors de terre ; & lorsqu'on ouvre ces derniers, on y trouve une espece de cercueil construit de grandes briques très-dures, qui renfermoit le cadavre. On prétend que la longueur de ces cercueils passe souvent la mesure ordinaire, & porte au-delà d'une forte toise. Les Cosaques qui s'occupent à fouiller ces tombeaux, assurent en avoir tiré des os humains d'une taille extraordinaire, entr'autres, des

os tibia qui, si l'on veut les en croire, dépassoient, quand on les plaçoit contre terre à côté du pied, le genou d'un homme fait. On dit aussi qu'au bord de la Domaschaja, un Kalmouc qui s'exerçoit à tirer de l'arc, dans une fête publique instituée en faveur de cet exercice, ramassa à fleur de terre, sur une des tombes qu'on y voit, en voulant reprendre une de ses fleches qui y étoit entrée, une pierre fine brillante, bien taillée & d'une belle grosseur, laquelle fut vendue, en sortant de la troisieme main, audelà de cent roubles. Toutes les fleches, les armures, & différens ustensiles que l'on trouve dans les tombes basses, sont de cuivre. On assure qu'il s'y rencontre quelquefois de l'or, & que des Cosaques Torkajens firent, il y a quelques années la bonne trouvaille d'un collier de ce métal, qui avoit appartenu à un de ces cadavres.

Sorotschinskaja Krepost est, de tous les forts construits le long des lignes de la Samara le plus apparent & le plus habitable. Il renferme, outre quantité de bonnes habitations de Cosaques, une belle maison pour le commandant, & un bâtiment pour la chancellerie; ce fort étant ci-de-

vant le lieu où résidoit le commandant en chef des lignes. Les montagnes qui sont de l'autre côté de la Samara, sont considérables dans cette partie; elles sont composées, pour la majeure partie, d'une marne pierreuse, & toute remplie de sources. Ce fut ici que M. Pallas apprit que la feuille du *buphtalmum salicifolium*, qui croît dans tous les bas-fonds le long de la Samara, pouvoit se substituer au thé, cette feuille ayant par sa couleur, & même à certains égards quant au goût, une affinité marquée avec le thé verd. Derriere Sorotschinkaja, ce n'est plus qu'une longue suite de déserts arides. C'est vers Novo Sergiefsk, fort très-chétif & entiérement délabré, que les tombes dont nous venons de parler, commencent à se multiplier considérablement. D'abord, on ne les rencontre que par grouppes d'un certain nombre, rassemblés dans un même endroit; mais près de Polatofskoi-Redut, toute la steppe est comme parsemée de petites élévations de terre & de grandes tombes en monticules. Ces dernieres servent de retraite aux marmottes & aux susliks, qui s'établissent d'autant plus volontiers sur la pente de ces buttes, que l'entrée de leurs

terriers y eſt à l'abri des inondations des eaux pluviales. On voit clairement à la poſition de toutes ces grandes tombes, qu'on les a placées à deſſein dans des endroits un peu plus élevés de la ſteppe, & qu'on a gagné la terre dont on a formé la butte, en égaliſant l'eſpace qui l'entoure ; mais comme ces monticules ne ſont encore que médiocrement couvertes de gazon ou de brouſſailles, on peut en conclure que leur antiquité ne doit pas être bien reculée. On trouve ſur leur ſommet, lorſqu'on y creuſe à quelques pouces de profondeur, des charbons de menus branchages, qui paroiſſent être des veſtiges de ſacrifices offerts ſur ces tombes. Quant aux oſſemens, ils ſont toujours placés au niveau du terre-plein, dans un réduit oblong qui étoit garni de pieux & de branchages, dont on voit ſouvent des débris très-diſtincts. Ils ne renferment pour l'ordinaire, outre les oſſemens, que de la chétive ferraille, des fers de fleches, des tenailles, &c. & dans certains, mais non pas dans tous, des têtes de cheval. Quelques-unes de ces buttes, particuliérement les plus grandes, ne ſont pas entiérement comblées dans le haut, & leur ſommet eſt enfoncé en forme de chaudiere. On trouve,

dit-on, entre les montagnes pierreuſes qui bordent l'autre rive de la Samara, de ces buttes qui ſont toutes de pierres entaſſées les unes ſur les autres, & d'autres pierres dreſſées, ſur leſquelles on diſtingue des viſages d'hommes taillés au ciſeau. Il paroît qu'en général ces tombes en forme de monticules, appartiennent aux Tartares Nogays, ou peut-être même aux Kirgis, dont les tombeaux actuels ont encore beaucoup d'analogie avec ceux-là. Mais, pour ce qui regarde ces tombeaux garnis en briques, dont nous avons parlé, & dans leſquels on ne trouve jamais aucun uſtenſile de fer, il paroît au contraire qu'il faut les attribuer à une nation toute différente, & beaucoup plus ancienne, qui doit avoir habité plus anciennement cette contrée. Peut-être qu'avec plus de loiſir on pourroit faire dans le voiſinage des montagnes qui, vu la bonté de leurs pâturages, doivent avoir été autrefois fort peuplées par les nations nomades, quantité d'obſervations intéreſſantes relativement aux antiquités.

En s'approchant davantage d'Orenbourg, on arrive au fort de Perewolorkaja, qui ne renferme qu'une quarantaine de maiſons habitées par des Coſaques; ceux-ci tiennent preſque

presque tous des moutons dont la laine paroît assez bonne. Près de là, & plus encore en remontant vers la source de la Samara, qui sort à plus de trente wersts plus loin au nord-est de cette place, d'une contrée fort montagneuse, on trouve dans la riviere même de petits crystaux de roche, de figure hexagone, d'une eau singuliérement pure, & d'une dureté approchante de la topaze, mais qui, vu leur extrême petitesse, ne méritent pas grande attention. Ici, M. Pallas quitta la Samara, & se porta diagonalement, au travers des montagnes des steppes nommées *Obtscheisyrt*, sur le Jaïk, vers la forteresse de Tatistschewa. Ce terrein s'éleve en collines plates & arides, qui deviennent plus hautes & plus considérables en s'approchant du Jaïk. On n'apperçoit plus de tombes sur cette route; mais tout, en revanche, y est couvert de ces petites buttes que les marmottes élevent à l'entrée de leur terrier. La couche supérieure ou le toit des collines est formée d'une argille rouge qui, plus près du Jaïk, est mêlée de gravier, & à la fin de cailloux. L'intérieur de ces mêmes collines est composé de lits de sable, tantôt blanc, tantôt rougeâtre, qu'on juge-

toit, par analogie avec d'autres terreins de ces contrées, assez propres à engendrer quelques métaux, d'autant plus que ces collines sont encore une prolongation d'une branche très-riche en métaux du grand mont Ural. Les sources qui jaillissent dans les montagnes que nous décrivons, forment des ruisseaux qui vont se rendre partie dans le Wolga, partie dans le Jaïk; & la pente vers l'un & l'autre de ces deux fleuves paroît être égale à très-peu de chose près.

La forteresse de Tatistschewa est située sur une hauteur d'un accès difficile, près du ruisseau de Kamisch Samara, peu au-delà d'un demi werst au-dessus de son embouchure dans le Jaïk. C'est un quarré irrégulier, dont la fortification consiste en une enceinte formée par des poutres posées horizontalement les unes sur les autres, entourée de chevaux de frise, & flanquée de batteries construites en bois dans les angles. Cette forteresse contient, outre un corps de casernes pour les dragons qui y sont en garnison, une église d'été & une église d'hiver; quelques bons pavillons pour les officiers; plus de deux cents maisons particulieres bâties en bois; de sorte qu'après Oren-

bourg, on peut la mettre au nombre des places les plus considérables & les plus habitées de toutes celles qui font partie des lignes du Jaïk. Aussi est-elle la résidence du commandant en chef des troupes réparties le long de la portion la plus inférieure de ces lignes. Indépendamment des dragons & des Cosaques qui l'habitent, on a soin d'établir depuis le commencement du printems jusques tout à la fin de l'automne, pour la sûreté de la frontiere, tant en avant de cette forteresse que tout le long des lignes du Jaïk, de gros postes avancés, avec des postes intermédiaires, à demi distance, dont la garde est confiée à des Kalmoucs Stauropoliens, & à des Baskires convertis, que l'on change chaque année. Notre savant voyageur vit ici un de ces corps, qui formoit deux camps séparés par le ruisseau de Kamich Samara; il fut à portée d'observer les différens exercices de corps & les divertissemens qui sont en usage chez ces deux nations.

Les Kalmoucs commencerent par exécuter un concert à leur maniere : une assez belle voix chanta plusieurs chansons d'amour en langue kalmouque ; les tons de ce chant étoient très-langoureux, entre-mêlés de fré-

quentes dissonnances, &, suivant leur usage, très-alongés; deux autres musiciens accompagnoient cette voix, l'un d'un violon à la turque & à quatre cordes, de la forme des pochettes de nos maîtres à danser; l'autre, d'une espece de flûte tout-à-fait singuliere, formée simplement de la tige creuse d'un umbellifere, & recouverte par un boyau. Cette flûte est percée vers le bout le plus mince, de trois trous qui se ferment alternativement avec les trois premiers doigts d'une des mains du musicien, tandis qu'il bouche avec l'autre main, lorsque les tons l'exigent, l'ouverture inférieure du tuyau, laquelle est aussi la plus petite: l'ouverture la plus large, sans bec ni anche, s'adapte à la bouche, & se place contre les dents d'en-haut, de maniere qu'elle se trouve renfermée entre la levre supérieure & la langue. Il faut un exercice étonnant de cette derniere, pour tirer des sons d'un pareil tuyau; mais sous les doigs d'un homme qui en joue bien, cet instrument ressemble beaucoup à la flûte traversiere. L'ame du violon à la turque n'est autre chose qu'un cylindre creux, sur lequel on tend une vessie desséchée, en façon d'une peau de caisse de tam-

bour ; le chevalet eſt placé ſur ce cylindre, & les cordes de boyaux tiennent à l'extrémité d'un manche très-alongé ; l'archet a un double trait de crin de cheval, fixé aux deux extrêmités à une baguette, & il doit paſſer entre les cordes de maniere qu'il faſſe toujours réſonner deux cordes conſonnantes à la fois. Outre ces deux inſtrumens, les Kalmoucs emploient encore dans leurs divertiſſemens une baſſe à deux cordes, le timpanon, &c.

Ce concert fut ſuivi du ſpectacle de quelques couples de leurs plus jeunes gens qui s'exercerent à la lute. Ils ſe dépouillerent de tous leurs vêtemens, à la réſerve de leurs amples caleçons de toile, qu'ils retrouſſerent juſqu'aux hanches, & chacun mit alors tout en uſage pour terraſſer ſon adverſaire. Ils ſont fort adroits dans ce genre d'exercice. Ils ſe mirent enſuite à tirer des fleches, tantôt contre un but, tantôt en l'air. Enfin il y en eut quelques-uns qui terminerent la récréation par des parties d'échecs. Ce jeu eſt fort en vogue chez les Kalmoucs : ils ſuivent exactement les mêmes regles que nous, avec la ſeule différence qu'ils portent trois pions en avant, en commençant la par-

tie. Lorſque nous diſons *échec*, ou les Allemands *ſchach*, ils diſent *ſchat*, ou ſeulement *ſcht*, & donnent au jeu le nom de *ſchatera*: ils diſent *mat* de même que nous.

Il y a dans ces contrées, le long du Jaik, des flaques d'eau morte, dans leſquelles il croît quantité de noix d'eau, *trapa natans*, qui portent dans tous ces environs le nom de *tſchilim*, & que les enfans déſœuvrés vont recueillir pour les manger toutes crues. M. Pallas dit n'avoir vu nulle part de ces moules fluviatiles qui vivent dans la vaſe, d'une auſſi grande taille que celles qu'on trouve ici: leur longueur ordinaire eſt de ſix pouces, & leur largeur d'environ quatre pouces & demi. (*) La ſécheresſe n'avoit pas laiſſé ſubſiſter une ſeule plante ſur les hauteurs voiſines; mais tout y fourmilloit en revanche de ſauterelles de différentes eſpèces, & même des plus rares, qu'on ne rencontre que dans les parties méridionales de l'Europe & en Afrique. On voit auſſi quelquefois ici en été, des faiſans qui vien-

(*) On trouve, dans la vaſe d'un étang qui eſt aux portes de la ville de Basle, de ces mêmes moules qui ont plus de huit pouces de long, ſur une largeur proportionnée.

nent nicher dans les bas-fonds couverts de brouſſailles. Ce menu gibier eſt aſſez commun dans toute la ſteppe Kirgiſienne ; auſſi voit-on pour l'ordinaire des panaches de plumes de faiſan décorer les bonnets des Kirgiſiens.

Notre ſavant repartit de Tatiſtſchewa le 30 juin 1769, après avoir envoyé d'avance, vers le bas-Jaïk, ſes voitures les plus peſantes & les plus mal attelées. Il dirigea ſa route ſur Orenbourg afin de viſiter, chemin faiſant, les ſalines d'Ilerki, & une partie de la ligne. Lorſqu'on voyage le long du Jaik, on eſt toujours obligé de le faire ſous la protection d'une petite eſcorte de Coſaques ou d'autres troupes légeres, pour ſe mettre à couvert des incurſions des Kirgiſiens. Ces eſcortes ſe relevent d'un poſte avancé à l'autre. Cette précaution étoit alors d'autant plus néceſſaire, que les Kirgiſiens, manquant de fourrage dans la ſteppe, étoient venus en foule ſe camper le long du Jaïk, & laiſſoient paître leur bétail juſqu'au bord de ce fleuve. Ce fut le premier de juillet que M. Pallas arriva à Orenbourg.

Orenbourg eſt une belle ville, dont on trouve une deſcription très-détaillée dans la

topographie d'Orenbourg, à laquelle nous ſommes obligés de renvoyer pour cette fois nos lecteurs. Suivant Georgi, cette place eſt devenue, tant par ſa ſituation ſur les confins d'un affreux & immenſe déſert, que par ſon éloignement & par la bonté de ſes fortifications, un lieu d'exil pour les citoyens remuans & indociles, & l'on y relegue les ſujets les plus pernicieux, pour les occuper à différens travaux. La majeure partie de ces malheureux priſonniers eſt gardée dans l'Oſtrogue; mais ils vont paſſer la journée dans la maiſon de travail: c'eſt un vaſte édifice avec de grandes cours, qui eſt ſitué hors de la ville. On y a établi des atteliers pourvus des meilleurs outils pour tous les genres d'arts & de métiers, & l'on y fournit de l'ouvrage à tous ces délinquans, chacun ſelon à quoi il eſt propre. Tous les travaux y ſont ſubordonnés, ſous l'autorité du gouverneur, à la conduite d'un directeur qui eſt en même tems premier architecte. Les artiſtes obtiennent, outre la paie ordinaire des priſonniers, cinq copeques par jour, ſoit qu'ils exercent un art ou ſeulement un métier. La couronne érige & entretient par ce moyen tous ſes bâtimens. Chaque particu-

lier peut, outre cela, faire bâtir & meubler ſon habitation, ou faire exécuter tout ce qu'il deſire par les ouvriers de la maiſon de travail; & comme la plupart de ces ouvriers ſont habiles, & qu'ils ſont d'ailleurs ſévérement ſurveillés, tous leurs ouvrages réuſſiſſent très-bien. *Grégori.*

Il eſt certain que cette place eſt parfaitement ſituée pour le commerce ſi important de l'Aſie, dont on veut tâcher de la faire devenir le centre; de ſorte qu'elle mériteroit fort d'être peuplée de marchands habiles & pourvus de fonds ſuffiſans, qui puſſent ſur-tout la rendre floriſſante en dirigeant les manufactures qu'ils y établiroient ſur des articles de commerce qui fuſſent de nature à trouver un bon débit parmi les nations aſiatiques. Par ce moyen, Orenbourg ſe verroit infailliblement dans peu au nombre des plus importantes villes du ſecond ordre de tout l'empire Ruſſien. Le commerce actuel s'y fait en très-grande partie par des marchands forains qui s'y rendent des villes les plus éloignées de l'empire, & qui s'en retournent chez eux auſſi-tôt qu'ils ont conſommé leurs échanges. Les principaux objets d'exportation ſont actuelle-

ment toutes ſortes de draps de laine, particuliérement en rouge ordinaire & en écarlate; des velours, des toiles blanches & des toiles bleues; des cuirs de Ruſſie, des chaudieres & autres uſtenſiles en fer & en cuivre, que ceux qui les débitent ici tirent encore pour la plupart de fort loin des fonderies de la Sibérie; toutes ſortes de plaques en fer-blanc & en fer pour la parure des femmes; des aiguilles à coudre, de la verroterie, des grains de corail, & autres bagatelles pareilles, qui s'emploient ſoit dans les habillemens, ſoit dans les équipemens de cheval, & entrent principalement dans le commerce qui ſe fait avec les Kirgiſiens; toutes ſortes de drogues propres à la teinture, ſur-tout de l'indigo, de la vouede, de la cochenille, de l'alun & du vitriol; enfin le ſucre, & quelques articles de pelleterie, particuliérement des peaux de caſtor & de loutre, entrent dans les échanges qui ſe font avec les Buchares. Les Kirgiſiens prennent en outre des marchands Ruſſes quantité d'indiennes communes & autres étoffes de coton, que ces derniers reçoivent en échange des Buchares; de ſorte que des manufactures d'indiennes qu'on

établiroit dans le pays, auroient nécessairement un très-grand débit, & feroient avantageuses pour l'empire; fallût-il même prendre les premieres matieres des Buchares & des Chivintzes qui, vu la sûreté de ce commerce, apportent déjà le coton crud préférablement à tout autre article, & en grande quantité.

Les principaux articles de commerce qu'on reçoit ici des marchands Asiatiques, qui arrivent par caravanes, en échange des objets dont nous venons de faire l'énumération, sont de l'or & de l'argent qui vient pour la plupart monnoyé au coin de Perse; du sable d'or; quelque peu de lapis lazuli; des rubis ballais & d'autres pierres précieuses; une grande quantité de coton crud & filé de toutes sortes de qualités; de grosses toiles peintes & autres cotonnades en grande abondance; des toiles des Indes plus fines; des perses de moyenne qualité; des étoffes demi-soie; des robes de chambre toutes faites, de différens prix; des peaux d'agneaux à fine laine frisée de Bucharie, de couleur noire & de couleur grise, qui se vendent extrêmement cher; des peaux de tigres & de chats tigrés sauvages, &c.

Les Buchares apportoient aussi quelquefois du salpêtre natif, uniquement altéré par la terre qui se trouve mêlée avec, & qui se forme, dit-on, en grande abondance dans les endroits de leur pays, où l'on voyoit autrefois des villes ou des lieux de sépulture. Il ne s'importe pas encore beaucoup de soie crue dans cette place, & les fines marchandises des Indes y arrivent pareillement en très-petite quantité.

Il n'est aucune branche du commerce de Bucharie, qui soit plus importante, ni qui pût devenir plus avantageuse à l'empire, moyennant des manufactures plus multipliées & plus florissantes, que l'importation des matieres crues, parmi lesquelles le commerce des soies a été jusqu'à présent le moins encouragé. Une autre matiere premiere que l'on pourroit répandre avec avantage, non-seulement dans l'empire, mais encore hors du pays, c'est le poil de chameau, que les Kalmoucs & les Kirgisiens apportent déjà en abondance & à très-bas prix; savoir, de quatre-vingt copeques à deux roubles & demi le poude. On pourroit aussi multiplier considérablement le nombre des chameaux qu'on éleve dans le pays, puisque

non-ſeulement ces utiles animaux réuſſiſſent à merveille, moyennant des ſoins très-légers, dans différentes contrées de la Baſchkirie, & ſur-tout dans la province d'Iſette, mais encore à cauſe que toute la ſteppe entre le Wolga & le Jaïk fournit auſſi des pâturages qui conviennent parfaitement aux chameaux.

Indépendamment de cette branche ſecondaire de commerce, qui n'eſt certainement pas d'une médiocre importance, le trafic du bétail eſt encore un des principaux objets du commerce qui ſe fait par échange avec les Kirgiſiens. Cette nation errante dans les ſteppes troque annuellement, dans la ſeule ville d'Orenbourg, de quarante à ſoixante mille moutons, & aux environs de dix mille chevaux. Ces derniers ſe tranſportent en Ruſſie. Quant aux moutons, c'eſt pour l'ordinaire à Orenbourg même, & dans les villes du Wolga, qu'on les tue; il n'y a que leur ſuif qui ſe tranſporte dans les ports de l'empire avec un profit qui n'eſt pas médiocre; & cette denrée paſſe enſuite de là, ſous le nom de ſuif de Ruſſie, dans le commerce qui s'en fait à l'étranger. C'eſt ce qui fait qu'en été la viande de mouton ſe vend preſque pour

rien à Orenbourg, à cause que les marchands cherchent leur grand profit sur le suif : or un mouton kirgisien, dont la queue chargée de graisse, pese seule, lorsqu'elle est encore crue, au-delà d'un poude, fournit, pour l'ordinaire, trente livres & au-delà de suif.

Outre cette quantité de gros & de menu bétail, les Kirgisiens apportent encore en troc beaucoup de pelleterie commune, comme des peaux de loups des steppes, qui sont mal fournies en poil, mais légeres ; des peaux de renards de ces mêmes steppes, qui ont presque la couleur des loups, & d'une autre petite espece de renards toute particuliere, qui habitent les parties montagneuses de ces déserts ; des peaux de chats sauvages, & sur-tout quantité de peaux d'agneaux, dont la plupart ont été tirés du ventre de leur mere avant terme, & qui surpassent souvent en beauté celles des agneaux kalmoucs : aussi forment-elles la partie principale de cette branche du commerce de la pelleterie. Les Kirgisiens fournissent encore toutes sortes de tapis & de couvertures de feutre, qu'ils font avec les laines de leurs brebis. Ils en font de différens prix, & il

y en a souvent qui, par leur finesse & une variété de couleurs artistement combinées, ne manquent pas d'élégance. Comme ils sont moins versés dans la pratique du commerce, & qu'ils reçoivent en troc beaucoup de marchandises de bas-aloi, fabriquées dans le pays, & bien des bagatelles, l'avantage est ordinairement du côté des marchands dans ces échanges.

On apporte assez fréquemment à vendre dans l'hôtel où se font les échanges, des aigles de l'espece que les naturalistes nomment *falco chrysætus*; ils sont fort recherchés par les Kirgisiens, qui les dressent pour la chasse du loup, du renard & de la gazelle. En examinant les mouvemens de cet oiseau de proie, ils jugent de sa bonté, d'après certaines marques, & s'il est propre à être dressé ou non. Ils ne sont pas tous susceptibles d'instruction, & un Kirgisien troquera quelquefois un bon cheval contre tel de ces aigles, tandis qu'il ne donneroit pas seulement un mouton pour tel autre. On les voit souvent en conséquence s'asseoir fort long-tems devant un de ces aigles, pour examiner à loisir leur bon ou mauvais acabit. Nous ajouterons encore que les Kal-

moucs & les Baskires élevent un aſſez bon nombre de chameaux qu'ils trafiquent aux Buchares à Orenbourg, à cauſe que ces derniers s'en retournent ordinairement plus chargés qu'ils ne ſont venus. Ils tâchent en revanche de ſe défaire des petits ânes dont ils ſe ſont ſervis pour venir, mais ils ne trouvent pas beaucoup d'amateurs; en général ces animaux n'ont point encore pris en Ruſſie, & l'on n'y a pas encore ſongé ſeulement à élever des mulets, malgré l'utilité reconnue dont ils ſont à la guerre.

M. Pallas viſita le 3 & le 4 juillet 1769, ſous une forte eſcorte, les ſalines d'Iletzki, ſituées à 64 werſts d'Orenbourg, proche d'Iletzkaja Saſtchita. Cette petite forteresſe eſt conſtruite en bois, & renferme une petite égliſe bâtie en pierre : hors cette égliſe & une autre ancienne égliſe bâtie en bois, on n'y voit qu'un petit nombre de maiſons. La majeure partie des huttes, dont on prétend que le nombre va juſqu'à 150, occupent un terrein placé entre la forteresſe & un lac ſalé oblong, d'environ 150 toiſes de long, qui environne le côté méridional de cette derniere. Outre le détachement d'infanterie & de Coſaques qui en compoſent

ſent la garniſon, elle eſt encore habitée d'environ 130 Bamies qui ſont employés à tirer le ſel gemme de la mine pour le compte de la couronne. C'eſt un capitaine qui eſt chargé de l'inſpection des travaux, & il y en a un autre qui commande la garniſon.

Environ à 40 toiſes de la fortereſſe s'éleve en pain de ſucre un rocher de gypſe abſolument nu & tout blanc. La pierre dont il eſt compoſé a beaucoup de cavités; elle tient de l'albâtre en quelques endroits, mais la majeure partie eſt en druſe; elle eſt très-poreuſe & ſélénitique, & par-ci par-là de couleur rougeâtre. On y diſtingue de plus aſſez fréquemment un ſpath feuilleté. Comme on tient conſtamment ſur cette monticule eſcarpée, dont la vue embraſſe une vaſte étendue de pays, un piquet armé, on lui a donné le nom de *Karaulnaja Gora*, qui veut dire, montagne de la Garde. On y voit tout au ſommet une fiſſure qui formoit une caverne dans laquelle on pouvoit autrefois pénétrer à une profondeur conſidérable, mais qui eſt actuellement comblée. Les Kirgiſiens ont une grande vénération pour cette montagne qu'ils regardent comme ſacrée, & ils étoient ci-devant

dans l'ufage de jeter dans la caverne dont nous venons de parler', des pelleteries ou d'autres babioles, en maniere d'*ex-voto*. Ils y viennent même encore quelquefois folemnellement faire une efpece de proceffion autour du pain de fucre, & y réciter leurs prieres à genoux, après s'être baignés & purifiés dans les flaques d'eau des environs. On raconte qu'avant que la caverne en queftion ait été comblée, un homme guidé, foit par la cupidité, foit par la curiofité, s'y étoit fait defcendre avec des cordes, & qu'il doit y avoir éprouvé un froid infoutenable. Il y a au pied du rocher de gypfe, dans la partie qui regarde le fud-oueft, un puits taillé dans la pierre, dont l'eau eft douce & bonne à boire. La monticule jette à l'eft une branche en dos-d'âne, très-rabaiffée, qui va fe terminer à un autre rocher de gypfe moins élevé que le premier. Toute cette contrée eft habitée d'un nombre extraordinaire de couleuvres, *coluber natrix*, & de viperes communes, *coluber berus*.

Le terrein qui contient une maffe confidérable de fel gemme, ainfi qu'on s'en eft affuré par les différentes foffes qu'on y a

ouvertes jusqu'à présent, commence tout auprès du rocher de gypse, & du lac attenant à la forteresse. Son grand diametre, de là jusqu'à la riviere d'Ilek, peut avoir environ 600 toises, & son petit diametre 550. On n'apperçoit, dans tout ce que l'on connoît actuellement de ce terrein, qu'un sol sablonneux, sec & aride dans les endroits où il s'éleve, & couvert de plantes salines dans les fonds. La grande inégalité de ce sol fait que, pour parvenir à la couche de sel gemme, on a été obligé de creuser dans quelques endroits à trois & quatre toises de profondeur; tandis que, dans d'autres, le sable ne couvre ce sel qu'à la hauteur de quelques archines, & pas même d'une seule dans certaines places; de sorte qu'on y peut atteindre le sel avec une lame de sabre ou bien une baguette de fusil. (*) Dans pres-

(*) Il en est de même dans les salines de Wielizka en Pologne, dans celles de Torda, Dees, & Parai en Transilvanie, & dans celles de Hallstatt & Ischel en haute-Autriche; tous les différens massifs de sel qu'on y exploite n'ont qu'un petit nombre de pieds de toit; en Pologne, ce toit est glaise & argille, & en haute-Autriche de l'argille & de la terre végétale. *Voyez Hamburger-Magazin*, c'est-à-dire, *le Nouveau magasin de Hambourg*, tom. II, pag. 137; & *Born*, *Abhandl. einer Privat-gesellschaft in Böhmen*, c'est-à-dire,

que tous les endroits de ce diſtrict, où l'on a creuſé, & particuliérement dans l'enceinte de la mine de ſel, on a rencontré l'eau à des profondeurs inégales, tantôt à deux archines, tantôt à dix ou douze, & d'autres fois même à dix-huit. Les ſources en étoient ſouvent très-abondantes, quelquefois ſalées, mais aſſez communément douces; il paroît qu'elles ſe raſſemblent des hauteurs voiſines ſur le maſſif de ſel comme ſur un lit d'argille, & elles ont empêché, dans la plupart des foſſes qu'on a faites, de parvenir juſqu'au ſel, ou du moins de continuer les travaux.

Si l'on veut ſe faire une idée diſtincte de la compoſition tant de ce maſſif de ſel que de la terre qui le couvre, on pourra ſe la procurer facilement; en examinant la grande foſſe ouverte qui s'exploite actuellement, & dans laquelle on travaille depuis nombre d'années. Elle eſt ſituée près de la montagne de la Garde, & a déjà, en 1769, ſoixante toiſes de long, & en quelques endroits juſqu'à neuf ou dix de large. On a pénétré de côté & d'autre, dans la maſſe du ſel, pour l'en tirer juſqu'à la profondeur de trois

Mémoires d'une ſociété privée en Boheme, publiés par M. de Born, tom. I, pag. 337.

toises, & le travail se poursuit actuellement plus en profondeur; au lieu que ci-devant, pour l'obtenir avec moins de peine, on s'étendoit, en élargissant toujours davantage la fosse dans sa superficie. Mais par cette maniere de procéder, aussi négligente que mal entendue, on se mettoit dans le cas d'avoir non-seulement à combattre de plus en plus les eaux de sources, mais d'avoir encore à vuider, sur-tout au printems, les eaux que la fonte des neiges rassembloit en abondance dans une fosse aussi large. Cette pénible opération, qui devoit nécessairement précéder tout autre travail, s'exécutoit d'ailleurs avec si peu d'intelligence & d'économie, que tous les épuisemens ne se faisoient qu'avec des puisoirs & des seaux. Et ce n'est que sous le directeur actuel que tous ces travaux ont pris une forme plus conséquente & plus réguliere: or, voici comme on procede aujourd'hui à l'exploitation de cette mine. On taille dans le massif, avec des haches fort aiguisées & des coins de fer, des rainures très-étroites & assez enfoncées pour pouvoir détacher de la masse un bloc de sel de plus d'une archine d'épaisseur, & d'une toise & demie jusqu'à deux

toiſe de long. (*) On détache enſuite ce bloc de la grande maſſe, tantôt avec des madriers qu'on heurte contre, en les balançant avec des cordes, tantôt avec des coins & des maſſues qu'on fait venir au ſecours, & avec leſquels on le briſe, afin de pouvoir le tranſporter plus commodément de la foſſe dans les hangards qu'on a conſtruits dans la proximité.

On n'apperçoit, dans toute l'étendue de cette vaſte foſſe, au-deſſus de la maſſe de ſel pur & compacte, qu'un ſablon jaunâtre, diſpoſé en monticules, & qui s'éleve de deux à trois toiſes au-deſſus du maſſif. Le ſable qui touche la ſuperficie de la couche de ſel eſt pénétré de molécules ſalines, & comme pétrifié dans les endroits où il n'a plus conſervé d'humidité. On peut voir aſſez diſtinctement, au ſimple examen de la coupe de la foſſe, que la maſſe de ſel n'eſt ni en-

(*) On pourra voir à quel point cette maniere de procéder s'accorde avec celle qu'on ſuit à Torda en Tranſilvanie, dans les *Lettres ſur pluſieurs objets de minéralogie*, que M. de Born a publiées en allemand, p. 138. Il paroît ſeulement qu'ici les ouvriers ne ſont pas auſſi ſcrupuleux à obſerver les ſéparations des couches du ſel, en détachant les blocs, & qu'ils ne ſont pas aſtreints à le tailler d'un poids déterminé. *Born, loco citato*, p. 340.

tiérement unie, ni absolument horizontale à sa superficie ; mais que celle-ci doit être un peu ondulée. Il paroît, lorsqu'on se tient au milieu de la fosse, que cette masse s'incline vers les extrêmités septentrionales & méridionales de ladite fosse en pente très-douce, comme une colline applatie. Mais on n'a point encore pu déterminer avec certitude à quel degré de profondeur cette masse de sel se termine. M. Pallas ayant fait percer le massif dans les endroits les plus bas de la fosse, avec une tariere de mineurs, pour en sonder l'épaisseur, on eut beaucoup de peine, vu la dureté du sel, à le pénétrer à la profondeur de vingt & quelques archines, & sans rencontrer autre chose que le sel tout pur ; à la fin on atteignit une pierre noire si dure, que la tariere refusa tout-à-fait d'y mordre, & l'on fut obligé d'abandonner ce travail. (*) Il est très à

(*) La mine de Wielizka en Pologne a été exploitée en certains endroits jusqu'à la profondeur de 65 à 70 brasses, & ne s'enfonce pas vraisemblablement davantage. *Magasin de Hambourg*, tom. VI, p. 138. La profondeur de la masse des salines de Transilvanie n'a point été exactement déterminée, parce que la maniere dont ces mines sont exploitées ne permet pas d'en pousser l'exploitation jusqu'au lit d'argille qui se trouve au-dessous du sel. La plus grande profondeur de la mine

propos de remarquer, à l'occasion de cette derniere circonstance, qu'on a rencontré, dit-on, dans une excavation faite ci-devant, à 270 toises de la grande mine de sel, à trois toises de profondeur, un lit d'argille si dur & si compacte, que la pelle ne pouvoit y mordre. (*)

Le sel gemme est généralement très pur, très-compacte & de couleur blanche. Lorsqu'on le détache, il fait paroître assez volontiers de petites configurations cubiques; il se sépare même fort souvent, lorsqu'on le brise, en masse qui présente des cubes réguliers. Il se dissout plus lentement dans l'eau que le sel marin, & l'on prétend même s'être convaincu par des épreuves économiques, qu'il ne sale pas aussi bien que les

de sel de Torda est de 56 toises. Celle qu'on exploite à Vizakna, de 66 toises; à Kolos, de 46; à Szek, de 47; à Dees dans une vieille mine laissée ouverte, de 72 toises. Lorsqu'on a sondé l'épaisseur du massif de sel de la mine d'Ischler, dans la haute-Autriche, avec la tariere des mineurs, on a encore trouvé du sel à 64 stadels (256 pieds) au-dessous du puits le plus bas. *Born*, *loco citato*, p. 341.

(*) L'argille est un compagnon inséparable du sel fossile. Elle lui sert presque par-tout de base, ou se trouve mêlée avec lui. Dans les salines de la haute-Autriche, le massif de sel se trouve entouré d'une argille grasse de couleur grise, qui empêche les eaux pluviales d'y pénétrer. *Born*, *loco citato*, p. 342.

sels marins d'Indersch & d'autres endroits. On y rencontre, sur-tout vers la superficie, par-ci par-là, des masses distinctes d'une grandeur médiocre, car leur poids va rarement au-delà d'un poude; ces masses qui affectent la figure cubique, sont souvent aussi pures & aussi transparentes que le crystal. On en taille des salieres & plusieurs autres bagatelles. (*) Ce sel est appellé *cœur de sel*, & le commun peuple s'en sert dans les maladies des yeux, quoique ce soit le sucre que les gens de la campagne emploient assez généralement comme remede domestique dans ces sortes d'incommodités. On a trouvé dans ces nouvelles exploitations, aux endroits où il y avoit eu d'anciennes fosses, non-seulement des coins, des leviers & autres ustensiles de bois, mais même des charbons qui étoient entiérement pris dans la masse solide du sel. Il n'est pas douteux que ces corps étrangers y ont été renfermés par les sels nouveaux que les eaux salines qui

(*) Haller observe néanmoins dans sa description des salines, que le sel gemme n'est jamais cubique, mais bien celui qui est produit par l'évaporation lente d'une eau saline. *Voyez Haller Kleine Schriften*, c'est-à-dire, *Opuscules de Haller*, tom. III, p. 35.

ſe raſſemblent dans ces foſſes abandonnées, ſont venus peu à peu y dépoſer.

On voit ſur les deux rives de la Soljanka quantité de ces foſſes, dont la majeure partie eſt remplie d'une eau fortement ſaturée de ſel, provenant en partie des eaux pluviales & des neiges fondues, & en partie de veines ſouterreines qui filtrent entre les couches, & qui toutes font diſſoudre le ſel nu qui ſe trouve au fond de ces foſſes. M. Pallas trouva, à la ſuite d'une longue ſécchereſſe, cette eau ſaline ſi peſante, qu'un très-bon hydrometre y monta au-deſſus du point ordinaire de la ſaturation, ce qu'il faut attribuer à quelques mélanges de ſel amer. Le fond de ces flaques d'eau ſaline ſe couvre d'une forte croûte de ſel, en forme de glace. Les Kirgiſiens tiennent cette eau qui paroît boueuſe, & d'une couleur tirant ſur le brun, pour très-ſalutaire dans différentes maladies, & ſe rendent fréquemment dans ce lieu pour s'y baigner. (*) On voit auſſi

(*) On trouve auſſi près de Torda en Tranſilvanie des foſſes ſemblables, remplies d'eau ſaturée de ſel; & les Wallaques s'y baignent, de même que les Kirgiſiens dans celles dont nous parlons. On aſſura M. de Born qu'il n'étoit pas poſſible d'aller à fond dans cette eau ſal ée. *Born*, *loco citato*, p. 343.

de côté & d'autres, autour de ces flaques, des bâtons, où des branchages fichés sur le rivage, & après lesquels les gens du pays ont noué, suivant leurs pratiques superstitieuses, des crins de cheval, & quelques méchantes guenilles. Cette eau salée est, comme il est facile de le penser, si forte, que dès qu'une personne s'y enfonce jusqu'à la poitrine, elle se sent déjà soulevée, & qu'elle peut s'y coucher sur la superficie, presque comme sur une planche. On assure généralement dans le pays qu'il y a des tems, & cela même souvent dans l'arriere-saison, où cette eau salée qui est à la vérité toujours froide vers la surface, devient si chaude vers le fond de la fosse, qu'il n'est pas possible quelquefois d'y endurer la main. Mais M. Pallas qui vouloit s'assurer de la vérité du fait, & qui en renouvella même les épreuves sur plusieurs des plus considérables de ces fosses, n'observa pas la moindre différence dans la température de cette eau, qu'il trouva, à toutes sortes de profondeur, de cinq degrés plus froide que la température de l'air extérieur. Il est à remarquer que le savant voyageur fit ses observations par un tems froid & couvert. Or, s'il y a des

tems où ce fait existe effectivement, comme on l'assure, on seroit tenté de soupçonner que la croûte de sel qui couvre le fond de ces fosses feroit l'office d'un miroir concave, dans lequel les rayons du soleil viendroient se réunir, & dont le foyer pourroit donner à l'eau qui l'environneroit, ce degré de chaleur dont il est question. Suivant cette hypothese, il est tout clair que M. Pallas a dû trouver cette eau également froide partout, vu que, lorsqu'il fit ses expériences, il y avoit plusieurs jours que le soleil n'avoit presque point paru.

La plante la plus commune dans ces environs est la *laticornia herbacea*, que les Anglois font servir en guise de salade sur leurs tables, après l'avoir fait macérer dans du vinaigre épicé. Il sembleroit qu'on devroit pouvoir tirer de cette plante, du sel de soude, comme de la plupart des autres plantes salées; mais les essais qui s'en sont faits dans un laboratoire d'Orenbourg, ont fait connoître que le sel de cuisine que cette plante contient, y est dans une proportion beaucoup trop forte. Soixante & seize livres de cette plante desséchée ont donné vingt livres de cendres salées.

Ce qu'il y a de bien remarquable encore dans ce voiſinage, ce ſont pluſieurs petits lacs attenans l'un à l'autre, qui commencent à environ 200 toiſes du rocher de gypſe que nous venons de décrire, & qui s'étendent depuis une autre colline juſqu'à la Soljanka. L'eau de ces lacs qui paroiſſent n'être autre choſe que les reſtes d'un ruiſſeau, eſt limpide, très-bonne au goût, & nullement ſalée; auſſi nourriſſent-ils des poiſſons & des tortues, & cependant leur rivage du côté du nord ne préſente, juſques très-proche de l'eau, qu'un ſol très-ſalé, abondant en plantes ſalines; on a même creuſé ci-devant, à vingt toiſes de là, différentes foſſes qui ſont totalement remplies d'eau ſalée; & ce qui paſſe toute croyance, c'eſt que là où ces lacs s'approchent de la Soljanka, l'on peut atteindre à deux toiſes de leur rive le ſel gemme à travers le ſable avec une baguette de fuſil. (*)

(*) Dans les ſalines domaniales de l'impératrice-reine en haute-Autriche, il y a près de la mine de ſel dix-ſept lacs d'une étendue conſidérable, qui fourmillent de poiſſons des meilleures eſpeces. M. de Born conjecture qu'il y a auſſi eu pluſieurs petits lacs ſemblables dans les environs de Torba en Tranſilvanie, mais dont les eaux ſe ſont frayé un écoulement : du moins les inégalités que préſente le terrein de cette

Les sels d'Iletski s'exploitent, pour la majeure partie, pendant l'été. On y paie les ouvriers qu'on y emploie, à raison d'une demi-copeque par poude de sel; mais le plus grand transport s'en fait en hiver, & le sel se transporte de la mine vers le Pristan de la petite riviere d'Aschkader, où il est embarqué sur des bâtimens qui le conduisent par la Beluka & la Kuma dans le Wolga. A la faveur de ce seul débouché, il doit avoir été transporté par tout l'empire, dans ces trois dernieres années, plus d'un million de poudes de sel d'Iletzki; & il n'est pas douteux qu'au moyen des changemens avantageux qui ont été introduits tout nouvellement dans leur exploitation, & de l'établissement de deux nouveaux entrepôts sur l'Ik & sur la Samara, ce débit ne devienne par la suite encore bien plus considérable.

contrée, dont la surface est tantôt élevée, tantôt fort rabaissée, rendent-elles la chose très-vraisemblable. Friedwalzki rapporte dans sa *Mineralogia Daciæ*, p. 169, qu'un grand lac salé, situé près de Parai en Transilvanie, avoit rompu ses digues naturelles, & laissé écouler ses eaux dans la riviere de Kutulloe, ce qui avoit fait périr tous les poissons de cette riviere, & ôté à ses eaux toute leur bonté. *Born*, *loco citato*, p. 345.

Dans ce lieu ſi digne de l'attention d'un obſervateur, on a très-bien réuſſi à faire venir dans un jardin qu'on y a établi, malgré que le ſol y ſoit abſolument ſalé dans toute ſon étendue, non-ſeulement différentes ſortes de légumes, mais encore du tabac, dont la ſemence a été tirée de la Virginie. Ce tabac proſpère étonnamment dans ce jardin, & y prend une odeur très-fine; de ſorte qu'on réuſſiroit indubitablement à rendre la culture de cette plante très-avantageuſe dans les ſteppes ſalées qui s'étendent au midi entre le Jaïk & le Wolga. Ces contrées ſeroient pareillement très-propres à la culture du ſumac ou roure des corroyeurs, *rhus*, & peut-être encore de quantité d'autres plantes utiles. On apperçoit déjà parmi les fleurs du printems, dans ces environs & dans toute la ſteppe du Jaïk, la tulipe commune des jardins, *tulipa geſneriana*, qui y vient naturellement & en abondance; il y en a à fleur jaune & à fleur rouge. Elles ſont à la vérité plus petites que celles de nos jardins d'Europe; mais on a auſſi expérimenté dans ce pays-ci, que, lorſqu'on les tranſplante dans une bonne terre de jardin, leur calice acquiert un volume beaucoup plus conſidérable.

Il y a près d'Orenbourg, dans la steppe Kirgisienne, une mine de cuivre des plus remarquables, qu'on nomme *seigatschei ruduik*, & dont l'exploitation avoit été abandonnée pendant près de huit ans, jusques dans l'été de 1768, qu'elle a été reprise. Elle est entourée d'un petit retranchement pour protéger les ouvriers, & il étoit d'usage d'y conduire un détachenment avec du canon. Il existe dans tous les terreins riches en métaux, tant du mont Ural que de ses environs, d'anciennes minieres qui sont l'ouvrage de quelque peuple qui nous est inconnu, mais qui paroît avoir été fort exercé dans l'art de fouiller les mines : ce qui s'infere naturellement de la quantité de puits, de galeries souvent poussées à une profondeur assez considérable, & de fouilles dont on a découvert les vestiges; & c'est à ces débris de leurs anciens travaux qu'on doit la connoissance des meilleures mines qui s'exploitent actuellement dans le district d'Orenbourg. Ces ouvrages sont d'autant plus remarquables qu'ils consistent pour l'ordinaire en puits ronds & en galeries ceintrées, où l'on n'employoit ni étançons ni charpente. Ces galeries sont quel-

quefois

quefois si étroites que le travail ne pouvoit qu'y être extrêmement pénible, d'autant qu'il y a des endroits percés dans le roc, où l'on ne sauroit seulement se tenir debout. (*) On a découvert à Saigatschi-Rudnik, outre quantité de fouilles, une galerie extraordinairement spacieuse, avec un grand nombre de rameaux, qui s'étoit conservée

(*) M. de Born observe dans ses lettres minéralogiques à M. Ferber, que les galeries de mines qui ont été délaissées vraisemblablement par les Romains, à Moldowa, dans le bannat de Temeswar, n'offrent pareillement aucune trace de charpente, & ont toutes été taillées dans le roc vif en voûte elliptique. On voit la même chose dans quelques anciennes galeries de mine à Schemnitz en Hongrie. Ces mineurs anciens n'étoient point en état de pousser des galeries aussi spacieuses que les nôtres, puisque même en les faisant très-basses, ils ne pouvoient faire que très-peu de chemin, avec des outils tels que ceux dont ils se servoient. Et néanmoins ils étoient obligés de pousser continuellement leur travail dans le roc vif, afin d'éviter des éboulemens qu'il leur auroit fallu étançonner par une charpente dispendieuse, ce qui auroit d'ailleurs encore retardé leur besogne; c'étoit même pour prévenir ces éboulemens dans leur maniere de cheminée basse & étroite, qu'ils ceintroient leurs galeries en courbe elliptique, comme la plus propre à résister à la pression. Ce n'étoit qu'aux galeries principales qui alloient fort avant, qu'ils se croyoient obligés de donner plus d'élévation, dans la crainte de manquer d'air; & ils se servoient de ces galeries pour entretenir une communication d'air dans toute la mine. *Born*, *loco citato*, p. 325.

dans le meilleur état. En la déblayant, on a trouvé non-seulement du cuivre fondu en gâteaux ronds, mais aussi quantité de pots pareillement ronds, d'une argille blanche, qui avoient servi à cette fonte; enfin jusqu'à des tas d'ossemens de travailleurs qui avoient péri dans des éboulemens : mais il n'a pas paru la moindre trace de fourneaux de fonte. On rencontre en quelques endroits de ces anciennes minieres une eau cuivreuse d'un fort beau verd & très-claire.

La pierre dans laquelle le minéral, souvent d'un très-gros verd, se trouve en nids & en gangues, est un grès jaune, grossier & friable; on y distingue au-dessus du métal, des lits fracturés d'une pierre marneuse de couleur rouge. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces filons, ce sont des fragmens de troncs d'arbres pétrifiés, de toutes les grandeurs, qui semblent autant de quartiers de bois amenés & jetés pêle-mêle par un courant d'eau, & qui sont répandus partout dans le grès avec le minéral; la pierre dont ils ont pris la nature est sonore & donne du feu lorsqu'on la frappe avec un briquet : on reconnoît souvent, vers leur superficie, des vestiges très-distinctes d'un commence-

ment de carie ou pourriture antérieure à leur transformation. La plupart de ces bois ont conſervé la couleur jaunâtre & la texture des fibres qui ſont naturelles au tilleul & à d'autres bois connus : ils ſe fendent facilement ſelon le fil de ces mêmes fibres ; & quoique rudes au toucher, comme toutes les pierres ſablonneuſes, ils ne laiſſent pas d'être ſuſceptibles d'un certain poli. On trouve auſſi parmi ces bûches, des parties de troncs dont la fracture ſuit manifeſtement les ſinuoſités des veines. Tout ce bois pétrifié eſt minéraliſé à l'extérieur d'un cuivre verd ou bleu, qui pénetre même dans les fentes ; cependant il ne contient pas la plus petite quantité de métal, au lieu que l'écorce qu'on diſtingue encore dans pluſieurs de ces pieces de bois, eſt ordinairement transformée en chryſocolle ou verd de montagne très-riche.

Autant ces ſortes de bois pétrifiés, ſi dignes de la curioſité du naturaliſte, ſont rares dans les autres contrées, autant ils ſont abondans dans preſque toutes les minieres qui ont été ouvertes juſqu'à préſent ſur & le long de la partie méridionale du mont Ural. Toutes les mines qui ſont en exploitation entre le haut & le bas Jaïk, ſur les

deux rives de ce fleuve, la Russe & la Kirgisienne, en remontant le long des petites rivieres & des ruisseaux qui se jettent dans la Samara, tels que la Salmisch, le Jangis & la Kargara, sont plus ou moins remplies de ces morceaux de bois pétrifiés, ou de débris de troncs enfumés qui ressemblent à du charbon. On y trouve même quelquefois de très-gros troncs, dans lesquels on distingue encore les origines des branches & des racines. On rencontre déjà près du Wolga, & même vers les bords de la Mosena, des pieces de bois pétrifié, très-caractérisées, répandues çà & là dans des couches de marne & d'argille entre-mêlées de toutes sortes de coquillages marins. M. Pallas a pareillement trouvé de ce bois pétrifié, dont une partie renfermoit des crystallisations de quartz, tandis qu'une autre partie étoit pénétrée de cuivre, dans les minieres de ce métal, découvertes dans la montagne de Krasnojagora, dans les filons des mines de cuivre de Twerdischef, & près du village Baskire de Jakabaul. (*)

(*) Les mines des pays héréditaires de l'Autriche fournissent aussi des exemples de bois pénétrés de diverses substances métalliques. On trouve près des

Notre ſavant ſe mit en route le 9 juillet pour faire un petit voyage le long des lignes du Jaïk, juſqu'à la forterelle d'Orskaja. Il paſſa par Kedoute-Nieſchinskoi, à dix-ſept werſts d'Orenbourg, & rencontra plus loin diverſes majakes. Ce ſont des pyramides garnies de torches gaudronnées & d'autres matieres combuſtibles, qu'on a élevées le long des lignes du Jaïk, non-ſeulement près des forterelles & des redoutes, mais auſſi à la moitié de l'intervalle de l'une à l'autre, où l'on met des piquets en communication. On choiſit pour l'emplacement de ces majakes, des hauteurs avantageuſement ſituées, & l'on y met le feu lorſqu'il arrive à des partis de brigands Kirgiſiens de commettre quelque violence, ou de faire

villes royales des mines de Breſſnitz & Altſattel en Boheme, quantité de bois converti en pierre martiale. Le bois d'Idrie, pénétré de mercure & de cinabre, celui de Saſska dans le bannat de Temeſwar, qui renferme du cuivre natif, décrits l'un & l'autre par M. de Born dans ſon *Index foſſilium*, enfin le tronc où l'argent natif perce entre les intervalles de ces cercles annuels, & dont M. Peithner fait mention dans ſes Elémens de minéralogie (*Erſten gründen der Bergwerkwiſſenſchafften*, *Abhandl.* II, p. 29, Prague 1770.) different des précédens, en ce que le bois conſerve ſon état naturel, & que ſans être pétrifié, il ſert en quelque façon de matrice à ces métaux vierges. *Born, loco citato*, p. 330, 335.

des incurfions. Ce fignal fert d'avertiffement aux poftes voifins. Il y a pareillement, & pour le même but, dans prefque toute la Suiffe, fur les endroits les plus élevés & les plus apparens des collines & des montagnes, des bûchers permanens, qu'on allume en cas d'invafion.

Près de Wjoefofskoi-Redoute, où notre voyageur n'arriva qu'à nuit clofe, le pays devient toujours plus montueux. Ce diftrict montagneux qui s'étend entre le Jaïk & la Samara, eft une prolongation de cette branche du mont Ural qui defcend de la partie occidentale de ce mont, en fuivant le Salmifch & les ruiffeaux voifins, traverfe le Jaïk, & fe dirigeant à l'eft, femble ne former qu'une même chaîne avec les hautes montagnes de Simberlinsk, qui fe réuniffent le long de la Samara à l'Ural. On a non-feulement découvert dans cette partie de fréquentes indications de fubftances métalliques, mais on y a même établi des minieres qui rendent très-bien.

M. Pallas rencontra près de Wjoefofskoi, une caravane Chivichienne de trente chameaux, qui arrivoit dans ce même endroit. Ces pauvres animaux étoient tellement ex-

ténués, faute d'avoir trouvé du fourrage dans les ſteppes arides par leſquellss ils venoient de paſſer, qu'ils n'avoient preſque plus la force de marcher. On ne ſe ſert guere que de chameaux à deux boſſes, ou dromadaires (*), dans les caravanes Aſiatiques de ces contrées. On leur paſſe au travers du cartilage du nez, une corde avec laquelle on les attache à la queue l'un de l'autre pendant la marche. Les marchandiſes dont ces animaux ſont chargés, ſe mettent en gros ballots enveloppés d'une toile de coton groſſiere, & fiſſelés avec des cordes pareillement de coton : on en place un de chaque côté d'un bât de bois, & l'on a ſoin de les garantir encore contre la pluie, en les couvrant de feutres. Ces voyageurs n'emploient communément pour monture, & pour porter leurs proviſions de bouche, que des ânes qui ne different en rien de nos ânes ordinaires d'Europe.

Kraſnokork eſt ſitué ſur le Jaïk à vingt-deux werſts de Wjoeſofskoi, à la même place où l'on avoit, en 1741, tranſporté des bords de l'Or, la ville d'Orenbourg, avant

(*) M. de Buffon nomme tout au contraire dromadaires les chameaux qui n'ont qu'une boſſe.

qu'on lui eût donné la position avantageuse qu'elle occupe aujourd'hui. Ce lieu est encore assez apparent, & contient, outre une église construite en bois, près de 300 maisons de construction pareille, qui sont toutes renfermées dans l'enceinte d'une fortification revêtue en poutres. C'est ici que réside le commandant en chef de la partie des lignes qui vient aboutir à cette forteresse, & qui se prolongent de la forteresse jusqu'à Ilinsk. La garnison est composée de deux compagnies de dragons, d'une troupe de Cosaques, & des gardes avancées ordinaires de Kalmoucs & de Baskires; ces derniers sont tenus de fournir des chevaux de poste tout le long de la ligne. On jette de tems à autres, près de cette forteresse, un pont sur le Jaïk, pour amener le minerai qu'on tire des mines qui sont en exploitation de l'autre côté de cette riviere dans les fonderies. La montagne de Krasnoja-Gora est peu éloignée de Krasnokork; la roche dont elle est composée est presque par-tout une espece de grès; & la terre dont cette roche est couverte, est un mélange de sable & d'argille grasse rougeâtre. On voit sur le sommet de cette montagne

une mine abandonnée, & nombre de fosses pratiquées dans un schiste sablonneux, tendre, grossier & rougeâtre. On trouve pareillement dans la montagne de Girjœl, un peu plus loin du côté de Girjœlskoi-Redoute, des fosses semblables pratiquées dans un terrein de même nature, & qui sont une preuve qu'il est riche en métaux. Derriere ce même Girjœl, on apperçoit d'autres montagnes qui s'étendent vers le sud & paroissent autant de digues très-élevées, qui embrassent la plaine. On a donné à ces montagnes composées d'une pierre gypseuse, le nom de *Sljudenie-Gory*, à cause qu'on en tire une sélénite feuillée, ou talc gypseux, que les Russes nomment *sljuda*, dont on se sert en guise de vitres dans les forteresses du voisinage. Les Kalmoucs qui sont de service le long des lignes, pendant l'été, font provision de cette sélénite, & prétendent que, réduite en poudre & passée au tamis, elle est d'un meilleur usage que la craie pour blanchir les peaux tannées. Cette sélénite se trouve en grandes & petites masses feuilletées ou druses, dont les tables n'ont jamais au-delà d'une palme quarrée; & comme ce n'est pas un vrai talc, mais sen-

lement un ſpath gypſeux qui ne fournit point de lames bien minces ni bien tranſparentes, & qui n'a pas d'ailleurs les bonnes qualités du talc, cet endroit ne mérite aucune attention.

Notre voyageur ſe rendit enſuite, par Krepoſt-Oſernaja & Nikolskoi-Redoute, à la fortereſſe d'Ilinskaja, où le pays devient toujours plus montueux. Juſques là il n'avoit apperçu preſque par-tout, qu'une pierre à raſoir, ou queux (*cos particulis impalpabilibus mollis*, *cædua*. *Wallerii ſpec.* 84). Mais proche de Podgornoi-Redoute, les parois des rochers ne lui préſenterent plus qu'un ſchiſte corné, brun & groſſier. Plus loin ce ſont les monts Guberlinsk, compoſés généralement d'une roche cornée, groſſiere, tirant ſur le brun noirâtre & verdâtre, ou un ſchiſte qui devient bientôt plus argilleux ou talqueux, & ſe change incontinent après en ſchiſte calcaire, dont les couches ſuivent la même direction que celles du cos ou queux qui les précedent. On trouve dans quelques endroits de ces couches, du vrai talc verd & de la ſerpentine. Toutes ces montagnes, ainſi que celles qui s'étendent en remontant le long de la

Samara, qui ſont de même nature, paroiſſent très-propres à la production des métaux, & contenir ſur-tout une grande quantité de cuivre, &c. L'aigle doré habite en grand nombre dans les rochers des montagnes pelées & preſqu'entiérement dénuées d'arbres, qu'on voit ici des deux côtés du Jaïk; le hibou blanc, *ſtrix nyctea*, s'y apperçoit de même aſſez fréquemment; & en hiver la perdrix blanche, qu'on ne voit que très-rarement du côté occidental de l'Ural.

La fortereſſe de Guberlinsk eſt ſituée entre ces mêmes rochers, à une certaine diſtance du Jaïk, & à l'entrée d'une plaine qui s'étend, dit-on, du côté de l'oueſt juſqu'à la Samara, & à l'eſt juſques vers la fortereſſe de Kyſilsk. Celle de Guberlinsk eſt ſéparée du Jaïk par une des plus hautes de ces montagnes, qui eſt compoſée de ce même ſchiſte corné, affecté à ce diſtrict. On trouve le long des bords du Jaïk, outre quantité de cailloux de jaſpe, de gros morceaux de ſpath des champs, parſemés de petits grains de ſchorl noir, & qui paroiſſent avoir été amenés d'aſſez loin par le Jaïk. Plus loin la chaîne s'éleve encore da-

vantage, & deux hautes montagnes de roches font revoir encore ſouvent à l'extérieur de leurs flancs un ſchiſte corné, uni & talqueux, dans lequel on trouve quantité de morceaux dont la ſuperficie paroît filandreuſe comme l'asbeſſe; cette pierre contient effectivement par-ci par-là quelque peu d'amianthe, mais on ne ſauroit en détacher qu'une très-petite quantité de filets qui d'ailleurs ſont très-caſſans. On trouve de ces pierres fibreuſes, & même en aſſez grande quantité, qui paroiſſent avoir éprouvé une ſorte de calcination, par l'action du ſoleil & du grand air; elles en ſont devenues toutes blanches & plus tendres, & leurs fibres ſe détachent facilement à leur ſuperficie: cependant elles réſiſtent au feu, & ne ſont point attaquées par les acides. On n'obſerve cette effloreſcence ou maturité imparfaite que dans les morceaux expoſés à l'air & couverts de mouſſe; mais elle s'y manifeſte dans tous les différens degrés. On continue toujours à monter juſqu'à la redoute Rasboinoi, & à franchir conſtamment des roches arides, où l'on rencontre toujours de ces pierres talqueuſes, & aſſez ſouvent des indices très-diſtincts de mines

de cuivre. On apperçoit auſſi dans quelques endroits une roche parſemée de quartz blanc, vraiſemblablement une ſorte de granit. Près de la redoute, il y a quelques montagnes d'une pierre argilleuſe rouge, recouverte d'une terre graſſe argilleuſe rougeâtre. Il y a du côté d'Orskaja des collines à pente douce : la pierre dont elles ſont compoſées préſente déjà un jaſpe d'un verd pâle ou ſtrié de rouge; & ce genre de roche ſe manifeſte de toute part aux environs d'Orsk; & dans les collines qui s'étendent vers le nord le long du Jaïk en remontant, on en trouve des fragmens dans tous les ravins, & dans tous les lits de torrens & de ruiſſeaux. La *lonicera tatarica* paroît être l'arbriſſeau le plus commun des bas-fonds marécageux & couverts de brouſſailles, qui bordent le Jaïk; ce qui fait que les mouches cantarides y ſont très-abondantes au printems.

La fortereſſe d'Orsk eſt ſituée près du Jaïk, environ à deux werſts au-deſſus de l'embouchure de la petite riviere d'Or, dans la ſteppe Kirgiſienne, ſur une éminence. On a bâti au centre de l'arrondiſſement que forme ſon ſommet, une belle égliſe en pierre

de taille. M. Pallas trouva encore dans ce favorable emplacement l'obſervatoire dont M. le lieutenant Euler s'étoit ſervi pour obſerver le paſſage de Vénus par le ſoleil. Il y a des maiſons tout autour de cette éminence ; mais, hors celle du commandant, il n'y en a pas une de logeable. La fortification conſiſte dans un rempart revêtu en gazon, & l'on a conſtruit le long de la riviere un retranchement plus étendu, mais entiérement ruiné, qui environne la place ſur laquelle la ville d'Orenbourg avoit d'abord été bâtie. On voit, intérieurement & extérieurement de cette derniere fortification juſqu'à la riviere, pluſieurs habitations éparſes, dont la plupart ne ſont que des huttes conſtruites en terre. Les caravanes Aſiatiques qui ſe rendent à Orenbourg, atteignent ordinairement les frontieres de la Ruſſie à Orsk ou un peu au-deſſous, & paſſent là le Jaïk. On y met le ſcellé ſur toutes leurs marchandiſes, & on leur permet à peine d'en vendre auparavant pour autant d'argent qu'il leur en faut pour payer les voitures qu'ils y louent, afin de ſoulager leurs chameaux exténués de fatigue.

La colline ſur laquelle Orskaja eſt ſituée,

eſt toute de jaſpe ; cette pierre eſt diſpoſée en couches minces qui ſe fendent aiſément, & qui s'inclinent de l'oueſt vers l'eſt ſous un angle aigu. Ce jaſpe eſt groſſier vers la ſuperficie, & tient de la pierre de roche ; mais plus on pénetre en profondeur, & plus il devient fin & beau en couleur. Le plus commun eſt d'un verd de mer pâle, aſſez agréable, & d'un rouge brun foncé ; mais le jaſpe ondé ou moucheté de rouge, de blanc, de jaune, ou de verd tendre, & même de noir, eſt plus commun encore. Auſſi envoie-t-on ſouvent des chercheurs de cailloux de la fabrique de Catharinebourg, où ces ſortes de pierres ſe travaillent & ſe poliſſent, tirer des jaſpes de ces carrieres : on y trouveroit infailliblement des tables & des blocs ſuperbes, ſi on les exploitoit dans les regles & à une plus grande profondeur. Il y a plus avant dans la ſteppe une chaîne de montagnes le long de la riviere d'Or vers le ſud-eſt, qui fourniroient vraiſemblablement des jaſpes encore plus beaux. Les lits de ces carrieres s'inclinent pour la plupart, comme dans celles d'Orsk & en-deçà du Jaïk, de l'oueſt à l'eſt ; mais il y a plus de variété dans leurs couleurs. Le plus

beau de tous, qui s'apperçoit dans une fracture de rocher, eſt rayé alternativement par bandes brunes & blanches, qui tire ſur le rouge & le jaune tendres. On en trouve des morceaux qui préſentent des figures d'arbriſſeaux ou dendrites agréablement deſſinées, & d'autres répandus çà & là, tout parſemés de marcaſſites cubiques. (*) On ne ſauroit guere douter, à généralement parler, lorſqu'on examine ces rochers de jaſpe, qu'ils ne tirent leur origine d'une

(*) Gerhard, dans ſes *Beiträge zur Geſchichte des mineral reichs*, c'eſt-à-dire, *Recueil pour ſervir à l'hiſtoire du regne minéral*, tom. I, pag. 151, rapporte d'après une relation manuſcrite de M. Güldenſtedt, que la partie méridionale du Caucaſe eſt compoſée de bancs de jaſpe, & qu'il regne cependant entre ces bancs de beaux filons de mine de plomb. Ainſi le jaſpe eſt propre de ſa nature à renfermer des métaux. Peut-être des obſervateurs attentifs trouveront-ils par la ſuite des métaux nobles dans les roches de quartz, & pour lors il ſeroit décidé que nombre de pierres qui ne ſe rencontrent chez nous dans les filons que comme matrices de métaux, ſe montreront dans d'autres contrées, imprégnées de ſubſtances méttalliques. M. Pallas n'a point à la vérité trouvé de métal dans aucune des montagnes de jaſpe, dont il fait ici mention; mais il a remarqué dans les fonds ou vallées pluſieurs excavations qui fourniſſoient de la mine de fer. C'eſt d'ailleurs une obſervation commune, que ſur la pente des montagnes argilleuſes, dans la montagne qui vient ſe perdre vers le vallon ou vers la plaine, on trouve le plus ſouvent une terre ferrugineuſe ou de la mine de fer en nids. *Borg, loco citato*, p. 333.

argille de plusieurs couleurs, qui, molle dans son principe, s'est pétrifiée avec le tems. On ne voit, sur les parties les plus élevées de ces rochers nus, que du quartz blanc de lait ou du jaspe, à peine couverts de terre, ainsi que toutes les sommités de la montagne. Il y a sur toutes ces sommités, des tombes kirgisiennes, qui mériteroient de porter le nom de tombes royales, étant entiérement construites du plus beau jaspe.

Le sol des vallées que forment ces montagnes de jaspe, est salé; & l'on pourroit aisément soupçonner que les sels provenans des cendres des steppes incendiées, & de l'urine des troupeaux de bétail, ayant été entraînés par les eaux pluviales & rassemblés dans ces fonds, ont dû contribuer en partie à former cette quantité de places salées dont ces steppes méridionales abondent. Mais il faut en même tems convenir que la plus grande partie d'entr'elles, & les plus imprégnées de sel, proviennent de sources salées qu'on ne voit point, ou d'amas souterreins de sel de cuisine qui se trouvent dans leur voisinage; & ce qui rend la chose d'autant plus probable, c'est qu'il n'y a point de contrée au monde qui puisse se vanter

de posséder une abondance de sel pareille à celle que renferment les provinces méridionales de la Russie, la Sibérie & la grande-Tartarie.

(Nous voyons par cette description des monts Guberlinski, qu'il en est, à très-peu de chose près, de ces montagnes, comme de celles de tant d'autres contrées. On y a vu le grès en former le pied, & ce grès posé sur des couches argilleuses de schiste corné, au travers desquelles s'élevoient des sommités de rochers de granit qui se trouvent au-dessous, & dont les fragmens de granit, trouvés le long de l'Irtich, peuvent être provenus. Ainsi le granit est dans ces montagnes le sol primitif ou le plus ancien; le schiste corné, ou la pierre argilleuse, le sol secondaire ou plus récent; & les pierres cornées, les grès & les pierres calcaires posées sur ce sol secondaire, devront être envisagées comme des couches accidentelles formées par les dépôts des alluvions. Les filons de cuivre qui se rencontroient dans le grès se perdoient d'abord, & ne pénétroient point en profondeur, tandis que les filons répandus dans le schiste corné, étoient riches & soutenus. On a remarqué

précisément la même chose quant aux différentes natures de pierres, & aux filons qui se rencontrent dans le grès ou dans le schiste corné des montagnes fécondes en mines décrites par le chevalier de Born. On peut consulter sur cette théorie, les *Lettres de M. de Born à M. Ferber sur divers objets de minéralogie*, 1774; le *Recueil pour servir à l'histoire minéralogique de Boheme*, du même M. Ferber, 1774, ainsi que ses *Lettres sur la minéralogie & sur divers autres objets de l'hist. nat. de l'Italie*, dont M. le B. de Dietrich a donné une si excellente traduction. M. Pallas a aussi fourni de nouvelles preuves de cette théorie dans son *Discours sur l'origine des montagnes*, &c. &c.)

Le 15 juillet, M. Pallas se mit en route pour retourner à Orenbourg, & visita chemin faisant, les mines qui sont dans le voisinage de Wjaesofskoi. On exploite ces mines depuis bien des années; & comme elles contiennent encore quantité de minerai, on continue à y tenir un bon nombre d'ouvriers. On y trouve aussi plusieurs anciennes galeries, mais elles sont basses & d'une construction fort incommode. La na-

ture de la roche de toute la colline qu'on y exploite, est un schiste jaune sablonneux, dans lequel la mine se présente tantôt en filons continus, tantôt en nids, & rend, dit-on, l'un portant l'autre, cinq livres par quintal.

D'Orenbourg, notre voyageur forma le dessein de se rendre à Jaïzkoi-Gorodok; il se mit en route à cet effet le 21 juillet 1769; & après avoir traversé les forteresses de Tatistscheva, de Nishnaja-Osernaja, & de Rassipnaja, il atteignit Ilezkoi-Gorodok. Ce lieu peut contenir un peu plus de 300 maisons, au milieu desquelles on voit une église bâtie en bois. Les Cosaques qui l'habitent, peuvent mettre environ 500 hommes sous les armes, & sont comptés parmi les Cosaques du Jaïk, quoiqu'ils n'aient aucune part aux droits de pêche, & qu'ils soient obligés de tirer leur subsistance de l'agriculture & de leur bétail. A sept wersts de cet endroit, on trouve le poste avancé de Saschimnoi, qu'on abandonne en hiver: aussi les Cosaques qui y sont la garde, au nombre de vingt, n'habitent que des baraques de branchages. Comme toute cette contrée est fort unie, on a placé près de

tous les postes avancés, & de tous les petits forts construits le long du Jaïk, outre les majakes dont nous avons parlé plus haut, des especes de tours de charpente, sur lesquelles on met des sentinelles qui veillent attentivement à tous les mouvemens qui pourroient se faire du côté des Kirgisiens. Passé le poste avancé de Kindalinsk, qui suit celui de Saschimnoi, l'on n'apperçoit plus aucune trace de culture le long du Jaïk; les terres labourables qu'on rencontre jusques-là dans la proximité de ce fleuve, sont d'un assez bon rapport, & l'on n'y a tant de steppes à sa disposition, que chacun peut mettre sa charrue là où il lui plaît, & même se passer le plus souvent d'engrais: ce qui ne pourroit pas cependant avoir lieu à la longue, dans une culture continue.

On voit déjà près d'Irtek la steppe kirgisienne, assez unie jusques-là, s'élever en collines auxquelles succede une suite d'autres collines qui s'étendent le long du Jaïk en descendant, & à laquelle les Cosaques ont donné le nom de *tschernie gori*, montagnes noires. On y remarque, en quelques endroits, d'anciennes fouilles de mines de fer. On apperçoit derriere Rubeschzoi, dans

l'éloignement, des montagnes blanches plus élevées, qui font de nature calcaire, crayeuse, & que l'on nomme *barany*; il s'en détache des côteaux applatis qui s'approchent du Jaïk, & qui font célebres fous le nom de *diajowſkie gory*, dénommination qui leur vient d'un événement qui s'y paffa autrefois entre les Cofaques du Jaïk, duquel on a donné ailleurs une ample defcription. *Samlung Ruſſiſcher geſchichten*, c'eft-à-dire, Recueil hiftorique fur la Ruffie, cahier V, page 399, & *Topographie d'Orenbourg*, tome II; page 73. Tout cela forme une petite chaîne de montagnes qui s'étend depuis les collines des fteppes jufqu'à la rive gauche du Jaïk, & paroît fe perdre un peu plus bas.

Jaïzkoi-Gorodok eft le chef-lieu des Cofaques du Jaïk, fuivant les obfervations de M. le lieutenant Euler: il eft fitué au 51e degré 10 minutes 46 fecondes de latitude feptentrionale, au bord d'un ancien lit de fleuve, un peu au-deffus de l'embouchure de la riviere de Tfchagan, qui paffe tout contre la ville pour fe rendre dans le Jaïk. La fortification en eft très-irréguliere; elle forme une efpece de croiffant qui fe ter-

mine d'un côté à la riviere de Tſchagan, & de l'autre au fleuve. Toute ſa défenſe conſiſte en un parapet informe, revêtu de fuſeines & garni de canons avec un foſſé: la ville eſt entiérement ouverte du côté de l'eau, parce que les bords eſcarpés des deux rivieres pourvoient ſuffiſamment à ſa ſûreté. Elle contient environ trois mille maiſons bâties en bois à l'ancienne maniere Ruſſe, & diſtribuées, ſans aucune régularité, en rues fort étroites. La principale, qui eſt un peu plus large, conduit à une égliſe aſſez bien bâtie en pierre, & à un marché où l'on vend toutes ſortes de denrées en abondance, & diverſes bagatelles. On trouve plus loin, & vis-à-vis de la cathédrale qui eſt pareillement très-bien bâtie en pierre, une quantité de boutiques au rez-de-chauſſée des maiſons, où les marchands étrangers mettent en vente un grand nombre de marchandiſes de valeur. Encore plus haut dans la continuation de la même rue, on arrive à la Slobode Tartare, où les Coſaques de cette nation habitent tous enſemble; ils y ont une moſquée ou oratoire bâti en bois, & enduit de plâtre.

Cette ville eſt au ſurplus très-peuplée.

Indépendamment du grand nombre de marchands étrangers qui s'y tiennent en tous tems, & d'un plus grand nombre encore de journaliers & d'ouvriers qui y trouvent leur subsistance, les seuls Cosaques y forment une population de quinze mille ames, parmi lesquels on en compte quatre mille deux cents portant armes, & enregistrés pour le service. Dans ce dernier nombre sont compris ceux qui sont commandés pour l'armée, & ceux qui servent dans les lignes. On compte aussi dans cette population un assez bon nombre de Tartares mahométans, de Kalmoucs non-convertis, & de ces gens connus sous le nom de *Kisilbaches*, dont quelques-uns sont Truchemenes d'origine, & d'autres Persans; ces Kysilbaches sont sur-tout très-habiles dans la culture des melons. Ceux de ces différentes nations qui se sont convertis successivement au christianisme, sont généralement appellés *Baldyri*.

Dans une contrée aussi déserte que celle où les Cosaques du Jaïk ont fait leur établissement, il est difficile de déterminer au juste les limites de leur district. A leur gauche, du côté qu'habitent les Kirgis, ils

n'ont des prétentions que sur les fonds qui leur donnent des fourrages pour leur bétail ; & à l'ouest ils affectent la propriété de la steppe depuis Jaïzkoi-Gorodok jusqu'à la mer Caspienne, aussi loin qu'on y a le fleuve sous sa vue ; & les Kalmoucs Ordinziens, qui sont leurs voisins de ce côté-là, ne leur disputeront jamais une attribution aussi modérée. Le point principal pour les Cosaques, & le plus important pour eux, c'est la pêche sur le fleuve, dont ils sont en effet entiérement les maîtres.

Le chef des Cosaques du Jaïk est le Woskowoi-Attaman, qui réside à Jaïkzoi-Gorodok. Il est établi par le college impérial, dont il dépend, & n'a point de rang déterminé. Ce chef a pour adjoints vingt Starchines ou anciens, dont les principaux ont toujours séance à la chancellerie de la ville. La chancellerie de guerre a de plus un Woiskowoi-Djak, qui est une espece de syndic, un Woiskowoi-Pissar ou secretaire, un interprete, enfin quelques écrivains & autres officiers de chancellerie. L'Attaman a encore deux Woiskowei-Jessauli ou adjudans. Les officiers subalternes sont les Sotniks & les Dessoetniks ; & suivant les

réglemens, personne ne peut être élevé au rang de Starchine, sans avoir passé par le grade de Sotnik, de Dessœtnik & de Woskowoi-Jessaul : il faut même qu'il ait été employé en cette qualité dans la ville; car ceux qui servent avec le même titre dans les lignes, n'ont point à beaucoup près le même rang. Les Cosaques non-convertis ne sauroient parvenir à ces emplois honorables, & peuvent tout au plus obtenir le grade de Sotnik.

L'autorité de cette régence est en général fort bornée, & la constitution des peuplades du Jaïk est, de même que celle des Cosaques du Don, absolument démocratique. Toutes les affaires publiques ne sauroient se décider ailleurs que dans l'assemblée générale du peuple, appellée *Krug*, qui veut dire cercle. Lorsqu'une affaire doit être mise en délibération, ou qu'il y a des ordres émanés du souverain à communiquer au peuple, on convoque l'assemblée au son des cloches de l'église principale; & dès que cette assemblée, qui se tient en plein air sur une place entourée d'une balustrade, est assez nombreuse, les Jessauls vont en avertir l'Attaman, qui s'est déjà

rendu à la chancellerie avec les Starchines. Alors ce chef tenant à la main une baguette garnie d'un grand pommeau d'argent doré, qui eſt l'attribut de ſa dignité, & accompagné de Starchines, vient ſe placer ſur un gradin couvert, qui ſe trouve devant l'hôtel de la chancellerie. Là-deſſus, les deux Jeſſauls s'avancent dans l'enceinte dont nous venons de parler, y poſent leur bonnet à terre, & enſuite la baguette qu'ils portent lorſqu'ils ſont en fonction. Après avoir fait la priere accoutumée, ils s'inclinent d'abord devant l'Attaman, puis, chacun de ſon côté, devant le peuple aſſiſtant qui leur rend ce ſalut. Cela fait, ils reprennent leur bonnet ainſi que leur maſſe, ſe rapprochent de l'Attaman, & vont poſer leur bonnet à ſes pieds, mais ils gardent leur baguette à la main. Après cette cérémonie, ces deux officiers vont recevoir de l'Attaman les articles qui doivent être mis en délibération. Lorſqu'ils en ſont munis, ils s'avancent de nouveau vers le peuple; & après que le plus ancien des deux a preſcrit le ſilence dans la formule ordinaire, & qu'ils ont répété tous deux enſemble le mot *pomolchitte*, ſilence, ils expoſent l'affaire, recueillent les

voix & les opinions du peuple, qu'ils vont ensuite rapporter à l'Attaman; celui-ci envoie alors faire ses objections ou ses remontrances à l'assemblée, lorsqu'il croit avoir sujet de le faire, ou bien il fait proclamer par ces mêmes officiers ce qui a été résolu.

Le même esprit de liberté qui fait la base de la constitution des Cosaques du Jaïk, regne aussi dans leur maniere de vivre. La jeunesse se livre chez eux à des divertissemens presque continuels; & le nombre de ceux qui s'adonnent entiérement au vin & à la fainéantise, n'est pas petit. De son côté, le beau sexe ne se refuse pas davantage au plaisir, & ne paroît pas peu enclin à l'amour & à la parure. L'habillement de ce sexe ne differe de l'habillement ordinaire des femmes Russes que par les couleurs variées & tranchantes de leurs tuniques, couleurs qu'elles affectionnent beaucoup, & par la forme de leurs bonnets; ceux-ci s'élevent perpendiculairement au-dessus du front; ils sont de forme cylindrique, applatis par le haut, & pour l'ordinaire richement brodés. Les hommes portent l'habillement accoutumé des Cosaques ou des Polonois. On trouve parmi eux des gens instruits &

civilifés, & l'on remarque en général au bord du Jaïk un degré de civilifation & une propreté qui font les fruits de l'aifance de ce peuple, & de fon commerce habituel avec les marchands étrangers. Ils n'étoient point tels autrefois, & leurs coutumes tenoient encore beaucoup à l'état de fauvage. Tout créancier, par exemple, étoit en droit de lier fon débiteur par le bras gauche avec une corde, & de le traîner à fa fuite en l'accablant de toutes fortes de mauvais traitemens, jufqu'à ce que les aumônes que ce malheureux recevoit, ou les fecours de fes amis, l'euffent mis en état de s'acquitter. Mais ils admettoient en même tems une circonftance finguliere dans cet ufage barbare, c'eft que fi par mégarde le créancier avoit lié fon débiteur par le bras droit, qui devoit lui refter libre pour faire le figne de la croix, le créancier fe mettoit lui-même dans le cas d'être puni, & perdoit fa dette. On prétend auffi qu'il n'étoit pas rare dans ces anciens tems, de voir des maris, lorfqu'ils étoient las de leurs femmes, venir les vendre dans les affemblées publiques pour une bagatelle, &c.

Il eft encore d'ufage dans les grandes fo-

lemnités, soit religieuses, soit civiles, que le peuple se rassemble devant la chancellerie, & soit régalé de quelques seaux-d'eau-de-vie, de pain & d'un peu de poissons. On dresse en même tems dans l'intérieur de la chancellerie, une table qu'on garnit de toutes sortes de liqueurs fortes, de pain, de poissons secs & de caviar. L'Attaman & les Starchines y portent, au bruit des décharges de mousqueterie, les santés du souverain & des premières personnes de l'état, & l'on finit par boire à la ronde, à la prospérité du gouvernement & de tout le peuple Cosaque.

Les financailles & les noces sont pour la jeunesse des occasions de divertissemens nombreux & variés, dont plusieurs méritent d'être rapportés. C'est la coutume, toutes les fois qu'il y a une jeune fiancée, souvent pendant vingt semaines, à compter du jour des fiançailles, accompagnées de quantité de cérémonies ridicules, que les jeunes filles de la connoissance de la fiancée se rassemblent tous les soirs chez elle, & se divertissent avec les jeunes garçons à différens jeux accompagnés de chants, de danses, &c. Il est déjà permis dans le même intervalle au

fiancé de prendre en cachette avec sa future, des privautés qui n'ont ordinairement lieu qu'entre mari & femme. Il est obligé, à l'approche du jour des noces, d'apporter en présent à sa fiancée un habillement de son sexe; elle, en échange, lui fait la galanterie d'un bonnet, d'une paire de bottes, d'une chemise & d'une paire de culottes. Après la bénédiction nuptiale, la mariée est ramenée au logis dans un char découvert, ayant derriere elle sa mere avec l'entremetteuse qui doit avoir des bagues à tous les doigts, & toutes les deux déploient des morceaux d'étoffe de droite & de gauche, afin de cacher le visage de la mariée aux spectateurs. Le marié précede le char, accompagné de son pere, de ses parens & de ses amis, tous à pieds; le char est suivi de plusieurs jeunes gens à cheval; l'un d'eux porte une piece d'étoffe à raies de plusieurs couleurs, *plachta*, pareille à celles dont les femmes Circassiennes font usage au lieu de jupe; elle est attachée après une longue perche, & flotte en maniere de drapeau. Cet usage est d'autant plus singulier, que les femmes de ce pays ne portent point de ces plachta. Le reste de la fête est célébré par les amis & les parens de l'époux,

qui se divertissent à boire, chanter, danser, &c, & le tout se passe en grande partie en pleine rue. Ce sont les danses tartares qui sont les plus usitées dans ces fêtes, & l'on voit quantité de jeunes gens qui les accompagnent d'une infinité de mouvemens très-variés, où ils mettent une adresse, une agilité & une force de corps étonnantes. Au reste, ils s'adonnent dès leur enfance à toutes sortes d'exercices de force, principalement à tirer de l'arc; & c'est, après l'exercice des armes à feu & de la lance, un de ceux où ils montrent le plus d'habileté.

Nous avons déjà dit plus haut que la ligne de forts & de postes avancés qui regne le long du Jaïk, étoit gardée presque toute par les Cosaques de ce même Jaïk. Ils emploient à ce service, outre les cent Cosaques postés à Gurjef, mille volontaires tirés de leur corps, qui vont tous les ans, vers la fête des rois, relever toutes les garnisons de l'année précédente. Quantité de Cosaques qui se sont établis peu à peu dans ces forts, & qui y tiennent du bétail, restent toujours de service, préférant la paie assurée qu'ils retirent de leurs confreres, outre la paie & des provisions de bouche que le gouverne-

ment

ment assigne à chaque Cosaque du Jaïk, au profit incertain d'une pêche fatigante, dont ceux qui servent sont exclus. Le reste est composé de gens qui, dans l'espoir de gagner un rang, ou parce qu'ils ont été malheureux à la pêche, se mettent pour une ou plusieurs années à la solde.

Quant à ce qui concerne les moyens que ces Cosaques emploient pour fournir à leur subsistance, ils ont parmi eux les artisans les plus indispensables, tels que cordonniers, maréchaux, charpentiers & autres pareils; ils ne souffrent même pas que des ouvriers étrangers qui exercent ces genres de professions, s'établissent parmi eux. Tous les autres ouvrages de manufacture qu'ils ne font pas eux-mêmes, leur sont abondamment fournis par une infinité de marchands forains que le commerce du poisson attire continuellement ici. Il y a plusieurs femmes de Cosaques, sur-tout parmi les Tartares, qui fabriquent des camelots de poil de chameau, de toute sorte de qualité. Les plus chétifs sont à vil prix, & néanmoins très-bons pour la durée. Elles en font aussi de la premiere qualité, & qui ne céderoient ni en beauté ni en finesse aux camelots de Bruxelles, s'ils

n'avoient, comme les toiles de Russie, le défaut d'être fabriqués en petites pieces très-étroites.

On pourroit élever des chameaux le long du Jaïk, & en tirer de très-grands avantages, vu qu'il n'est point d'animal domestique auquel les plantes épineuses & salées des steppes de ce pays conviennent mieux. L'éducation des divers autres bestiaux est déjà la principale des occupations accessoires du Cosaque; mais les Russes ne tiennent que des chevaux & des bêtes à cornes. L'une & l'autre espece réussit à merveille dans ce climat chaud, ils y deviennent d'une belle taille, & les chevaux sur-tout ne le cedent en vivacité, en vigueur, ni même en beauté, à aucun cheval russe. Ils sont d'ailleurs accoutumés à passer, au besoin, l'hiver & l'été dans les pâturages, où ils sont absolument abandonnés à eux-mêmes: on ne leur donne presque jamais ni foin, ni autre fourrage sec, que lorsqu'on les retire dans les habitations pour les employer dans le tems de la pêche à des travaux plus pénibles. On n'est point non plus dans l'usage de ferrer les chevaux dans ce pays-ci, mais il leur vient dans un sol sec un sabot très-beau & très-dur. Et quant à ce

qui concerne l'éducation des bêtes à cornes, il y a quantité de Cosaques qui tiennent des vacheries ou chutori dans des endroits écartés qui abondent en bons fourrages. La plupart des Tartares, lesquels tiennent aussi beaucoup de bêtes à laine, vont errans de place en place, & se servent de tentes de feutre: mais les Russes sont dans l'usage de se construire, dans les endroits où ils rassemblent leur bétail pendant la nuit, des huttes de clayonnage qu'ils enduisent de terre grasse ou de boue. Il se transporte quantité de bétail du Jaïk vers le Wolga, ainsi que du suif & des peaux, vers les villes où il y a beaucoup de tanneries & de fabriques de savon, telles que Casan, Jaroslaw Arsamas, &c.

Une autre de leurs occupations accessoires, & à laquelle nombre d'entr'eux se livrent, c'est la chasse du renard des steppes, du loup, du castor & du sanglier. Ce sont ordinairement les premiers mois de l'hiver, lorsque la neige qui couvre ces déserts leur fournit la facilité de reconnoître la piste de ces animaux, & qu'il ne se présente pas quelque pêche importante, qui sont sur-tout employés à ces sortes de chasses.

Mais ce qui contribue le plus à l'aisance de ce peuple, & ce dont il fait sa grande occupation, c'est la pêche ; il n'est aucun endroit de la Russie où elle soit aussi bien réglée qu'elle l'est chez eux, & cela d'après des usages qui ont acquis force de loi, & qui sont maintenus dans la plus grande rigueur. On ne pêche que quatre fois par an sur le Jaïk, encore ne peut-on compter que trois pêches générales, qui puissent vraiment passer pour telles. La premiere & la plus importante est celle qui se fait en janvier avec de certains crocs, *bagri* ; & cette pêche est appellée *bagrenje* ; la seconde, ou la pêche des sewruges, *Weschnæja Plawnjæ*, se fait au mois de mai, & dure jusqu'au mois de juin. Enfin, la troisieme grande pêche & la moins considérable, est la pêche d'automne, *Ossennaja Plawnja*, qui se fait en octobre avec des filets. Vers la fin de l'année, aux environs de la S. Nicolas, ou bien au commencement de décembre, on est encore dans l'usage de faire une pêche aux filets sous la glace, mais seulement dans les rivieres adjacentes, & dans les lacs poissonneux des steppes, & jamais dans le Jaïk même. Cette pêche peut être réputée pour la

quatrieme, est de toutes les quatre la moins importante, & ne produit que du poisson des especes les plus communes, qui sert à la consommation journaliere du ménage. Depuis que les pêcheries du Jaïk ont été pleinement concédées aux Cosaques par la couronne, moyennant la somme très-modique pour laquelle les Ustschugues ou Estacades servant à la pêche, établies à Gurjef, étoient affermées, cet ancien genre de pêche a été aboli, & l'on y a substitué une Ustschugue permanente qui ferme entiérement le lit du fleuve, à l'extrêmité supérieure de la partie de la ville qui le borde, de maniere que le poisson peut entrer librement de la mer Caspienne dans le Jaik, mais non pas le remonter plus haut que Jaizkoi-Gorodok.

Les especes de poissons les plus communes dans le Jaïk, sont l'esturgeon ordinaire, *osetz*, le grand esturgeon, *bieluga*, & une variété très-abondante de ces deux especes, mais plus particuliérement de la premiere, qui porte le nom de *schihp*; on la distingue à sa peau lisse & à son museau pointu; ensuite les sewruges, le sterlet, le *silurus glanis* ou *Wels* des Allemands, la barbue, le saumon blanc, *bielaja rybiza*; & enfin les

especes plus petites, & encore plus communes, telles que les brochets, diverses sortes de perches, la brême, l'orfe, le tschechon ou brême à ventre tranchant, & une infinité de petits poissons à écaille, qui se trouvent ici en aussi grande abondance dans le Wolga. Mais l'alose, *clupea alosa*, si commune dans ce dernier fleuve, ni cette espece d'esturgeon à peau rude & garnie d'épines, qu'on nomme *kostera*, ne se voient jamais dans le Jaïk, & le saumon rouge y est extrêmement rare.

De tous les poissons de passage, c'est le saumon blanc qui monte le premier dans le Jaïk, & cela dès le mois de février; on en prend alors quantité sous la glace avec de gros hameçons auxquels on attache de petits morceaux de poissons pour appât; il en vient aussi, mais beaucoup moins, au printems & en automne, dans les filets. Les émigrations les plus fortes des différentes especes d'esturgeons qui montent de la mer dans le fleuve, se font en mars, avril & mai. Les premiers qui arrivent, sont les beluges, qui sont toujours suivis de l'esturgeon ordinaire, & les sterlets; les sewruges viennent les derniers sur la fin du mois d'avril, & sont les plus

nombreux, comme les beluges sont ceux qui le sont le moins. Tous ces poissons marchent par bandes, les sewruges principalement arrivent dans le Jaïk en troupe si prodigieuse, que sur-tout près de Gurjef on en distingue parfaitement la masse dans l'eau. Tous les Cosaques attestent même, qu'il arrivoit ci-devant que les irruptions violentes de cette multitude de poissons perçoient par leur choc, en divers endroits, l'espece de digue construite au-travers du fleuve près de Jaïzkoi-Gorodok, & qu'on se voyoit contraint de placer du canon sur le rivage pour rompre par des coups tirés à poudre ces redoutables colonnes. On prétend, avec la plus grande vraisemblance, que tous ces poissons de la famille des esturgeons entrent dans le fleuve pour y déposer leur frai, & que dans le mois d'avril, à peu près dans le tems que les saules commencent à pousser, les esturgeons viennent se frotter contre les endroits pierreux du fond, & se décharger par ce moyen de leurs œufs; quant aux sewruges, c'est depuis la mi-mai jusqu'en juin qu'ils vaquent à cet emploi. Et cependant l'on n'apperçoit & l'on ne prend jamais de fretin de ces grandes especes, ni dans le Jaïk, ni dans

le Wolga, tandis qu'on y pêche des sterlets très-petits & très-délicats en grande quantité, avec des filets à mailles serrées (*). Malgré cela, c'est une vérité reçue parmi les Cosaques, que l'esturgeon ordinaire & le grand esturgeon restent jusqu'à l'hiver, & hivernent même dans le fleuve, tandis que les sewruges reprennent le chemin de la mer dans l'été. De là vient qu'ils se sont fait une loi qui les oblige à rejeter à l'eau tous les béluges & tous les esturgeons qui se prennent dans leurs filets, lors de la grande pêche des sewruges, laquelle se fait au mois de

(*) On n'a jamais vu dans les environs de Basle, où l'on prend une grande quantité de saumonneaux, un seul de ces poissons qui eût au-delà de huit à neuf pouces de long; ceux qui échappent aux pêcheurs vont tous prendre leur accroissement à la mer, & ne remontent le Rhin que lorsqu'ils sont saumons adultes. Les saumonneaux de la taille que nous venons de dire, sont même assez rares. Ceux que l'on pêche communément n'ont que trois à quatre pouces. Si l'on en croit M. Krachenninikow, ce sont les vieux saumons qui, lorsqu'ils s'en retournent à la mer, laissent ces saumons d'un an pour garder & couver, pour ainsi dire, le frai jusqu'au mois de novembre que les petits sont éclos, & les suivent à la mer. Selon ce naturaliste, les saumons du Kamschatka & ceux d'Europe ont le même instinct à cet égard. A ce compte, lorsque les pêcheurs auroient pris le conducteur, ils se seroient assuré, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le reste de la couvée.

mai, à cause que les premiers, lorsqu'on les prend en hiver, se transportant facilement gelés, se vendent alors beaucoup plus cher, & procurent par conséquent un bénéfice bien plus grand à la communauté. Cette loi est observée avec tant de rigueur, que les contrevenans ne manquent jamais d'être privés de tout le poisson qu'ils ont pris, & d'essuyer en outre une forte bastonnade pour correction.

La pêche qui se fait au mois de janvier avec des crocs, consiste donc presque toute en esturgeons & en beluges. Ces poissons se couchent, comme on dit, par rangées sur la fin de l'automne, dans les endroits les plus profonds du fleuve, où ils passent tout l'hiver, non point à la vérité privés de sentiment & de mouvement, mais dans une espece de repos. Comme les endroits les plus ou moins profonds du Jaïk, dont le fond est très-mol, varient très-souvent par le transport de ses sables & de la vase, que ces changemens se font même chaque année lors des débordemens qui ont lieu tous les printems, les endroits où l'on trouvera le plus de ces poissons ainsi couchés, sont très-incertains. Aussi les Cosaques ont-

ils grand soin d'observer leurs mouvemens dans les tems où le fleuve est à la veille d'être pris par les glaces. Ils prétendent qu'à cette époque, ce poisson vient se jouer vers la surface de l'eau, & qu'il fait des bonds précisément à l'endroit où il a dessein de se coucher. D'autres Cosaques vont, aussitôt que le fleuve est pris, se mettre ventre à terre, & la tête enveloppée d'un morceau d'étoffe, sur des places unies qui ne sont point couvertes de neige, & peuvent voir, dit-on, les endroits du fond où le poisson s'est couché. Ils ont des marques pour reconnoître ces places, & tâchent d'en tirer avantage lorsque la pêche se fait. On assure qu'en général ce poisson, lorsque les eaux sont hautes à la fin de l'automne, se couche aussi dans les endroits bas & unis du fond du fleuve; mais lorsque les eaux sont basses, il choisit, à proportion de leur diminution, les lieux les plus profonds; & c'est au reste toujours dans ces derniers qu'il y en a le plus.

Dès que la pêche avec les crocs doit commencer, c'est pour l'ordinaire à l'entrée de janvier que la chose a lieu : on tient une assemblée générale du peuple, où l'on

s'informe à la ronde si le plus grand nombre des Cosaques qui pourroient s'être absentés pour affaires, sont de retour, & si l'on a eu bien soin de reconnoître les endroits où l'on peut espérer de trouver le plus de poissons; après quoi l'on détermine le jour auquel la pêche doit s'ouvrir. On élit aussi dans cette assemblée un Attaman de la pêche, pour y maintenir le bon ordre, & on lui donne pour assistans quelques anciens & un Jessaul. Pour les simples Cosaques, ils se partagent par chambrées de cinq à six hommes, & même davantage. Il n'est permis à aucun de prendre part à cette pêche, à moins qu'il ne soit muni d'une permission par écrit, scellée du sceau de la chancellerie; & l'on n'en accorde qu'une seule à chaque Cosaque, excepté à ceux qui sont en charge, & aux anciens. Les gens d'église, & ceux qui sont hors d'état, ou qui ne se soucient point de vaquer à cette pêche, peuvent vendre leur permission à de jeunes gens qui n'ont point encore atteint l'âge exigé pour avoir le droit d'y assister.

Chaque Cosaque a grand soin d'apprêter, vers le tems prescrit, tous les ustensiles dont il a besoin pour cette pêche, & dont

les plus essentiels consistent en de bons crocs, & en perches de sapin de différentes longueurs, auxquelles ces crocs doivent être fixés. Ces crocs ou bidents n'ont rien de particulier, si ce n'est qu'il importe de les avoir d'une bien bonne trempe & bien acérés ; ils sont recourbés en demi-cercle, & il faut que les pointes soient à peu près paralleles à la partie large qu'on assujettit à la perche au moyen d'un cuir & d'une forte ficelle. Lorsqu'on est forcé par la profondeur d'attacher plusieurs perches l'une à l'autre pour s'alonger, on fixe vers le bas un poids de quatre à cinq livres qui donne assez de pesanteur à cet assemblage de perches pour les maintenir contre le courant de l'eau. Outre ce croc de longueur, il faut que chaque Cosaque soit encore muni d'un croc plus court, dont la perche n'est pas plus d'une toise & demie de long, & qui lui sert à amener sur la glace le poisson dont il s'est saisi avec le premier, enfin d'un instrument propre à rompre la glace, & d'une pelle pour la débarrasser.

Le jour fixé pour l'ouverture de la pêche, tous les Cosaques munis de leur permission écrite se rassemblent, avant le lever du soleil, dans l'endroit accoutumé, menant

avec eux des traîneaux attelés, & tout leur attirail complet. Cette place d'assemblée est à une petite distance de la ville. Ils s'y rangent dans l'ordre suivant lequel ils arrivent, & y sont passés en revue par l'Attaman de la pêche, qui veille sur toutes choses à ce que chaque Cosaque soit bien armé, afin d'être en état de repousser les attaques qu'ils pourroient avoir à éprouver de la part des Kirgisiens. Après quoi les deux Woifkowyé Jessauli, qui se rendent là pour cet effet, exhortent tout ce peuple assemblé au bon ordre; & dès que le jour paroît, deux coups de canon tirés de la ville déterminent l'instant du départ. A ce signal, tout part à bride abattue, & se rend de toute la vitesse des chevaux de leurs traîneaux, au lieu qui a été choisi pour la pêche, chacun ayant à cœur d'arriver assez tôt pour s'emparer de la place qu'il croit la plus favorable, & qu'il a eu soin de se choisir d'avance. Mais il n'est permis à personne de rompre la glace avant qu'ils soient tous postés, & que l'Attaman de la pêche ait donné le signal.

Or, il faut savoir que l'on a partagé le fleuve en deux moitiés, dont l'une est des-

tinée pour les pêches du printems & de l'automne ; & l'autre l'eſt uniquement pour la pêche avec les crocs. Cette derniere moitié commence d'ordinaire au-deſſous de la ville, & s'étend juſqu'au poſte avancé d'Antoniofskoi ; de là juſqu'à la mer, le fleuve demeure en réſerve pour la pêche aux filets. Lorſque celle que nous décrivons s'ouvre, on ne pêche d'abord qu'un jour, afin de mettre les Coſaques les plus indigens en état de ſe procurer, du produit de cette premiere journée, le fourrage & les autres choſes dont ils peuvent avoir beſoin. Comme le fleuve a très-peu de profondeur dans la proximité de la ville, on eſt dans l'uſage de ne commencer cette premiere pêche qu'à neuf werſts au-deſſous : ce n'eſt que cinq ou ſix jours après, que ſe fait la grande pêche qui dure neuf jours, & l'on fixe pour chaque jour une certaine étendue de terrein. Enfin l'on ordonne une troiſieme pêche qui n'eſt proprement que pour la conſommation particuliere des familles : celle-ci ne doit encore durer qu'un jour ; mais on la fait quelquefois durer davantage, s'il y a beaucoup de poiſſon ; elle ſe fait communément à 48 werſts de la ville, & ter-

mine la fameuse pêche d'hiver du Jaik. Toutes les fois qu'on désigne un nouveau terrein & un jour pour pêcher, il faut que tous les Cosaques s'assemblent au même lieu, avant le lever du soleil, & attendent le signal de l'Attaman. Dès qu'il est donné, chacun se hâte, comme le premier jour, avec toute la vîtesse possible, de prévenir l'autre à la place qu'il croit la meilleure.

Chaque Cosaque se creuse dans la glace, à l'endroit où il se propose de pêcher, une ouverture ronde, d'un diametre médiocre, & il peut la faire aussi près qu'il veut de celle de son voisin, mais il n'est permis à aucun d'en faire deux; il peut en revanche s'emparer de toute ouverture abandonnée par un autre. Si l'endroit a peu de fond, le Cosaque fait usage des crocs à courte perche, & en tient ordinairement un dans chaque main, dirigeant leurs pointes contre le courant, vu que le poisson, lorsqu'on trouble son repos, ne manque jamais de descendre le fleuve pour chercher des lieux plus profonds. On laisse descendre tous les crocs en général jusqu'au fond, & on ne les en tient éloignés que d'environ la largeur de la main; de cette matiere les gros poif-

sons qui cheminent au fond de l'eau, lorsqu'ils viennent à toucher le croc, le font baisser; au moment que le Cosaque sent le mouvement, il tire le croc à lui avec toute la vitesse possible, & tient le poisson pris en respect, jusqu'à ce qu'il puisse l'atteindre avec son petit crot, & l'amener sur la glace.

Dans les endroits les plus profonds, où l'on est obligé d'employer le croc à longue perche, sa pesanteur ne permet pas d'en diriger plus d'un à la fois. On a soin aussi de faire dans ces endroits-là l'ouverture en long, & de faire aller le croc, dont les pointes se dirigent dans le sens du courant, lorsque les poissons sont encore couchés & tranquilles, du haut vers le bas, & de les ramener du bas vers le haut. Comme par cette opération, les crocs vont & viennent dans tous les sens pour chercher à saisir leur proie, il arrive souvent que deux crocs saisissent en même tems le même poisson; pour lors il est partagé entre les deux preneurs. Par cette singuliere façon de pêcher, il arrive bien des fois qu'un seul homme tire en un jour de dessous la glace, une dixaine de gros poissons & davantage, tandis qu'un autre guette toute une journée

&

& même plusieurs jours, sans en toucher un seul, & ne gagne quelquefois pas dans tout le mois de quoi payer les frais de son attirail de pêche, ni acquitter les dettes qu'il a souvent contractées pour s'équiper.

La seconde grande pêche est la pêche des sewruges, qui se fait au printems. Aussitôt que les Cosaques postés à Gurjef, qui sont obligés de tenir une garde à cet effet, ont donné avis que ces poissons sont arrivés dans l'embouchure du fleuve, on ordonne sur-le-champ tous les préparatifs nécessaires pour cette pêche, & l'on observe le même ordre que pour celle de l'hiver. Cette pêcherie s'étend, en descendant le fleuve, depuis le poste avancé d'Antonowa, jusques proche de Gurjef. Toute cette partie du fleuve se partage comme l'autre, en neuf répartitions, à l'extrémité de chacune desquelles l'Attaman fait tendre une corde en travers du fleuve, afin que personne ne puisse passer les limites. On pêche pendant près d'une semaine dans les répartitions supérieures, & seulement trois jours ou environ dans les inférieures du côté de Gurjef, à cause que dans ce tems-là les sewruges commencent déjà

à regagner la mer. On laiſſe pendant la nuit le tems aux poiſſons de remonter dans l'endroit du fleuve où ſe fait alors la pêche, & tous les Coſaques ſe rendent, avant le lever du ſoleil, à la répartition ſupérieure, pour y attendre le ſignal que donne l'Attaman de ſe porter plus bas; à ce ſignal, chacun eſt jaloux de ſe trouver à la tête de tous les autres avant qu'on jette le filet. Les Coſaques pêcheurs ſont aſſis ſeuls dans une petite nacelle, où ils rament & dirigent leurs filets pareillement ſeuls. Ces nacelles ſe conſtruiſent le long du Jaïk, communément du tronc d'un peuplier noir, ou d'un peuplier blanc, vu qu'on ne trouve point d'autre arbre dans la contrée, qui auroit les dimenſions requiſes.

Les filets qu'on emploie à cette pêche ont vingt à trente toiſes de longueur, & conſiſtent en deux pans de rets, dont l'un a les mailles beaucoup plus ſerrées, & dépaſſe l'autre de quelques aunes; de ſorte qu'il forme un ventre dans l'eau, & chaſſe le pan de rets de devant, en avant de lui. Ce double filet eſt tenu à flot à l'une de ſes extrémités par un rondin, tandis que le Coſaque aſſis dans la nacelle le tient par

l'autre extrêmité, au moyen de deux cordes qui coulent tout le long du bord supérieur des pans de rets. La partie inférieure, qui traine dans le fond du fleuve, est chargée de pierres, afin que le filet ne soit pas entrainé aussi vîte que le courant. Lorsque le Cosaque a jeté son filet en travers du fleuve, il laisse aller sa nacelle au courant de l'eau, sans faire aucun usage de la rame, de maniere cependant que son bateau se trouve toujours à l'extrêmité antérieure de la diagonale que décrit alors le filet. Les sewruges, qui arrivent en nageant contre le courant, n'éprouvant aucune résistance de la part du filet à mailles lâches qui se trouve en avant, ne songent à rebrousser chemin qu'au moment qu'ils se sentent arrêtés par le second pan de rets à mailles serrées; mais alors ils s'accrochent à ce premier par leurs nageoires & par leurs aspérités. Le pêcheur s'apperçoit, au mouvement des cordes qu'il tient à la main, de l'instant auquel le poisson s'embarrasse dans ses filets. Lorsqu'il sent qu'il y en a quelques-uns, il tire les filets à lui, & les rejette dans l'eau le plus promptement qu'il lui est possible, pour une nouvelle prise. Cette quantité innombrable de

coups de filets qui partent continuellement d'un aussi grand nombre de nacelles, troublent l'eau au point que le poisson qui monte toujours n'apperçoit plus les filets, & s'y précipite de plus en plus. On assure cependant qu'une énorme quantité de ces malheureux poissons épouvantés par le bruit & les cris de tous ces pêcheurs, s'arrêtent aux environs de l'extrêmité inférieure de l'espace déterminé pour la pêche, & s'y entassent tellement que, pour peu que les Cosaques les plus avancés dépassent le terme désigné, il leur arrive souvent de se trouver dans l'impossibilité de retirer leurs filets, par la quantité de poisson qui s'y prend.

Lorsque cette pêche est terminée, les Cosaques se livrent à d'autres occupations; les uns vont trafiquer en différens lieux, d'autres vont acheter des grains pour faire du pain, & vers l'automne ils soignent leur récolte de foin. Aussi-tôt qu'elle est faite, c'est-à-dire, dans les derniers jours de septembre, ou dans les premiers jours d'octobre, commence la pêche de l'arriere-saison, qui se fait pareillement dans la partie la plus basse du Jaïk, avec des seines à mailles très-larges. Il est permis] dans cette pêche, de

prendre indifféremment toutes les diverses especes d'esturgeons, ainsi que les poissons de moindre qualité. Mais les barbues, les wælses, & d'autres especes plus petites, sont l'objet principal de cette pêche, la moins importante de toutes. On y observe précisément le même ordre que dans les autres: on s'y rassemble tous les matins pour attendre le signal, on tâche de s'y devancer l'un l'autre, pour se mettre à portée de jeter son filet dans les endroits les plus favorables, & chaque soir la pêche se termine au lieu désigné. Enfin, quelques semaines après, suit la pêche sous la glace dans les eaux adjacentes, dont il a déjà été fait mention ci-dessus, & qui ne fournit aucune particularité remarquable. On n'y prend que du poisson commun, & c'est le *cyprinus cultratus*, ou brême au ventre tranchant, que les Russes nomment *treschon*, qui se trouve alors en plus grande abondance dans ces petites rivieres. Il faut encore observer qu'en revenant chez eux, après la pêche d'automne, quantité de Cosaques vont encore pêcher, chemin faisant, dans les lacs & les petites rivieres des steppes.

C'est principalement dans le tems de la

pêche qui se fait avec des crocs, & de celle des sewruges, que les marchands des contrées les plus éloignées de la Russie se rassemblent sur le Jaïk. Les esturgeons ordinaires & les grands esturgeons se livrent alors par les Cosaques, sur-le-champ & sans être ouverts, pour un prix qui se fait en bloc, & ce sont les marchands qui se chargent du soin de préparer le poisson ainsi que les œufs, & de les emballer; ensuite ils les expédient gelés. Le prix du poisson differe suivant les années, & il étoit autrefois bien plus bas qu'à présent. Dix bons esturgeons se vendent aujourd'hui assez communément 30, 40 & jusqu'à 45 roubles; mais les plus grands, lors même qu'ils sont sans œufs, se vendent quelquefois jusqu'à six, & même sept roubles la piece. La chair des beluges est, relativement au poids, de moitié meilleur marché; mais son énorme grosseur fait que souvent ce poisson revient encore plus cher, en le comptant par pieces. Les plus grandes beluges qu'on prend dans le Jaïk, pesent 25 poudes, passé huit quintaux, rarement au-delà, & fournissent environ cinq poudes d'œufs ou de caviar, lequel, vu les glaires tenaces dont ce poisson abonde, est réputé pour le

moindre en qualité; de sorte qu'on ne l'estime guere au-delà d'un rouble & demi le poude. On a des esturgeons qui ont près de six pieds de long; & les plus grands qui sont ordinairement laités, pesent jusqu'à cinq poudes. Les œuvés fournissent souvent jusqu'à un poude de caviar, qui, étant réputé le meilleur, se vend de la premiere main jusqu'à deux roubles le poude. Ce n'est que depuis environ huit ans qu'on a commencé à remarquer dans le Jaik des esturgeons, ainsi que des sewruges, qui ne different des autres, ni par la forme, ni par la taille, mais qui renferment un caviar tout blanc & moins volumineux; lequel surpasse, dit-on, de beaucoup, quant au goût, le caviar ordinaire, ce qui fait qu'on le réserve pour la cour. Une chose encore plus étonnante, si le rapport est fidele, c'est qu'on a trouvé, il y a quelques années, dans une vieille beluge, une grande partie de ses œufs pétrifiés: ce qui seroit encore d'autant plus extraordinaire, que ce qu'on appelle *pierre de beluge* se rencontre on ne peut pas plus rarement dans les poissons de cette espece qui se pêchent dans le Jaïk. On prétend encore que, plus le poisson est pris près de l'embouchure

du fleuve, plus ses œufs sont baveux & de moindre qualité, tandis qu'ils deviennent meilleurs, à mesure que le poisson remonte plus haut. Nous nous sommes déjà étendus sur ce qui concerne le caviar, & nous avons pareillement décrit dans le plus grand détail les autres parties de ce poisson que l'on conserve pour différens usages.

Comme le sel est un objet indispensable pour les pêcheries du Jaïk, il est à propos d'en dire ici quelque chose. Les Cosaques de cette contrée jouissent du privilege important de s'en fournir eux-mêmes, & en consomment annuellement, indépendamment de celui qui s'emploie dans leurs ménages, plusieurs milliers de poudes pour la salaison des poissons & du caviar qui se transportent en Russie. Mais les steppes qui regnent le long du Jaïk, sont si richement pourvues de cette production, qu'il n'est pas à présumer qu'elle puisse jamais manquer à ce pays. Les principaux endroits où les Cosaques vont chercher leur sel de cuisine, sont deux lacs situés du côté des Kirgisiens, où ce sel se recueille tout préparé, & qui se nomment *Grjasnoje* & *Inderskoje*; & deux autres petits lacs très-agréables dans les steppes des Kalmoucs,

qu'on appelle *Usenskie soli*. Nous aurons occasion plus bas de parler du lac Inderski. Quant à *Grjasnoje Osero*, lac bourbeux, il est éloigné de 250 wersts de Jaïskoi-Gorodok vers le sud-est, & à plus de 100 werfts du Jaïk droit à l'est. Les Cosaques lui donnent 20 wersts de circonférence. Il est dans une steppe unie & découverte, dont le sol est entiérement composé d'une argille jaune mêlée de sable. On ne remarque dans tous les environs de ce lac ni source, ni ruisseau qui s'y jette, & il n'a point non plus de décharge. Les croûtes de sel les plus fortes qu'on y trouvoit ordinairement dans les mois de juillet & d'août, avoient un doigt d'épaisseur. Les Cosaques entroient à pied dans l'eau, & recueilloient péniblement ces croûtes avec les mains dans des caisses flottantes, ou dans de petites nacelles qu'ils prenoient avec eux, & qu'ils faisoient tirer à terre par leurs chevaux, au moyen de longues cordes, les bords du lac se trouvant trop fangeux pour permettre à ces mêmes chevaux d'approcher de trop près le rivage. Comme d'ailleurs il ne se formoit pas tous les ans, ni dans toutes les saisons de l'année, des croûtes de sel un peu considérables dans ce lac,

mais seulement dans les étés bien chauds & bien secs, que même ce sel s'appauvrissoit dans ces dernieres années, & qu'enfin les Cosaques étoient obligés en outre de mener toujours avec eux une escorte de quelques centaines d'hommes bien armés pour mettre leurs travailleurs en sûreté contre les Kirgisiens : ce lac est actuellement abandonné, & tout le sel va se prendre, dans le tems de la pêche du printems, au lac Inderski. Aussi trouve-t-on à tous les postes avancés répandus le long du Jaïk, des magasins de ce sel, tantôt dans de simples fosses, tantôt dans des tonneaux couverts avec des nattes & de la terre grasse.

On ne rencontre aucune trace d'agriculture parmi les Cosaques du Jaïk. Outre que la pêche & le service militaire ne leur en laissent pas le tems, ils alleguent encore pour excuse la nature salée & stérile de leur sol, & ils n'ont pas absolument tort à bien des égards. Cependant on pourroit trouver encore assez de terreins sur le bas Jaïk, qui, s'ils ne sont pas propres à la production de nos grains ordinaires, que la trop grande chaleur & la sécheresse du climat feroient périr, pourroient cependant produire pour la

ſubſiſtance des habitans, d'autres grains non moins utiles ni moins ſalubres, comme, par exemple, le bled de Turquie ou le mays, le millet de Bucharie, *holcus ſaccharatus*, & peut-être auſſi, dans pluſieurs contrées baſſes au-deſſous de Kulaginà, du riz. Ce millet de Bucharie réuſſit très-bien quand il eſt bien ſoigné, chez pluſieurs peuples d'Aſie, dans un climat pareil & ſur un ſol de même nature; c'eſt même le ſeul grain propre à faire du pain, qui ſoit en uſage chez les Buchares qui le déſignent ſous le nom de *dsbugari*; & les tiges élevées & épaiſſes de ce genre de bled ſervent aux habitans de ces contrées dénuées de bois, à faire du feu. De ſorte qu'il n'eſt pas étonnant que les Buchares cultivent cette production de préférence à toute autre, & qu'ils célebrent le tems des ſemailles de ce grain par une fête générale. Ce millet, dont on prétend qu'une ſeule plante peut fournir juſqu'à deux livres de grain, vient très-bien, non-ſeulement à Aſtrakan, mais M. Pallas en a vu même dans un jardin près de Samara, & il n'eſt en effet aucune production qui convînt mieux que celle là aux contrées voiſines du Jaïk. On ne cultive actuellement à Jaïzkoi-Gorodok;

outre les plantes de cuisine les plus indispensables, rien d'autre que des arbouses & des melons, dont il se fait d'abondantes récoltes; & ce sont principalement les Kysilbuches qui s'adonnent à cette culture. On compte dans les environs de cette place plus de cinquante grands jardins d'arbouses, qui en produisent une quantité incroyable, de sorte qu'elles se vendent à vil prix. Toutes les especes connues de ce fruit y réussissent & y acquierent une saveur parfaite; cependant les arbouses de ce pays n'y parviennent jamais à la grosseur de celles d'Astrakan. Nous avons déjà fait remarquer plus haut que ces sortes de plantations demandent à être arrosées fréquemment. Aussi ces jardins sont-ils ordinairement fournis d'une machine hydraulique propre à puiser l'eau, qu'un cheval aveugle met en mouvement. Comme les melons sont moins de tems à mûrir, on les plante dans des carreaux particuliers, qu'on n'arrose plus après que les fruits en ont été cueillis. Lorsque le tems de la maturité de toutes ces productions approche, on est obligé d'y tenir continuellement une garde pour les défendre contre la rapacité des corbeaux & des geais, qui ne

font nulle part aussi affamés ni aussi audacieux que dans les steppes du Jaïk. Les lievres sauteurs fréquentent aussi alors en grand nombre ces plantations d'arbouses, & viennent, à la faveur de la nuit, s'en régaler, & en choisir les meilleurs & les plus mûrs.

Jaïzkoi-Gorodok jouit au surplus d'un air très-salubre, qu'il doit à l'élévation de son sol, & à sa situation dans un pays très-ouvert; on y connoît très-peu de maladies, hors celles qui sont occasionnées par la façon de vivre des habitans, & les maux vénériens, qui sont fort communs parmi eux. Le peuple qui l'habite paroît fort & robuste, & l'on y voit même peu de femmes de petite taille. Mais il commence à s'y manifester depuis peu un genre de lepre tout particulier & peu connu, qui pourroit avoir des suites funestes, si l'on ne prend pas les plus grandes précautions pour en arrêter les progrès. C'est précisément la même maladie à laquelle on donne à Astrakan le nom de *mal de Crimée*, à cause que cette lepre doit avoir été apportée de ce pays-là par les troupes qui ont été y faire la guerre. On prétend qu'on guérit ce mal dans cette péninsule, avec la décoction de l'*anabasis*

aphilla, qui eſt indigene, comme elle l'eſt le long du Jaïk, où l'on a tenté de l'employer de même, mais ſans aucun ſuccès. Il paroît très-douteux que l'adminiſtration du mercure ſoit plus favorable à la guériſon de cette maladie. On avoit tenté à Orenbourg d'exciter la ſalivation chez un Coſaque qui en étoit attaqué à un degré moyen; il rendit beaucoup de ſang avec ſes excrétions, & le mal paroiſſoit avoir cédé; mais auſſitôt que le malade eut repris ſon train de vie & ſa façon de ſe nourrir ordinaire, ſa lepre lui revint avec une double violence. Il ſeroit peut-être plus à propos d'employer des lotions mercurielles à l'extérieur, & de prendre intérieurement des antimoniaux. Mais de pareils eſſais ne ſauroient être tentés que par des médecins fixés depuis pluſieurs années, & même à demeure, dans les lieux où ce mal commence à ſe manifeſter.

Les animaux & les inſectes les plus incommodes de cette contrée, ſont les teignes ou tarakanes, le grillon domeſtique, & le gros rat voyageur ou le ſurmulot de M. de Buffon. Les grillons ſur-tout y pullulent extraodinairement, ce qu'il faut attribuer en partie à la grande chaleur & à la ſéche-

resse du terrein sur lequel la ville est bâtie, & en partie à l'habitude où sont les habitans de remplir, au défaut de mousse, les joints de leur charpente, de foin bien fin, dont cet insecte aime beaucoup le séjour. Quant aux surmulots, tous les Cosaques conviennent généralement que cet animal qui est extrêmement commun dans le nord de la Russie & en Sibérie, n'existoit pas encore dans cette ville en 1766. Il entra cette année-là vers le soir dans la ville, pendant un été très-sec, une armée innombrable de ces rats voyageurs qui venoient du côté de la steppe de Samari. Ils firent leur entrée, ainsi que l'assurent plusieurs habitans qui les ont vus, partie par la porte des Maréchaux, partie par-dessus les remparts. Depuis cette époque, ces animaux sont devenus pour la ville une plaie d'autant plus grande qu'ils y passent aussi l'été, faute de trouver de quoi se nourrir dans les steppes. A quoi il faut encore ajouter une circonstance des plus remarquables, c'est que ces hôtes incommodes & pernicieux ne se sont, pour ainsi dire, point encore étendus au-delà de la grande rue qui traverse la ville dans toute sa lon-

gueur, & qu'ils habitent ſeulement le côté oriental de cette rue.

Comme il y a quantité de Kalmoucs nomades qui vivent errans dans la ſteppe des environs de Jaïzkoi-Gorodok, & qu'une partie d'entr'eux ont été admis parmi les Coſaques du Jaïk; nous croyons que c'eſt ici le lieu d'entrer dans quelques détails ſur ce qui concerne ce peuple, (*) & de donner en même tems une notion générale des races Mongoles, auxquelles les Kalmoucs appartiennent.

La plupart des hiſtoriens qui ne ſe font pas mis dans l'habitude de déſigner tous les nomades Aſiatiques ſous la dénomination générale de Tartares ou Tatares, comprennent, avec raiſon, parmi les peuples de race Mongole, car c'eſt ainſi que leur nom doit s'écrire, outre les Mongoles proprement dits, encore les Kalmoucs &

(*) Nous avons tiré les détails que nous donnons ici à nos lecteurs, de l'ouvrage de M. Pallas, intitulé: *Pallas Sammlungen hiſtoriſcher Nachrichten über die Mongoliſchen Völkerſchafften*, c'eſt-à-dire, *Recueil de mémoires hiſtoriques concernant les peuplades Mongoles*, Péterſbourg, 1776 *in-4°.* où M. Pallas convient lui-même que les détails qu'il a donnés ſur ces peuples dans la relation de ſes voyages, ſont très-imparfaits.

les

les Burætes qui, par leur langue, leurs mœurs & leur figure, ont une si grande affinité avec ces mêmes Mongoles. Cette race Asiatique si ancienne, qui posa dans le commencement du treizieme siecle les fondemens d'une des plus puissantes monarchies qui aient jamais paru sur la terre, & qui étendit ses conquêtes avec la terreur de ses armes, du fond des déserts situés à l'orient de l'Asie, jusques dans l'Europe & dans l'Afrique; qui a donné des souverains à presque toutes les hordes & royaumes Tartares, ainsi qu'à la Perse & à la Chine; qui même avoit déjà commencé de soumettre une partie de l'Europe sous son obéissance, n'a effectivement rien du tout de commun avec ces mêmes Tartares, que sa vie pastorale & une ressemblance très-éloignée dans le langage. Les Mongoles different au contraire de toutes les races purement tartares, & même de tous les peuples occidentaux, dans leurs coutumes, dans leur constitution politique, & sur-tout dans les traits du visage, autant que dans l'Afrique les Negres different des Maures. Malgré tant de mélanges de sang étranger, occasionnés par toutes les guerres qu'ils ont

portées au loin en tant de lieux différens, & par les enlevemens qui ont toujours accompagné leurs invasions, les Mongoles & les Kalmoucs ont non-seulement conservé jusqu'à ce jour ces traits de visage si caractéristiques, mais ils en ont communiqué l'empreinte d'une maniere bien sensible à quantité d'autres peuplades qu'ils avoient asservies, particuliérement aux Kirgisiens, aux Solones orientaux, aux Tunguses qui habitent la Daurie, & à toute la Chine septentrionale; d'ailleurs il ne s'est pas conservé chez eux une ombre de tradition qui puisse laisser soupçonner qu'ils aient jamais composé une même nation avec les Tartares. Le nom de *Tartare* ou plutôt *Tatar*, est même une injure chez eux, & ils le font dériver dans leur langue, du verbe *tatanoi*, attirer à soi, s'attrouper; ce qui ne veut pas dire pour eux beaucoup mieux que brigand.

On a les raisons les plus plausibles de regarder les contrées situées des deux côtés des monts Altaïens, & sur-tout ceux qui occupent les derrieres de cette grande chaîne, comme ayant été depuis un tems immémorial le domaine & le berceau des races Mongoles. Les dénominations de toutes les

eaux & de toutes les montagnes de ces déserts sont encore aujourd'hui d'origine Mongole. De plus, cette contrée n'offre aucun vestige remarquable de population en corps de cité, & cependant les plus anciens documens qui existent sur les domiciles des anciennes hordes Mongoles désignent presque tous ces mêmes contrées. Il faut que cette nation se soit partagée, il y a bien des siecles, en deux branches principales, que les intérêts opposés de leurs princes, & cette haine nationale que produisent à la fin de fréquentes querelles, entretinrent pendant une longue succession de tems, dans une perpétuelle division. Le grand Tschingis parvint à les réunir toutes les deux de nouveau sous un seul chef, & posa par cette réunion la base de la puissance à laquelle les Mongoles parvinrent depuis. Mais d'abord après la dissolution de la monarchie qu'il avoit fondée, leurs anciennes dissensions se réveillerent, & produisirent une nouvelle scission; les guerres continuelles qu'elle fit naître entre les deux peuples, ne se terminerent que par leur ruine mutuelle. Les Mongoles proprement dits, qui furent

réduits, comme plus proches voisins, à se soumettre les premiers à la domination Chinoise, composent la premiere de ces branches principales; & ceux qu'on appelle *Doerboen-Oiroet*, l'autre.

Le nom d'*Oiraet* ou *Oeroet*, qui signifie réunis ou alliés, a été regardé par plusieurs comme la dénomination propre des Kalmoucs dans leur langue nationale : mais si l'on consulte ce peuple lui-même sur cet objet, il se trouve que, par *Doerboen-Oiraet* ou les quatre alliés, il faut entendre autant de souches principales de nations ou tribus qu'ils distinguent par les noms d'*Oelvet*, *Choit-Tuemmuet* & *Barga-Burat*. Les Oelvets sont proprement cette branche connue dans l'Asie occidentale, & en Europe, sous le nom de Kalmoucs. Suivant les plus anciennes traditions de ce peuple, la partie la plus puissante & la plus nombreuse des Oelvets doit avoir fait, long-tems avant Tschingis-Khan, une expédition militaire vers l'ouest, jusques dans l'Asie mineure, & s'être perdue dans les environs du Caucase. Le reste de cette nation, qui étoit demeuré dans ses anciens établissemens de la grande-Tartarie, reçut alors, à ce que porte

la même tradition, des Tartares leurs voisins, le nom de *Chalimak*, désunis ou restés en arriere, épithete qu'eux-mêmes ne rejettent point aujourd'hui, s'appellant assez volontiers *Chalmik*, quoiqu'*Oelvet* soit toujours leur dénomination propre, & que ce soit aussi sous celle-là qu'ils se sont rendu redoutables aux Chinois & aux Mongoles. Les Choits ont été tellement détruits & dissipés par les guerres & les expéditions éloignées, qu'à la réserve d'un petit reste qui s'est réuni & confondu avec les Kalmoucs Soongariens, & une autre partie qui s'est, dit-on, dispersée dans la Mongolie, dans les villes Buchares & dans le Tybet, il n'en existe plus rien. Quant à la troisieme tribu des Tuemmuets ou Tummuts, les Kalmoucs ignorent aujourd'hui ce qu'elle est devenue; mais comme on sait par des relations très-sûres, qu'il existe une nombreuse tribu Mongole, appellée *Tumut*, qui habite un grand district entre le fleuve Naun & la grande muraille de la Chine, par conséquent dans la partie orientale de la Mongolie, dont plusieurs historiens & les cartes chinoises font mention, (*) c'est

(*) *Voyez* de Guignes, *Histoire générale des Huns*,

avec la plus grande vraisemblance qu'on peut admettre que c'est là cette tribu perdue. Quant à la quatrieme & derniere branche des Doerboen-Oiraets, les Barga-Burats, qu'on présume être venus s'établir, du tems des troubles excités par Tschingis, dans les montagnes qui environnent le lac Baïkal, elle est toujours restée, depuis la conquête de la Sibérie, & les traités de limites conclus avec les Chinois, sous la domination Russe, avec toutes ses soussdivisions, & s'est vraisemblablement séparée des Kalmoucs d'aujourd'hui, en même tems qu'elle a changé de domicile.

Les Mongoles proprement dits, parmi lesquels on comprend tout ce qui est resté de la puissance Mongole, après la révolution qui lui fit perdre dans le quatorzieme siecle l'empire de la Chine, dont elle fut chassée en 1368, sont aujourd'hui pour la majeure partie sous la domination de ces mêmes Chinois, dont ils furent un tems les maîtres, ou, pour mieux dire, sous celle de la dynastie des princes Mandf-

tom. III, pag. 235, 239; & l'*Histoire générale des voyages par mer & par terre*, en allemand, tom. VII, pag. 39, 41.

chours, qui gouverne actuellement ce vaste empire. Depuis la destruction de la puissance Soongarienne, & le rétablissement de la paix dans la Mongolie, ces Mongoles se sont étendus des frontieres de la Danurie Chinoise, & des fleuves Naun & Scharamurin, jusques vers les déserts de Soongar & Tangut. De sorte qu'il est actuellement assez difficile d'établir une différence marquée entre les Mongoles jaunes, Scharra-Mongol, qui vivoient depuis très-long-tems sous la protection Chinoise, & les Mongoles Kalkas soumis dans le même tems à des Khans indépendans, issus de la famille de Tschingis. En vertu du traité concernant les limites, une petite partie de ces Mongoles a passé, conjointement avec les Burætes septentrionaux, sous la domination Russe, & est venue peupler dans la partie orientale de la Sibérie & du gouvernement d'Irkutzki, le midi du district de Selinginski, aux environs de Selenga même, au sud de Chilok, & le long des rivieres de Temnik, Dshida & Tschikoi.

Les Oelvets ou Kalmoucs, qui prétendent avoir eu leurs plus anciens domiciles entre le Koko-Noor, Lac Bleu, & le Tybet, se partagent, du moins depuis la chûte de la mo-

narchie Mongole, en quatre branches principales, qui forment un peuple nombreux, & portent le nom de *Choschotes*, *Derbetes*, *Soongarres*, ou *Soehngarres*, & *Torgotes*. Depuis qu'ils se sont séparés des Mongoles, chacune de ces branches a toujours été soumise à un prince particulier.

La plus grande partie des Kalmoucs Choschotes se sont maintenus tant dans le Tybet que dans ses environs, & vers les bords du Koko-Noor, & sont restés réunis, dit-on, après la dispersion de la puissance Soongarienne, sous la protection Chinoise. Il est vraisemblable que c'est là, en partie, le peuple Mongole que les Chinois ont coutume de désigner sous la dénomination de Kalkas, ou qui ont donné lieu à cette dénomination. Au moins est-il certain que la dynastie des princes Choschotes prend le surnom de Galgas. Quelques corps de Choschotes s'étoient transportés long-tems auparavant, sous leurs princes Zæzen & Ablai, vers les bords de l'Irtisch; & par les suites d'une guerre malheureuse que le premier de ces princes eut à soutenir contre Buschtu-Khan, souverain des Soongarres, & d'une autre guerre pareille en-

treprise par le dernier contre les Torgotes du Wolga, tous les deux corps furent fondus dans la horde Soongarre. Ils prirent part aux guerres des Kalmoucs contre les Chinois, & furent dispersés en même tems que les Soongarres. La horde Choschote qui est restée réunie jusqu'à nos jours, & qui releve de l'empire de la Chine, est encore évaluée à cinquante mille têtes. Comme la dynastie régnante dérive en droite ligne du frere du grand Tschingis, ils se donnent le rang sur toutes les autres hordes Kalmouques.

Les Soongarres, & non Dsungares, ou Dsongares ou Sjungores, comme quelques-uns écrivent mal-à-propos, & les Derbetes, ne formoient, du tems du démembrement de la puissance Mongole, qu'une seule branche qui se divisa sous deux freres que la haine avoit désunis. Les Soongarres ont été appellés de ce nom parce qu'ils habitoient à la gauche ou à l'ouest du Tybet, vers les monts Altais & l'Irtisch, (*) au lieu que les Derbetes resterent, au commencement de leur séparation, dans la contrée qui est située au-delà du Koko-Noor. Ce

(*) *Soon* signifie gauche, & *garr* signifie main. *Soon* exprime aussi le nord.

ſont ces mêmes Soongarres dont les princes s'étoient ſoumis, dans le dernier ſiecle & au commencement de celui-ci, les autres tribus Kalmouques, particuliérement les Choſchotes, les Derbetes & les Choïtes, & qui ont ſoutenu contre les Mongoles, & même contre l'empire de la Chine, des guerres ſanglantes qui ſe ſont terminées par leur aſſerviſſement total & leur entiere diſperſion. Avant cette malheureuſe époque, on pouvoit évaluer leur nombre, en y comprenant les Derbetes, à cinquante mille combattans ; & ils paſſoient, dans un tems aſſez rapproché du nôtre, pour la horde la plus belliqueuſe, la plus puiſſante & la plus riche en bétail. Leurs principales demeures, lorſqu'ils commencerent à ſe rendre fameux, étoient le long du Balchaoch-Noor, qui les bornoit du côté des Kirgiſes, aux environs des rivieres de Tſchni, Ili, & Enil, qui s'y jettent en partie, dans l'angle que forment les monts Allakis & Altaïs, autour de la ſource de l'Irtiſch, & le long des rivieres & des ruiſſeaux les plus conſidérables, qui s'y jettent du côté de ſa rive méridionale. Dans les tems où leur puiſſance étoit parvenue au plus haut degré, toutes les villes Buchares juſqu'à Choch-

char, une partie des Chora-Kalpacs qui habitent les environs de la riviere de Talqs, & des sources de la Syrdaja, les Kirgisiens qui vivent au midi des monts Altais, peuples auxquels ils donnent le nom de *Buruttes*, plus un peuple Tartare qui résidoit au midi des monts Altais, vers le Lok-Noor, relevoient de leur chef ou Chuntaidshi, à titre de conquête, & lui étoient tributaires. Ils regardoient les hautes montagnes de Bogdo-Oola, qui joignent l'Altai avec l'Alaki, comme leurs frontieres contre les Mongoles. Leur souverain tenoit sa cour, dans les tems de tranquillité, sur les beaux plateaux des collines qui environnent la partie supérieure de l'Ili; & c'est pour cette raison que les Chinois sont encore dans l'usage, en parlant des Soongarres, de les appeller *Ilis*. Il y avoit aussi sur l'Ili deux monasteres considérables de prêtres de la religion du Lama, lesquels avoient l'air de villes d'importance. Dans le tems de la dispersion de la puissance Soongarre, une grande partie de ce peuple se répandit, à ce qu'on prétend, dans l'intérieur de l'Asie, & jusques dans les villes des Usbeks; plusieurs milliers d'entr'eux se refugierent dans la

Sibérie, & furent incorporés parmi les Kalmoucs du Wolga; le plus grand nombre prit le parti de se mettre sous la protection des Chinois; &, selon l'estimation de tous les prêtres Soongarres, il reste encore à peine vingt mille familles de ce peuple, en y comprenant les Derbetes.

Les Derbetes, qui avoient d'abord leurs pâturages dans les contrées qu'arrose le Koko-Noor, se retirerent de là, lors des troubles excités par les Mongoles, vers les rivages de l'Irtisch, & se séparerent, sous les fils du Dalaitaidschi, en deux corps, l'un desquels s'étant réuni à la puissance Soongarre, subit avec elle la même destinée; tandis que l'autre, tirant toujours plus vers l'ouest, s'approchoit du Jaïk, puis du Wolga, & vint jusqu'au bord du Don, où ces mêmes Derbetes subsistent encore actuellement, en 1776, au nombre de plus de cinq mille familles, sous le gouvernement de leurs princes héréditaires.

Il paroît que les Torgotes se sont séparés plus tard que les précédens, pour former une horde particuliere. Quelques Kalmoucs veulent faire dériver leur dénomination de Turuck ou Turugut, qui signifie

géans, ou gens de haute ftature; & affurent qu'une troupe de gardes-du-corps de Tfchingis-Khan, defquels les nobles Torgotes prétendent defcendre, portoit ce nom-là. Depuis lors, s'étant éloignés de bonne heure des Soongarres, fous la conduite de leurs propres princes, & ayant toujours tiré davantage vers l'occident, ils parvinrent jufques dans les fteppes du Wolga, où ils vécurent près d'un fiecle dans l'abondance, fans avoir des guerres bien meurtrieres à foutenir; de forte que cette horde fe multiplia jufqu'au nombre de foixante mille hommes, dont il n'eft refté que fix à fept mille aux environs du Wolga. Les autres ont perdu, dit-on, en s'en retournant, un grand nombre des leurs parmi les Kirgifes, foit par la mifere, foit par des actes de violence exercés contr'eux.

Les Barga-Burats ou Buraetes (les Ruffes les appellent communément *Bratskyes*) forment la troifieme des nations Mongoles fubfiftantes encore de nos jours fur un pied digne de quelque confidération. Il paroît que du tems que Tfchingis formoit fa puiffante monarchie, peut-être même auparavant, ils chercherent un refuge dans les pays mon-

tueux & sauvages, situés au nord du lac Baïkal, que le plus grand nombre d'entr'eux habitent encore aujourd'hui. Et même en supposant qu'ils n'eussent pas pu se soustraire aux armes victorieuses du conquérant; il y a du moins grande apparence que dès que la monarchie Mongole eut établi son siege à la Chine, & que les tribus qui rodoient dans les contrées éloignées eurent commencé à se séparer, les Burætes ne tarderent pas à se mettre en liberté. Actuellement ils sont tous, en vertu du traité de limites conclu avec la Chine, sous la domination de la Russie, & composent la plus nombreuse des nations païennes du gouvernement d'Irkutzki, où ils sont partagés en quantité de petites tribus. On assure que leur nombre monte à 32000 hommes payant capitation, indépendamment de quelques autres petites tribus qui se sont établies aux environs d'Udinskoi Ostroy dans le cercle de Krasnojarski, appartenant au gouvernement de Tobolsk. Mais venons à ce qui concerne les Kalmoucs en particulier.

Autant il est difficile d'établir d'après les traits du visage, parmi les nations Européennes, dont il s'est fait tant & de si fréquens

mêlanges, des signes caractéristiques propres à les faire distinguer sans peine, autant est-il aisé, au contraire, de distinguer à la premiere vue les principales nations Asiatiques, qui se mêlent rarement par les mariages. Mais entre tous les peuples de l'Asie, il n'en est aucun où cette distinction soit aussi marquée que chez les Mongoles. On peut même dire, abstraction faite de la couleur, qu'elle est aussi caractérisée, & que leur physionomie forme une exception aussi forte dans les physionomies humaines ordinaires, que celles des negres d'Afrique. On sait que cette conformation particuliere se manifeste sur-tout très-sensiblement dans le contour du crâne des Kalmoucs. Mais les Mongoles proprement dits & les Burætes ont une si grande conformité avec ceux ci, tant à l'égard de ces marques distinctives qu'à l'égard de toute leur constitution corporelle, ainsi que dans leurs mœurs & leur économie, qu'il y a peu de choses à dire sur le compte d'une de ces nations, qui ne puissent s'appliquer à l'autre.

Les Kalmoucs sont en général d'une taille moyenne, il est même rare de trouver parmi eux des hommes d'une haute stature; mais

les femmes sur-tout sont pour la plupart fort petites, & ont les traits assez délicats. Ils ont tous les membres bien conformés, & l'on en voit très-peu qui aient des défectuosités contractées dans l'enfance. Aussi l'éducation de leurs enfans, qui est abandonnée à la seule nature, ne peut-elle former que des corps sains & bien constitués. Le seul défaut de conformation assez commun parmi eux, ce sont les cuisses & les jambes un peu arquées; ce qui vient de ce que dès le berceau, leurs enfans sont toujours assis à califourchon sur une espece de cuiller, & que dès qu'ils savent marcher, il faut qu'ils s'accoutument, dans leurs changemens de demeure, à voyager à cheval. On ne voit presque point de personnes grasses parmi le peuple; les plus riches même & les plus distingués, qui menent néanmoins une vie très-oisive, & chez qui regne l'abondance en toutes choses, n'ont jamais un embonpoint excessif; au lieu que chez les Kirgises & les autres Tartares nomades, dont le genre de vie ne differe en rien de celui des Kalmoucs, il y en a beaucoup qui deviennent si gros, que leur embonpoint les prive de la faculté d'agir librement. Les Kalmoucs ont de nature la peau

du

du visage & du corps assez blanche, au moins tous leurs enfans ont-ils cette couleur dans leur premiere jeunesse; mais c'est à la coutume reçue chez le bas peuple, de laisser aller leurs enfans mâles absolument nus, soit à l'ardeur du soleil, soit dans l'athmosphere enfumé de leurs huttes de feutre, jointe à l'habitude où sont les hommes adultes de dormir pareillement nus & couverts seulement de leur haut-de-chausse, qu'il faut attribuer cette couleur d'un brun jaunâtre qui les caractérise. Les femmes, au contraire, ont souvent le corps très-blanc; & parmi celles d'un certain rang, on trouve des visages délicats, dont la blancheur est encore relevée par le noir éclatant de leurs cheveux, en quoi elles ressemblent parfaitement, ainsi que par la conformation de leurs traits, aux peintures chinoises.

La physionomie qui distingue généralement tous les Kalmoucs, est assez connue, même chez les étrangers. À en juger par les relations qu'en ont données quelques voyageurs, on seroit tenté de croire que les visages de tous les Kalmoucs, sans distinction, sont tout ce qu'il y a de plus difforme & de plus effroyable. Il faut avouer qu'il y en a

dans le nombre, qui ſont tels en effet; mais en général la phyſionomie de tous les peuples Mongoles offre quelque choſe d'ouvert, & qui annonce un caractere calme, franc & ſocial. On voit même tant parmi les hommes que parmi les femmes, quantité de viſages arrondis & agréables, & dans le nombre de ces dernieres des beautés dont les traits ſeroient aſſez ſéduiſans pour s'attirer des adorateurs dans celles de nos villes d'Europe, où l'on eſt le plus difficile. Les traits caractériſtiques de tous les viſages Kalmoucs & Mongoles, ſont des yeux dont le grand angle placé obliquement en deſcendant vers le nez, eſt peu ouvert & charnu; des ſourcils noirs, peu garnis & formant un arc fort rabaiſſé; une conformation toute particuliere du nez, qui eſt généralement camus & écraſé vers le front; les os de la joue ſaillans; la tête & le viſage fort ronds. Ils ont encore ordinairement la prunelle fort brune, les levres groſſes & charnues, le menton court, & les dents très-blanches, qu'ils conſervent belles & ſaines juſques dans la vieilleſſe. Enfin leurs oreilles ſont généralement toutes énormément grandes & détachées de la tête. Tous ces caracteres ſont plus ou moins ſen-

ſibles chez tous les individus, & ſont ſouvent complétement raſſemblés dans un ſeul. Mais il eſt très-remarquable que le mélange du ſang Ruſſe & Tartare avec le ſang Kalmouc & Mongole, qui a principalement lieu, même par mariage, dans cette étendue de pays ſituée au midi du lac Baïkal, produiſe communément des enfans d'une très-agréable & ſouvent même d'une très-belle phyſionomie, ſoit que ce mélange ſe ſoit fait du côté du pere ou du côté de la mere (*); tandis qu'au contraire les enfans d'origine Kalmouque ou Mongole, ont dans le premier âge, & ſouvent juſqu'à leur dixieme année, des viſages très-difformes, fort bourſoufflés, avec un air cacochyme; ce n'eſt qu'après qu'ils ont paſſé cet âge, que leurs traits prennent en grandiſſant une forme plus réguliere. Il ne faut point au ſurplus caractériſer la beauté dans ce pays-ci, d'après les idées reçues en Europe; car les Kalmoucs

(*) Ce fait prouve ſinguliérement ce que M. de Buffon a dit en faveur de l'utilité du croiſement des races pour ſe procurer de belles eſpeces, *& vice verſâ*. Plus l'on étudiera l'hiſtoire naturelle de l'homme & des animaux, plus on ſera convaincu de la vérité des principes que ce grand naturaliſte a établis ſur ce point important.

accordent en général le prix de la beauté aux physionomies qui possedent au plus haut degré les caracteres affectés à leur nation, & que nous sommes disposés à regarder comme une difformité.

Quant à la couleur noire des cheveux, qui se manifeste déjà chez les enfans au moment qu'ils voient la lumiere, les observations que M. Pallas a faites lui-même relativement à cet objet, ne lui ont jamais procuré une seule exception, ni même la moindre diminution de nuance vers le châtain clair. On lui a pourtant cité de bonne part un exemple d'une petite fille Kalmouque âgée de cinq ans, qui avoit des cheveux entiérement blonds, quoique tous les traits de son visage fussent absolument Mongoles; & différentes personnes l'ont assuré, qu'on voyoit aussi parmi eux des individus à cheveux châtains. M. Pallas a bien vu aussi quelques Burætes qui avoient des cheveux de cette derniere couleur; mais de pareils exemples sont si rares qu'on ne sauroit les mettre en considération. Même les enfans qui naissent d'un mariage contracté entre un Russe & une femme Buræte, ont pour la plupart les cheveux extrêmement noirs, & tiennent

en ce point de leur mere, ainſi que pour les traits du viſage.

Chez toutes les nations Mongoles, les hommes ont beaucoup moins de barbe qu'ils n'en ont parmi nos nations Européennes; & parmi les Tartares, elle leur vient auſſi beaucoup plus tard. Les Kalmoucs ſont encore les plus barbus de tous, quoiqu'ils aient en général la barbe fort claire & très-chétive. Ils ne laiſſent croître pour l'ordinaire qu'une petite mouſtache, & quelques-uns ſeulement une petite treſſe au-deſſous de la levre inférieure. Il n'y a que les vieillards, ſur-tout parmi les moines & les gens d'égliſe, qui laiſſent venir, outre les mouſtaches & la petite treſſe au-deſſous de la levre, les poils clair-ſemés qui leur pouſſent au menton & au col; ils arrachent ou raſent le reſte. Il en eſt très-peu qui aient beaucoup de poil ſur le reſte du corps, & les meres tâchent de les extirper chez leurs enfans dans leur jeuneſſe.

Tous les peuples paſteurs ne le cedent guere du côté de la perfection de quelques-uns de leurs ſens corporels aux peuples entiérement ſauvages & iſolés, qui ne vivent que de la chaſſe. Les Kalmoucs ont particu-

liérement l'odorat très-subtil, l'ouie très-fine, & la vue extraordinairement perçante. Cette subtilité d'odorat leur est sur-tout très-utile dans leurs expéditions militaires, pour sentir de loin la fumée d'un feu, ou l'odeur d'un camp, & se procurer soit du butin, soit quelque bon quartier. Il y a quantité de ces Kalmoucs qui sauront vous dire, en mettant le nez à l'ouverture du terrier d'un renard ou de tout autre quadrupede, si l'animal s'y trouve ou non. L'ouie les avertit à une distance bien plus considérable encore, du bruit de chevaux qui marchent, des lieux où l'ennemi peut se trouver, de ceux où ils pourront rencontrer un troupeau ou même quelque piece de bétail égarée; il leur suffit pour cela de se coucher ventre à terre, & de coller une oreille contre le gazon. Mais rien n'est plus étonnant que la perspicacité de la vue de la majeure partie des Kalmoucs, & l'éloignement extraordinaire dans lequel ils apperçoivent souvent de fort petits objets, la poussiere que des bestiaux ou des cavaliers font lever, & autres pareils objets; tout cela d'une place très-peu élevée, dans des steppes immenses, absolument plates, & quoique les ondulations toutes particulieres de leur

surface, & les vapeurs qu'on voit distinctement circuler au-dessus du sol, lorsque le tems est serein, & dans les grandes chaleurs, augmentent encore la difficulté de la chose. Les Kalmoucs, les Kirgisiens, & même les Russes, dans les contrées désertes de l'empire, sont également exercés à suivre & à juger une piste à la simple vue.

Le caractere des Kalmoucs s'est présenté dans bien des points à notre voyageur, sous un aspect beaucoup plus avantageux qu'aux voyageurs qui les ont décrits avant lui; & ces peuples possedent, du moins selon lui, bien des bonnes qualités qui leur donnent une grande supériorité sur les Tartares nomades. Une certaine sagacité naturelle, la sociabilité, l'hospitalité, l'empressement à rendre service, la fidélité envers leurs souverains, beaucoup de curiosité, & une certaine vivacité accompagnée d'enjouement qui n'abandonne même presque jamais les plus misérables & qui les distingue des phlegmatiques Kirgisiens, forment le beau côté de leur caractere. Leurs défauts principaux sont, en revanche, l'incurie, la légéreté, le manque de vrai courage; en outre, la crédulité, la méfiance, un penchant décidé &

autorisé par la coutume pour l'ivrognerie, ainsi que pour l'amour; mais plus que tout cela une grande subtilité, dont ils n'abusent que trop fréquemment. Le goût de l'oisiveté est commun & naturel, sur-tout chez les hommes, à toutes les nations Asiatiques, qui menent un genre de vie exempt d'assujettissement, & privé d'activité; mais il existe moins sensiblement chez les Kalmoucs, à cause de leur vivacité naturelle, & ne met point obstacle à leur inclination à rendre service. Ceux d'entr'eux qui exercent quelque petite profession, ou que leur pauvreté réduit à se louer aux Russes, soit pour le travail, soit pour la pêche, sont même très-laborieux & infatigables. Ils sont fort modérés dans le dormir, se couchant tard & se levant avec le soleil. Se livrer au sommeil pendant le jour, à moins qu'on ne soit ivre, est regardé chez eux comme une chose déshonorante. Mais leur extrême mal-propreté ne sauroit ni se dissimuler ni se pardonner, & provient bien plutôt de leur éducation, de la saleté attachée à la profession de pâtre, & de légéreté, que de paresse: car les femmes Kalmouques sont d'ailleurs infatigables dans tout ce qui concerne les travaux

domeftiques ; & c'eft autant à caufe de cette bonne qualité que pour la fenfualité, que les Kirgifiens font fort empreffés à les enlever, auffi fouvent que l'occafion de faire un pareil butin leur eft offerte.

Pour ce qui concerne les facultés de l'ame chez les Kalmoucs, ainfi que chez leurs freres, ces peuples ont, malgré tout ce qui leur manque du côté de l'éducation & des lumieres, beaucoup de bon fens naturel, une excellente mémoire, & une grande aptitude à tout apprendre. Ils apprennent entr'autres le ruffe avec une grande facilité, & le prononcent fort bien, en quoi ils ont une grande fupériorité fur les Chinois. Il feroit très-aifé de les civilifer, fi leur pétulance & leur maniere de vivre n'y apportoient de très grands obftacles. Et c'eft précifément à cette même fource qu'il faut attribuer le peu d'effet que firent fur ces hordes libres & errantes, du tems que la Chine fut foumife aux Mongoles, & l'exemple des Chinois civilifés, mais efclaves, & les fages difpofitions des empereurs Mongoles, pour éclairer le peuple où leur maifon avoit pris fon origine. Le nom feul de *Kital*, que les Mongoles affectent de donner aux Chinois, & qui fignifie valet, femble

déjà manifester sous quel point de vue les premiers envisagent l'assujettissement à l'ordre civil. On remarque, malgré tout cela, chez les Kalmoues, & plus encore chez les Mongoles qui suivent la religion du Lama, que d'une part la fréquentation des Chinois, & de l'autre les soins des prêtres Tanguts ont rendu leurs mœurs infiniment plus douces que celles qu'on voit régner chez les Burætes, attachés aux superstitions des Schamans, & chez lesquels on peut encore retrouver l'image fidelle de ce que leurs freres ont été ci-devant.

Quoique les Kalmoucs soient généralement d'un tempérament sanguin & colérique, ils vivent plus amiablement entr'eux, qu'on n'auroit lieu de s'y attendre de la part d'un peuple qui mene une vie aussi indépendante. Rarement ils en viennent aux coups, même dans la boisson, & leurs querelles ne sont presque jamais ensanglantées. Il est très-peu question de meurtre parmi eux, quoique leur colere ait quelque chose de féroce. Il paroît que la morale de leur religion, toute idolâtre qu'elle est, a su modifier leur naturel à cet égard, puisqu'en conséquence de ses dogmes sur la transmigration des ames,

tout meurtre exercé tant ſur les hommes que ſur les animaux, eſt regardé chez eux comme un péché capital.

Les Kalmoucs ſont affables envers tout le monde, & ſi ſociables, qu'il eſt bien rare qu'un voyageur en apperçoive un autre, même à une diſtance de pluſieurs werſts, ſans aller vers lui pour le ſaluer & s'informer de l'objet de ſon voyage. Lorſqu'un corps de Kalmoucs raſſemblés en voient de loin un ſeul ou un petit nombre, il eſt d'uſage qu'il s'en détache un de la plus groſſe troupe, & qu'il aille ſe porter au galop ſur l'éminence la plus prochaine, d'où il fait ſigne, en agitant ſon bonnet, à celui ou à ceux qu'ils ont apperçus, de ſe rendre auprès de lui. Lorſque vous ne vous rendez point à cette invitation, vous êtes regardé comme un ennemi ou comme un voleur, & ſouvent pourſuivi comme tel (*). Ils ſe lient volontiers

(*) Cet uſage qu'on attribue ici à un mouvement de bienveillance, nous paroît plutôt l'effet de leur curioſité, paſſion qui doit être aſſez naturelle à des peuples paſteurs. Nous avons trouvé la même choſe à peu près chez les pâtres de l'isle de Corſe, & nous ſommes très-certains qu'il n'y entroit aucun autre motif que la pure curioſité : ce qu'on pouvoit aiſément inférer de la nature des queſtions dont ils nous fatigoient. *Note du rédacteur françois.*

d'amitié; mais leurs liaiſons ne ſont point abſolument déſintéreſſées; car chez eux recevoir & donner des préſens, en eſt un des points les plus eſſentiels. Mais il ne faut auſſi qu'une bagatelle pour obtenir d'eux toutes ſortes de ſervices; & ils ne ſont jamais ingrats, pour peu qu'ils ſoient en état de ſe rendre utiles à leurs bienfaicteurs. L'adverſité ne ſauroit abattre leur courage, ni altérer leur humeur; & l'on ne verra jamais un Kalmouc mendier, fût-il dans la plus grande miſere; il aimera mieux tâcher d'attraper de côté & d'autre de quoi ſe ſubſtanter; & lorſqu'il ne lui reſte plus d'autre moyen pour vivre, il finit par aller ſe louer à quelque riche particulier de ſa nation, ou à quelque Ruſſe, ſoit en qualité de pâtre, ſoit pour la pêche, ſoit pour tout autre genre de travail auquel il peut être propre. On en voit auſſi très-peu parmi les riches, qui ſe targuent de leurs richeſſes; & s'il s'en trouve, ils ne montrent aucun mépris pour les pauvres de leur nation, quoique les petits ſe rendent très-officieux à l'égard des riches & des puiſſans, & que ceux-ci ſoient toujours environnés d'un eſſaim de cliens oiſifs.

Il n'eſt rien de plus fondé en raiſon que

l'exercice de l'hoſpitalité qui s'eſt introduite chez tous les peuples nómades ; elle eſt de la plus grande utilité pour ceux d'entr'eux qui voyagent à travers ces déſerts ; & chaque individu qui l'exerce peut compter d'en éprouver à ſon tour les avantages, en quelques lieux qu'il ſe rende. Un Kalmouc fourni d'un cheval, d'habits & d'armes, peut errer d'un lieu à l'autre pendant trois mois entiers, ſans prendre avec ſoi ni argent, ni proviſions. Par-tout où il arrive, il trouve, ou des parens éloignés, ou des amis auxquels il ſe trouve lié par les nœuds de l'hoſpitalité, qui lui font l'accueil le plus obligeant, & qui le régalent de tout ce qu'ils ont de meilleur ; ou bien il va ſe loger dans la premiere hutte d'un inconnu, qui ſe trouve ſur ſon chemin ; & à peine y eſt-il entré, qu'on vient lui préſenter de bon cœur tout ce dont il a beſoin. Tout étranger, de quelque nation qu'il ſoit, ne manque jamais d'être bien reçu chez un Kalmouc, & cet étranger peut compter que, du moment qu'il s'eſt mis ſous la ſauve-garde de celui qui l'a reçu, il ne lui ſera pas détourné le moindre de ſes effets ; car voler un hôte eſt regardé chez les Kalmoucs comme

le plus flétrissant de tous les délits. Lorsque le maître de la maison prend son repas en présence d'autres personnes qu'il ne croit pas d'un rang au-dessus du sien, il commence, à la vérité, par se servir le premier, lui & sa famille, & ce qui reste se partage ensuite entre tous les assistans. S'il omettoit un d'entr'eux, cette omission seroit un affront insigne, qui ne manqueroit guere d'avoir des suites. On ne souffre pas qu'un hôte paie son écot, & celui qui le permettroit seroit souverainement blâmé. Du reste, ils se font un plaisir de se partager les uns aux autres tous les objets de consommation journaliere, & ne gardent rien pour eux seuls. Lorsqu'ils fument du tabac, la pipe circule continuellement de l'un à l'autre. Un d'entr'eux reçoit-il quelque présent, soit en tabac, soit en fruits, soit en quelqu'autre comestible, il ne manque pas d'en faire scrupuleusement part à tous ceux qui l'acccompagnent, lors même qu'ils sont d'une condition beaucoup au-dessous de la sienne; & il en usera de même à l'égard des boissons. Lorsqu'une famille a ramassé une quantité de lait suffisante pour en faire de l'eau-de-vie, on invite tout le voisinage à venir aider

à consommer ce bienfait de la Providence. Mais en revanche, ils sont beaucoup plus chiches de leurs autres effets, & sur-tout de leur bétail, & n'en donnent pas volontiers, à moins que ce ne soit dans l'espoir d'un autre présent en retour, par un acte de reconnoissance, ou en faveur de quelque parent qui auroit eu le malheur de perdre le sien, soit par mortalité, soit par quelque pillage de la part de l'ennemi ; & tout homme qui essuie un pareil désastre ne manque jamais d'être secouru très-fraternellement. On pourroit peut-être aussi regarder comme un trait de l'hospitalité des Kalmoucs la très-grande facilité avec laquelle ils abandonnent leurs femmes à leurs connoissances, & en général leur peu de penchant à la jalousie. Ils en sont si peu susceptibles, qu'on ne cite parmi eux aucun exemple d'adulteres immolés à la jalousie d'un époux offensé ; tandis que ces mêmes exemples sont assez fréquens parmi les nations Tartares.

Quelle que soit la réputation que les Kalmoucs se soient acquise, & certainement à juste titre, d'être fort adonnés au vol, ils ne s'adressent néanmoins que très-rare-

ment à leurs pareils, à moins qu'il n'exiſte quelqu'inimitié ouverte entre des Uluſſes ou familles. Même la plupart des rapines qu'ils exercent hors de chez eux, & ſur leſquelles il ſeroit difficile de les juſtifier, ſont fondées, pour la plupart, ſur des haines ou des vengeances nationales; ils ne commettent d'ailleurs pas volontiers de pareils actes à force ouverte, & préferent d'y employer toute la ruſe qui leur eſt naturelle. Il faut encore avouer à l'égard des Kalmoucs, que ce ſont ceux qui vivent auprès des princes & dans les camps, où ils tiennent leur cour, & enſuite les prêtres, qui font voir le plus de cupidité & d'aſtuce; tandis que le bas peuple, ſatisfait des douceurs de la vie paſtorale, coule ſes jours dans une innocente ſimplicité, & ne ſe livre au vol que par néceſſité, ou lorſque leurs ſupérieurs les y conduiſent & leur en donnent l'exemple.

Les Kalmoucs ſurpaſſent quantité d'autres nations, en fidélité pour leur ſouverain légitime. Ils endurent de leur part toutes ſortes d'oppreſſions, & ſe révoltent très-difficilement, à moins qu'un des fils ou des héritiers préſomptifs de leur injuſte maître ne

ne se mette à la tête du parti; mais s'ils appartiennent à un prince qui ne le soit pas devenu par droit de succession, ils sont très-aisés à soulever. Ils honorent l'âge avancé, ils ont de la déférence pour les ordres des vieillards, & sont toujours disposés à leur rendre service. Lorsque de jeunes gens voyagent avec des hommes beaucoup plus âgés qu'eux, on les voit s'empresser à prendre sur eux le soin de la cuisine, du bétail, &c. Ils en usent de même au logis; & dès qu'ils sont parvenus à l'adolescence, ils déchargent volontairement leur pere des soins du troupeau. Il faut encore ajouter à leurs bonnes qualités celle d'être extraordinairement discrets, sur-tout en des choses qui concernent leur souverain ou leur nation, ou qui sont recommandées à leur discrétion par leurs prêtres, pour lesquels ils ont une obéissance aveugle.

L'habillement des hommes chez les Kalmoucs consiste ordinairement en une robe de dessus, qui leur descend jusqu'au gras de jambe, avec des manches longues, fort larges par le haut, & très-justes vers le poignet; ces robes sont ou de drap ou d'étoffe de coton: plus en une ou plusieurs légeres

tuniques de deſſous, qu'ils mettent les unes ſur les autres; elles ſont de cotonnade, ou de damas, ou d'autres étoffes de ſoie, ne leur deſcendent que juſqu'au bas de la cuiſſe, ont des manches étroites, ſe ferment ſur l'eſtomac avec de petits boutons, & ſe ſerrent autour du corps avec une ceinture, quelquefois en y comprenant la robe de deſſus, quelquefois en la laiſſant flotter; ceux qui ſont aiſés portent encore par-deſſus une chemiſe très-courte qui ne leur deſcend guere au-deſſous des hanches; cette chemiſe eſt entiérement ouverte, & croiſe par-devant: enfin, en de grandes culottes qui leur vont juſqu'aux bottines ou brodequins, & qui ſont faites de toile ou de cotonnade. Les pauvres ſe contentent de culottes de peau, n'ont point de chemiſes, mettent leurs peliſſes ſur la peau nue, & portent le même habillement en hiver & en été; avec cette ſeule différence, qu'ils en tournent le poil en-dehors, lorſqu'ils ont trop chaud.

Les riches doublent leurs peliſſes d'hiver de peaux d'agneaux morts dans le courant de l'hiver, & même de fourrures plus précieuſes. Ces peliſſes ont la même coupe que

leurs robes de dessus, & sont recouvertes de pareille étoffe. Leurs prêtres choisissent de préférence la peau de renard, à cause que le renard & la couleur jaune sont regardés comme sacrés parmi eux. Les gens du commun emploient généralement des peaux de mouton grossieres, & à vil prix. On se sert encore chez eux de pelisses faites de peaux de jeunes poulains, qui, lorsqu'elles sont de bête d'un âge très-tendre, toutes noires, ou d'un brun foncé, sans aucun mélange, valent jusqu'à cinquante roubles & au-delà; on les garnit aux coutures des manches & des épaules, avec des passemens faits de la criniere des mêmes animaux. Ceux du peuple font des pelisses pareilles des peaux d'été des chevres des steppes, *Saïga*.

Dans l'habillement des femmes, les larges culottes sont pareilles à celles des hommes, & la chemise ne differe de celle de ces derniers qu'en ce qu'elle se ferme autour du cou, & s'y boutonne très-serrée. Leur robe est plus longue, d'une étoffe plus légere, & d'une qualité supérieure, mieux travaillée, & les manches plus justes. Elles passent encore par-dessus, particuliérement quand

elles sortent, un long surtout sans collet & sans manches, & toujours d'une étoffe plus belle, & volontiers brodée sur tous les bords en diverses couleurs éclatantes ; elles la retroussent fort haut par-derriere, & la boutonnent par-devant. Ce surtout ne s'arrête jamais avec la ceinture. Les femmes de distinction le font faire en étoffe d'or ou d'argent, & jettent en hiver, par-dessus leurs épaules, lorsqu'elles se mettent en grande parure, une longue pelisse d'une fourrure légere & précieuse, couverte d'une étoffe de soie, sans passer les bras dans les manches. Lorsqu'ils voyagent, tant les hommes que les femmes, ils portent de ces surtouts en drap par-dessus leurs habits, ou une pelisse, & arrêtent alors le tout avec leur ceinture. Les filles s'habillent absolument comme les hommes ; elles portent seulement des étoffes plus légeres, & mettent un peu plus de recherches dans la façon. La coëffure est la seule chose par laquelle on puisse les distinguer des jeunes garçons & des femmes mariées.

Les hommes ont généralement la tête rasée ; ils laissent seulement, un peu derriere le sommet de la tête, tout au milieu

de la partie chevelue, une place ronde garnie de longs cheveux, qui se nattent d'ordinaire en une tresse; mais lorsque ce sont des personnes distinguées, & sur-tout des jeunes gens, en deux ou trois tresses. Ce genre de coëffure, en usage dans les tribus Mandschoures & Tunguses, a aussi été adopté par les Chinois, depuis qu'ils ont été subjugués la derniere fois par les Mandschoures; & les vaincus se sont conformés au costume de leurs vainqueurs. Il y a des jeunes gens qui laissent, outre cela, croître en rond autour de la tête, un peu au-dessous de la tresse, des cheveux longs d'une palme; ils ne les nattent point, & cette chevelure ronde porte le nom de *Schalba-Tebbek.*

Ils rasent la tête à leurs petits garçons dès leur plus tendre enfance, & entretiennent au contraire, avec le plus grand soin, les cheveux de leurs petites filles, dès qu'elles commencent à grandir; & dans leur douzieme ou quatorzieme année, qui est le tems auquel le sexe Kalmouque entre ordinairement dans l'âge nubile, on natte aux jeunes personnes tous leurs cheveux de derriere en une seule tresse, qui part du

ſommet de la tête, & ceux des deux faces en autant de petites treſſes que l'on veut, ou que l'on peut, pour les faire pendre ſur le dos & ſur les épaules. Elles les relevent quelquefois, mais plus rarement, autour de la tête. Les pendans d'oreilles ſont fort en uſage parmi elles, & toutes les femmes, ſur-tout celles qui ne ſont pas mariées, ſe fardent beaucoup, & ſe ſervent du vermillon qui leur eſt apporté par les marchands qui viennent trafiquer dans leurs habitations.

Ils ne laiſſent pas courir leurs filles toutes nues dans leur tendre enfance, ainſi que cela ſe pratique ordinairement pour les jeunes garçons; mais ils leur font porter tout au moins une petite tunique de deſſous. Les jeunes garçons, au contraire, même lorſqu'ils ſont adultes, ſe tiennent volontiers, lorſqu'ils ſont aſſis dans leurs huttes, nus juſqu'à la ceinture, pour peu que le froid le leur permette, & ſe couchent de même pour dormir. Les hommes & les femmes portent tous des bottines ou brodequins, que ces dernieres, & même les hommes du commun, ſe font ordinairement eux-mêmes. Ils achetent tout le cuir

qu'ils emploient pour cela, des Ruſſes. Les perſonnes de diſtinction portent de préférence des brodequins de marroquin ou de cordouan rouge, & en ornent le pied d'une eſpece de broderie de peau de cheval chagrinée. Aucun Kalmouc ne porte des bottines jaunes, pour ne point profaner cette couleur. Leurs bonnets ont différentes formes; il y en a qui ſe portent indifféremment par les deux ſexes, & d'autres qui ſont affectés à chaque ſexe en particulier: le fond du bonnet eſt pour l'ordinaire de drap jaune, & tous ceux qui ſont en état d'en faire la dépenſe, portent ſur le plat du bonnet une houppe de ſoie torſe de couleur rouge; que les filles Kalmouques rendent très-élégantes. C'eſt auſſi ſur ces bonnets qu'elles étalent toute leur adreſſe dans la broderie. Ceux qui n'ont pas la faculté de ſe procurer une houppe, ſont au moins obligés de placer au milieu du plat du bonnet une petite piece de drap rouge, ou de quelqu'autre étoffe de cette couleur. Cette marque rouge, ou la houppe jointe à la couleur jaune du bonnet, conſtitue le ſigne auquel on peut reconnoître ceux qui profeſſent la religion du Lama en Orient; & même les

Buchares qui font fous la domination Chinoife, en font ufage afin de trouver un meilleur accueil & plus de fûreté chez les Mongoles. Nous épargnerons à nos lecteurs la defcription de toutes les différentes formes de ces bonnets. Ils font pour la plupart rembourrés de laine comme un bourrelet, bordés de fourrure, & de couleur jaune ou rouge. Les plus diftingués de notre fexe & les prêtres portent en été une efpece de chapeau rabattu contre le foleil. Il eft fait de feutre recouvert, ou d'une étoffe de foie ou de coton mife en double & foutenue par des fils-de-fer. Comme leurs différentes coëffures affectent toutes la couleur facrée, les Kalmoucs ont grand foin de ne jamais les pofer par terre. Ils font auffi dans l'habitude de les enfoncer de maniere à replier leurs oreilles en-deffous : c'eft là ce qui fait qu'ils les ont tous fi fort détachées de la tête ; & comme elles font déjà de leur nature extraordinairement grandes, on ne peut rien fe figurer de plus frappant. Ces oreilles fi démefurées, communes à tous les peuples Mongoles, le font auffi aux Chinois ; auxquels cette parité de conformation les fait fort reffembler.

Les habitations movibles des Kalmoucs, font ces mêmes huttes de feutre, à toit en forme d'entonnoir, en usage chez tous les nomades Asiatiques, qui tous, excepté les Tartares du Caucase, leur donnent la même structure. L'invention, réellement très-ingénieuse, de ces tentes vient certainement de l'Asie orientale, & il est très-vraisemblable qu'elle est due aux peuples Mongoles. Comme elles se démontent entiérement & peuvent être pliées en un petit volume, elles leur sont très-utiles, & conviennent parfaitement à la vie toujours ambulante de ces peuples, chez qui d'ailleurs l'usage des chariots ne s'est point encore introduit. La carcasse ou cage de ces huttes, & les feutres dont ils sont couverts, quoiqu'on fasse ces derniers aussi légers que possible, tant pour en diminuer le poids que pour empêcher qu'elles ne se coupent lorsqu'elles viennent à geler, tandis qu'elles sont encore toutes pénétrées d'humidité, ne laissent pas d'être encore assez pesantes pour que les plus petites de ces habitations ne fassent la pleine charge d'un chameau, ou de deux boeufs de somme; mais la capacité de ces huttes, leur chaleur en hiver, la solidité

avec laquelle elles résistent à toutes les tempêtes, à la pluie & à l'humidité, compensent bien cet inconvénient. Le bois dure bien des années; & quoique le feutre commence à se trouer dans la seconde, les gens du commun, qui ne regardent pas comme une honte de les avoir recousues & rapiécetées, les font durer beaucoup au-delà.

La hutte de feutre des Kalmoucs, ou *kybitka*, ainsi que les Russes les appellent, consiste d'abord en un clayonnage de quatre, six, jusqu'à huit pieces, dont chacune est composée d'une trentaine de branches d'osier d'un pouce de diametre, & enlacées l'une dans l'autre d'une maniere movible, sous la forme d'un filet; de sorte que chacune de ces pieces qui présente, lorsque les barreaux en sont écartés, un grillage d'un peu plus de six pieds de long, sur environ cinq pieds de haut, peut être tellement resserrée que tous les barreaux s'en trouvent exactement réunis. Ces barreaux sont percés à l'endroit où ils se croisent; une courte courroie de cuir rouge, car des pointes de fer se rouilleroient bien vîte, passe au travers de ces trous, & contient ces barreaux très-fermes l'un contre

l'autre, au moyen d'un nœud qui se trouve à chaque extrêmité de la courroie, qui doit être bien tendue, ce qui n'empêche pas que le tout ne soit movible. Lors donc que l'on veut dresser la hutte, on écarte les barreaux de ces especes de grillages, on les dispose en ligne circulaire, & on les fixe l'un à l'autre là où elles se touchent, avec des cordes de crin, ou des sangles faites de laine. On place à l'endroit où doit être l'entrée, un cadre garni de deux petites portes movibles, & lié aux grillages. Il part aussi de ce cadre une large & forte sangle bien tendue, qui embrasse la totalité du clayonnage, & qui est destinée à en mieux assujettir les parties l'une à l'autre, & à les contenir dans une forme bien ronde. Alors on éleve au-dessus de ce clayonnage, un couronnement qui consiste en deux cercles ou cerceaux un peu séparés l'un de l'autre, afin de pouvoir passer entre deux les branches d'osier destinées à former le toit, ou bien ils sont percés de trous propres à recevoir ces mêmes branches. Cette couronne qui doit servir de cheminée, est portée d'abord sur trois de ces longs bâtons d'osier seulement; ensuite on place successivement tous les autres qui doivent former le

toit, en les faiſant paſſer par en-haut entre les deux cerceaux, ou entrer dans les trous qu'on y fait quelquefois, & en les aſſujettiſſant par en-bas après les montans des claies avec de petites courroies de cuir. Le nombre de ces bâtons formant le toit, ſe regle ſur celui des montans des claies; & il eſt indiſpenſable d'en employer le même nombre, tant pour porter le poids des feutres, que pour donner une conſiſtance ſolide à ce toit conique. Toute cette carcaſſe reçoit pour l'ordinaire quelques couches d'une couleur compoſée de marne rouge, ou d'ochre calciné qu'on broie avec une décoction de poiſſon, ou de l'eau de colle.

Cela fait, on garnit la hutte de ſes feutres, & l'on place d'abord tout autour du clayonnage les feutres qui doivent ſervir de murailles, & qui, pour tenir plus chaud, montent aſſez haut pour croiſer de la largeur d'une demi-aune, & même d'une aune entiere, les feutres du toit. Les riches garniſſent auſſi leurs murailles en hiver d'un double feutre, ou bien ils entourent leurs huttes de nattes de paille qu'ils achetent des Ruſſes, ou de nattes de jonc fabriquées par de pauvres Kalmoucs; ils font tenir le tout par une corde

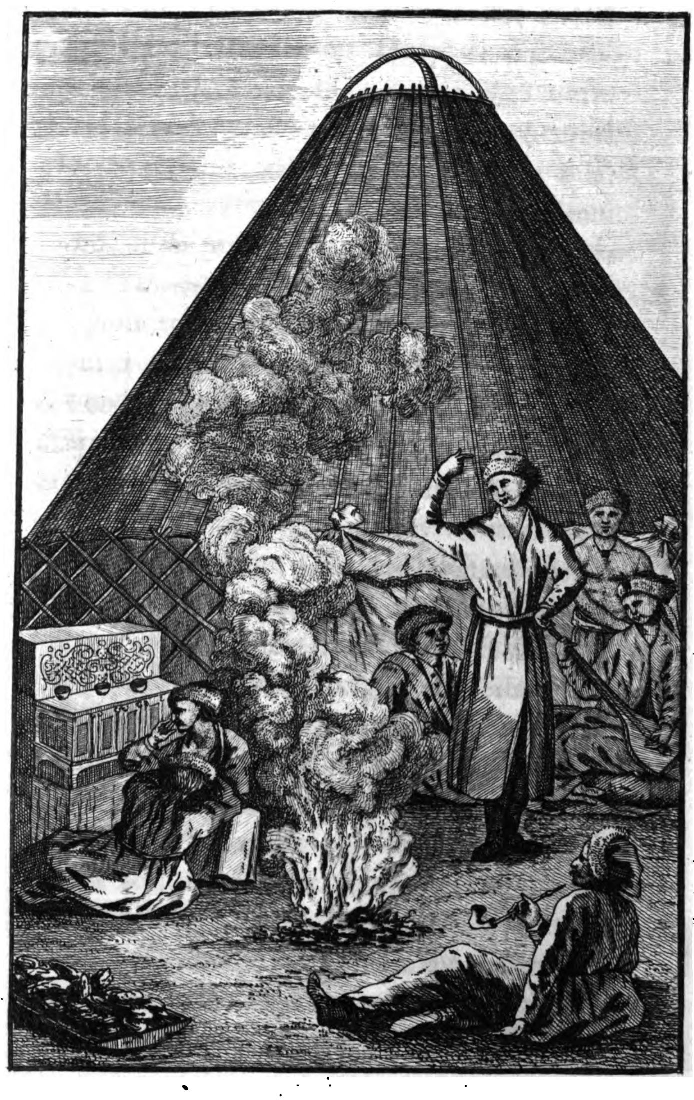
bien tendue, qui embrasse fortement la totalité de la muraille. Ils placent aussi au-devant de la porte un rideau ou portiere de feutre qui peut se relever, & qu'on pique en maniere de broderie, tant pour l'ornement que pour la solidité. Le toit de la hutte est composé de deux grandes moitiés ou manteaux, dont on a disposé & cousu les pans de maniere à les faire ajuster sur l'entonnoir. On les fait glisser, au moyen de longues perches, jusqu'au haut du toit, après lequel ils s'accrochent avec des attaches cousues aux manteaux. Ils mettent encore au-dessus du tout, un autre petit manteau qui se croise à la faveur de ses longues pointes, & qui couvre le sommet du toit autour de l'ouverture laissée à la fumée. Tous ces feutres du toit sont assujettis contre la carcasse avec des cordes de crin qui en font plusieurs fois le tour, & qui sont fortement liées à la corde qui entoure la muraille.

L'ouverture que forme le couronnement dont nous avons parlé, & qui est destinée à donner issue à la fumée, reste ordinairement libre; mais pour se garantir du vent & de la pluie, il est surmonté de deux arcs qui se croisent, & qui ne sont autre chose

que de deux menues branches d'ofier fixées dans la couronne même. On place par-deffus un morceau de feutre, du côté dont vient le vent ; & quand on veut fe procurer plus de chaleur, ou fermer tout accès à la pluie ou à la neige, on peut, avec ce même morceau de feutre, lorfque le feu ne brûle plus, boucher la totalité de l'ouverture, ce qui peut fe faire de l'intérieur de l'habitation, au moyen d'une perche. De cette maniere ces tentes de feutre, dont ils font tous en ufage, fans diftinction, depuis le prince jufqu'au moindre Kalmouc, & qui ne different entr'elles que par la grandeur & les embelliffemens du dedans, font paffablement chaudes en hiver, lors même qu'on n'y fait du feu qu'avec les excrémens defféchés des vaches & des chevaux, auxquels les Kalmoucs font obligés d'avoir recours, faute d'autres combuftibles, en quantité d'endroits des fteppes dépourvues de bois. Pour l'été, ces huttes font beaucoup plus fraîches que nos tentes lorfqu'on enleve les feutres qui tiennent lieu de murailles.

Pour l'ordinaire, la couche du maître eft placée en face de la porte, en-arriere du foyer. Ils ont des efpeces de chalits de bois

I.



fort bas. Les riches garnissent leurs lits de rideaux, & ils étendent à terre des tapis de feutre en guise de plancher. Aux deux bouts du lit sont placés en piles les coffres & les sacs applatis de cuir de Russie, où ils serrent leurs hardes & les autres effets ; chez les riches ces piles sont couvertes de tapis, ou tout au moins de feutres de différentes couleurs. Lorsqu'un Kalmouc possede une idole, il pose derriere le chevet de son lit celui dans lequel il la renferme, au haut d'une des piles dont nous venons de parler, & il met devant, de petites coupes sacrées de laiton, remplies d'eau, de lait, ou d'autres comestibles ; devant cette maniere d'autel, il enfonce en terre un tronc d'arbre, sur lequel il pose un bassin de fer, d'un volume plus considérable, destiné à recevoir une fois chaque jour les libations de toutes les boissons dont il use. Aux jours de fêtes, on pare l'idole, on allume des lampes, & l'on fait brûler des parfums devant elle. Au milieu de la tente il y a constamment, excepté chez les riches qui ont très-souvent des tentes particulieres à cet usage, un grand trépied de fer, sur lequel on fait cuire le manger dans de grands chauderons de fonte de

fer, dont les bords sont fort bas. Il se fond quantité de ces chauderons de toutes sortes de grandeurs, dans les fonderies de Russie & de Sibérie. A droite de la porte, se placent les grandes outres à lait, faites de peau de cheval, & d'autres ustensiles de ménage à l'usage des femmes.

Toutes les richesses des Kalmoucs & tous leurs moyens de subsistance consistent dans leurs troupeaux, que nombre d'entr'eux comptent par centaines & même par milliers de pieces de bétail. Un homme est regardé parmi eux, comme pouvant vivre de son revenu, lorsqu'il possede dix vaches avec un taureau, & huit jumens avec un étalon. Leurs troupeaux les plus nombreux sont les chevaux, les bêtes à cornes & les moutons. Les chameaux, qui sont trop long-tems & trop difficiles à élever, ne sauroient beaucoup se multiplier chez eux: ces animaux sont d'ailleurs trop délicats, & il n'y a guere que les riches & leurs prêtres qui en possedent. Leurs chevaux sont un peu plus petits que ceux des Kirgisiens; ils sont trop foibles pour tirer, & trop sauvages; mais ils ne le cedent à aucune autre espece pour la vélocité, & soutiennent très-bien la fatigue sous

ſous l'homme. On peut les faire galoper pluſieurs heures de ſuite ſans leur faire de tort, & ils ſe paſſent fort bien, quand la néceſſité le demande, deux fois vingt-quatre heures de boire. Ils ont un petit ſabot fort dur, & peuvent être montés en tous tems ſans être ferrés. Ils abandonnent ces animaux abſolument à la nature, dans ces pays où quantité de chevaux ſauvages vivent & ſe perpétuent, ſans aucun ſecours de la part de l'homme. On trouve encore de nos jours, parmi les Kalmoucs du Wolga, des particuliers qui poſſedent des troupeaux de trois à quatre mille chevaux; & ce n'étoit pas même une choſe bien rare d'en rencontrer d'auſſi nombreux dans la horde Torgotienne. Ils ſont dans l'habitude de hongrer la majeure partie de leurs poulains mâles; & dans le tems qu'ils procedent à cette opération, ils leurs fendent les naſeaux, pour qu'ils puiſſent reſpirer plus librement lorſqu'ils courent. On ne ſépare les étalons des jumens en aucune ſaiſon de l'année, afin de ne jamais manquer de jumens qui allaitent, ni de lait. Ils comptent qu'il faut un étalon pour dix ou tout au plus pour dix-ſept jumens. Ces étalons ſont les conducteurs du

troupeau ; on les voit ſouvent errer au loin dans les ſteppes à la tête de leurs jumens, qu'ils défendent auſſi contre les loups avec le courage le plus intrépide. Les Kalmoucs ont l'art de domter un jeune cheval pour la monture, ſans le ſecours de la bride. Ils ſe ſaiſiſſent du poulain lorſqu'il n'a pas encore deux ans, au moyen d'un lacet fixé au bout d'une longue perche branlante, dont ils ſe ſervent également pour prendre leurs chevaux de monture, qu'ils laiſſent paître en liberté au milieu du troupeau. On ne met pas d'abord de ſelle au poulain qu'on veut domter ; on le ceint ſeulement par le milieu du corps, avec une forte ſangle, à laquelle le cavalier peut ſe tenir ferme. Ne veut-il pas ſe laiſſer monter ? on lui embarraſſe les pieds dans des lacets, on le jette à terre ; pour lors l'écuyer ſe place deſſus, enſuite on lui délie les jambes, & lorſqu'il s'eſt relevé, on l'abandonne à ſa fougue, & on le laiſſe courir & s'agiter à volonté dans la ſteppe ouverte, juſqu'à ce qu'il ſoit bien fatigué. Le cavalier n'eſt occupé qu'à ſe tenir bien ferme ; & lorſque le cheval commence à ralentir ſon impétuoſité, il l'excite de nouveau à coups de

fouet, jufqu'à ce que fes forces foient prefque anéanties : alors on le felle, on lui met la bride, on le fait aller encore quelque tems d'un pas modéré, & à la fin de cet exercice il eft entiérement apprivoifé.

Les bêtes à cornes des Kalmoucs font d'une fort belle taille ; on voit même dans leurs troupeaux, des bœufs & des taureaux qui ne le cedent en rien aux plus beaux de la Podolie. Ils confervent plus de taureaux qu'il ne leur en faut pour fournir aux befoins de leurs vaches, & ils en emploient un grand nombre, comme bêtes de fomme, pour porter leurs maifons de feutre, & leurs autres attirails, d'un lieu dans un autre. Quant au fervice du troupeau, ils comptent un taureau pour cinquante vaches. Celles-ci ne leur fourniffent du lait, de même que les jumens, qu'auffi long-tems qu'elles allaitent leur veau ou leur poulain ; c'eft ce qui fait qu'ils gardent leur nourriffon, pendant le jour, autour de leurs tentes, & qu'ils ne les laiffent tetter librement que pendant la nuit. Or les Kalmoucs prétendent s'être convaincus, par leur propre expérience, que cette diete auftere, à laquelle ils aftreignent leurs poulains, ne les rend

que plus vigoureux, & les fait durer davantage. Ils ne font jamais traire leurs jumens moins de trois à quatre fois dans la journée, & même toutes les deux heures, lorsque les herbages sont dans toute leur force, & chaque fois elles leur donnent une pinte & demie & jusqu'à un pot de lait. Pour les vaches, on ne les trait que deux fois le jour; encore sont-ils obligés chaque fois, pour attirer le lait, de laisser tetter son veau quelques instans; après quoi on le fait tenir un peu à l'écart par un aide; mais il faut qu'il reste constamment sous les yeux de la mere, jusqu'à ce qu'on ait achevé de la traire. Il leur arrive quelquefois d'avoir des vaches qui refusent obstinément de donner leur lait, & l'on prétend qu'ils usent alors d'un assez plaisant moyen pour les y obliger. Ils leur enfoncent, dit-on, un bouchon de bois bien lisse & bien arrondi dans le derriere; les épreintes que cette opération leur occasionne, & les efforts qu'elles font pour se délivrer de ce bouchon, leur font en même tems lâcher leur lait.

Les moutons Kalmouques sont de cette même espece qu'on trouve dans toute la grande-Tartarie, chez tous les peuples paf-

teurs, favoir, de ces moutons à queues larges, en forme de couffinet, finguliérement graffes, & qui fourniffent un fuif auffi mou que du beurre. Ils ont auffi de grandes oreilles pendantes, & la tête fort arquée. Quant à leur taille, ils tiennent le milieu entre les moutons Kirgifiens & les Ruffes, & font beaucoup plus grands que ces derniers. Leur laine eft groffiere, mêlée de poils, & leurs brebis ont rarement des cornes. On ne conferve, pour la propagation, qu'un bélier fur cent brebis. On ne les trait que rarement, & l'on ne tire du bénéfice que de leur chair, de leur fuif, de leurs peaux & de leur laine; encore cette derniere ne peut-elle être employée que pour les feutres; la tonte s'en fait avec des couteaux bien tranchans, ou en leur arrachant la toifon. Lorfqu'il leur arrive de traire leurs brebis, ils les attachent toutes les unes après les autres à une corde placée en ligne circulaire; ils leur font tourner la tête en-dedans, puis ils leur tirent le lait, qui fert particuliérement à faire du fromage. Il meurt dans le courant de l'hiver un grand nombre de brebis, foit par le mauvais choix des emplacemens, foit faute de foins; une plus grande quantité de

jeunes agneaux précoces, dont les peaux, avec celles des agneaux morts dans le ventre de leurs meres, servent à préparer ces belles fourrures d'agneaux si estimées en Russie & dans les pays étrangers. Les Kalmoucs ont aussi quelques chevres parmi leurs troupeaux, mais en très-petit nombre : elles ont, comme leurs moutons, des oreilles pendantes ; elles sont souvent sans cornes & communément mouchetées, & ont les jambes garnies jusqu'aux cuisses, de fort longs poils qui leur donnent un extérieur agréable.

Les chameaux sont regardés par les Kalmoucs comme un signe de richesse, parce qu'ils sont effectivement le bétail le plus cher, qu'ils ne se multiplient que très-lentement, & qu'ils sont sujets à quantité de maladies. Quoiqu'il s'en trouvât aussi à une seule bosse dans la horde du Khan, ces peuples ne tiennent communément que des chameaux à deux bosses, peut-être parce qu'ils sont d'un meilleur usage, ou plutôt parce qu'ils sont dans le principe d'origine Asiatique, & qu'ils sont aussi communs dans cette partie du monde qu'ils sont rares en Arabie & en Afrique, où en revanche le chameau

à une ſeule boſſe peut être regardé en quelque façon comme indigene. Les ſteppes du Wolga & preſque toutes les ſteppes méridionales de la grande-Tartarie, qui abondent en places couvertes de fleurs & de plantes ſalines, fourniſſent d'excellens pâturages pour les chameaux. Mais cet utile quadrupede exige non-ſeulement un plus grand ſoin en hiver, il faut encore le tenir continuellement ſous la garde des pâtres, vu que malgré cette taille ſi avantageuſe, qui le diſtingue, il eſt de tous les animaux le moins en état de ſe défendre contre les loups. On les couvre bien en hiver avec de vieux feutres & de vieilles nattes; on leur conſtruit même avec des roſeaux des abri-vents avec des toits, pour les garantir un peu du froid & des vents violens: malgré cela, il en périt beaucoup d'une eſpece de conſomption accompagnée de diarrhée, & cauſée, ſuivant toutes les apparences, par la trop grande humidité des pâturages & de la ſaiſon. Cette maladie, qui réſiſte à tous les remedes, les fait languir des ſix mois entiers & au-delà. Ils ſont en général ſi délicats, que ſouvent la moindre bleſſure, un coup léger, leur occaſionne des plaies mor-

telles. Il n'eſt point, outre cela, de bétail auſſi tourmenté par les inſectes, & ils meurent fréquemment en été de ceux qu'ils avalent en mangeant des feuilles de chêne & de bouleau : le pro-ſcarabée diapré (*meloe*), dont toutes les plantes ſont couvertes dans diverſes places des lieux où ils vont pâturer, leur eſt pareillement funeſte. Au printems, lorſqu'ils ont perdu leur poil qui ſe détache à la fois de tout leur corps, comme une toiſon, ils ſont ſujets à être piqués par des ſcorpions-araignées, très-communs dans les contrées méridionales. La piquure que cet inſecte leur fait ſur la peau ainſi nue, eſt ſi venimeuſe que le chameau en périt en moins de huit jours. En hiver, & ſur-tout après le tems du rut qui arrive à la fin de mars, les chameaux deviennent débiles & maigres ; leurs boſſes deviennent flaſques, leur pendent ſur le côté, comme des lambeaux de chair velue, & ne ſe redreſſent qu'en été, lorſque l'animal commence à reprendre de l'embonpoint.

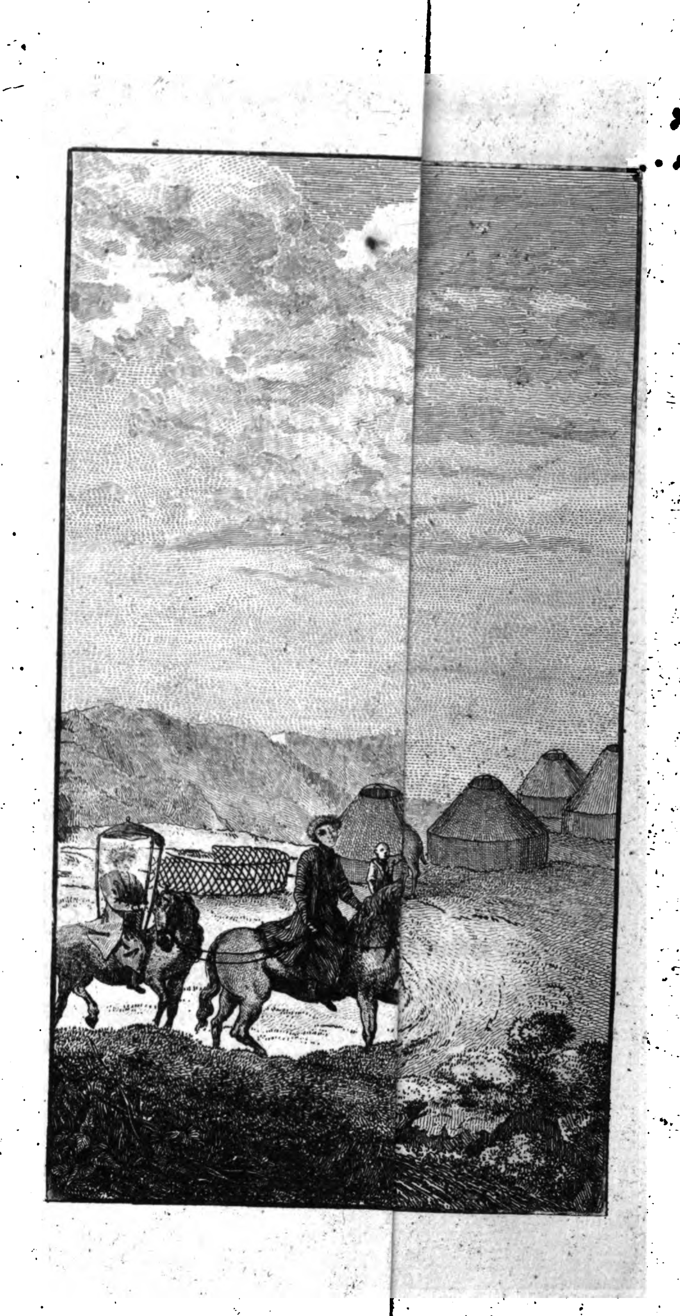
La propagation du chameau exige des ſoins tout particuliers. Il faut, dans le tems du rut, forcer la femelle à s'accroupir, lui amener alors le mâle qu'il faut encore aider

dans l'opération. Tous les chameaux font dressés à se laisser conduire par le moyen d'une corde qu'on leur passe au travers du nez. Lorsqu'on donne une secousse à cette corde en abaissant la main, le chameau se laisse aller sur les genoux, & une autre saccade en sens opposé le fait relever. On est obligé, dans le tems du rut, de séparer soigneusement les chameaux entiers, sans quoi ils se mordent en furieux l'un l'autre dans les bosses, & cherchent à se terrasser avec les pieds de devant; de façon que celui qui succombe, est foulé aux pieds & fort maltraité par son adversaire. On dit que le vice-Khan des Torgottes, Uduschi, se donnoit le divertissement de ces sortes de combats entre deux chameaux.

Les Kalmoucs font principalement usage du lait & de la laine des chameaux. Le premier est épais, huileux, & d'un goût salé, sur-tout lorsqu'ils fréquentent des pâturages qui le sont; leur sueur laisse même alors sur leur peau un léger enduit de sel que les moutons lechent avidement. Cette propriété du lait fait qu'on aime beaucoup à le prendre avec le thé. Les Kalmoucs emploient les poils des chameaux

à rembourrer leurs couſſins & leurs matelas : ils en font auſſi des cordes, des ficelles & du feutre. Ils peuvent encore être employés à faire, non-ſeulement les plus beaux camelots, mais encore les draps les plus fins & les plus doux : ce qui a lieu, dit-on, chez les Kubans, & a été tenté avec ſuccès à Caſan. Les chameaux à deux boſſes ſont de très-mauvaiſes montures ; leur trot eſt ſi peſant, leur pas même eſt déjà ſi rude & ſi vacillant, que le cavalier en reçoit des ſecouſſes ſi violentes, qu'elles ſemblent lui arracher les boyaux.

Cette grande quantité de bétail que les Kalmoucs poſſedent, les oblige, ainſi que tous les peuples paſteurs, à changer de tems en tems les lieux deleur réſidence. Tous ces peuples ſe procurent en même tems par leurs migrations l'avantage de pouvoir paſſer leurs hivers dans des contrées méridionales, ou tout au moins dans des lieux tempérés, où il tombe peu de neige, où du moins elle ne tient pas long-tems, où par conſéquent leurs beſtiaux trouvent plus de facilité à ſe nourrir, & ſont à portée de jouir plus tôt du retour du printens. Les Kalmoucs du Wolga, par exemple, qui habitent encore cette con-



trée, sont actuellement confinés dans la steppe du Don & du Wolga : ils hivernent ordinairement dans les contrées inférieures de ces fleuves, sur-tout dans les bas-fonds, ainsi que le long des rivieres de Mantisch & de Kuma, qui arrosent les steppes, & jusques vers la mer Caspienne. Dès l'approche du printems, ils se portent vers le nord, le long du Don de la Sarpa, passent l'été sur les terreins élevés du Don, l'automne dans les fonds des environs du Wolga, & se rapprochent, en octobre & novembre, de leurs pâturages d'hiver. Mais comme leurs migrations les conduisent souvent par des lieux qui manquent d'eau, il faut que leur bétail se passe fréquemment de boire pendant des journées entieres, ou qu'on les mene abreuver à vingt wersts & au-delà.

Lorsqu'une horde ou Ulus Kalmouque fait une migration pour chercher des pâturages frais (& la chose a nécessairement lieu dans l'été tous les quatre, six, ou huit jours), on commence par envoyer en avant des gens chargés de reconnoître la meilleure place pour le Khan ou prince, pour le Lama & pour les huttes où sont les idoles.

Ce ſont eux auſſi qui ouvrent la marche ; ils ſont ſuivis par tout le peuple, dont chacun ſe choiſit lui-même la place qui lui paroît la plus commode. Dans ces ſortes de changemens de camp, il faut que tout ſoit porté par des chameaux ou par des taureaux. Les claies qui forment les murailles des huttes, ſe réduiſent, comme nous l'avons dit, en un plus petit volume, & l'on fait quatre faiſceaux, ou plus, des perches qui forment le toit. Ces faiſceaux ſont garnis à chaque bout, d'une eſpece de capuchon de feutre, afin que le bétail n'aille pas ſe bleſſer contre. Une hutte ordinaire de quatre claies ſe charge ſur deux taureaux, ou ſur un chameau ; une plus grande donne la charge de deux chameaux & au-delà. Les ballots précieux des riches ſont caparaçonnés avec des feutres de diverſes couleurs, ou d'un large tapis ; on attache ſouvent à l'animal qui les porte, des grelots ou de petites ſonnettes. Dans la marche, les chameaux s'attachent les uns derriere les autres, & on les conduit. Pour les taureaux de ſomme, on les chaſſe devant ſoi. Ces jours-là les femmes & les filles ſe parent de leurs plus beaux habits, & mettent tous

leurs ſoins à ſe farder du mieux qu'il leur eſt poſſible, pour ſe montrer au public dans tous leurs atours. Elles ſont chargées, conjointement avec les jeunes garçons, du ſoin de mener le troupeau & les bêtes de ſomme. Chemin faiſant, elles charment les ennuis du voyage par leurs chants. Les petits enfans encore à la mamelle, ſont portés à cheval ſur le giron de leurs meres; ceux qui ſont un peu plus grands ſe mettent dans des paniers profonds, qu'on pend après les chameaux, ou après les taureaux: mais auſſi-tôt qu'ils ſont en état de ſe tenir à cheval, on les y fait monter, & les enfans de diſtinction ont alors des ſelles particulieres, garnies de quatre montans qui ſoutiennent un baldaquin à rideaux de ſoie. On choiſit pour cela des chevaux bien doux, dont la mere ou quelque parente tient la bride. Lorſque le tems eſt favorable, les hommes prennent les devants, & ſe divertiſſent à chaſſer, ou bien ils attendent le gros de la troupe dans le nouveau camp, en fumant leur pipe ſur l'herbe; mais ſi le tems & les chemins ſont mauvais, ils ne quittent pas leur famille, & veillent ſur les bêtes de ſomme, afin d'être à portée, lorſ-

qu'il y en a quelqu'une qui vient à s'abattre ou s'embourber, d'y porter du ſecours.

Les Kalmoucs ont coutume de ſe tenir long-tems en hiver, dans les places dont ils ont fait choix, & d'envoyer pâturer leurs troupeaux au loin. Afin de procurer quelqu'abri à leurs bêtes les plus délicates, particuliérement à leurs chameaux & à leurs moutons, ils donnent la préférence pour leurs hivernages, aux contrées où leur bétail puiſſe trouver dans des bas-fonds & dans des lieux où il croît des joncs & des roſeaux, un abri contre la violence des vents froids. Cela n'empêche pas qu'il ne leur périſſe chaque hiver un tiers de leurs moutons, & ſouvent bien au-delà. Les plus mauvaiſes années pour eux, ſont celles où la ſteppe vient à geler, dans l'arriere-ſaiſon, immédiatement après qu'il a fait de la pluie & de la neige; tellement qu'il n'eſt plus poſſible alors au bétail d'en arracher l'herbe. Dans ces cas malheureux, la perte des beſtiaux devient générale, & la famine eſt inévitable pour les Kalmoucs pauvres. Il y en a, outre cela, quantité qui ſont ruinés en hiver lorſque leurs troupeaux de chevaux qui vont errer au loin, viennent par mal-

heur à se perdre dans les steppes, à une distance de plusieurs centaines de werfts, ce qui arrive sur-tout lorsqu'il a régné pendant quelque tems de grands vents accompagnés de tourbillons de neige, qui ne permettent à personne de se hasarder dans les steppes. Il arrive même assez souvent dans ces ouragans, que le vent rassemble de grosses tiges de plantes desséchées, & en forme des especes de faisceaux qu'il fait rouler dans la plaine. Ces faisceaux effraient tellement les chevaux, qu'ils ne cessent de fuir tant qu'ils entendent le bruit qu'ils font en roulant derriere eux. La neige faisant en même tems disparoître la trace des chevaux, il n'est plus possible de reconnoître de quel côté le troupeau s'est enfui. Il n'est pas douteux que c'est à de pareils accidens qu'est due l'origine de la majeure partie des troupes de chevaux sauvages qu'on voit errer dans les steppes Kalmouques & Kirgisiennes.

Les Kalmoucs tirent leur principale subsistance de leurs troupeaux, qui fournissent d'ailleurs à presque tous leurs besoins domestiques. Ils en tirent du lait pour leur boisson, & de l'eau-de-vie, des

frommages, du beurre, de la viande, des cuirs, de très-bonnes fourrures; des laines & des poils dont ils font des feutres, des matelas, des cordes, des sangles; des nerfs dont ils se servent pour coudre & pour garnir leurs arcs; enfin dans le besoin, du fumier pour faire du feu, lorsque les autres combustibles leur manquent. Mais comme il leur arrive quelquefois, dans le cours de leurs migrations, de s'approcher des villes, & qu'il se trouve même des marchands qui viennent vivre au milieu d'eux pour commercer, ils peuvent se procurer, en échange de leurs bestiaux, quantité de choses de pur agrément, productions de l'industrie, telles que des étoffes, de la clincaillerie, du tabac qu'ils aiment beaucoup, du thé passé par la presse, du gruau & de la farine.

La viande est au reste leur nourriture la plus générale & la plus ordinaire, & l'on ne saurait être moins dégoûté qu'ils ne le sont dans le choix; car ils mangent non-seulement la chair de tous les animaux qui composent leurs troupeaux, mais encore quantité de bêtes sauvages, telles que les marmottes, les sûsliks, les castors, les blaireaux,

blaireaux, les loutres, les loups-cerviers; ils ne se privent, en un mot, que du chien (*), des différentes especes de belettes, & à moins d'une nécessité urgente, de la chair du loup & du renard. Les personnes du premier rang, chez les Kalmoucs, regardent le sûslik, comme un mets des plus délicats, sur-tout lorsqu'il est cuit avec du lait aigre. Ils en mettent même bouillir dans la chaudiere, lorsqu'ils distillent leur eau-de-vie de lait. Il est rare qu'ils tuent une piece de bétail saine; la chose est même regardée comme un péché. Ils sont moins scrupuleux pour le bétail vôlé, qu'ils égorgent sur-le-champ, de crainte qu'il ne soit reconnu, & que le vol ne soit découvert. Tous les chevaux blessés & hors d'état de

(*) Le chien sert à la nourriture de différens peuples. Plusieurs nations des isles de la mer Pacifique, qui se piquent d'ailleurs d'une certaine délicatesse & d'une grande propreté, se régalent de la chair du chien, & ont même engagé par leur exemple, les Anglois, qui ne sont pas indifférens sur la bonne chere, à faire usage à plus d'une reprise de ce mets si abhorré parmi nous. La chose dépend beaucoup du genre de nourriture dont cet animal fait usage. Peut-être ne sommes-nous pas plus conséquens à cet égard que les Russes & les Persans, dont les premiers abhorrent les écrevisses, & les autres l'esturgeon.

ſervir, toutes les bêtes crevées, à moins que ce ne ſoit de quelque épidémie qui en rende l'uſage dangereux, leur fourniſſent une nourriture très-recherchée. Il y a des Kalmoucs pauvres qui mangent de la charogne très-puante, & qui ne dédaignent pas même l'arriere-faix de leurs bêtes. Quant aux moutons, ils les tuent communément lorſqu'ils ſont ſains, ils leur arrachent alors le cœur, lorſque l'animal vit encore, & le détachent avec violence de ſes vaiſſeaux ſanguins. Le ſang du mouton égorgé ſe recueille ſoigneuſement, ſe met dans des boyaux avec du gruau, ou ſans nul mêlange. Ils ſont enſuite bouillir ces boudins dans l'eau. Le conte qu'on fait de la prétendue coutume des Kalmoucs de faire cuire, dans leurs expéditions militaires, un morceau de chair de cheval ſous leur ſelle, peut venir de l'uſage commun à tous les peuples des ſteppes, de porter en voyage un morceau de viande fraîche attaché à cette même ſelle; mais ils ne mangent jamais de viande crue. Lorſqu'ils ont de groſſes proviſions de viandes, ils ſont dans l'habitude de la couper en bandes très-minces, qu'ils font ſécher au grand air,

ou dans leur hutte à la fumée d'un petit feu dirigé en conséquence, afin d'avoir quelque chose en réserve pour le besoin. Ils font sécher de la même maniere des fressures & des intestins. Quant aux estomacs des vaches, des chevaux & des chameaux, les Kalmoucs du bas peuple les retournent, les soufflent, les sechent & les passent à la fumée; ils leur servent ensuite de vases pour mettre leur lait.

Les Kalmoucs savent encore mettre à profit pour leur nourriture, tant les racines que les tiges de toutes les plantes mangeables qui croissent dans les steppes. C'est ainsi, par exemple, qu'ils tirent parti de la racine du cerfeuil bulbeux, *chærophillum bulbosum*, crue aussi bien que cuite; & elle est en effet d'un goût très-agréable, lorsqu'on la fait cuire avec du poisson. Ils mangent aussi les tubercules inférieures de l'*alisma plantago aquatica*. La *scorzonera graminifolia*, ou bien *pusilla*, *Pall.* leur fournit encore une racine nourrissante de la forme du navet. Leur *churgunzoonock*, qui ne croît que dans les contrées les plus méridionales, paroît être le *leontodon tuberosum*. Ils mangent les jeunes tiges laiteuses du salsifis

barbu, *tragopogon villosum*, crues. Lorsqu'ils vont, au printems, à la chasse du cigne dans les bas-fonds des environs du Wolga, ils ne prennent jamais de provisions avec eux, se fiant sur la grande quantité de tubercules à queue arrondie de la sagette commune, *sagittaria sagittæfolia* (*), dont ces terreins abondent & qui leur paroissent également bonnes, cuites ou crues, & sur leurs fusils. Lorsque la nécessité les presse, ils trouvent encore une ressource dans la racine du roseau ou masse d'eau (*typha*) que les sangliers qui vont fouiller avec leur groin dans les marais, font sortir de terre en grande quantité. Les Kalmoucs tirent encore grand parti de la racine de la fumeterre bulbeuse, *fumaria bulbosa*, & de l'oignon de tulipe sauvage, qu'ils mangent cruds, & dont ils font leurs délices.

(*) Osbeck rapporte dans son Voyage de la Chine, p. 271, qu'on y cultive cette plante, qu'elle y devient beaucoup plus grande que celle de nos pays, & que sa racine y est grosse comme le poing; tandis qu'en Suede, la même plante ne fournit que des tubercules qui passent rarement la grosseur d'un pois. Mais il seroit peut-être aisé, à l'aide de la culture, de lui donner la même grosseur, & par conséquent la même utilité qu'à la Chine. M. Schreber donne à cet égard des indications utiles, dans la préface qu'il a mise à la tête de la relation de ce voyage, p. 7 & 8.

Lorfque les Kalmoucs, même les riches & les plus diftingués, prennent leurs repas, & que la compagnie eft nombreufe, on apporte la viande bouillie, avec l'écume & le bouillon, dans des auges ou de grandes gamelles; & l'on a fur-tout grand foin, fi c'eft du mouton, de ne pas oublier la queue graffe. Les conviés s'affeyent en rond, les jambes croifées, & l'un deux tire l'auge à foi, faifit la viande d'une main ferme, la dépece en petits morceaux, & la fait bien tremper dans la fauce, ou bien on la fert déjà toute dépecée. Chez les perfonnes de diftinction, l'on donne à chacun fon écuelle de bois; & comme les cuillers & les fourchettes font interdites par les mœurs & ufages Kalmouques, on remplit les écuelles avec la main. Ils fe fervent, pour s'effuyer les mains, de raclure d'écorce d'ofier, ou de rapures de bois pourri, qu'on préfente à la ronde; puis on fert à boire: la même chofe fe pratique avant le repas. La loi de Tfchingis, citée par Abulgafi, de ne jamais nettoyer les uftenfiles du ménage avec de l'eau, eft encore religieufement obfervée par les Kalmoucs comme une loi fondée fur une très-ancienne coutume, & ils ne

les nettoient tous qu'avec des torchons d'herbes feches, ou bien avec un morceau de feutre.

La boiffon ordinaire des Kalmoucs, eft le lait de jument & le lait de vache; mais ils préferent par plufieurs raifons celui de jument. Celui ci, lorfqu'il eft frais, a cependant un arriere-goût d'ail très-répugnant; mais outre qu'il eft beaucoup plus fluide que le lait de vache, il prend en aigriffant, lorfqu'il eft traité avec propreté, un goût d'acide vineux fort agréable, & ne donne ni crême ni caillé; mais il fournit alors un breuvage fain, rafraîchiffant, & qui enivre fenfiblement lorfqu'on en prend avec excès. Le lait de vache, au contraire, quand on le fait aigrir, n'eft pas à beaucoup près auffi agréable à boire, à caufe de fes parties caféeufes, par un goût de relan qu'il contracte. Il caufe d'ailleurs infailliblement aux perfonnes qui n'y font pas faites, des coliques & des diarrhées. Cependant les Kalmoucs en font ufage, fans le moindre préjudice; mais ils n'ufent jamais de lait frais, & bien moins encore de lait qui n'a pas été cuit, parce que l'un & l'autre leur cauferoient les mêmes incommodités qu'éprouve un Euro-

péen, lorſqu'il prend du lait aigri. Le Kalmouc craint pareillement l'eau crue, & les pauvres aiment beaucoup mieux mêler un tiers ou une moitié d'eau dans leur lait, pour alonger leur boiſſon, que d'être réduits à boire de l'eau toute pure.

Ils font cuire tout leur lait immédiatement au ſortir du pis de la bête; dès qu'il eſt refroidi, on le verſe dans la grande outre dont chaque hutte eſt pourvue, & dans laquelle on laiſſe toujours un reſte antérieur de lait aigre, ſuffiſant pour faire aigrir la nouvelle proviſion, moyennant qu'on ait ſeulement ſoin de le bien remuer avec une batte deſtinée à cet uſage; car il n'eſt jamais queſtion de nettoyer ni rincer ces outres à lait; & comme tout leur intérieur eſt enduit d'une croûte, ou d'un dépôt de parties caſéeuſes & d'autres ſaletés, il eſt aiſé de ſe figurer l'odeur qui s'en exhale, & qui ſe communique à tout ce qu'on y verſe. Mais c'eſt préciſément en quoi conſiſte le ſecret qu'ils ont de procurer au lait une fermentation vineuſe. Pour faire aigrir le lait bien promptement dans des vaiſſeaux neufs & vuides, il leur ſuffit d'y mettre un peu du *caput mortuum* de l'eau-de-vie de lait, dont nous

allons parler tout-à-l'heure, ou bien ils prennent pour cet effet un peu du lait qui se trouve dans l'estomac des agneaux qu'on vient d'égorger.

En été, & toutes les fois que les Kalmoucs retirent beaucoup de lait de leurs troupeaux, ils ne manquent pas de s'enivrer continuellement de la liqueur forte qu'ils savent en distiller. Le lait de jument est reconnu pour le plus spiritueux; celui de vache rend beaucoup moins d'eau-de-vie, sur-tout en hiver, lorsqu'elles sont réduites au fourrage sec. Pour le lait des moutons, qui passe pour n'être point du tout spiritueux, on ne l'emploie jamais à cet usage. Toute la quantité de lait destinée à être distillée, ne demande qu'à être vingt-quatre heures en été, & dans l'hiver, ou lorsque la saison est un peu froide, deux ou trois jours, dans ces outres corrompues, dont nous avons parlé, pour devenir propre à subir cette opération. On n'en enleve pas la crême, mais on a soin au contraire de mêler de tems en tems le tout ensemble avec la batte. Le beurre qui se forme de lui-même au-dessus du lait aigri, & qu'ils nomment *tschigan*, s'enleve, & se met en réserve pour d'autres usages.

Nombre de personnes ont tenté d'imiter en Europe cette maniere de faire de l'eau-de-vie, sans jamais avoir pu y réussir; & cela parce qu'elles ont toujours employé des vaisseaux propres, dans lesquels le lait n'atteignoit jamais le degré d'acidité nécessaire. Car le succès de l'opération dépend principalement de ce que le lait parvienne, en séjournant dans ces outres corrompues & devenues puantes par un long usage, & par les restes de vieux lait qu'on a toujours soin d'y laisser, à ce degré d'acidité propre à exciter la fermentation spiritueuse. Cette fermentation qui paroît être d'une nature particuliere, & ne pouvoir être amenée au degré de perfection exigé qu'à force d'être souvent & long-tems réitérée, a beaucoup d'analogie avec le lait épaissi, *leban*, en usage chez les Arabes, qui, au rapport de Russel, *Natural history of Alleppo*, page 54, ne parvient à sa perfection qu'en faisant cailler du lait frais avec du lait antérieurement caillé, & en réitérant plusieurs fois le même procédé; ou, si l'on veut, par une espece de cohobation multipliée de la pressure.

Voici la maniere dont les Kalmoucs s'y prennent pour fabriquer cette eau-de-vie.

Ils placent sur le trépied, qui est continuellement au milieu de la hutte, une grande chaudiere de fer, sous laquelle ils n'entretiennent d'abord qu'un petit feu ; après l'avoir bien lavée avec un peu d'eau qu'ils ont fait chauffer dedans, ils la remplissent jusqu'à deux doigts du bord, de lait aigre, qu'ils ont eu soin de bien travailler. Ces chaudieres contiennent ordinairement trois seaux russes & au-delà. Ils couvrent ensuite la chaudiere d'un couvercle de bois, un peu bombé, qui s'ajuste dessus, & qui a deux ouvertures quarrées. Ils en luttent les bords & les joints avec de la bouse de vache récente, ou avec de l'argille, ou encore, lorsqu'ils peuvent avoir de la farine à bon compte, avec une pâte bien pêtrie & gluante, faite de grosse farine. Au lieu de récipient, ils se servent d'un autre chauderon plus petit, garni de son couvercle, qui n'a qu'une grande ouverture & une petite ventouse, & dont le bord doit être bien lutté ; on le place à côté du trépied, dans une auge à rafraîchir, remplie d'eau froide ou de neige. Le tuyau qui conduit l'eau-de-vie de la grande chaudiere dans le récipient, est ordinairement fait d'une branche d'arbre

recourbée en demi-cercle, qui a été fendue en deux, & dont les deux parties, après avoir été creusées en gouttiere, se rejoignent & se recouvrent d'une peau crue ou d'un boyau. Une des extrêmités de ce tuyau s'adapte à la grande ouverture du récipient, & l'autre à une des deux ouvertures du couvercle de la grande chaudiere, toutes deux bien luttées. Enfin il faut avoir soin de préparer auparavant deux especes de quilles d'argille, ou de bouse de vache mêlée avec du sable & des cendres. Les bonnes ménageres tâchent de se surpasser l'une l'autre dans la grosseur & l'élégance de ces quilles, parce qu'elles sont dans la persuasion que le poulain de la jument qui a fourni le lait qu'on distille, acquerra de la taille & de la beauté en proportion de la grosseur & de l'élégance de ces mêmes quilles. De sorte qu'elles en font même plus qu'il n'en faut, & qu'il en reste toujours quelques-unes auprès du foyer.

Lorsque tous ces préparatifs sont achevés, on fait un feu plus vif, & l'on porte un œil attentif à celle des deux ouvertures du couvercle de la grande chaudiere qui n'a pas été bouchée, pour voir quand le lait commence

à y bouillir, ce qui se reconnoît à une vapeur très-odorante qui s'exhale par cette même ouverture, & qui même prend feu à la flamme lorsque c'est de bon lait de jument que l'on distille. Dès que cette vapeur s'est manifestée, on bouche exactement l'ouverture avec une de ces quilles dont nous venons de parler, & l'on diminue le feu. Il n'y a que la plus petite ouverture du récipient qui reste ouverte, quoiqu'elle ne laisse pas de donner passage à quantité de vapeurs spiritueuses qui s'échappent en pure perte; mais les Kalmoucs soutiennent que sans cette ventouse la distillation n'auroit pas lieu. En moins d'une heure & demie la vapeur commence à diminuer, & pour lors la totalité de l'eau-de-vie, *arr'ki*, se trouve distillée, & fait la trentieme ou tout au plus la vingt-cinquieme partie de la masse entiere du lait, lorsque c'est du lait de vache, & environ la quinzieme si c'est du lait de jument. Cette eau-de-vie est limpide, très-aqueuse, & par conséquent ne s'allume pas; cependant elle se conserve sans se gâter dans des bouteilles de verre, comme de la foible eau-de-vie de grain. Les riches Kalmoucs en augmentent la force en la rectifiant, c'est-à-dire, en la

faiſant paſſer une ſeconde fois à l'alambic.

On verſe alors l'eau-de-vie toute chaude du récipient dans un vaſe de bois qui a un goulot, & de ce dernier dans des flacons de cuir ou dans des gourdes. Enſuite le premier ſoin de l'hôte chez qui la fête ſe tient, eſt de verſer un peu de cette eau-de-vie dans une coupe; & après en avoir jeté une partie ſur le feu, il lance le reſte vers l'ouverture de la cheminée, pour ſe rendre propices les eſprits aériens ou ſon ange gardien. Puis on fait un creux dans le haut de la quille d'argille, dont il a été fait mention, & l'on y verſe auſſi un peu d'eau-de-vie. Enfin, l'on fait circuler la liqueur encore chaude dans de grandes coupes qui ſouvent ne contiennent pas moins d'un flacon de bonne taille, & l'on en offre à tous les amis préſens & à toute la famille de celui qui régale. Tout ce qui en reſte ne ſe prend jamais pour l'ordinaire autrement qu'après l'avoir fait réchauffer. La qualité aqueuſe de cette eau-de-vie fait qu'elle n'enivre pas auſſi promptement, ni à auſſi petite doſe que l'eau-de-vie de grain; mais tous les habitans des ſteppes qui en font uſage, & les Ruſſes eux-mêmes aſſurent qu'en revanche l'ivreſſe qu'elle donne, dure beau-

coup plus long-tems, & qu'elle ôte en même tems l'appétit; mais que d'un autre côté, elle n'occasionne point de mal de tête, comme cette même eau-de-vie de grain. Il y a une autre liqueur spiritueuse fort en usage chez les Kalmoucs du Wolga qui sont riches, & qu'ils font lorsqu'ils se tiennent dans la proximité des villes, avec du pain russe fermenté, mêlé avec du lait ou sans lait. L'eau-de-vie qu'ils en tirent est, dit-on, plus forte & plus acidule que l'eau-de-vie de lait.

Le résidu de cette eau-de-vie de lait, après l'entiere distillation, est extraordinairement aigre, & a presque la mauvaise odeur de celui du brandevin; il sert encore malgré cela à différens usages. Quelquefois on le mêle avec du lait frais, pour le consommer sur-le-champ; ou bien l'on s'en sert pour la préparation des peaux de moutons & d'agneaux; d'autres fois, & lorsqu'ils ont employé dans la distillation bien plus de lait de vache que de jument, les femmes Kalmouques prennent ce résidu, souvent tel qu'il est; ou lorsqu'il est trop aigre, elles y ajoutent un peu de lait doux, & le font bouillir sur le feu, jusqu'à ce qu'il se réduise en consistance épaisse: pour lors elles versent cette substance

caféeufe dans des facs ; & lorfque l'humidité s'eft écoulée, elles la font fécher au foleil, foit en grumeaux, foit à la maniere des Tartares, en forme de gâteaux ronds bien preffés, qu'elles mettent en réferve pour l'hiver, & fur-tout pour les voyages.

Elles font encore une autre efpece de fromages, pour la fabrication defquels elles deftinent particuliérement le lait de leurs chevres & de leurs brebis. Elles verfent d'abord leur lait frais dans une chaudiere, & y ajoutent une certaine quantité de lait aigri, ou de ce réfidu d'eau-de-vie dont nous venons de parler, après avoir bien mêlé le tout enfemble : en le remuant, elles le laiffent un peu repofer pour qu'il ait le tems de s'aigrir. Enfuite elles allument du feu fous la chaudiere, & ont foin de remuer continuellement le lait pendant qu'il bout, afin que, tant par la cuiffon que par le mouvement qu'on lui donne, le caillé fe change en écume. Lorfque toutes les parties aqueufes du lait font ainfi recuites, on y ajoute une certaine quantité de beurre, l'on continue encore à bien remuer le tout, & on laiffe la préparation fur le feu jufqu'à ce que l'écume commence à fécher & à brunir : ce qui eft une

marque qu'elle eſt parvenue à ſon point. Ces fromages ſeroient aſſez bons, s'ils étoient faits avec un peu plus de propreté.

Voici la maniere dont les Kalmoucs font leur beurre. On met cuire une quantité ſuffiſante de lait de vache & de brebis bien frais dans une chaudiere, pendant un aſſez long eſpace de tems; puis on y met un peu de crême de lait aigri, enſuite on l'ôte du feu, & on laiſſe repoſer ce lait cuit juſqu'à ce qu'il s'aigriſſe, ce qui n'exige pas un jour entier; enſuite on le bat dans une eſpece de tine à faire le beurre, puis on le verſe dans une auge ou dans un chauderon; le beurre ſe forme alors à la ſuperficie, d'où on l'enleve pour le mettre dans des vaſes de cuir, ou dans des eſtomacs deſſéchés de différens animaux. S'il paraît que le lait ne ſe ſoit point encore dégagé de toutes ſes parties butyreuſes, on le remet une ſeconde fois ſur le feu, & on réitere le même procédé.

Ce peuple eſt grand amateur du thé & du tabac à fumer. Les femmes uſent auſſi beaucoup de ce dernier. Pour faire leur thé, ils emploient le plus volontiers celui qui vient de la Chine en Ruſſie par la voie du commerce, ſous la forme de tablettes qui ont été

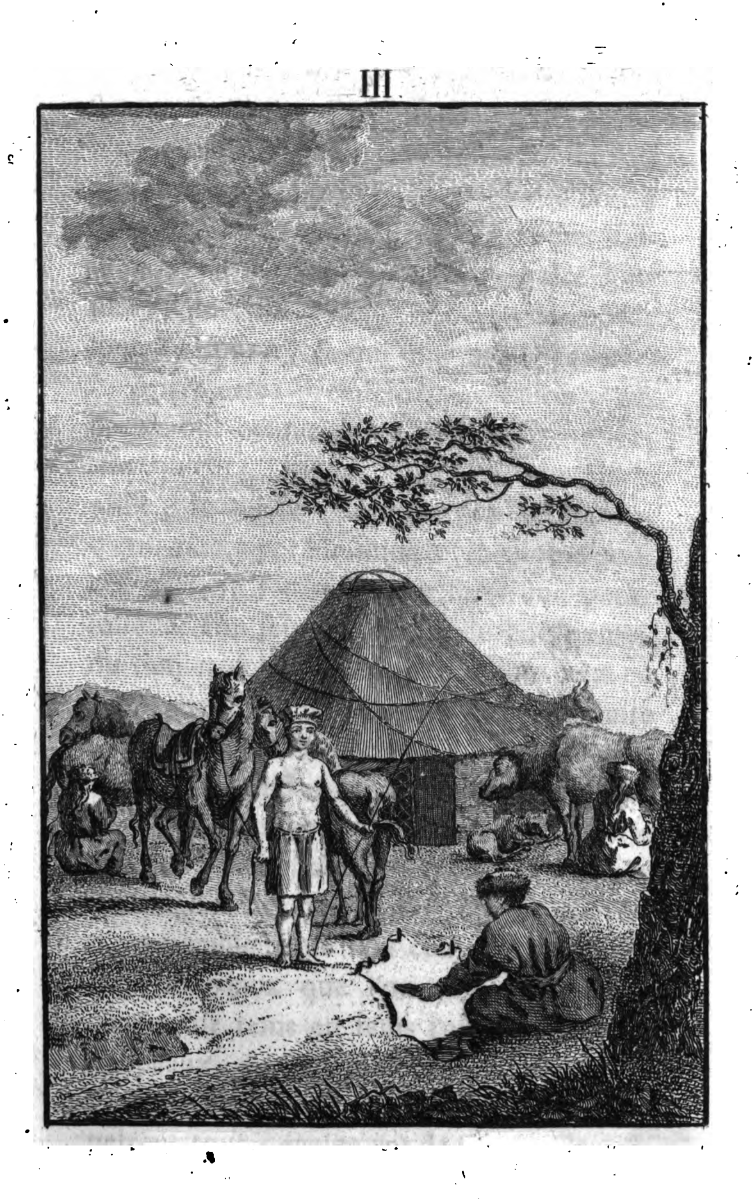
miſes

mises sous la presse, & qui se vendent sous le nom de *kirpitschnoitschai*, thé en tuiles. Ils en mettent ordinairement bouillir dans leur chaudiere une once grossiérement pilée, sur environ huit livres d'eau, avec du lait, & de préférence de celui de chameau, du beurre & un peu de sel de cuisine. Ils en retirent ensuite par économie les feuilles de thé, avec un petit sac de toile tendu sur un cercle, pour les faire bouillir une autre fois, en y ajoutant un peu de thé frais. Mais comme ce thé se vend fort cher sur les bords du Wolga, vu la longueur du transport, & qu'il n'est même pas toujours possible d'en avoir, le bas peuple ramasse différentes plantes sauvages pour y suppléer, comme, par exemple, une sorte d'herbe de réglisse qui croît dans les steppes arides, *glycirrhiza asperrima*, *Pall.* ensuite la semence du *lapathum acutum* de Linné; les racines de la fausse angélique de marais; enfin la semence très-astringente de l'érable-nain, *acer tataricus*, qu'ils séparent de ses ailes, en la battant ou en la froissant dans un sac.

Ils laissent à leurs femmes le soin de tanner leurs peaux & leurs cuirs. Lorsqu'elles ont sur-tout des peaux de très-jeunes agneaux

à préparer, elles commencent par les laver dans de l'eau tiede, puis elles les étendent en plein air, pour qu'elles fechent un peu; enfuite elles les ratiffent intérieurement avec des lames de couteau émouffées, tant pour en détacher les lambeaux de chair & les fibres qui y tiennent, que pour ouvrir les pores de la peau, afin que le lait puiffe plus facilement la pénétrer. Lorfque ce premier objet eft rempli, elles étendent de nouveau les peaux à l'air, foit fur le gazon, foit fur des feutres; là, elles les enduifent trois jours de fuite, chaque jour trois fois, avec du marc d'eau-de-vie de lait, ou, ce qui vaut encore mieux, avec du lait de vache bien aigre, dans lequel on a mis un peu de fel, & qu'elles ont foin de diftribuer bien également avec la lame d'un couteau. Le quatrieme jour on met les peaux fécher, puis on les travaille en les froiffant dans les mains & fur les genoux en tous fens, jufqu'à ce qu'elles deviennent entiérement fouples. Il y en a qui fe fervent, pour les travailler fur les genoux, d'un bois étroit couvert de rainures. Cet outil qu'on emploie fur-tout pour les peaux plus fortes, eft pareillement en ufage chez les peuples qui habitent les

III




Digitized by Google

ſteppes de Sibérie. Lorſque ce ſont des peaux plus groſſieres, qu'on tanne avec du lait aigre, & qui ſont deſtinées pour des bottes & autres choſes ſemblables, les femmes Kalmouques ſe ſervent, pour les rendre ſouples, d'une eſpece de briſoir dont les bords ſont à rainures, & qui ſe couche par terre.

Après cette premiere préparation, ces peaux ont beſoin d'être paſſées à la fumée, afin qu'elles puiſſent mieux réſiſter à la pluie, & qu'elles ſoient moins ſuſceptibles d'être gâtées par l'humidité. On allume pour cet effet un feu médiocre dans une petite foſſe, & l'on jette par-deſſus du bois pourri, du fumier deſſéché, &, lorſqu'on peut en avoir, des pommes de pin, afin de produire une fumée bien épaiſſe. Les Kalmoucs regardent ſur-tout le crotin de mouton, & la *ſtipa capillata*, comme très-utiles dans cette opération. On fiche en terre, tout autour de la foſſe, des bâtons diſpoſés en maniere de pyramide, que l'on couvre totalement avec les peaux que l'on veut fumer. On change de tems en tems l'arrangement de ces peaux, & l'on place en-bas celles qui ſe trouvoient en-haut, afin qu'elles ſe pénetrent toutes également de fumée. Ce pro-

cédé se continue durant environ une heure; & comme les peaux en contractent de nouveau une certaine roideur, il faut ensuite réitérer l'opération indiquée ci-dessus, pour les faire redevenir souples. Après quoi on les frotte bien du côté des chairs, avec de la craie ou du gypse en poudre, puis on les ratisse & on les lustre avec des lames affilées; on blanchit de nouveau avec un morceau de craie, & l'on finit enfin par en nettoyer les poils & par les battre.

Quand les ouvrieres ne veulent pas se donner autant de peine, sur-tout si ce sont des peaux grossieres, elles les enduisent un certain nombre de fois d'une bouillie faite avec des cendres & de l'eau salée, qu'on fait plus forte ou plus légere, suivant la solidité de la peau. Le jour suivant, on en ratisse exactement le côté intérieur, on les enduit à quelques reprises avec du lait aigri, qu'on laisse sécher dessus; ensuite on les travaille, & on les blanchit à la craie. Il y en a qui sont dans l'usage, après que ces sortes de peaux ont été passées à la fumée, de les laver & de les enduire d'une bouillie faite avec du foie de bœuf & de mouton bien délayé dans du lait, où on l'a fait macérer

au moins un jour après qu'il a été ramolli par la cuisson ; ensuite on ratisse encore une fois bien soigneusement les peaux, qui en deviennent plus souples ; mais elles en contractent une odeur insupportable, qui se perd bien lentement. Leurs femmes cousent aussi toute la pelleterie apprêtée pour l'usage particulier de la famille, avec des nerfs de cheval, de bœuf ou d'élan, qu'elles fendent très-fins ; & après les avoir fait sécher, elles les battent jusqu'à ce qu'ils s'effilent en fibres très-subtiles. Ce fil à coudre, qu'elles font ainsi de nerfs battus, & qu'elles tordent entre leurs doigts, surpasse en bonté le fil tors ordinaire & même la soie.

Les peaux de boucs & de moutons, dont on fait de grandes culottes pour monter à cheval, & des habits de voyage pour l'été, s'apprêtent de la maniere suivante. On roule les peaux encore fraîches, & on les laisse dans un coin, jusqu'à ce que la laine ou le poil s'en détachent d'eux-mêmes : alors on les enduit de lait aigre, & on les travaille de la même maniere que l'on tanne les peaux d'agneaux ; ensuite on étend ces peaux ainsi apprêtées sur la terre, & l'on en enduit le côté intérieur avec une forte décoction de la ra-

cine de la grande ſtatice, à laquelle on ajoute de l'alun, & une certaine quantité de graiſſe de mouton; on met ſécher les peaux, & l'on réitere ſucceſſivement le même procédé, juſqu'à ce que la couleur jaune tirant ſur le brun de la racine les ait bien pénétrées. De toutes les manieres de tanner, il n'en eſt point qui réſiſte mieux à l'humidité.

Les Kalmoucs qui ſervent dans les pêcheries Ruſſes, & qui vivent de poiſſon, écorchent la grande carpe de mer, en mettent ſécher la peau, en raclent enſuite les écailles & la tannent d'abord avec du lait aigre ou du marc d'eau-de-vie, puis avec cette même décoction de ſtatice. Ces peaux de poiſſon, qui acquierent un très-bel extérieur, étant à demi-tranſparentes, & paroiſſant comme chinées par les traces qu'y laiſſent les écailles, leur ſervent à faire des eſpeces de capottes contre la pluie.

Les Kalmoucs emploient principalement les peaux de bœuf & de cheval à la fabrication de quantité d'uſtenſiles de cuirs de différentes eſpeces, qu'ils préparent ainſi. Ils commencent par faire échauder les peaux dans de l'eau bouillante, juſqu'à ce que les

poils s'en détachent. Ce ſont les peaux de bœuf, particuliérement les parties du dos, qui fourniſſent les meilleurs vaſes. Il y en a qui laiſſent les peaux quelque tems dans la cendre, pour leur faire quitter leurs poils, Dans l'une & l'autre méthode, on les ratiſſe enſuite avec des lames de couteau auſſi parfaitement unies qu'il eſt poſſible; puis on les rince bien proprement dans une eau courante. Quelquefois on prépare ces peaux, en les laiſſant tremper huit jours & au-delà dans du lait aigri & légérement ſalé; & c'eſt de cette maniere qu'on s'y prend pour paſſer en mégiſſerie les peaux pour les bottes & autres ouvrages en cuir, de même que pour apprêter les peaux de chevres, de chevreuils, & autres animaux. Mais pour rendre le cuir propre à en faire des vaſes de ſubſtance bien cornée & bien durable, il eſt indiſpenſable d'étendre au ſoleil les peaux crues, dans le moment qu'on les tire du ruiſſeau. Pour lors les femmes qui entendent le métier, les taillent par morceaux de la figure qu'exige la nature des vaſes qu'elles veulent former; elles couſent enſuite ces morceaux tandis qu'ils ſont encore frais, avec des nerfs, les dilatent dans la forme

qu'ils doivent avoir, & les font bien fécher à un feu qui donne beaucoup de fumée. Elles fabriquent de cette maniere, non-feulement des vafes à large ouverture, auxquels elles peuvent donner la forme avec la main, à mefure qu'ils fechent; mais encore des outres ventrues, & des flacons pour le fel à col étroit, qu'elles foufflent patiemment au-deffus du feu pour leur donner cette forme, ou bien elles les rempliffent de fable jufqu'à ce qu'elles foient feches, & leur donnent tout en féchant les contours néceffaires; elles tracent en même tems deffus toutes fortes de lignes & de figures en guife d'ornemens. Les grandes outres à lait pour l'ufage ordinaire, que l'on trouve remplies de lait aigre dans toutes les jurtes Kalmouques, & qui en contiennent plufieurs feaux, font ordinairement quarrées, plus étroites en-haut qu'en-bas, munies d'un clapet à leur ouverture & garnies de courroies qui fervent à les pendre au bât des bêtes de fomme. On peut à la vérité fe fervir dans le ménage, de tous ces uftenfiles de cuir, auffi-tôt qu'ils font bien fecs; mais afin d'obtenir que le cuir ne fe ramolliffe plus par l'introduction d'un liquide, ou trop froid, ou trop chaud, &

pour que le vase perde l'odeur désagréable de ce cuir, il est nécessaire de le passer plus fort & plus long-tems à la fumée. Si l'on use de cette précaution pendant quelques jours consécutifs, ces ustensiles acquierent la transparence de la corne, & l'on ne peut plus en voir la fin.

Les feutres qui se font avec de la laine, forment un des articles les plus indispensables de l'économie des Kalmoucs. Outre que leurs huttes en sont couvertes, qu'ils en fabriquent des matelas, des coussins & des manteaux contre la pluie, ils en font encore des tapis & des couvertures. Il s'en fabrique pour ces différens objets de toutes sortes de qualités, & de divers degrés de bonté. Ceux qui sont destinés à revêtir les huttes ne sont foulés que médiocrement, & ne sont ni bien serrés ni bien durables. Les prêtres distingués & les princes choisissent, pour garnir leurs huttes, des feutres faits de laine entiérement blanche. Hors ces personnes-là, on ne prend communément que des laines mêlangées, qui donnent des feutres plus ou moins bruns, ou bien gris. Pour ceux qu'on destine à servir de tapis ou de couvertures, on met plus de choix

dans la laine dont on les fabrique, & on y applique des ornemens en laine teinte en diverses couleurs.

La fabrication des feutres regarde aussi les hommes, qui se font même aider dans ce travail par leurs voisins. On commence par tirer la laine sur de vieux feutres, ou sur des nattes, puis on la nettoie, & on la bat avec des baguettes : ensuite on l'étend bien uniformément sur un vieux feutre de la grandeur de celui que l'on veut fabriquer; on en met à la hauteur d'un pied pour les feutres les plus forts; on place par-dessus, les ornemens en laine teinte en couleurs, qu'on veut y ajouter, & l'on arrose le tout d'eau bouillante. Pour lors on roule toute cette laine avec beaucoup de précaution, dans le feutre qu'on a mis dessous, en serrant bien le rouleau qu'on entoure de cordes de crin. Un nombre de personnes proportionné à la longueur du rouleau s'asseyent en long sur deux files, le derriere appuyé contre les talons, & se jettent alternativement le rouleau les uns aux autres, des genoux à terre, & de la terre sur les genoux. Ce travail assez pénible se continue souvent au-delà d'une heure, au bout du-

quel tems la laine ſe trouve d'ordinaire ſuffiſamment feutrée. Les défauts qui peuvent s'y rencontrer ſe réparent à la main avec de la laine, & le tout s'étale à l'air pour le bien ſécher.

Les ſangles dont ils ſe ſervent, tant pour leurs huttes que pour d'autres uſages, ſe fabriquent par les femmes Kalmouques d'une maniere bien lente. La chaîne ſe roule autour d'un rondin qu'un jeune garçon tient dans les mains, & s'attache par une de ſes extrêmités à un tronc d'arbre ou après la hutte; l'ouvriere y paſſe péniblement la trame avec une navette, en relevant chaque fil de la chaîne l'un après l'autre, & en ſe ſervant d'un petit peigne pour battre le fil de la trame. Il y a pourtant quelques femmes qui ont appris, ſoit à Aſtrakan, ſoit chez les Tartares, à filer & à tiſſer plus fin, & qui fabriquent des camelots groſſiers & très-étroits. Leurs cordes ſe font de crin de cheval & de poil de chameau, ſans qu'ils y mettent beaucoup de façon.

Les Kalmoucs montent généralement très-bien à cheval, & y ſont bien plus hardis & bien plus adroits que les Tartares, qui s'y tiennent communément comme des payſans.

plus communes à la Chine & parmi les Mongols.

Les Soongares connoissoient la méthode de se fabriquer eux-mêmes leur poudre à tirer. Ils faisoient bouillir la fleur de salpêtre dans une forte lessive de cendres de peuplier & de bouleau, puis ils la laissoient se crystalliser; après quoi ils piloient ce salpêtre avec deux parties de soufre & autant de charbon de broussailles, qu'ils avoient réduit en cet état dans une chaudiere. Ils mouilloient ce mêlange, & le remuoient dans la même chaudiere, sur un feu de charbon, jusqu'à ce que la poudre commençât à se grener.

Les Kalmoucs ont toujours dans leurs hordes quelques artisans qui excercent différens métiers relatifs à leurs besoins, & qui leur fabriquent une partie de leurs ustensiles. Leurs maréchaux forgent différens petits ouvrages de fer relativement à leurs armes, à l'équipement de leurs chevaux & à d'autres usages. Ils font aussi de très-bons couteaux; mais leurs outils pour tous ces différens ouvrages sont très-simples. Ils ont même quelques orfevres qui s'occupent à faire des ornemens de femmes, comme bagues, boucles d'oreilles, &c. de petites coupes pour

leurs idoles, & des burettes pour les autels, dans lesquelles ils conservent leur eau sacrée. Ils fabriquent même de petites idoles en argent, en cuivre ou en laiton, qui sont assez élégantes. Ces orfevres garnissent aussi des théieres de bois, de cercles d'argent & de laiton, en guise d'ornemens, & ils savent pareillement y incruster des feuilles de ces métaux, avec lesquels ils représentent quelquefois diverses figures d'animaux, &c.

Un des principaux amusemens de tous les peuples nomades, & qui est en même tems un de leurs moyens de subsistance, c'est la chasse, dont les Kalmoucs exercent presque tous les différens genres connus.

La chasse à l'oiseau est sur-tout le plaisir des princes & des grands pendant l'été. De tous les oiseaux, celui qu'ils dressent le plus volontiers pour cette chasse, c'est l'autour ordinaire & une variété rare de son espece, qui est presqu'entiérement blanche; ensuite le lanier, *falco lanarius*, qui niche sur les arbrisseaux dans toutes les steppes libres du midi, & quelques autres especes d'aigle, telles que le *falco fulvus*, & le *falco hypolencus* ou *Jean le Blanc* de M. de Buffon, outre différens petits oiseaux de proie. Ils

ſont grands connoiſſeurs des faucons qui ſont propres à la chaſſe, & ils les apprivoiſent à peu près de la même maniere que nos fauconniers d'Europe, par la faim, & par la privation du ſommeil. Ils prennent ordinairement les laniers dans leurs nids; pour les autours, ils les prennent en hiver dans un filet tendu tout ſimplement au-deſſus de la terre, & ſous lequel ils attachent un pigeon en vie. Le gerſault & le faucon de paſſage ne ſe trouvent point dans les contrées que les Kalmoucs habitent aujourd'hui, ce qui fait qu'ils s'en ſervent très-peu. Cependant les Kalmoucs de diſtinction tâchent de s'en procurer par la voie de l'échange chez les Baſchkirs, dont les montagnes offrent à ces oiſeaux de la noble eſpece un ſéjour tel qu'ils le deſirent. Quand le prince va chaſſer, il porte toujours, de même que les premiers de ſa ſuite, un faucon de la petite eſpece capuchonne ſur le poing. Lorſque le héron ne veut pas s'élever, on l'effarouche avec des fleches ſifflantes, qui ont à la pointe une boule d'os creuſe qui produit un ſifflement aigu. Ces fleches ne ſont point garnies de fer, afin qu'elles ne s'enfoncent pas dans l'eau. Les

aigles

aigles ſe portent communément entre deux cavaliers ſur une perche placée horiſontalement & garnie de feutre, ou bien par un ſeul cavalier au haut d'une grande perche terminée en potence, & qui s'appuie par le bas contre l'étrier. Ces oiſeaux ſont dreſſés au poil, & s'emploient particuliérement contre les loups & les gazelles.

Leur maniere la plus ordinaire de chaſſer le loup, eſt la chaſſe forcée, où un certain nombre de Kalmoucs bien montés pourſuivent le loup qu'on a lancé, & le tuent, lorſqu'il eſt rendu, avec des fouets courts & gros, dont ils ſe ſervent toujours à cheval. C'eſt auſſi de cette maniere que les Baſchkirs & les Kirgiſiens détruiſent cet animal rapace, ſi redoutable à leurs troupeaux. Ils ont des chevaux qui, pouſſés par leur ardeur naturelle, fondent ſur le loup avec furie, & ruent contre lui avec les pieds de devant. M. Pallas a même vu dans les montagnes de la Sibérie, des chevaux Tartares d'une race ſi noble & ſi courageuſe, qu'ils s'élançoient à la pourſuite d'un ours qui fuyoit après avoir été lancé. De pareils traits de courage ne ſont pas rares de la part des étalons qui marchent en liberté à la tête du

troupeau. Les Kalmoucs tiennent auſſi pour cette chaſſe du loup, des chiens qui paroiſſent être de la vraie race primitive de nos chiens domeſtiques, qui ont pris chez eux une plus belle forme, & qui deviennent preſque auſſi minces & auſſi élancés que le lévrier, avec les oreilles, les cuiſſes & la queue garnies de poils. Quant aux renards & aux blaireaux, les Kalmoucs les font ſortir de leurs terriers par le moyen de la fumée ; & pour le fauve & le gibier à plumes, parmi lequel ils préferent ſur-tout les cignes & les oies à cauſe de leur groſſeur, ils font uſage du fuſil.

Entre tous les amuſemens auxquels ce peuple ſe livre fréquemment, la lutte, l'exercice de l'arc & la courſe à cheval tiennent le premier rang. Ils luttent toujours ſeul à ſeul, & ſont aſtreints à l'obſervation de certaines regles, comme de ne pas ſe bleſſer l'un l'autre, de ne jamais ſaiſir leur adverſaire, ni par la gorge, ni par la treſſe. Quand pareille choſe arrive & que l'ardeur des combattans les fait ſortir des bornes preſcrites, ils ſont ſéparés ſur-le-champ par leurs ſeconds, & le contrevenant eſſuie une forte flétriſſure. Lorſqu'ils tirent de l'arc, c'eſt

tantôt vers un but, tantôt à qui tirera le plus loin, afin qu'on puisse également juger de la force & de l'adresse du tireur. Ils font souvent entr'eux des parties de boisson, qu'il n'est pas rare de voir durer des demi-journées entieres. Chacun ayant apporté sa part d'eau-de-vie & de ce lait de jument qui enivre, toute la provision se place au centre du cercle que la compagnie forme autour, assise par terre en plein air. L'un d'eux faisant l'office d'échanson, est obligé de se tenir accroupi, la coupe à la main, à côté des vases qui contiennent la boisson : les jeunes filles qui se tiennent à portée des buveurs, & qui veulent faire entendre leur voix, commencent alors à chanter quelques chansons amoureuses. La fête ainsi engagée, on boit à la ronde, & l'on chante jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à boire. Personne ne se leve jusqu'à la fin ; on n'en voit aucun chanceler ou se conduire en ivrogne ; & celui qui troubleroit la tranquillité de la compagnie par des cris indécens, violeroit les regles établies dans ces sortes de cotteries. Pendant les longues soirées de l'hiver, la jeunesse des deux sexes se divertit à danser, à chanter & à faire de la musique. Leurs dan-

ses, comme celles des Arméniens, exigent beaucoup plus de mouvemens des mains & des bras que des pieds, dont ils font encore moins d'usage que les Tartares. Leurs meilleurs musiciens sont les jeunes filles, qui presque toutes savent pincer du luth, qui est leur instrument le plus familier, & dont les cordes montées par paires à l'unisson, sont ordinairement de fil de fer, ou de nerfs. Ils ont encore d'autres instrumens à cordes, & une espece de flûte qui a été décrite ci-dessus. La mélodie des chants Kalmouques, sur-tout leur musique tendre & amoureuse, est composée de tons tellement tirés & alongés, & de dissonnances si langoureuses, qu'une oreille faite à la bonne musique, souffre au moins autant à l'entendre que si c'étoit de l'ancien chant françois. Outre les chansons qui expriment leurs desirs amoureux, ou leurs tendres complaintes, & dont ils composent journellement de nouvelles, ils ont quantité de longs récits de faits héroïques & d'aventures fabuleuses de chevalerie, qu'ils chantent en s'accompagnant du luth, & d'une voix radoucie, dont ils varient fort peu les tons, sur des airs très-monotones, dont la me-

ſure eſt adaptée aux différens ſujets, & dont les paroles ſont diviſées en ſtrophes. (*) En hiver, ce ſont les échecs & les cartes qui font l'amuſement général de tous les hommes faits qui ſont déſœuvrés. La paſſion des jeux qui ſe jouent avec des cartes eſt auſſi violente chez eux qu'elle puiſſe l'être chez aucune nation, & ils la portent au point d'y paſſer les nuits entieres, & de perdre dans une ſéance tout ce qu'ils ont vaillant, & juſqu'aux habits qu'ils ont ſur le corps. Ils ont, outre les échecs qui ſont ſur-tout la récréation de leurs prêtres, une eſpece de damier, dont les dames ſe placent ſur les caſes blanches, tandis que ce ſont les noires qui reſtent vuides. Le trictrac y eſt auſſi connu ſous le nom de *narr*.

La majeure partie de la vie des Kalmoucs ſe paſſe en divertiſſemens; & quelque miſérable que nous paroiſſe leur maniere d'exiſter, ils s'eſtiment eux-mêmes, dans leur plus grande médiocrité, auſſi heureux que nous les croyons à plaindre. Ils trouvent

(*) Il n'eſt aucun de nos lecteurs qui ne reconnoiſſe dans ces chants des Kalmoucs les anciennes romances, en uſage chez tous les anciens peuples de notre Europe.

insupportable notre méthode d'habiter dans des maisons bâties selon les regles de l'architecture ; même les plus distingués d'entr'eux, qui ont été élevés à l'ancienne maniere, ont pour cette façon de se loger une sorte d'horreur qu'ils portent au point que, lorsqu'ils viennent dans une ville, & qu'ils y rendent une visite, ils ne sauroient supporter long-tems l'air renfermé d'un appartement à poële, excepté ceux qui fréquentent depuis long-tems les Russes. Leur genre de vie expose à la vérité pendant l'hiver les basses classes du peuple à essuyer bien de la misere, la rigueur du froid, souvent même la faim. Le seul moyen dont ils usent pour se rendre cette saison en quelque façon plus supportable, c'est de passer alors dans des contrées plus méridionales, où le froid est plus modéré & de moindre durée. Du reste, à quelque misere que les pauvres parmi les Kalmoucs soient réduits, on ne les voit que très-rarement abattus par le souci, & jamais surmontés par le désespoir. La plupart, malgré une maniere de subsister qui paroît si contraire à la santé, parviennent à une vieillesse robuste & fort avancée ; leurs maladies ne sont même ni fort

fréquentes, ni fort dangereuses. On en voit très-peu grisonner à quarante ou cinquante ans; des vieillards de quatre-vingt à cent ans ne sont point un phénomene bien rare, & à cet âge ils se tiennent encore très-bien à cheval. Une nourriture uniforme & simple, l'air libre qu'ils respirent sans cesse, des corps endurcis, vigoureux & sanguins, un exercice continuel, sans soucis, sans travaux pénibles; telles sont les causes naturelles de ces heureux effets.

Une de leurs maladies les plus dangereuses & les plus redoutables, est une fievre maligne, qui, dans les plus grandes chaleurs de l'été, devient quelquefois endémique & même épidémique, & qui est ordinairement accompagnée d'une violente phrénésie. Il paroît que cette maladie qui ressemble beaucoup aux fievres des camps, est occasionnée par l'habitude où ils sont de passer tout l'hiver sous des tentes, où ils dorment, à demi nus, exposés à l'air froid de la nuit, & par la grande quantité de viandes, souvent entiérement corrompues, dont ils font leur nourriture; peut-être même par les exhalaisons putrides qui émanent de ces viandes qu'ils font sécher dans leurs huttes.

Cette fievre tue ordinairement vers le huitieme jour, sans qu'il se manifeste de taches; & lorsqu'elle se répand dans un quartier ou dans une famille, elle emporte communément plusieurs personnes. Aussi a-t-on grand soin de s'écarter des familles qui en sont attaquées. On a cependant éprouvé qu'il étoit très-possible de sauver ces malheureux, en leur administrant des potions rafraîchissantes & acidules, & en leur interdisant absolument la viande & le lait. Les médecins Soongares prescrivent contre cette maladie la rhubarbe, une saignée, & une diette austere, en réduisant le malade à du bouillon fort léger.

Ils ne connoissent la peste proprement dite, que par oui dire: mais ils redoutent autant la petite vérole, que nous redoutons la peste. La contagion variolique s'introduit rarement chez eux; mais lorsqu'elle s'y est une fois établie, elle leur enleve bien du monde. Aussi-tôt que cette maladie s'est manifestée distinctement chez l'un d'entr'eux, tous les siens l'abandonnent incontinent; & à moins qu'ils ne puissent trouver quelqu'un pour le servir, qui ait été atteint de la petite vérole, ils le laissent sans autre secours que

celui de s'approcher de tems en tems de sa hutte, en se tenant soigneusement au-dessus du vent, & de placer à une certaine distance un peu de nourriture pour le malade. Lorsqu'ils ont de jeunes garçons qui en sont attaqués, ils les vendent souvent aux Russes pour quelques roubles: il n'arrive que trop fréquemment qu'ils prennent une autre maladie inflammatoire pour la petite vérole, & qu'ils abandonnent le malade dans le premier effroi. Les Kalmoucs Stauropoliens, qui habitent au milieu des Russes, éprouvent plus souvent ce fléau que les autres, & cependant il leur en périt aussi plus qu'il n'en réchappe. Les malades meurent généralement avant l'éruption; si cette derniere se fait heureusement, il est rare qu'un Kalmouc n'en guérisse pas. Cette épidémie n'étoit pas non plus inconnue aux Soongares, qui la redoutoient au suprême degré, tandis qu'ils ne craignoient point du tout la rougeole, dont leurs enfans étoient presque tous attaqués, mais sans qu'il en mourût aucun.

Les pleurésies ne sont point rares chez les peuples qui habitent les steppes. Les Kalmoucs ont une maniere singuliere de les traiter, qui leur réussit fort souvent. Le mé-

decin faifit les mufcles des côtes du malade entre fes doigts, & les froiffe de toutes fes forces, jufqu'à ce que le patient éprouve quelque foulagement. Les Kalmoucs du Wolga font auffi dans l'ufage d'appliquer fur l'endroit douloureux des feuilles de coquelourde, *pulfatilla*, pilées, qui operent très-vivement en maniere de véficatoires. Lorfque la maladie ne tue pas le feptieme ou le neuvieme jour, il n'y a plus de danger.

Ils font encore affez fujets aux ulcérations de la peau; & les Soongares Altais, auffi bien que les Torgotes, connoiffent fur-tout & redoutent beaucoup un bubon épidémique qu'ils nomment *momo* (*), & qui eft occafionné par une qualité vicieufe de

(*) Cette épidémie produite par un vice de l'air, fe manifefte ordinairement dans les grandes chaleurs de l'été, fur-tout lorfqu'il regne des vents étouffans du fud; mais dès que des vents oppofés ou frais viennent à reprendre le deffus, l'épidémie ceffe. Il eft extrêmement rare que, foit les hommes, foit les animaux, en foient atteints, ni dans les villes ni dans les fortereffes. Les premiers en font communément attaqués en rafe campagne, ou après qu'ils ont fait quelque voyage dans des prairies, pâturages, &c. fur-tout dans des endroits bas & humides; & les beftiaux dans le tems qu'ils font en pâture. M. Pallas croit en trouver la caufe premiere dans des effaims d'infectes errans dans l'air, que leur extrême petiteffe dérobe prefqu'entiérement à la vue.

l'air. Cette maladie eſt moins commune le long du Wolga, que dans la ſteppe Soongarienne ; cependant elle fait périr quantité de bétail, des chevaux ſur-tout, lorſqu'on les conduit dans les bas-fonds, immédiatement après que les hautes eaux ſont rentrées dans leur lit. C'eſt généralement en été & en automne que ces accidens ont lieu le plus communément. Quant aux hommes, notre ſexe y eſt beaucoup plus ſujet que les femmes qui vivent infiniment plus retirées dans leurs huttes enfumées. Les Soongares conſeillent pour la guériſon de ce mal, de faire brûler un petit morceau de bougie à parfum, ou paſtille de la Chine, ſur le bubon, & d'enfoncer dans le point noir qui ſe manifeſte ſur la tumeur, une aiguille de cuivre ou de fer, juſqu'à ce que, parvenue au vif, le patient en ſente de la douleur. Mais il faut que ces ſecours ſoient adminiſtrés avant que le ſecond jour ſoit écoulé, ſans quoi ils deviennent inutiles. Les Torgottes ne connoiſſoient pas ce remede, & leurs prêtres en retiroient cet avantage, que les laïques qui étoient atteints de ce mal venoient recourir à eux, & que les grands ſur-tout s'adreſſoient au chef des Lamas, qui, de même que ſes

confreres, se contentoit d'imposer les mains au malade, & d'accompagner cette cérémonie d'exorcismes & de quelques prieres qu'il marmottoit entre les dents, le tout sans grand effet, comme on peut le croire. Ce bubon n'offroit, dit-on, dans les chevaux qu'on ouvroit immédiatement, qu'un pus ichoreux. Il s'attache ordinairement chez les animaux, aux flancs & aux aînes, & les emporte souvent le premier jour qu'il se manifeste. Les Kalmoucs n'en mangent pas moins la chair des chevaux qui en crevent, se contentant d'en séparer le bubon, & n'en éprouvent aucune suite fâcheuse.

La galle, suite immanquable de la malpropreté & de la vie inactive des Kalmoucs en hiver, enfin de la quantité de lait aigre dont ils font usage, est encore une maladie très-commune parmi ces peuples. Ils la guérissent avec un onguent composé de beurre & de mercure. Dans des éruptions cutanées ou dartres bien opiniâtres, ils appliquent aussi quelquefois une sorte de vésicatoire de la petite méloïde jaune diaprée, très-commune le long du Wolga, qui est la même mouche que les anciens Grecs employoient pour faire leurs emplâtres vésicatoires. Les

Burætes & les Mongols usent de lotions faites avec une décoction d'une grosse racine d'euphorbe, qui leur fait enfler fortement la peau.

Le mal vénérien est encore une maladie très-répendue, sur-tout dans les camps où réside le prince; mais elle n'est pas à beaucoup près, aussi générale, parmi le commun des Kalmoucs; il se pourroit bien toutefois qu'elle subsistât cachée dans un grand nombre à un degré beaucoup moins considérable, & qu'elle se manifestât chez eux sous une forme différente. Les Soongares lui donnent le nom de *chotton-jarra*, qui signifie variole Buchare, ou variole des villes, parce que ce sont les Buchares qui l'ont introduite chez eux. En leur communiquant la maladie, ils leur enseignerent le remede dont ils faisoient usage pour s'en guérir, & qui consistoit en neuf pilules composées de mercure, de cinabre & autres drogues de charlatan; il en falloit prendre une tous les jours, & elles devoient exciter la salivation. Lorsque celle-ci ne s'établissoit pas dans l'espace d'un mois, ou si le malade ne se trouvoit pas entiérement guéri, on lui faisoit des fumigations avec du cinabre & du tabac. Les

marchands Tartares ne vendent aux Torgotes pour cette maladie, que la ſimple racine de ſalſepareille à trois kopeques la dragme.

Les Kalmoucs ſont encore expoſés à une ſorte de lepre toute particuliere, que leur genre de vie rend incurable, & qui ſe manifeſte par des taches rouges abſolument plates, qui ſe forment ſur la peau dans toutes les parties de leur corps. A la longue, la peau ſe gerce, ſans qu'il en réſulte pendant longtems d'autre accident; mais à la fin le malade tombe dans une eſpece de maraſme dont il périt. On prétend qu'on voit encore quelquefois chez eux un autre genre de lepre, ou plutôt une teigne, *tinea capitis*, de la plus mauvaiſe eſpece, qui couvre la tête & les oreilles d'excoriations blanches, & qui forme des taches rougeâtres dans les cheveux. Il arrive plus ſouvent que des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe ſont attaquées d'un degré médiocre d'éléphantiaſis, qui leur occaſionne tous les printems une enflure à l'un des deux bras, leur fait gercer la peau, & leur rend les ongles écailleux & noueux.

La fumée de leurs cabanes, & les reflets inſupportables des rayons du ſoleil ſur le ſol jaunâtre de la ſteppe, ainſi que ſur la neige,

caufent aux Kalmoucs de fréquentes ophtalmies dont ils font fort tourmentés. Pour fe mettre à l'abri des mauvais effets de la derniere de ces caufes, il y en a beaucoup qui portent devant les yeux une bande étroite de ce tiffu de crin dont on fait les tamis, placée en forme de gouttiere; cette bande tient l'œil frais, remplit très-bien fon objet, & gêne très-peu la vue. Il y a des arbriffeaux de fteppes, particuliérement celle du Tamaris, dont la fumée, dit-on, n'offenfe point du tout les yeux, qui n'excite pas feulement leur fenfibilité, & qui eft même douce à la langue. On prétend encore que la fumée de l'arbriffeau nommé *torloh*, *polygonoïdes Tourn.* affez commun fur les mondrins de fable volant de la fteppe méridionale, poffede non-feulement cette fuavité, mais qu'elle eft même falutaire contre les inflammations des yeux, lorfqu'on y demeure quelque tems expofé dans une hutte fermée.

Les Kalmoucs font non-feulement très-portés à l'amour, mais ils font encore très-prolifiques; auffi ne voit-on que très-peu de mariages ftériles chez eux; & il n'eft guere de huttes où l'on ne rencontre toujours quelques enfans, & communément trois ou

quatre jouant ensemble. D'où l'on peut aisément conclure qu'ils ont dû s'être multipliés considérablement depuis cent cinquante ans qu'ils habitent tranquillement la steppe du Wolga. Comme il reste très-peu de filles à marier & de jeunes veuves parmi eux, que la polygamie y est on ne peut pas plus rare, & que cependant le nombre de leurs prêtres célibataires, qui usent, sans façon, des femmes d'autrui, est très-considérable ; il faut nécessairement en conclure qu'il naît aussi chez eux moins de filles que de garçons. Mais c'est une chose inouïe chez tous les peuples Mongoles, qu'une femme ait jamais pu épouser plusieurs maris à la fois, quoiqu'on ait assuré que la chose a lieu chez ceux du Tybet. La surabondance des mâles relativement aux femelles seroit encore bien plus sensible chez les Kalmoucs, si le grand nombre d'accidens occasionnés par des chûtes de cheval, & les fréquentes petites guerres qui s'élevent entre leurs différens princes, & même de voisins à voisins, n'en faisoient pas périr un grand nombre, auquel il faut ajouter tous ceux qui périssent encore, dans la classe des pauvres,

de

de faim, de misere & de toutes sortes de calamités, dont sur-tout les enfans sont le plus souvent la victime; ce qui ne laisse pas de rallentir toujours un peu les progrès de la population.

Lorsqu'une femme Kalmouque est sur le point d'accoucher, toutes les femmes de sa connoissance ont coutume de se rassembler chez elle. Elle a soin avant toutes choses de dresser son idole, & d'allumer une petite lampe devant. Au pied du lit de la femme en travail, on fixe une perche qui entre dans la terre par un bout, & qui est attachée par l'autre à l'ouverture de la cheminée, qu'elle traverse. Lorsque les vraies douleurs commencent à la prendre, elle se leve de sa couche, dont elle va gagner le pied; puis elle saisit la perche dont nous venons de parler, qu'elle tient ferme des deux mains, tandis qu'elle est accroupie sur ses deux talons; une autre femme passe derriere elle, la tient embrassée, les deux bras passés sous son sein, & la serrant étroitement. Un homme se pend pour lors après la perche, & appuie fortement ses pieds contre les bras de la femme en travail, qui, par toutes sortes de contorsions & différens mouvemens de

ſon corps, favoriſe de ſon mieux ſon accouchement. On prétend que de cette maniere elles ſont délivrées très-heureuſement & avec beaucoup de facilité. Mais lorſque l'enfant ne ſe préſente pas naturellement, & que l'accouchement devient laborieux, il ſe trouve ordinairement là quelque femme expérimentée, qui eſſaie de retourner l'enfant. Il ſe trouve même parmi les Soongares des accoucheurs qui, dans des cas difficiles, coupent l'enfant par morceaux avec des inſtrumens tranchans. Ils attribuent toutes les circonſtances fâcheuſes qui peuvent ſe préſenter dans ces momens-là, à des eſprits mal-faiſans qu'on s'efforce de chaſſer par des opérations magiques, des conjurations, des amulettes, &c.

Auſſi-tôt que l'enfant eſt né, tous les hommes ſont obligés de ſortir de la hutte. Le cordon ombilical ſe coupe à la longueur de deux pouces avec un couteau tout neuf, qui reſte à la matrône pour ſes peines, & ſe lie avec une ficelle faite de boyaux ou de nerfs. L'uſage eſt d'enterrer l'arriere-faix à une bonne profondeur, dans la hutte même, à la place où l'accouchement a eu lieu. On lave immédiatement l'enfant dans de l'eau ſalée,

& on l'enveloppe dans des morceaux de pelisses, ou dans des linges; on lui place sous les fesses un tuyau en forme de cuiller, par lequel l'enfant laisse passer ses excrémens, sans gâter son berceau, qui a la forme d'une caisse alongée. L'enfant demeure dans ce berceau jusqu'à ce qu'il marche seul. Pendant le jour il est toujours placé sur la cuiller dont nous venons de parler; la nuit, on la change, & on lui en substitue une autre toute pareille.

Une femme est regardée comme impure pendant les trois premieres semaines qui suivent son accouchement. Il n'est pas permis au mari de la toucher, ni à elle d'apprêter aucun mets, ni de manger avec les autres dans la même écuelle, jusqu'à ce qu'elle se soit purifiée dans la jurte, en se lavant tout le corps avec de l'eau chaude. Les femmes mariées sont aussi réputées impures pendant le tems qu'elles ont leurs regles: quant aux filles, on n'y fait pas attention. Une accouchée ne se ménage & ne garde le lit, suivant la regle usitée, que pendant sept jours; mais les femmes du bas peuple se levent tout de suite, se livrent à différentes occupations du ménage, su-

ment joyeusement leur pipe, & lorsque la horde est en pleine marche, on les voit dès le premier jour à cheval, tenant leur enfant dans les bras. (*) Immédiatement après qu'elle a été délivrée, on ne donne à l'accouchée, dans les premiers jours, que de très-petites portions de viande de mouton, qu'on augmente par degrés, & on lui fait prendre quantité de bouillons, que le mari le plus pauvre tâche en pareille circonstance de procurer à sa femme. Les femmes du premier rang prennent des nourrices pour les nouveaux nés; mais celles du peuple allaitent elles-mêmes leurs enfans, jusqu'à ce qu'une nouvelle couche les oblige à le sévrer, ce qui n'empêche pas qu'elles n'accoutument de bonne heure leur nourrisson aux mets les plus solides. Ces enfans font leurs dents avec beaucoup de facilité, & dans leur seconde année ils seroient même sujets à peu de maladies, si la mauvaise nourriture & le virus vénérien qui leur est trans-

(*) Les femmes de soldats, qui suivent nos armées d'Europe, en usent exactement de même à tous ces différens égards. On en a vu même suivre la troupe à pied, portant leur enfant, le lendemain, le jour même de leur accouchement. Nous croyons pouvoir avancer que les femmes actives, laborieuses & sobres endurent encore mieux la fatigue & s'y endurcissent plus facilement que les hommes.

mis par leurs parens, n'en faisoient pas périr un grand nombre.

Les bains naturellement chauds ont toujours été & sont encore aujourd'hui regardés chez les Mongoles & chez les Burætes comme un remede spécifique dans quantité de maladies. On trouvoit fort peu de vrais médecins chez les Torgotes ; les Soongares avoient sur l'art de guérir un peu plus de lumieres, dont ils tenoient la plus grande partie des Buchares & du Tybet. Dans les maladies inflammatoires, ils tâtent le pouls, examinent les urines, & les goûtent même lorsque le malade est d'une condition relevée. Les purgatifs qu'ils emploient dans ces mêmes maladies sont la rhubarbe, & souvent aussi la feve de S. Ignace, qui leur vient par la voie du commerce sous son nom Indien *bilahwa*. Ils emploient aussi les lavemens d'eau tiede, ou quelquefois d'une décoction purgative ; & lorsque ces derniers ne font pas d'effets, ils introduisent dans l'anus des suppositoires d'un mêlange de sel & de sucre dissous, auxquels ils donnent la forme requise dans un cylindre long de trois pouces. Dans les frissons, sur-tout lorsqu'ils viennent de refroidissement & d'humidité, ils

ont recours aux remedes ſudorifiques & aromatiques, tels que la noix muſcade, le poivre, la cannelle & le ſafran. Ils font encore uſage de différentes eſpeces de genevriers & de ſaviniers, ſoit en fumigations, ſoit pris intérieurement Ils font grand cas de la racine de raiponſe comme ſtomachique; & de l'*aſtragalus tragacanthoïdes* en décoction comme fébrifuge. Les Kalmoucs connoiſſent auſſi la ſaignée & les ventouſes, & en font un uſage très-fréquent.

Quantité de leurs remedes, ſoit domeſtiques, ſoit officinaux, ſont pris, comme dans l'ancienne pharmacie d'Europe, du regne animal. De tous les remedes de ce genre, il n'en eſt pòint qu'iis vantent autant que le fiel d'un animal appellé *dom*, qui habite les monts Altais & le Tybet. Cet animal, ſuivant la deſcription qu'on en donne, n'eſt autre que la hyene, dont le fiel jouiſſoit déjà d'une grande réputation chez les médecins de l'antiquité. Le fiel humain & le fiel d'ours ne leur ſont pas moins précieux; ils regardent auſſi la graiſſe, & même la chair humaine, la premiere comme un excellent onguent pour les bleſſures, & cette derniere comme un remede contre les

flatuoſités & les convulſions. La chair de ſerpent paſſe pour un ſpécifique contre les maux d'yeux, la paralyſie & la gonorrhée; la chair de loup dans les dérangemens d'eſtomac; la langue de loup dans les inflammations de la gorge & de la langue. Nous ne citons tous ces ſublimes remedes que pour donner un échantillon de la pitoyable médecine de ces peuples, & nous en omettons cent autres de la même eſpece.

C'eſt une choſe bien remarquable qu'un peuple nomade, dont le genre de vie paroît ſi approprié à la liberté naturelle de l'homme, ait toujours été ſoumi, depuis un tems immémorial, au pouvoir illimité d'un ſouverain abſolu. Les peuplades Mongoles en fourniſſent, du moins en Aſie, le ſeul exemple; & l'on ne trouve pas, ni dans les hiſtoires écrites, ni dans de très-antiques traditions qui ſe ſont perpétuées parmi eux, le moindre veſtige d'un ancien état d'indépendance; état dont les Tartares nomades ſont ſi jaloux, & dont ils font un abus ſi pernicieux. Mais les Mongoles reconnoiſſent au contraire avoir été ſoumis de tous tems à des Khans & à des princes, dont l'autorité bien affermie, ſacrée, & preſque

regardée comme divine, leur a été transmise par succession. Les Kalmoucs sont même si satisfaits de leur constitution civile, qu'on en voit fort peu qui ne soient toujours prêts à faire éclater une fidélité à toute épreuve, & une obéissance parfaite à leur souverain héréditaire.

Ce fut cet attachement pour leur prince légitime, dont ils furent toujours animés, qui, du tems de Tschingis-Khan, leur fit supporter beaucoup plus impatiemment que les autres peuples, le joug usurpé du conquérant Mongole, qu'ils furent les premiers à secouer, après s'être long-tems révoltés contre. Leur fidélité envers leurs souverains héréditaires s'est toujours maintenue depuis, même au milieu des guerres les plus sanglantes qu'ils eurent à soutenir contre les Mongoles & les Chinois; elle les eut rendus, selon toute apparence, invincibles dans l'Orient, si d'un côté la mauvaise politique de leurs princes, en donnant à chacun de leurs fils une portion de leurs sujets, & de l'autre les divisions intestines toujours subsistantes entre ces princes & entre les grands, n'avoient affoibli leur puissance, & finalement causé

leur deſtruction. Les hordes Kalmouques qui ſe ſont refugiées les premieres dans la ſteppe du Wolga, ſont, de toutes les peuplades Mongoles, celles qui ont conſervé le plus conſtamment leur ancienne conſtitution & leurs ſouverains, juſqu'à leur évaſion; ainſi nous tracerons principalement d'après eux le tableau que nous allons donner de la forme de leur gouvernement.

Chez les Kalmoucs, ainſi que chez les Mongoles, le ſouverain qui gouverne une peuplade ſéparée, *Uluſſe*, en propriété, & en qualité d'ainé de ſa race, eſt appellé *Taidſhi*. (*) Tous les autres héritiers mâles, ſoit qu'ils ſoient immédiatement de la famille régnante, & freres du ſouverain actuel, ſoit qu'ils ſoient iſſus d'une ligne collatérale de la même maiſon, prennent ſimplement le titre de Khan *Najonn*, ſeigneur. Les plus puiſſans des princes Kalmoucs & Mongoles ſe ſont fait donner les uns, par leur chef ſpirituel, le *Dalai-Lama*, les autres par leurs puiſſans voiſins, le ſouverain de la

(*) Les traducteurs François d'Abulgaſi, ont mal rendu le ſens du mot *taidshi*, par chantre, ou quelqu'un qui poſſede une belle voix, *Hiſt. généalog.* p. 150. La vraie ſignification de ce mot dans la langue du Chatay, équivaut à *bon ſurveillant ou gardien*. P.

Ruſſie, & le ſouverain de la Chine, le titre de Khan. Quant au titre de *Chuntaidſhi*, prince des lignes, dont pluſieurs princes Soongariens, Schoſchotes & Mongols ont été en poſſeſſion, il ne leur étoit conféré, du tems que ces différentes hordes étoient encore indépendantes, que par le *Dalai-Lama* ſeulement. Ce titre leur donnoit le rang ſur les princes ordinaires, & rendoit légitime le pouvoir qu'ils s'attribuoient ſur ceux qui leur étoient inférieurs en puiſſance.

Dans l'ordre le plus uſité, un *Taidſhi* a coutume de tranſmettre le gouvernement de ſon peuple, *Uluſſe*, ou de ſes ſujets, *Albatu*, à l'ainé de ſes fils; on aſſigne aux autres, en forme de dédommagement, & pour leur ſubſiſtance, un petit nombre de familles, dont ils ſont ſeigneurs, *Najonn*, avec une autorité toute ſemblable à celle que le prince exerce ſur ſon peuple; mais ſans être pour cela ſéparé de l'Uluſſe du ſouverain régnant, dont il dépend toujours à certains égards en qualité de vaſſal, & aux ordres duquel il eſt obligé de ſe conformer dans tout ce qui concerne la paix ou la guerre. Lorſque la branche ainée vient à s'éteindre, c'eſt l'ainé de la branche sui-

vante qui succede ; mais il n'arrive que trop souvent, non-seulement dans ces cas-là, mais encore dans le cours d'une succession non interrompue de la même branche, que des freres turbulens, ou des princes de branches collatérales, profitant de la facilité que leur donne le genre de vie errante qu'ils menent, se soustraisent à l'autorité suprême du chef, soit en s'éloignant, soit en profitant de quelqu'autre circonstance ; & le nombre de leurs sujets venant à s'augmenter, tantôt par des transfuges volontaires, tantôt par de petites excursions sur leurs voisins ; ils parviennent petit à petit à un certain degré de puissance, & finissent souvent par trancher du maître vis-à-vis du chef de leur maison. Telle a toujours été l'origine de toutes les scissions, & de la majeure partie des guerres civiles qui ont eu lieu entre les Kalmoucs ; mais quantité de leurs princes y ont sur-tout contribué, en laissant à leurs plus jeunes fils une portion de leur succession égale à celle de l'ainé, ou du moins en la leur faisant très-forte ; car il dépend absolument du souverain de partager ses sujets entre ses fils comme il lui plaît. Souvent même ce partage a lieu

dès que les fils ont atteint un âge compétent, le pere ne se réservant alors qu'une portion à sa volonté, laquelle portion ne se partage entre ses fils qu'après sa mort, ce qui ne laisse pas d'occasionner encore souvent de violens démêlés entr'eux.

Tout *T'aidshi* ou *Najonn* exerce sur ses sujets un pouvoir illimité; il peut à son gré les donner, les léguer, leur infliger de fortes peines corporelles, leur couper le nez & les oreilles, ou les priver de quelques membres. La seule chose qui ne leur soit pas permise; c'est de les faire mourir ouvertement, à cause que la religion des Lamas le défend formellement; de sorte que ces princes sont réduits à se défaire en cachette de ceux de leurs sujets qui ont encouru leur haine, ou dont ils croient avoir quelque chose à redouter. Le tribut que les sujets sont obligés de payer au souverain, dépend également du bon plaisir de ce dernier. Il n'y a que le clergé, la partie du peuple consacrée ci-devant par quelques souverains antérieurs, soit au Dalai-Lama, soit à quelques autres idoles; & les rejetons de la famille régnante, ou qui sont réputés, selon la maniere de s'exprimer des Kalmoucs, descendre

d'os blancs, qui ſoient affranchis de toute impoſition.

Les Chuntaidshis Soongares, & les Khans Torgotes, juſqu'à Ubatſcha qui s'échappa en dernier lieu, ſe choiſiſſoient à volonté un conſeil de judicature, *Sarga*, pris parmi leurs vaſſaux & leurs nobles. Les principaux Lamas ou prêtres jouiſſoient auſſi par état du droit inconteſtable d'y ſiéger & d'y opiner, ce qui les rendoit par conſéquent beaucoup moins dépendans du Khan que les autres aſſeſſeurs, qui étoient des créatures de ce prince, qu'il pouvoit placer & déplacer à ſon gré. Le nombre de ces conſeillers étoit fixé à huit, & ils tenoient leurs aſſemblées dans une hutte conſidérable, deſtinée à cet uſage, & dans laquelle ſe gardoit auſſi le code de leurs loix. Les déciſions de ce tribunal n'étoient exécutoires qu'après avoir été ratifiées par le Khan. Chaque prince régnant a pareillement ſon conſeil, auquel un ſeul des prêtres ſupérieurs de l'Uluſſe a le droit inconteſtable de préſider en qualité de premier juge. En vertu du nouveau réglement qui fut agréé en 1762 pour les Sargas, ou conſeil des Khans, à l'avénement du vice-Khan Ubaſcha, chaque prince en

régence étoit en droit déplacer à sa nomination un *Sayssan* ou noble, comme assesseur juré de ce tribunal. Cet assesseur étoit directement chargé des intérêts de son prince. Mais une fois nommé, il ne pouvoit plus être changé, & il touchoit d'ailleurs un traitement du gouvernement Russe. Les affaires se décidoient dans cette assemblée à la pluralité des voix, le Khan n'ayant que la voix prépondérante; mais il y plaçoit aussi des assesseurs de son choix. Dans les cas où ils ne pouvoient s'accorder, ils devoient avoir leur recours au college impérial des affaires étrangeres.

Afin de pouvoir maintenir le bon ordre parmi ce peuple, que sa vie pastorale oblige à disperser & à changer continuellement ses habitations, chaque Ulusse est partagée en diverses subdivisions qui sont surveillées & contenues par des officiers appellés *Sayssans*, & qui en ont encore d'autres sous eux d'un grade inférieur. Une pareille subdivision, qui porte le nom d'*Aimak*, comprend pour l'ordinaire cent cinquante à trois cents feux, & au-delà, lesquels sont encore partagés de quarante feux en quarante feux, sous l'autorité d'un *Achcha* ou *Dæmuetschi*,

& ſe tiennent toujours enſemble dans une certaine proximité. Chaque Sayſſan a ſous lui une eſpece de cavalier de police, chargé d'aller recueillir d'après les ordres qu'il en reçoit du Sayſſan, à l'arrivée du *Daraga* du prince, la contribution qui doit être fournie pour chaque foyer de ſon *Aimak*. Cette contribution eſt réglée d'après la connoiſſance que chaque Sayſſan doit avoir des facultés de ſes ſubordonnés, & peut monter à un peu plus ou un peu moins du dixieme de tout ſon bétail. Une partie du produit de cette impoſition eſt employée au paiement des honoraires du Sayſſan lui-même & des aſſeſſeurs du tribunal ſuprême; mais la plus groſſe part conſtitue le revenu du ſouverain. L'Aimak eſt encore obligé de fournir ſon Sayſſan, de viande, de lait & d'autres denrées; & lorſqu'il n'a pas le moyen de ſe procurer une cotte de maille, des armes, & tout le reſte de ſon équipement de guerre, il faut auſſi que l'Aimak y ſupplée. Il arrive encore quelquefois que le prince voulant gratifier le Sayſſan, lui accorde la levée d'une impoſition extraordinaire, que l'Aimak eſt forcé d'acquitter au profit de ce dernier.

Les Kalmoucs établissent pour chaque Ulusse, dans les villes Russes voisines des lieux qu'ils parcourent, un préposé au marché, près duquel tous ceux qui amenent de l'Ulusse dans ces villes, du bétail à vendre, ou qui s'y rendent pour y trafiquer des peaux & d'autres denrées, viennent se placer; ils sont obligés de lui payer un droit léger pour chaque piece qu'ils mettent en vente; & le préposé est tenu de son côté à tâcher de reconoître le bétail volé, & à faire rendre justice à ses gens devant le magistrat Russe, lorsqu'ils ont des discussions avec quelqu'un de la ville. C'est encore à lui que s'adressent tous les messagers que le prince expédie en ville pour affaires, & c'est lui qui est aussi chargé de faire parvenir de la ville au prince ou à son conseil tous les avis qui peuvent le concerner. Il jouit en conséquence, ainsi que les messagers du prince, du droit de se faire fournir des chevaux de poste *gratis*, par tous les sujets du souverain, & même, lorsque le besoin l'exige, dans les Ulusses étrangeres. Les Kalmoucs ne refusent pas non plus des chevaux de relai à tout Russe qui voyage pour affaires relatives au gouvernement.

Il

Il existe chez les Kalmoucs, non-seulement une quantité de loix uniquement fondées sur la coutume; mais leurs princes leur ont encore donné, de concert dans différens tems, depuis le regne de Tschingis-Khan, des loix écrites qui supposent une constitution monarchique, & qui, si elles ne sont pas toujours absolument conformes à l'équité naturelle, s'en écartent certainement très-peu. Leur plus ancien code de loix s'appelle *Zaatschin Bitschick*; mais il n'est plus consulté dans les jugemens qui se prononcent. Selon ce code, il n'y avoit point de punition attachée à tout acte de fornication commis avec la concubine d'un prêtre; & celui qu'on surprenoit en adultere avec la femme d'un prince, ne payoit pour toute amende qu'une chevre avec un chevreau mâle; car la loi supposoit qu'un homme du commun n'auroit jamais été assez hardi pour s'adresser à une princesse, si elle ne lui eût pas fait les premieres avances. Lorsqu'il s'agissoit d'un adultere ordinaire, le coupable étoit obligé de livrer à l'offensé un cheval de quatre ans; & la femme qui avoit failli, un de trois ans au juge. Celui qui trouvoit

un étranger couché avec une esclave, étoit en droit de le dépouiller entiérement, de lui prendre cheval, argent, tout ce qu'il portoit sur lui, & de le chasser tout nu. L'esclave ne subissoit aucune punition. Il y a différentes coutumes qui ont acquis force de loi parmi les Kalmoucs qui paroissent tirer leur origine de cet ancien code, comme par exemple, celle qui soustrait à l'autorité paternelle tout jeune homme devenu adulte, & qui est en état de travailler pour son compte, & lui permet, s'il en a la fantaisie, de réclamer une portion du troupeau, de se séparer entiérement de son pere, & de relever immédiatement du souverain légitime.

Le nouveau code qui est encore aujourd'hui généralement suivi par les Kalmoucs, & qui a été composé, il y a environ cent cinquante ans, commence ainsi : Salut & bonheur d'en-haut ! Portez vos respects & vos adorations aux pieds des Burchanes (idoles), *Schaktschamunich* & *Sunkabai*, & aux pieds des deux patriarches de l'empire du Tybet, les expressions de votre reconnoissance. Viennent ensuite les noms des Khans, *Taidshis* & *Nojons*, des quarante-quatre

tribus Mongoles & Oeroetes, qui ont dreſſé, adopté, promulgué unanimement ce code de loix. Nous allons mettre ſous les yeux de nos lecteurs quelques-unes de ces loix.

Tout prince qui ſe conduira mal à la guerre, ou qui pourroit s'oublier par lâcheté jusqu'à prendre la fuite, paiera cent cottes d'armes, cent chameaux, cinquante familles de ſes ſujets & mille chevaux d'amende. On n'exigera d'un prince apanagé que dix cottes d'armes, dix chameaux, autant de familles & cent chevaux; des Sayſſans & autres officiers en chef, trois eſclaves, trois tentes & trente chevaux; s'il commande un corps de troupes, il ſera de plus dépouillé de ſa cotte d'armes, & promené par le camp, revêtu d'habillemens de femme. Quiconque cherchera querelle à un prêtre d'un ordre ſupérieur, ou l'inſultera, paiera quatre-vingt-une pieces de bétail; quiconque offenſera un prêtre conſacré dans ſa dignité ſubira la perte de la moitié de tout ſon avoir. Si un pere, en voulant châtier ſon fils, l'irritoit au point que celui-ci s'oubliât jusqu'à lui arracher la vie, le parricide doit perdre, à la vie près, tout ce qu'il poſſede. Dans d'autres cas pareils, ſi une femme venoit malheureuſement

à tuer son mari, ou qu'une femme tuât une autre femme, elle sera jugée suivant l'exigence du cas ; & dans le cas le plus rigoureux, la coupable sera mutilée du nez, des yeux & des oreilles, & vendue comme esclave. Pour le meurtre d'une femme expulsée, l'amende sera de cinq fois neuf, c'est-à-dire de quarante-cinq pieces de bétail ; si c'est une esclave, de trois pieces seulement. Si un homme a vécu pendant quelque tems dans une horde étrangere, & qu'il veuille la quitter, il ne lui sera permis d'emmener avec lui que la moitié de ce qu'il aura pu y avoir acquis. Celui que son ennemi a menacé de mort, s'il peut vaincre cet ennemi & le tuer, on ne lui fera subir aucune punition. Si quelqu'un commet un meurtre étant de sang-froid, il est permis de lui prendre sa femme, ses armes défensives & offensives, & tout ce qu'il possede. S'il n'étoit pas assez riche pour donner une satisfaction complete, les parens du mort sont encore en droit de se faire payer petit à petit sur les acquisitions que le meurtrier pourra faire par la suite ; ils peuvent même avoir recours sur ses héritiers.

Si quelqu'un dérobe un chameau, il paiera neuf fois quinze pieces de bétail; pour un étalon pris du troupeau, dix fois neuf pieces; si c'est une vache, ou un poulain, ou un mouton, six fois neuf pieces. Le propriétaire de l'effet volé retire le double de ce qui lui a été volé, le reste tombe en partage au souverain.

La loi condamne celui qui vole un cheval, à payer, pour sa punition, quinze fois neuf pieces du même bétail; pour un étalon du troupeau, dix fois neuf pieces; pour une jument, huit fois neuf pieces; pour une vache, un poulain ou un mouton, six fois neuf pieces. Le propriétaire de la bête volée retire de cette amende le double de son dommage, le surplus appartient au prince. Si quelqu'un est convaincu d'avoir commis le crime de bestialité avec une bête d'un troupeau étranger, il faut qu'il paie pour punition au propriétaire de l'animal, cinq pieces de bétail; il peut après cela, garder pour lui la bête polluée. Lorsque celui qui encourt l'amende n'a pas le moyen de la payer, & que son magistrat atteste sa pauvreté par serment, il doit être livré à sa partie adverse, dont il demeure l'esclave jusqu'à ce que

l'amende soit acquittée. Dans toutes les plaintes judiciaires, la neuvieme partie de l'amende infligée revient de droit au plaignant. Quiconque vole des bagatelles qu'on ne sauroit garder sous la clef, telles que des parties d'équipement de cheval, un couteau, une hache, un briquet, des ciseaux, un marteau, &c. doit être condamné à perdre les doigts d'une main; & s'il veut se racheter de cette punition, il faut qu'il paie pour chaque doigt deux grosses, cinq moyennes & trois menues pieces de bétail.

Quant aux affirmations par serment, les Kalmoucs pratiquent différentes cérémonies, & emploient diverses petites formules, selon les circonstances. De ce nombre sont principalement l'acte de s'appliquer un sabre nu contre la nuque, celui de baiser l'embouchure du canon d'un fusil, de porter la pointe d'une fleche sur la langue ou sur le front, ou de se mettre seulement l'étui d'un couteau sur la langue; ou même, lorsqu'il ne se trouve rien sous leur main, de se lécher l'ongle du pouce (*), en accompagnant ces

(*) L'action de lécher l'ongle du pouce de la main droite est devenu chez eux un signe d'affirmation, à cause que cet ongle est l'instrument vengeur avec le-

actes d'imprécations contre eux-mêmes, s'ils ne disent pas la vérité.

Le serment le plus solemnel chez eux, & le seul admis en justice, se prête avec les formalités suivantes. Comme on suppose avant tout que celui qui est accusé de vol ou de quelque autre délit a l'ame endurcie, & qu'il est incapable par conséquent de jurer loyalement, il faut que ce soit celui qui lui est préposé, ou son Sayssan, ou un voisin, ou un proche parent, l'homme enfin le plus à portée de connoître sa façon de penser & sa conduite, qui vienne prêter serment à sa place. On donne à celui-ci quelques jours pour se mettre au fait de la vérité, & pour prendre les informations nécessaires pour s'assurer si son client est innocent ou coupable. (*) Si le

quel l'homme donne la mort aux poux qui le tourmentent, & dont il peut à son tour, suivant la doctrine de la transmigration des ames, être puni quelque jour dans une autre vie.

(*) On lit dans un mémoire sur l'état ancien de la ville de Strasbourg, sous le gouvernement de ses évêques-comtes, par M. l'abbé Grandidier, que dans les procès qui se jugeoient autrefois, dans cette capitale de l'Alsace, par le *schultheiss* & les juges ses assesseurs, lorsque la notoriété du fait ne présentoit pas la preuve la plus claire & la plus directe, l'accusé se purgeoit par serment, avec un certain nombre d'hommes libres, ses voisins ou ses parens, qui pour donner plus

patron se présente au jour indiqué pour la prestation du serment, & qu'il se défende de jurer, l'accusé est déclaré coupable; mais s'il se résout à prêter le serment exigé, voici la maniere dont on y procede. On dresse en plein champ une espece de tente, au moyen de quelques perches disposées en pyramide, & recouvertes d'un manteau de feutre. On place sous cette tente une petite table, sur laquelle on pose une lampe au beurre, dont la meche est tissue de coton & d'herbe seche; au-dessus de la table pend la statue de l'une de leurs divinités mal-faisantes, *Naimandohschin*, ou bien celle du chef de leurs dieux bienfaisans, *Schabschamunifs*. Il faut alors que celui qui prête serment affirme à haute voix, debout devant l'idole, que l'accusé est innocent & qu'il a été inculpé à faux: ensuite il se prosterne trois fois le visage contre terre pour adorer l'idole, souffle la lampe posée sur la table, & se pose le pied du Burchan sur le front, ce qui est la maniere usitée de rendre hommage à la statue d'une divinité, & de se mettre sous sa sauve-garde.

Lorsqu'il s'agit de coquins reconnus pour

de poids à son serment juroient eux-mêmes qu'ils étoient persuadés que l'accusé disoit vrai.

tels, qui ont été souvent convaincus de vol ou de faux témoignage, on emploie pour derniere ressource en fait d'examen, l'épreuve du feu, *andahar* ; & voici comment on y procede. On détache le fer d'une hache de son manche, on le met dans le feu jusqu'à ce qu'il soit rouge, puis on l'en tire avec des tenailles, pour le poser sur deux étriers fixés en terre le bas en-haut. C'est de là que l'accusé est obligé d'aller prendre ce fer avec la main ou sur les doigts, & de le jeter dans une fosse creusée à deux pas de là. Si la douleur l'empêche d'achever l'épreuve à la premiere fois, & qu'il laisse tomber le fer rouge, il est obligé de tenter un second essai ; & si celui-ci manque encore, on le force à un troisieme. Après cela on lui coud sur-le-champ la manche de sa tunique autour de la main, de maniere qu'on ne puisse appliquer aucun remede sur la brûlure, & au bout de trois ou cinq jours la main est examinée juridiquement. Trouve-t-on alors que les marques de brûlure tendent à la guérison & ont une belle apparence, l'accusé est absous. Mais si les plaies sont en suppuration & en mauvais état, il est condamné. On prétend que ceux qui ont subi de ces sortes d'épreuves, ont

aſſuré qu'un fer bien ardent qui jette une lumiere blanchâtre & étincelante, brûle moins qu'un fer d'un rouge foncé, ou qui eſt à peine ardent.

Chez les Burætes qui n'ont point encore embraſſé la religion du grand Lama, l'action de grimper au haut d'un rocher très-redoutable à ce peuple ſuperſtitieux, eſt regardée comme la plus forte affirmation par ſerment qu'ils puiſſent donner. Ils appellent ce rocher, ſitué près du golfe occidental du lac Baïkal, *Ajechu-Tſcholon*, rocher redoutable. Les Ruſſes l'appellent *Schamanskoi-Kamen*, rocher enchanté.

Indépendamment de la maniere dont nous avons dit plus haut que les Uluſſes étoient réparties ſous leurs magiſtrats civils, il exiſte encore chez les Kalmoucs une autre répartition générale en troupes ou bannieres, *Ottob*, qui a principalement ſon utilité dans leurs marches, dans la maniere d'aſſeoir leurs camps, & plus ſouvent encore dans leurs expéditions guerrieres. Les plus anciens ſujets du prince, qui peuvent même en partie ſe regarder comme ſes parens, ſe tiennent toujours à ſa droite, ſoit dans le combat, ſoit lorſqu'on campe; les autres, & particuliére-

ment les tribus que la guerre ou quelques autres événemens ont réunies à une horde, se mettent à sa gauche.

Chez tous les peuples Mongoles en général, tout particulier est homme de guerre; il est obligé en conséquence d'avoir toujours son cheval prêt & ses armes en état, afin de pouvoir paroître en campagne au premier ordre qu'il en reçoit de son souverain. Lorsqu'un prince Kalmouc entre en campagne pour son propre compte, il fait prendre les armes à tous ses sujets en âge de les porter, & chacun se rend au camp du prince, avec les armes qu'il possède & des provisions de bouche pour un certain tems. Les Khans pourroient aussi enjoindre aux princes de la branche dont ils sont chefs, de fournir leur contingent de troupes au prorata du nombre connu de leurs sujets. Lorsque l'armée est rassemblée, on la passe en revue, & l'on en sépare tout ce qui est vieux ou infirme, ainsi que ceux qui sont trop mal montés, & on les renvoie chacun chez soi. Cela fait, l'on procede à la répartition des troupes. Ceux qui sont armés de fusils, & ce sont ordinairement les plus courageux qui préferent cette arme, composent le premier corps,

sous le nom de *Butschins* ; ceux qui sont armés-d'ares & de carquois, les *Sœbetschins*, le second; & ceux qui n'ont que des lances & des sabres, & point d'armes de jet, le troisieme, qui comprend, comme on voit, les plus pauvres de la nation; ils sont appellés *Choschootschins*. Le prince assisté de ses grands partage encore ces différens corps de cavalerie en escadrons & en compagnies, sous le commandement de chefs appellés *Jassooltschins*. Lorsque parmi tous ces cavaliers il s'en trouve un assez grand nombre revêtus de cottes de maille, pour en former un corps, on les sépare encore du reste. Le général en chef prend le titre de *Zerregin-jassool*, & s'il est de maison souveraine, *Zerregin-nojon*. On place auprès de la personne même du prince l'étendard sacré, qui est toujours porté par un des plus distingués & des plus braves de ses nobles. Cet étendard est appellé *tuck*; le génie de la guerre, *Daitschin-tœngri*, y est représenté avec toute sa suite & tous ses attributs symboliques. On y voit des lions & des tigres, pour désigner la puissance & l'intrépidité; des chiens, symboles de la fidélité & de la vigilance; des singes & des serpens, qui dénotent la ruse & la

dextérité requiſes à la guerre ; des faucons, pour repréſenter la promptitude dans l'exécution ; & d'autres encore. Ces ſortes d'étendards ſacrés viennent du Tybet ; ils s'envoient au prince en forme de préſent par le Dalai-Lama, & ſont dans la plus haute vénération.

Lorſqu'il s'agit d'une expédition militaire importante & périlleuſe, les Kalmoucs s'acquittent ordinairement d'une cérémonie à laquelle on procede en la maniere qui ſuit. On éleve ſur la ſteppe, dans la proximité de l'armée raſſemblée, une figure humaine coloſſale, avec du foin ou de l'herbe ; on l'habille de feutre noir, & on l'arme du mieux qu'il eſt poſſible. Toute l'armée Kalmouque s'avance dans l'ordre accoutumé contre ce diable guerrier, de maniere que tous ceux qui ſont armés de fuſils occupent les ailes, tandis que la totalité du clergé marche au centre avec des timbales & une muſique religieuſe complette. La figure du dieu de la guerre, peinte ſur une banniere, eſt portée au milieu de ce chœur de prêtres au bout d'une lance. Au moment que le cortege s'eſt approché de l'homme de foin, à la portée du mouſquet, toute la muſique fa-

crée se fait entendre à la fois, l'armée jette un cri éclatant, & fond à grands coups de fusils sur le simulacre ; mais il est en même tems essentiel qu'il soit atteint vigoureusement de la lance du dieu de la guerre. Aussitôt que cette figure est abattue, on la déchire en petits torchons auxquels on met le feu, & l'on plante la banniere de l'ange de la guerre à la même place qu'occupoit le simulacre effrayant du mauvais génie.

Voici l'ordre de bataille qui s'observe dans presque tous les combats où une armée entiere de Kalmoucs, commandée par son souverain ou par un général en chef, forme ou soutient une attaque, & la maniere dont ils ont coutume de se ranger. Les tireurs mettent pied à terre, laissent leurs chevaux derriere la derniere ligne, & marchent à pied contre l'ennemi. Ils commencent à faire feu dès qu'ils en sont à portée, & tirent par cinquantaines à la fois en maniere de feu de peloton, mais sans garder de rangs ; ils font en même tems leur possible pour se mettre à l'abri des coups de l'ennemi ; de sorte que la plupart se couchent ventre à terre comme à la chasse, & tâchent de bien mirer leurs coups. S'il ne leur est pas possible de

mettre l'ennemi en fuite par leur feu, & que ce soit au contraire l'ennemi qui les attaque en force, les tireurs se retirent le plus promptement qu'ils peuvent, par les intervalles de la seconde ligne composée des archers, laquelle s'avance alors. Ceux-ci caracolent rapidement par petites troupes en avant & en arriere, & tirent leurs fleches, avec la précaution d'en réserver toujours quelques-unes pour le besoin urgent. Si l'ennemi combat pareillement à coups de fleches, & si l'action dure assez long-tems pour qu'elles commencent à manquer, il y a des cavaliers qui mettent pied à terre, & qui vont en ramasser derriere la ligne. La derniere ligne est formée par les cavaliers armés de lances & de sabres. C'est derriere cette ligne que se tient le prince avec ceux qui sont le plus mal montés, & qui sont chargés de tenir les chevaux des tireurs armés de fusils. Le camp & les équipages sont pareillement couverts par cette même ligne à une petite distance. S'il arrive enfin que les archers se voient aussi dans l'impossibilité de résister à l'ennemi, c'est alors la ligne des lanciers, disposée pour la mêlée qui le reçoit. Ceux qui sont revêtus de cottes de mailles,

tous les braves & tous ceux qui ſont munis de ſabres s'entre-mêlent dans ce moment avec les lanciers. Alors les archers commencent à combattre en fuyant, ce qui, de l'aveu même des Kalmoucs, eſt de toutes leurs manieres de ſe battre la plus avantageuſe & qui leur réuſſit le mieux, par l'adreſſe avec laquelle ils ſavent convertir une fuite apparente en une attaque vive & imprévue. Lorſque l'action ſe paſſe dans la proximité du camp, & que le prince s'apperçoit que les choſes tournent mal, il prend de bonne heure ſes meſures pour faire retirer les équipages, & les cavaliers mal montés. L'élite de la cavalerie ſe charge alors de contenir l'ennemi par des charges alternatives, en tombant ſur tout avec vigueur ſur ceux qui ſont trop ardens à la pourſuite, & que les plus braves & les mieux montés ont ſoin d'amorcer, en reſtant ſeuls en arriere, & manégeant leurs chevaux de maniere à faire croire à ceux qui s'avancent à leur pourſuite qu'ils ont de la peine à les faire aller.

C'eſt en général dans le premier choc que les Kalmoucs montrent le plus de courage; mais éprouvent-ils de la réſiſtance, ou voient-ils du danger? c'eſt ordinairement

ment à qui fuira le premier. Il n'en étoit pas de même des Soongares qui, plus aguerris, plus habitués aux dangers, étoient d'ailleurs astreints par une autorité plus rigide de la part de leurs souverains, à bien faire leur devoir à la guerre; & si l'on ajoute encore d'un côté la haine nationale qui les animoit, & de l'autre la lâcheté des Mongoles & des Chinois, auxquels ils avoient à faire, on sera moins étonné du succès de leurs armes.

Au lieu de chariots chargés de vivres, les Kalmoucs menent avec eux dans leurs expéditions militaires, du bétail en vie, & même des vaches & des jumens donnant du lait; chaque cavalier porte d'ailleurs avec soi sur son cheval de main une petite provision de fromage, de farine, &c. Lorsque les partis qui vont à la guerre sont nombreux, ils menent après eux, sur-tout en hiver, des tentes de campagne d'une forme particuliere, portées sur des chameaux, & sous lesquelles ils campent par chambrées. Mais comme de pareilles huttes ne sont point assez solides pour servir de prison, les Kalmoucs & les Mongoles sont dans l'habitude de faire passer la nuit à leurs prisonniers de

guerre, ou à toute autre perſonne qu'ils veulent garder étroitement, pieds & mains liés, ſous un grand feutre, & de ſe coucher eux-mêmes deſſus tout à l'entour de ſes bords, de maniere que le moindre mouvement que fait le priſonnier puiſſe réveiller les gardiens, & les avertir de s'oppoſer à ſon évaſion, que l'on prévient, pendant la marche, en conduiſant chaque priſonnier ſur un cheval de main, & en lui liant les jambes par-deſſous le ventre de ſa monture.

Il eſt encore à remarquer que dans les eſcarmouches les Kalmoucs ne manquent jamais, lorſqu'ils ont le deſſus, ou ſeulement lorſqu'ils ont le tems, de prendre le fiel, & même la graiſſe aux ennemis qu'ils ont tués, l'un & l'autre étant non-ſeulement regardés parmi eux comme un trophée de leur valeur, mais encore comme des remedes précieux. La graiſſe humaine paſſe chez eux pour un excellent topique dans les bleſſures récentes. Les oreilles des chevaux reſtés ſur le champ de bataille ſont encore pour eux un autre genre de trophée : auſſi ont-ils grand ſoin de les couper, & de les emporter avec eux.

Le camp où le prince fait sa résidence, rassemble d'ordinaire un nombre considérable de grands & de personnes du peuple, qui campent, autant que faire se peut, en cercle très-étendu, autour des tentes du souverain, auxquelles ils servent d'enceinte, de même qu'aux huttes qui renferment les idoles du prince, & à celles qui sont destinées aux assemblées religieuses. Le prince & la princesse habitent des huttes séparées, fort spacieuses, dont l'intérieur est très-bien orné, & même tapissé d'étoffes de soie. Ces huttes sont de feutre blanc, qui est la couleur affectée des habitations de tous les grands, de celles du haut clergé, des huttes où l'on place les idoles, & de celles où se tiennent les assemblées religieuses. Derriere la tente du prince, & derriere celle de la princesse, il y a une hutte moins spacieuse pour la cuisine, une autre pour y faire le thé, & une troisieme pour les besoins secrets. A quelque distance des huttes de leurs maîtres, les écuyers du prince & de la princesse dressent les leurs, chacun à côté de son maître ou de sa maîtresse. Les habitations des prêtres se placent toujours à une distance plus éloignée de la tente du

ſouverain. On fait flotter devant la hutte deſtinée aux. aſſemblées religieuſes, du moins dans les occaſions ſolemnelles, des bannieres ſacrées. On plante auſſi devant la tente du prince, pour la déſigner, une grande lance garnie, outre la pointe de fer ordinaire, d'un taillant long de deux palmes, qui deſcend le long de la hampe: cette lame eſt de plus ornée de deux houppes de ſoie de cinq couleurs. Toutes les fois que le prince monte à cheval, elle ſe porte devant lui, & n'eſt point remplacée près de la tente.

Les tentes du clergé attaché à la horde, occupent la partie méridionale du cercle qui entoure les tentes de la cour, & cette partie du camp eſt appellée *Dſaïk*. La partie où toute la valetaille campe pêle-mêle, ſe nomme *Zachar*.

Quand un ſujet paroît devant ſon ſouverain, il faut qu'il s'en approche en s'inclinant profondément, ſans ſe découvrir la tête, & qu'il lui touche des deux mains jointes enſemble la hanche gauche, ou le bord de ſon vêtement. Le prince rend ce ſalut à ceux qu'il daigne accueillir favorablement, par un coup léger ſur l'épaule. La

plus grande marque de soumission que les gens du commun puissent donner à leurs souverains ou à leurs Sayssans, c'est de se toucher la tête avec un pan de l'habit de leur patron. Le clergé est affranchi de tous ces signes de dépendance envers le chef séculier, ainsi que de toute espece d'imposition. Le prince témoigne au contraire à son Lama en chef le plus profond respect, & se courbe devant lui pour recevoir sa bénédiction. Nous aurons occasion d'entrer ailleurs dans des détails relatifs à la religion & au culte des Kalmoucs, & nous quitterons ici cette nation, pour reprendre le cours de notre voyage.

Suite du Voyage de M. Pallas à Gurjef.

Nous étions restés avec M. Pallas à Jaïtzkoi-Gorodok, que ce savant quitta le 12 d'août 1769, pour se rendre dans les environs de Gurjef. Depuis la riviere de Tschagan qui passe à côté de Jaïtzkoi-Gorodok, & généralement lorsqu'on quitte les steppes montueuses pour s'avancer vers le sud, on s'apperçoit d'un changement très-sensible, & dans la nature du sol, & dans celle des plantes qu'il produit. La steppe

qui devient ici totalement découverte, & qui s'applatit toujours davantage à mesure qu'on avance, n'offre plus de lit de terre noire à sa superficie, excepté dans quelques endroits, comme dans les bas-fonds riches en herbages, & pour la majeure partie garnis de brouſſailles, qu'on rencontre le long du Jaïk. On ne voit généralement ici qu'une argille ſeche, mêlée d'un ſable jaunâtre, où l'on ne trouve abſolument aucune pierre qui ſoit ſeulement de la groſſeur d'une noix. La même nature de ſol regne également dans toutes les plaines méridionales qui s'étendent en-deçà & en-delà du Jaïk, & peut-être dans la majeure partie de la grande-Tartarie. Elle ne change même point à pluſieurs toiſes de profondeur. Il s'en faut de bien peu que toute cette ſteppe brûlante, qui eſt par-tout élevée de trois ou quatre toiſes au-deſſus du Jaïk, ne ſoit toute de nature ſaline, quoiqu'elle ne le ſoit pas partout à un degré aſſez ſenſible pour qu'on puiſſe s'en convaincre autrement que par le genre des plantes qu'elle produit. Cette conſtitution du ſol, jointe à ſa couleur qui ne peut qu'en augmenter la chaleur, doit naturellement occaſionner un changement

bien manifeste dans la végétation de la contrée ; & au lieu qu'on rencontroit continuellement dans la steppe montueuse, les mêmes plantes qui croissent communément le long de la Samara, le voyageur distingue désormais une quantité d'autres végétaux, dont la plupart ne se plaisent que dans les terres salines, & plusieurs même qui appartiennent absolument en propre à cette contrée du globe. Les herbes de pré qui garnissent les bas-fonds dont nous avons parlé, sont pareillement entre-mêlées de quantité d'especes de plantes qui n'appartiennent qu'aux climats chauds de l'Europe & de l'Asie, & qui ne s'étoient point encore fait voir jusques là. Un changement de décoration aussi frappant rappella à M. Pallas l'opinion de Stralemberg, qui veut avec assez de fondement qu'on regarde la grande chaîne transversale de montagnes qui regne depuis la mer Glaciale jusqu'à la branche la plus avancée de l'Ural, pour la ligne de démarcation qui sépare l'Europe du nord de l'Asie. Les montagnes de la steppe, qui sont une prolongation immédiate de l'Ural, & qui s'abaissent & se divisent, en s'étendant vers le sud-ouest, entre le Jaïk & la Samara, du

côté du Wolga, forment de même ici une séparation toute naturelle entre une contrée qui s'éleve en collines, dont le sol fertile produit des plantes Européennes, & la steppe Asiatique.

Avant de parvenir à la steppe tout-à fait unie près de la petite - Tschagan, on traverse un district assez inégal, entre-coupé de bas-fonds, en côtôyant un terrein très vaste, & couvert d'épaisses broussailles, qui porte le nom de *Wjaesowoi Kossisch*. La superficie argilleuse du sol y est couverte d'espace en espace d'une sorte d'écorce grise qui se brise en quantité de fragmens, lorsque le terrein s'est desséché. Les Cosaques ont donné à cette substance le nom de *semljaenoi-chleb*, pain de terre, & racontent qu'il est quelquefois arrivé que des chasseurs égarés dans cette steppe immense s'étoient heureusement servis de la misérable ressource que leur offroit cette mousse insipide, pour se garantir de la faim dont ils alloient périr. On prétend qu'elle s'emploie aussi le long du Jaïk en guise de remede; mais on ignore dans ce pays qu'elle soit, outre cela, propre pour la teinture. (*)

(*) Cette mousse se rapporte parfaitement avec le

On trouve dans un bras du fleuve, près du poste avancé du Budarin, de très grosses tortues aquatiques. M. Pallas en vit une, entr'autres, d'une demi-aune de diametre; il n'est même pas rare d'en trouver de cette taille. Le bas peuple de ces contrées est dans la persuasion que la morsure de cet animal est venimeuse; ils prétendent même que cette tortue attaque les personnes qui se baignent, & qu'elle en veut sur-tout aux parties naturelles. On rencontre aussi jusqu'à Jaïtzkoi-Gorodok, en remontant, des coquilles, du genre des peignes, éparses sur le rivage; & l'on en trouve pareillement dans la terre, lorsqu'on fouille dans quelqu'endroit de la steppe. Ces coquilles sont en général d'un blanc jaunâtre; elles sont assez usées, mais sans la moindre apparence de calcination. Ce sont précisément les mêmes especes que l'on trouve, par-tout dans la mer Caspienne, mêlées avec quelques

lichen tartareum, *candidum*, *tuberculis atris*, *Dillenii*, *Hist. Mus.* p. 128, tab. 18, fig. 8. Notre voyageur en trouva plus bas, près de Barchani, de toute pareille, si ce n'est que sa couleur étoit d'un verd jaunâtre; elle est connue dans le pays sous le même nom. Il pense que c'est, *Dillenii lichenoïdes leprosum*, *crusta cinereo virescente*, *tuberculis nigerrimis*. *Hist. Mus.* p. 126, tab. 18, fig. 3.

autres coquilles dans le fable ou dans la vase.

Dès qu'on a quitté Budarin, toute la contrée n'offre plus qu'un terrein falé, fur lequel on voit croître de toute part la *falfola proftrata*, la *ftatice tartarica* : on y rencontre auffi de côté & d'autre la *glycirrhiza lævis*, *Pall.* dont la racine eft plus douce & plus agréable que toute autre régliffe. Parmi les plantes qui fervent de fourrage, celles qui méritent d'être diftinguées font, le magjon ou la vefce fauvage, *lathyrus tuberofus*; la luzerne, *medicago fativa*, qui devient plus abondante à mefure qu'on defcend plus bas le long du Jaïk; plus la *vicia fylvatica*; le *lotus corniculatus*, dont les feuilles & les fleurs parviennent dans cette contrée à une groffeur extraordinaire. L'*inula britannica* & la *ferratula arvenenfis* font les herbes les plus communes des prairies. Plus bas, où le fol plus élevé devient d'un blanc jaunâtre, fur lequel les plantes font très-clair femées, l'on trouve très-fréquemment l'*anabafis aphylla*, qu'on peut regarder comme la plus commune des mauvaifes herbes de cette fteppe aride. Elle croît en forme de buiffon, & pouffe de fortes racines boifeufes ; on la prendroit de loin pour de petits buiffons de tamarifc.

Au printems, lorſque la plante eſt encore tendre, les bêtes à cornes la mangent avec avidité à cauſe de ſon goût ſalé, & cette pâture les engraiſſe : les chameaux trouvent toute l'année dans cette plante un fourrage qui leur eſt très-agréable ; bien des gens prétendent auſſi que, priſe en décoction, elle eſt ſalutaire contre l'eſpece de lepre que nous avons décrite ci-deſſus. C'eſt vers le poſte avancé de *Sundaëf*, ſitué ſur un lac, dans un bas-fond qui s'étend juſqu'au Jaïk, & qui eſt couvert de bois aſſez épais & même d'une aſſez belle venue, ſur-tout de ſaules, de trembles, de peupliers noirs & de peupliers blancs, qu'eſt le vrai lieu natal de cet oiſeau que nous nommons *méſange de lithuanie*, *remezz* ou *pendolino*. Auſſi trouve-t-on dans ces environs une quantité prodigieuſe des nids ſi merveilleux, que cette meſange ſait ſe conſtruire avec tant d'art. On ne laiſſe pas cependant d'en rencontrer encore tout le long du Jaïk & du Wolga. Lorſque M. Pallas eut paſſé Sundaef, il n'apperçut preſque plus d'autre verdure que l'*anabaſis* & la régliſſe commune à gouſſes velues & rudes, dont la graine eſt la principale nourriture des *hamſters*, dont

cette contrée abonde. Derriere le poste avancé de Mergenew ou Mergenef, situé sur la rive élevée du Jaïk, on traverse un bas-fond couvert de brouſſailles & parsemé de petites flaques d'eau. Notre voyageur y vit une très-grande quantité de buiſſons de tamarisc, *tamarix gallica*, dont les tiges sont souvent de la groſſeur du bras, & s'élevent à la hauteur de quelques toises. Les Cosaques du Jaïk font prendre en décoction la fleur ou les racines de cet arbriſſeau, qui depuis cet endroit jusqu'à la mer accompagne fidélement ce fleuve. Lorsqu'on a eu le corps meurtri de coups, ou que l'on a fait une chûte un peu rude, ils font auſſi de ses feuilles encore vertes, ou de ses menues branches mêlées avec de la graiſſe de blaireau ou du beurre, un onguent qu'ils appliquent extérieurement. M. Pallas croit avoir généralement observé dans ces contrées chaudes, que des plantes qui ailleurs s'élevent perpendiculairement, deviennent rampantes lorsqu'elles pouſſent dans des terreins humides, où elles sont en même tems exposées à toute l'ardeur du soleil. La chaleur semble alors en quelque façon les abattre, & forcer leur tige à ramper sur la superficie du sol humide, en même

tems qu'elles tournent vers la terre la partie inférieure de leurs feuilles, par laquelle elles pompent l'humidité.

A quelques werſts du fort de Mergenef, on parvient au lac *Megenskoi-Ilmen*, qui occupe un bas-fond, & ſur lequel M. Pallas vit pour la premiere fois, depuis qu'il ſuivoit le Jaïk, le pélican, *pelecanus onocrotalus.* Faute de lacs que ces oiſeaux recherchent de préférence pour y faire leur pêche, ils ne remontent pas le Jaïk bien haut, tandis qu'au contraire ſur le Wolga ils ſe haſardent quelquefois de venir juſques vers Kaſan. Ceux qui fréquentent ces rivages, peſent communément depuis dix-huit juſqu'à vingt-cinq livres; leur longueur priſe de l'extrêmité du bec juſqu'à celle de la queue, peut aller à cinq pieds, & ils ont huit pieds & demi d'envergure. Notre voyageur eut ſoin de prendre, par-tout où il paſſoit, des informations relativement aux ſauterelles qui voyagent en troupes, dont les vaſtes déſerts de l'Aſie ſont le vrai lieu natal, & il apprit que leur paſſage n'avoit pas lieu tous les ans dans cette contrée. Il n'y a rien non plus de régulier dans la direction de leur marche; car elles viennent tantôt de la partie des Kirgiſiens,

tantôt de celle des Kalmoucs ou de l'occident. Elles ſe dirigent quelquefois vers le nord en remontant le Jaïk, & ſouvent elles reviennent par le même chemin. C'eſt ordinairement dans le tems de la récolte des foins qu'elles arrivent, & qu'elles détruiſent celle de quantité de prairies. On n'en vit nulle part en 1769, & M. Pallas n'en trouva que quelques individus noyés dans les lacs ſalins d'Inderſchi.

De Mergenef on ſe rend par *Karschofskoi*, *Krepoſt*, *Sacharnaja*, *Kalonnoi* & *Antonofskoi*, au poſte avancé de *Kotelnoi*. La ſteppe ſalée des environs de ce dernier endroit produit, ſur-tout dans les mêmes lieux où la régliſſe croît volontiers, une plante fort utile, *ſerratula amara*, *Pall.* connue dans le pays ſous le nom de *gorkaja trawa*, herbe amere. L'amertume de cette plante eſt ſi forte & ſi agréable en même tems, qu'on pourroit infailliblement la ſubſtituer en médecine à la grande centaurée ou rhaponthic vulgaire, peut-être même mériteroit-elle la préférence ſur cette derniere. Quelques Coſaques ont aſſuré notre voyageur qu'on guériſſoit parmi eux radicalement & très-vîte, les fievres accompagnées de friſſon, avec cette plante

prise en décoction. On lui attribue encore les effets les plus salutaires, lorsqu'on l'applique en poudre sur les plaies des animaux qui ont été mordus, soit par quelque blaireau (cet animal carnacier est très-commun, & fait beaucoup de dégâts tout le long du Jaïk), soit par quelque loup, ou même par un chien enragé. Cette plante ne s'éleve pas dans les environs de ce fleuve, au-dessus de la hauteur d'une palme; elle a la feuille petite & point divisée; sa couleur tire entiérement sur le gris; elle paroît d'ailleurs très-maigre (*), & l'on feroit tenté de la prendre d'abord pour une plante d'un genre tout différent de la plante sibérienne qu'on connoît. A dix wersts de Kotelnoi le terrein s'éleve, & produit en abondance le *stedisarum albag*. Cette plante épineuse & qui monte presque en buisson, est redoutée des chevaux, qui l'évitent avec grand soin, même pendant la nuit, crainte qu'elle ne leur pique les pieds. C'est en revanche celui de tous les végétaux qui fournit aux chameaux le fourrage qu'ils

(*) Il paroît que Buxbaum, Cent. I, tab. 15, a décrit cette plante dans l'état où l'a vue M. Pallas, sous la dénomination de *jacea erecta, minor, latioribus foliis*.

aiment le mieux ; & il eſt en effet d'une ſaveur très-agréable.

Les moules de l'eſpece de celles qui vivent dans la vaſe, & dont les eaux des environs de Kalmihjowa abondent, y attirent de nombreuſes troupes de hérons à bec à cuiller, *platalea*. Lorſqu'on effarouche ces oiſeaux, ils s'élevent ſur-le-champ fort haut dans les airs, & forment auſſi-tôt une ligne oblique & ondoyante, dont ils ne troublent jamais l'ordre, lors même que l'on tire ſur eux à coups redoublés. Leur blancheur eſt éblouiſſante, ſur-tout lorſqu'on les regarde voler ; & quoiqu'ils ſe nourriſſent auſſi de poiſſons, leur chair ne laiſſe pas d'avoir très-bon goût. Les pélicans ſe rendent journellement ſur ces lacs, où il ſe raſſemble en outre une quantité innombrable de menu gibier aquatique, parmi lequel on diſtingue une eſpece de tantale à bec recourbé en forme de faux, *tantalus niger*, qui eſt rare ailleurs, & qu'on rencontre ici en plus grand nombre, à meſure qu'on ſe rapproche des lacs. On voit auſſi ſur preſque tous les arbres élevés, des nids d'oiſeaux de proie, qu'un riche butin attire dans ces lieux. Les plus communs ſont le balbuzard vulgaire, & le grand aigle noir

noir, *aquila ossifraga*, &c. *Kalmykowa* est très-avantageusement situé sur l'angle d'un terrein élevé, autour duquel le Jaïk décrivoit autrefois une ligne courbe. Ce fort est un quarré fortifié par un mur de poutres posées les unes sur les autres, & flanqué de bastions pareillement en bois. Les maisons de cette place ne sont que de misérables baraques de bois, qui n'ont qu'un enduit d'argille pour toute couverture; & l'on pense dans ces contrées méridionales, qu'on n'y a pas besoin de meilleurs toits, vu qu'il y tombe très-peu de pluie pendant l'été, & que toute espece d'humidité y disparoît très-promptement; ensorte que de l'argille bien battue paroît leur fournir un abri suffisant. Il est assez probable que les fragmens de squélettes d'éléphant & de buffle, qu'on pêche ici de tems en tems dans le Jaïk, y sont tombés avec les terres qui se sont détachées de cet endroit exhaussé de la rive du fleuve. On avoit conservé à Kalmikowa un fragment calciné d'une grosse défense, & un os énorme de la hanche d'un éléphant, la partie supérieure d'un crâne de buffle d'un volume extraordinaire & armé de ses cornes; enfin

quelques fragmens d'autres crânes pareils, mais plus petits.

Une espece d'absynthe, & la *camphorosma monspeliaca*, mais qui n'exhale pas la plus petite odeur, couvrent de leurs racines rampantes & touffues, des places entieres, qui semblent garnies d'un gazon court, de la nature de la mousse; & c'est principalement de ces deux plantes que se nourrissent, pendant l'hiver, les nombreux troupeaux de moutons des Kirgisiens & des Kalmoucs, parce qu'elles conservent leur verdure sous la neige, qui d'ailleurs n'est jamais ni bien forte, ni de bien longue durée dans ces cantons-là; tellement que les moutons peuvent facilement pénétrer jusqu'à ces plantes en grattant la neige, & s'en substanter; ils sont alors très-avides de cette nourriture qu'ils dédaignent tout-à-fait en été. Le rhapontic est aussi très-commun dans toute cette partie; mais il ne devient verd, même dans les bonnes années, qu'au printems, & seche dès que les grandes chaleurs arrivent: pour lors le vent a bientôt achevé de faner ses grosses feuilles. La grande sécheresse de l'année 1769 avoit étouffé cette

plante, & peut-être plusieurs autres de cette contrée, dans leur germe : aussi M. Pallas ne put-il en découvrir hors de terre, que quelques feuilles du cœur de la plante, toutes desséchées & noires, que le vent avoit déjà détachées de la plus grande partie de leurs racines. Mais on peut, à des marques certaines, reconnoître les endroits qui cachent de ces racines ; ce sont des espaces circulaires répandus dans la steppe, qui n'ont que quelques palmes de diametre, & sur lesquels on ne voit pas croître la moindre petite plante, parce que les feuilles du rhapontic avoient antérieurement couvert la totalité du terrein ; & ces places, quelque nue que soit la steppe, sont fort faciles à distinguer. On peut donc être assuré, lorsqu'on y fouille, d'y trouver la mere racine avec ses branches qui sont de la grosseur d'un pouce, & qui s'enfoncent profondément en terre. Or, c'est là précisément la partie de la plante dont on pourroit tirer le parti le plus avantageux en médecine. C'est d'après ces indications que M. Pallas a trouvé dans son retour de Gurjef, que cette plante étoit répandue sur toutes les hautes steppes arides, jusques très-près de Jaïtskoi-Gorodok. Au-

dessus de cette ville il n'y en a plus, & on lui substitue la racine jaune du *rumex alpinus*, connue dans le pays sous le nom de *rewenn*, le même qu'on donne au rhapontic le long du Jaïk, quoique cette dénomination n'appartienne proprement ni à l'une ni à l'autre de ces deux plantes. Il y a beaucoup d'apparence que le rhapontic est indigene dans toute l'étendue des vastes steppes Kirgisiennes & Kalmouques, M. Pallas en ayant trouvé sur les monts Inderski, dans toute la partie Kirgisienne qu'il a visitée. Il s'est même assuré sur des témoignages dignes de foi, que l'on continue à le trouver du côté de l'ouest, jusqu'au Wolga, & le long de l'Ilawla & même du Don. Il est réputé par les Cosaques du Jaïk, pour un médicament des plus précieux; ils le font infuser dans l'eau-de-vie qu'il colore d'un jaune brillant, & cette liqueur est, selon eux, très-salutaire dans diverses maladies. L'usage le plus important & le plus utile qu'on en fait à Gurjef, consiste à en ramasser les jeunes feuilles au printems, & à les manger cuites sur la soupe, en guise de choux ou d'autres herbages : ce qui fait un remede des plus efficaces contre le scorbut, qui regne assez

généralement dans la contrée vers cette saison. On y fait aussi une décoction de la racine, qui fournit un purgatif très-salutaire. Mais comme cette plante ne vient point dans les environs marécageux de Gurjef, on envoie de petits détachemens de la garnison en ramasser dans les steppes. Ceux qui se rendent aux lacs salés de ce district, ne manquent pas d'en rapporter d'amples provisions. Les Kirgisiens se servent aussi de la racine pour jaunir leurs cuirs, & il n'est pas douteux qu'on ne puisse la substituer dans tous les cas à la racine exotique, nommée *curcuma* chez les apothicaires.

On trouve à dix wersts environ de Kalmy-Kowa, dans un canal embarrassé de joncs, & souvent à sec, une grande quantité de viperes communes, qui vivent dans ces joncs. Notre voyageur ayant fait mordre quelques-unes de ces viperes dans la lame d'un couteau, elles y déposerent de grosses gouttes de leur venin jaunâtre & un peu huileux. Aussi regarde-t-on généralement ici leur morsure comme dangereuse. On prétend qu'on trouve dans le même endroit, ainsi que dans les fonds couverts de joncs, situés entre les collines de sable

qu'on rencontre plus haut, une quantité de ſcorpions-araignées, *phalangium araneoïdes*, *Pallas*, que les Kalmoucs redoutent on ne peut pas davantage, vu que leur morſure occaſionne non-ſeulement une douleur inſupportable, mais encore une horrible enflure, & qu'elle eſt ſuivie, quoique très-lentement, d'une mort infaillible. En s'approchant des hauteurs ſablonneuſes, *Barchani*, l'on apperçoit çà & là des *nitraria* en forme de gros buiſſons qui s'étendent ſur la ſurface de la terre, & que les Coſaques connoiſſent très-bien à cauſe de leurs baies noires & douçâtres.

A deux fortes journées de cheval du Jaïk, derriere les collines ſablonneuſes, *Barchani*, l'on trouve un lac ſpacieux, dont les bords très-marécageux décrivent beaucoup de ſinuoſités, & qui n'a aucun écoulement. Il porte le nom de *Kamyſch-Samarkoe-Oſero*; mais aucune des cartes qu'on a faites juſqu'à préſent n'en fait mention. Les rivages de ce lac ſont couverts de joncs, & habités par une multitude de ſangliers qui ſe nourriſſent de leurs racines. On prétend qu'il exiſte ſur le lac même huit ou dix isles flottantes, formées par toutes ſortes de

racines, de fragmens de joncs, & de branches d'osiers, que l'agitation des eaux a entrelacés. Ces isles sont habitées par des cignes, & par d'autres oiseaux aquatiques.

M. Pallas fit, le 17 août 1769, un petit voyage sur la rive orientale du Jaïk, pour y voir une peuplade Kirgisienne campée dans la proximité. Le jour commençoit à baisser lorsque nos voyageurs arriverent chez ces habitans des steppes, qui campoient sous de grandes tentes de feutre dans un fond très-agréable. Ils ne virent d'abord que quelques vieilles femmes & des enfans tout nus, qui couroient autour d'un petit feu de cuisine; les jeunes femmes s'étoient cachées, & les hommes étoient occupés à rassembler leurs troupeaux dispersés. Mais aussi-tôt que ces derniers furent de retour, ils se rassemblerent, maîtres & esclaves, à l'entour de leurs nouveaux hôtes, qu'ils régalerent de leur *kumyss*, liqueur acidule, mais très-agréable, qu'ils font avec du lait de jument. Ce breuvage, lorsqu'il est préparé dans des vases propres, comme il l'est toujours chez les Kirgisiens aisés, bien loin d'avoir rien de rebutant, a cette odeur d'acide vineux

que prend le petit-lait lorsqu'on l'a fait aigrir un certain tems avec la crême de tartre. Le kumifs qui se fait de lait de vache a toujours au contraire quelque chose de désagréable ; & cependant le lait de jument, lorsqu'il est frais, a un arriere-goût de poreaux qui répugne, & qu'on peut comparer au lait d'une vache qui a mangé des poreaux ou de l'alliaire. Malgré le bon accueil que leur firent les Kirgisiens, nos voyageurs ne crurent pas qu'il fût prudent de passer la nuit chez eux, & préférerent de s'en revenir à la forteresse, nonobstant l'obscurité, après avoir examiné ce qu'il y a de plus remarquable dans leur économie. Comme nos lecteurs s'attendent à trouver ici quelques détails instructifs relativement à ce peuple, nous allons leur communiquer ce que nous avons pu recueillir de mieux sur ce qui le concerne.

La horde Kirgisienne, qui est aussi connue improprement sous la dénomination de horde Cosaque, prend elle-même le nom de *Sara-Kaisacki*, c'est-à-dire, Cosaques des steppes, ou *Kirgisi*. Cette derniere dénomination ne tire pas son étymologie du mot tartare *Kirgis*, qui signifie vaurien;

mais de celui qu'ils suppofent avoir été la tige & le premier chef de leur tribu. Selon quelques-unes de leurs traditions, ils font les defcendans d'un Khan de Crimée nommé *Kundugur*, par conféquent Nogais d'origine. Si l'on en croit ces traditions, leurs ancêtres irrités contre des freres d'un fecond lit, abandonnerent le féjour paternel, fe retirerent dans la fteppe ouverte, où par la jonction de quelques bandits ils s'accrurent jufqu'au nombre de quarante, & furent fe rendre redoutables à leur patrie en enlevant beaucoup de femmes & de bétail, fous la dénomination de quarante drôles, *Kirk-Kirfak*. Ils continuerent cette vie vagabonde, & devinrent avec le tems toujours plus nombreux, foit par l'affociation d'autres bandits qui accourroient pour fe réunir à eux, foit par différens autres moyens. D'un autre côté, Abulgafi les fait defcendre des plus anciens Mogoles, & nommément du *Khun-Ogus*. Il prétend qu'ils vécurent originairement fur les bords de l'Ikran, dans le voifinage de la grande muraille de la Chine, & qu'ils abandonnerent leur véritable domicile, dans le tems des grandes migrations de quantité de peuples

Tartares & Mongoles, vers les contrées occidentales. Au reste, l'histoire ancienne de ce peuple est d'autant plus incertaine, qu'avant la conquête de la Sibérie par les armes Russiennes, on ne le connoissoit en aucune maniere.

Lors de cette conquête, les Kirgisiens se transplanterent sur les bords du haut Jenisei, dans les environs d'Ijus & d'Abakan, & plus loin encore vers le sud & vers l'ouest. L'année 1606, ils se soumirent à la Russie, conjointement avec les Barabins. Depuis ce tems ils n'ont cessé de se rendre célebres par leur inconstance, par leurs soulevemens, par leur facilité à se soumettre, par l'asservissement auquel ils réduisirent différentes nations qu'ils s'étoient associées par leur rudesse, leur brigandage, leur perfidie, en un mot, par tout ce que peut entreprendre d'inconséquent & de contradictoire, une peuplade des steppes, grossiere, licencieuse, & portée à l'indépendance. Ils furent tour-à-tour alliés de la Russie, de la horde Dorée ou des Soongares, puis des ennemis de ceux-ci; & par cette conduite, ils porterent sur-tout des coups très-sensibles aux Tartares Krasnojoriens, Tschutimisches, Barabins &

Altais, domiciliés comme eux dans la Sibérie. Quelques Kirgisiens élurent en 1632, conjointement avec les Turkœstans, un Khan qui devoit être commun aux deux peuples, & prirent eux-mêmes le nom de *Turkœstans.* Ils se rendirent, en 1636, fort dangereux par la protection que leur accorderent les Soongares; mais en 1643, on les vit battre les Kalmoucs, &c. Au milieu de toutes ces mutations, ils s'éloignerent du Jenisei pour gagner les bords de l'Oby, & se porterent en général toujours plus vers l'ouest & le sud-ouest.

Par des raisons qu'on ne connoît point, les Kirgisiens ont toujours été, depuis un tems immémorial, partagés en trois hordes ou gros, qu'on distingue sous la dénomination de *grande*, *moyenne* & *petite horde.* La grande horde ne forme qu'un corps avec les Buraetes, & les deux peuples sont censés ne faire qu'une même nation qu'on regarde d'ailleurs comme la souche de la moyenne & de la petite horde. Cette grande horde se porta principalement vers le sud, & s'établit dans les montagnes Alataniennes qui sont une branche de la grande chaîne des montagnes de l'Inde, laquelle branche

se dirige vers le nord : de là vient qu'on désigne aussi cette horde sous le nom de *Kirgisiens Alataniens*. Ils menent encore la vie nomade, en-deçà de Taschkent, sur les bords de la haute Syrt, vers le Turkœstan, & peuvent mettre jusqu'à trente mille hommes à cheval, dont environ le tiers seroit très-propre à la guerre. Cette horde est, comme les deux autres, fort adonnée au brigandage ; & non content de dévaster les campagnes de leurs paisibles voisins, ils pillent encore les caravanes des marchands. Les Soongares ont fait de grands efforts pour les réduire ; mais leur valeur & l'inaccessibilité de leurs montagnes les ont maintenus dans l'indépendance ; & ce ne fut que pour mettre fin aux incursions des Soongares, qu'ils se sont alliés avec eux.

La moyenne & la petite horde éprouverent le même sort, quant à l'essentiel. Ils furent abandonnés aux Soongares, au commencement de ce siecle ; mais obligés, comme les Soongares eux-mêmes, d'évacuer entiérement la Sibérie, les Kirgisiens s'emparerent de la steppe qu'ils occupent encore aujourd'hui. Chaque horde a son Khan particulier, & sa contrée affectée, qu'ils ont

en quelque maniere partagée entre leurs Ulusses. Leurs steppes s'étendent à l'ouest jusqu'à la riviere d'Ural ; vers le nord jusqu'aux nouvelles lignes de Sibérie, ou d'Ischimi, tirées depuis Tobol jusqu'à l'Irtisch ; vers l'est jusqu'à la riviere de Sarasu, jusqu'à Chiva & au Turkœstan ; enfin vers le sud-est & au sud, jusqu'au Syrt-Darja, au lac Aral ; & à la mer Caspienne.

Dans l'année 1731, le Khan de la petite horde, l'habile, mais trop impétueux *Albuchair*, se mit lui & sa horde sous la protection de la Russie, & se dégagea par cette démarche, de l'oppression des Soongares & des Baschkires. Il prêta en conséquence serment de fidélité au Czar. On en vint même, en 1738, à une prestation de foi & hommage des plus solemnelle, qui eut lieu, non sans avoir éprouvé beaucoup d'oppositions de la part du peuple, à Orenbourg, où le Khan & les grands jurerent au nom de la horde, & où Albuchair remit aussi un des princes ses fils en otage. La horde moyenne, gouvernée alors par Khan Schunjaecka, suivit l'exemple de la petite, viola bientôt après le traité qu'elle renoua en 1739 ; & prêta de nouveau serment de fidé-

lité à la Russie, par l'organe de son Khan Albumanet, à Orenbourg, avec la même solemnité que la petite horde. Les deux hordes s'étant brouillées, & en étant venues aux mains entr'elles en 1749, Albuchair Khan fut tué dans la bataille; & la Russie fit installer son fils, le prince Nurhali, qui avoit été Khan de Chiva, & qu'elle savoit bien intentionné, dans la dignité de Khan des Kirgisiens, & confirma cette élection. La horde moyenne est à présent gouvernée par un prince (*Saltan*) très-riche, nommé *Ablai*, qui ne prend point le titre de Khan, & elle reconnoît en quelque maniere, pour chef suprême, le Khan de la petite horde; au moins les deux hordes vivent-elles l'une avec l'autre en bonne intelligence, & s'accordent-elles au point que quelques Ulusses de la horde moyenne ont élu pour leurs chefs des Saltans du Khan Nurhali.

Au moyen de la prestation de foi & hommage du Khan & des grands, & du traité qui l'accompagna, les hordes sont regardées comme des vassaux, & des protégés liés, mais non comme des sujets soumis aux impositions & aux loix c[illegible]es de la

Russie. Les hordes donnent, pour sûreté, quelques princes, & quelques jeunes gens du premier rang, en otage, qui sont entretenus & soignés à Orenbourg. Lorsque le Khan se rend en personne dans cette place, ce qui pourtant ne sauroit avoir lieu sans l'agrément du gouverneur, on lui rend tous les honneurs qu'on est habitué de rendre à un prince souverain. Il est reçu au bruit du canon, les troupes sous les armes, saluant du drapeau, les tambours battant aux champs, avec la garde d'honneur à sa porte. La majeure partie des grands reçoivent annuellement, de la couronne de Russie, des présens qu'ils regardent comme une espece de solde; & qui consistent en argent, en étoffes, en farines, gruaux, &c. Lorsque le Khan a quelqu'affaire à régler avec le gouverneur, il lui dépêche un ou plusieurs anciens, *Starchines*, avec des lettres de créance. Ces députés exposent verbalement l'objet de leur mission. Chacun d'eux reçoit, de quelque nature que soit l'affaire, un vêtement rouge en présent. Si c'est le gouverneur qui envoie auprès du Khan, il lui députe des officiers de la chancellerie, qui reçoivent aussi quelquefois des

préſens, leſquels conſiſtent toujours en chevaux, mais dont la valeur eſt, ſans aucune comparaiſon, inférieure aux préſens donnés par les Ruſſes. Pour encourager le commerce réciproque, les deux hordes ſont exemptes de tous droits de douane & de péage. Leurs malades reçoivent auſſi, lorſqu'ils le deſirent, gratuitement des remedes & des conſeils des médecins d'Orenbourg; mais ils uſent très-ſobrement de cet article de leurs conventions, qui fait honneur à l'humanité qui l'a dicté. Cependant, malgré les traités, les ſermens, les otages & tant de faveurs accumulées, cette nation groſſiere & licencieuſe s'abandonne encore dans toutes les occaſions à ſon penchant pour la rapine & le brigandage, auquel les forces qu'on y oppoſe, & dans certains cas l'influence de ceux de leurs grands qui penſent mieux que le reſte, & l'appas de quelqu'avantage dans le commerce, peuvent ſeuls mettre quelque frein. Les frontieres de la Ruſſie qui les avoiſinent, & dont le fleuve Ural qui eſt conſidérable fait partie, ſont hériſſées d'une ligne de forts & de retranchemens. On châtie ſévérement les hordes, lorſqu'il y a violation de traités

tés bien caractérisée, &c. Et cependant elles viennent de tems en tems enlever sur le territoire Russe des hommes & du bétail, & pillent souvent dans leurs steppes les caravannes Buchares & autres qui se rendent en Russie. Ce que nous avons encore à rapporter ici sur le compte des Kirgisiens, n'a proprement rapport qu'à la moyenne & à la petite horde, la Russie n'ayant ni traité ni relation de commerce avec la grande horde, dont les deux autres ne different au reste en rien d'essentiel.

Les Kirgisiens ont entiérement cette physionomie ouverte & revenante, qui distingue les Tartares de Kasan. Leurs yeux plus petits, & qui ne le sont peut-être que par la contraction des paupieres occasionnée par la couleur fauve des steppes, & la blancheur éblouissante de la neige, sont vifs, sans avoir rien de menaçant. Ils sont pleins de bon sens naturel, fort portés pour les aventures (*),

(*) Il a paru en 1777, un dictionnaire persan, arabe & anglois, par M. Richardson, à la tête duquel on trouve un discours préliminaire très-bien vu, dans lequel l'auteur fait voir que la Tartarie fût la patrie féconde, l'*officinia gentium*, d'où une foule de barbares se sont répandus en divers tems dans les régions cultivées du globe. Ces peuples occupent tout l'intérieur

fiers, aimant leurs aises, affables, voluptueux, & par conséquent peu enclins à

des continens de l'Asie & de l'Europe. Fortement attachés à leur nation, à leurs tribus, ils ne connoissent guere de patrie, ils méprisent la culture des terres, menent une vie errante & passent indifféremment d'un lieu à un autre. Leurs richesses sont toutes dans leur mobilier; & pour les augmenter, ils ont fait des courses dans tous les pays limitrophes. Gengiskan & Tamerlan ont plus approché de la monarchie universelle qu'aucun conquérant ancien & moderne. On ne peut douter que l'occident n'ait été l'objet des invasions des Tartares, aussi bien que l'est & le sud. (Nos lecteurs s'appercevront que M. Richardson ignore la distinction entre les Tartares & les Mongoles, que nos voyageurs ont établie d'une maniere qui ne laisse aucun doute à cet égard.) On voit les Goths, les Scandinaves divisés dès le commencement en deux races différentes. Les uns étoient aborigenes ou nés dans le pays; les autres étoient venus de l'est. Il est souvent fait mention de leur origine. On les appelloit orientaux. Ils sortoient probablement de la Tartarie, & s'étoient fixés dans les pays qu'ils avoient envahis. Les anciens habitans auront peu à peu adopté les coutumes, les opinions de ces nouveaux maîtres, qui, à leur tour, se familiarisant avec les idées & les usages de ces aborigenes, se sont, après quelques générations, incorporés avec eux. Depuis ce tems, les différentes nations connues sous le nom de Goths, de Vandales, de Lombards, de Francs, se sont distingués par leurs ravages & leur pirateries dans la destruction de l'Empire romain. Le premier changement important que firent ces émigrations orientales, fut le systême féodal. C'est une plante exotique en Europe, si l'on peut parler ainsi, & il fut un tems où elle n'y existoit pas. En Perse, dans les Indes, dans la Tartarie, cette plante est indigene, universellement con-

répandre le ſang. Leurs brigandages, leur rudeſſe, leurs injuſtices ſont plutôt une ſuite de la vie groſſiere & indépendante qu'ils menent, ou des repréſailles mal en-

nue, & de tems immémorial. On voit par-tout un grand roi à la tête d'une nation entiere, avec un nombre de princes ou chefs ſubordonnés, dont l'autorité étoit ſouveraine dans leurs tribus ou diſtricts particuliers. Le gouvernement approchoit plus du deſpotiſme ou de l'ariſtocratie, ſelon le génie ou l'habileté du chef ſuprême. Quelquefois les princes ſubalternes ſe rendoient indépendans: d'autres fois ils étoient gouvernés avec une autorité preſqu'abſolue. Lorſque le monarque alloit à la guerre, il ordonnoit à ſes vaſſaux de le joindre avec leur contingent en troupes. On peut même diſtinguer dans le régime oriental, les élémens des états généraux, des parlemens, des jurés. Il y avoit une aſſemblée de Tartares appellée *Kouritai*, qui reſſembloit parfaitement aux dietes des Goths, qui, ſelon toute apparence, en tiroient leur origine. Outre le ſyſtême féodale, les Tartares ont encore apporté en Europe différentes opinions touchant les êtres ſurnaturels. M. Robertſon fait le parallele des fictions romaneſques de l'Orient, avec celles des armoriques des Eſpagnols & des autres peuples d'Europe. Le Taſſe, l'Arioſte & Spencer ſont remplis de ces fictions orientales. L'idée des charmes & des amulettes dérive de de la même ſource. Il expoſe les idées des Orientaux ſur ces ſujets & ſur la chevalerie errante. Cette ſinguliere inſtitution, dont on donne pour cauſe des circonſtances du moyen âge, eſt d'un uſage très-fréquent en Orient. C'eſt dans cette partie du monde que l'on trouve l'origine du reſpect que l'on porte au beau ſexe, oppoſé à la conduite que les Grecs & les Romains tenoient envers leurs femmes. *Voyez Journal Encyclopédique* 1778, tome III, page 436 & ſuivantes.

tendues, ou l'effet des fausses idées qu'ils se font du point d'honneur & du courage, que d'un mauvais naturel : aussi leurs mœurs s'adoucissent-elles sensiblement, à mesure que leur commerce avec la Russie s'augmente. Leurs femmes ont la réputation d'être bonnes ménageres, douces, humaines & compatissantes envers les esclaves, dont elles favorisent souvent la fuite, non sans risque pour elles-mêmes. Ils n'ont aucune école; & quoiqu'il ne se trouve par conséquent que très-peu d'individus parmi eux qui sachent écrire leur langue, on prétend qu'ils parlent néanmoins un idiome Tartare assez pur, sans doute parce qu'ils sont environnés de Tartares, & qu'ils n'ont aucun commerce avec d'autres peuples.

Leur noblesse est nombreuse; la derniere classe de ces nobles est appellée *Chodscha*, la classe mitoyenne *Büe*, & la classe supérieure est composée de *Saltans*. Leurs Chodschis ne sont pas, comme chez les Turkœstans & autres, des rejetons de Mahomet, mais simplement des gens de bonne famille; il faut que les Bües aient eu pour ancêtres des guerriers, & les Saltans ou princes, des chefs. Comme les femmes sont réputées

une marchandiſe qu'on achete, elles ſont comptées pour rien dans la généalogie. Non-ſeulement les tribus, mais auſſi les familles ou Aimakes font ſoigneuſement corps enſemble, & choiſiſſent leurs anciens dans la nobleſſe la plus conſidérée & la plus riche. Leurs ſupérieurs n'ont aucune eſpece d'appointemens, & n'ont guere plus d'autorité & de conſidération que leurs richeſſes & leurs mœurs ne leur en donnent auprès du peuple & des autres riches. Le Khan lui-même n'uſe de ſon autorité, & n'eſt obéi, que par le canal des anciens, qui ſont en bonne partie ſes freres, ſes Saltans, ſes couſins, ou ſes favoris. De plus, les déciſions de tous les chefs des Aimakes ne ſont ſuivies par le peuple qu'autant qu'elles lui agréent, & ſont violées par chaque individu toutes les fois que ce dernier y trouve ſon compte.

Lorſqu'ils entament une guerre approuvée par le peuple, & réſolue par toute la nation, tout ce qu'ils ont d'hommes en état de combattre, ſe raſſemble dans les lieux déſignés; chaque combattant amene avec lui deux chevaux, ſouvent même davantage, & met tous ſes ſoins à être armé &

équipé du mieux qu'il lui eſt poſſible. Les différentes troupes ſe raſſemblent, & commencent l'expédition projetée, ſous la conduite de chefs élus par eux-mêmes. Comme chaque individu de l'armée doit pourvoir à ſa ſubſiſtance, ils n'ont beſoin ni de caiſſe militaire, ni de magaſins. Cette multitude dévaſte tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage; ils emmenent avec eux tout le bétail qu'ils ne conſomment pas, & réduiſent à l'eſclavage les femmes, les enfans & les hommes qu'ils n'ont pas maſſacrés. Lorſqu'ils ſont las de faire la guerre, ils s'en retournent d'eux-mêmes chez eux, de ſorte que la troupe diminue journellement. Lorſqu'ils ont à faire à un ennemi qui tient ferme, ils n'ont jamais d'avantage. Outre qu'ils ſont naturellement mauvais archers, ils n'ont d'autres armes à feu que de ces mouſquets à rouets & à meches, dont ſe ſervoient nos ancêtres; encore ne peuvent-ils en faire uſage à cheval; & toutes les fois qu'ils veulent faire feu, ils ſont obligés de mettre pied à terre, de ſe coucher ventre à terre, & d'appuyer leur mouſquet ſur une fourchette qui tient après; opérations qu'un ennemi un peu actif n'a pas toujours la

patience d'attendre. Lorsqu'ils ont manqué leur expédition, sur-tout lorsqu'ils ont été battus, chacun prend en toute diligence le chemin de son Ulusse, en tirant au plus court. Mais, s'ils ont en tête un ennemi dont la constitution militaire & la discipline soient aussi défectueuses que chez eux, ils sont presque toujours assurés de la victoire.

Le bétail est l'objet principal de leurs soins & de leur activité, la chasse & la pêche n'en sont que les accessoires. Quant à l'agriculture, qui ne pourroit être d'ailleurs que très-ingrate dans la majeure partie de leurs steppes salines & arides, ils n'en ont pas la moindre idée. Leurs troupeaux, *tabunes*, sont composés de chevaux, de chameaux, de bêtes à cornes, de moutons & de chevres ; & un pasteur intelligent, d'une fortune médiocre, possede rarement au-dessous de trente à cinquante chevaux, moitié autant de pieces de gros bétail, autour de cent moutons, une couple de chameaux, & vingt à cinquante chevres. On prétend qu'il y a sur-tout, dans la horde moyenne, des particuliers dont les tabunes contiennent jusqu'à dix mille chevaux, trois cents chameaux, trois à quatre mille pieces de

gros bétail, vingt mille moutons, & au-delà de mille chevres. On trouve aussi dans la petite horde, des propriétaires de cinq mille chevaux, & d'un nombre proportionné d'autre bétail.

Leurs chevaux se laissent difficilement dresser pour le trait, & périroient d'inanition, si l'on s'avisoit de les mettre tout d'un coup à l'avoine pour tout fourrage; de sorte qu'on est obligé de les y accoutumer par degrés. Un dromadaire fournit chez eux dix à douze livres, poids de Russie, de laine chaque année. Cette laine se vend aux Russes & aux Buchares; les Kirgisiens en emploient cependant eux-mêmes une partie, qui leur sert à fabriquer, soit du camelot, soit des cordes. Ils sont, outre cela, dans l'habitude de traire les dromadaires femelles, dont le lait sert à préparer leur kumyss; ils en font encore du fromage, & même du beurre qui est plus gras que le beurre de vache, & moins huileux que le beurre de jument; ils mangent aussi la chair de cet utile quadrupede, dont le cuir est d'ailleurs tout ce qu'ils peuvent employer de meilleur pour la fabrication de leurs grandes outres à lait. Il n'y a pas bien long-

tems qu'ils tiennent des bêtes à cornes. Les premieres leurs sont venues des Kalmoucs, à qui ils en enleverent des troupeaux entiers, qu'ils ont laissé se multiplier à leur gré. Indépendamment du produit ordinaire qu'on retire des bêtes à cornes, ils s'en servent encore, ainsi que les Kalmoucs, pour monture, & leur percent en conséquence, comme aux chameaux, la paroi du nez. Leurs moutons sont de l'espece à large queue, *ovis laticauda, Linn.* Ils acquierent chez eux une taille si extraordinaire, qu'on en voit qui sont de la hauteur d'une bourrique, & dont la queue grasse pese jusqu'à une poude (33 livres). Ils laissent courir leurs béliers avec le troupeau, tout le long de l'été; mais ils ont la précaution de leur attacher autour du corps, depuis le mois d'avril jusqu'en octobre, un morceau de feutre qui les empêche de saillir les brebis. Au mois d'octobre on leur rend leur liberté, & de cette maniere toutes leurs brebis mettent leurs agneaux bas au printems. Ils usent, dit-on, de la même précaution avec leurs taureaux. Leurs moutons vont chercher pendant tout l'hiver leur pâture sous la neige; cette derniere leur tient même

lieu de boisson ; ils dépérissent seulement un peu dans cette saison, & dès le commencement du printems ils reprennent bientôt leur graisse accoutumée, à quoi contribuent beaucoup, & la courte durée de l'hiver, & la rapidité avec laquelle la neige se fond au-dessus des places salées dont la steppe abonde ; enfin l'habitude où sont ces animaux de manger cette même terre saline qui leur tient en quelque façon lieu d'engrais. Ces moutons sont fort sujets à une maladie qui n'est cependant pas mortelle : il se forme dans leur estomac, des égragropiles qui sont de grosses bulles composées de laine & de différentes parties de plantes broyées, & non digérées, & enduites d'un vernis noirâtre, quelquefois même d'une croûte pierreuse. La chair de ces animaux est la nourriture quotidienne, & souvent l'unique aliment des voraces Kirgisiens ; elle est plus douce que celle de nos moutons, & leurs agneaux sont d'un goût si exquis qu'on en envoie tous les ans quantité d'Orenbourg à Pétersbourg, pour les tables de la cour. Les peaux de ces agneaux sont les plus renommées après celles de Bucharie. Elles se vendent à meil-

leur compte, se débitent mieux, & font un des articles les plus importans du commerce des Kirgisiens. On en a de différentes couleurs : les meilleures sont lustrées, & comme damassées ; les moyennes ont une frisure très-fine, & celles de moindre qualité ont le poil moins frisé. Afin d'obtenir de ces peaux d'agneaux damassées plus grandes & en plus grand nombre, ils cousent de la toile autour des agneaux nouveaux-nés ; par ce moyen, leur peau conserve cette espece de dessin & sa finesse. Lorsque l'agneau a pris assez de croissance pour faire crever la toile, on tue le pauvre animal pour sa peau : mais la chose ne se pratique que dans les petits troupeaux, ou chez des gens riches qui ont beaucoup d'esclaves. La laine des moutons est grossiere, & n'entre point dans le commerce ; ils la consomment dans leur propre ménage, & ils en fabriquent leurs feutres & de gros draps.

Quoique la chasse ne s'exerce par la plupart de ces pasteurs riches & oisifs que pour l'amusement, elle ne laisse pas de leur devenir utile par la quantité de venaison & de pelleteries qu'elle leur procure. Leurs steppes

nourrissent en abondance, des loups, des renards communs & des renards de steppe, des blaireaux, des antilopes ou soïca, des hermines, des belettes, des marmottes, des süsliks, *mus citillus*. Dans la partie méridionale & orientale ils trouvent, mais en bien moindre nombre, & même assez rarement, des moutons sauvages, *ovis musimon*, *Pall.* de ces quadrupedes appellés vaches Kalmouques, *bos grumiens*, *Linn.* des chamois, des chakals, *canis aureus*, *Linn.* des tigres, des ânes sauvages, &c. Indépendamment d'une grande diversité de pieges, de lacets, &c. dont leurs chasseurs font usage, ils forcent encore la bête à la course de leurs chevaux avec le secours de leurs chiens, qui sont de la race du lévrier, & de leurs aigles dressés pour la chasse, *falco fulvus*, *Linn.*

Les brigandages, les enlevemens de personnes, de bestiaux & de marchandises, que les Kirgisiens exercent sur leurs voisins, principalement sur les Kazalpaques, les Buchares, les Persans, les Truchemenes & autres, mais plus volontiers quoiqu'avec plus de danger sur les Kalmoucs, & plus rarement sur les Russes, leur font à la vérité dé-

fendus par leurs propres loix. Cependant il n'eſt perſonne d'entr'eux qui rougiſſe d'en avoir commis ; ils ſe vantent au contraire les uns aux autres des coups qu'ils ont faits dans ce genre, comme s'il étoit queſtion de ces actes de valeur que nos anciens chevaliers nommoient entrepriſes. Ils en font en effet qui tiennent à l'ancienne chevalerie. Indépendamment des captures que le haſard leur amene, ils paſſent quelquefois ſeuls leurs frontieres pour aller chercher fortune : ſouvent ils ſe raſſemblent en troupes qui ont à leur tête un chef de diſtinction, lorſqu'ils attaquent & pillent des caravanes entieres, ſoit en-dedans, ſoit en-dehors de leurs limites ; c'eſt preſque toujours toute l'Uluſſe qui ſe ligue pour ces belles expéditions. Nombre de Kirgiſiens, en exerçant leurs rapines, tombent eux-mêmes dans l'eſclavage, ou ſont tués ; mais c'eſt de quoi la nation s'embarraſſe le moins. Lorſque ces rapines ſe commettent en petit, chacun garde ce qu'il attrape. Aucun ne ſe défait jamais du bétail qu'il a enlevé ; & comme les femmes ſont regardées chez eux comme un butin honorable, il eſt pareillement rare qu'ils s'en défaſſent. Quant aux eſclaves mâ-

mâles & aux marchandises, il les abandonnent aux riches contre du bétail, ou bien ils vendent les premiers aux Buchares; sur-tout lorsque ce sont des captifs Russes, tant pour les soustraire aux perquisitions qu'ils savent qu'on en fera, que parce que les Buchares, qui connoissent combien ils sont robustes & propres aux travaux de l'agriculture, les leur paient très-cher.

Lorsqu'il s'est commis quelque brigandage, ou que des caravanes qui viennent trafiquer en Russie ont été pillées, les commandans Russes redemandent le tout au Khan; & lorsqu'il n'est pas au pouvoir de celui-ci ni de ses grands d'en procurer la restitution, les commandans envoient quelques troupes, particuliérement des Baschkires, vers la horde; & la premiere Ulusse qu'elles rencontrent est obligée de les conduire à l'Ulusse coupable, à moins que celle-là ne veuille donner satisfaction pour celle-ci. Ces troupes ramenent à Orembourg des Kirgisiens en assez grand nombre, & une quantité suffisante de bétail pour répondre de la restitution. Ensuite après une évaluation exacte, & lorsque tous les Russes qui manquent ont été rendus, on relâche tous

les Kirgiſiens, qui peuvent reprendre le chemin de leurs Aimaks. Les voleurs qu'on prend ſeuls ſont châtiés, & on les met dans les oſtrojes des fortereſſes.

Les Kirgiſiens menent une vie fort aiſée en comparaiſon des autres nomades ſoumis à la domination de la Ruſſie. L'eſprit de liberté & d'indépendance qui regne parmi eux, joint à la facilité qu'ils ont de ſe procurer par eux-mêmes un troupeau ſuffiſant pour leur ſubſiſtance, empêchent qu'aucun d'entr'eux veuille ſe mettre au ſervice d'un autre, & tous prétendent être traités en freres; de ſorte que les riches ne ſauroient ſe paſſer d'eſclaves (*Jaſeures*). Or, plus un particulier poſſede de ces eſclaves, plus ſes troupeaux proſperent. On ne voit que des eſclaves au ſervice des grands, & le Khan lui-même en tient une cinquantaine. Pour ceux qui ſont accoutumés dès l'enfance à la maniere de vivre des Kirgiſiens, cet eſclavage n'eſt point rude; leurs maîtres les traitent comme leurs parens, & fourniſſent généreuſement à leur ſubſiſtance & à tous leurs beſoins; mais cette ſervitude ne laiſſe pas d'être dure pour ceux qui ſont accoutumés à un genre de vie différent. Les

esclaves qui tentent de s'enfuir, ou qui s'engagent dans des intrigues avec les femmes, s'attirent souvent, ainsi qu'à l'objet de leurs amours, des traitemens très-rigoureux, & qui coûtent la vie à un grand nombre.

Lorsque les troupeaux d'un particulier s'accroissent tout-à-coup, c'est toujours pour lui un avertissement d'en-haut, par lequel il est appellé à exercer la bienfaisance; & il ne manque pas alors d'en distribuer de grosses portions à des particuliers pauvres, qui, tant que leur bienfaiteur continue à prospérer, ne se croient tenus à rien; mais vient-il à perdre son bétail par maladies, par vol ou par quelqu'autre accident, pour lors les amis qu'il a gratifiés, ne manquent pas à leur tour de lui en rendre autant qu'ils en ont reçu, & d'y ajouter même une partie de l'accroissement, dût-il ne leur en rester que très-peu de chose.

Leurs habitations sont les mêmes que celles des Kalmoucs, dont nous avons donné la description (*). Leur habillement est oriental,

(*) Celles des Kirgisiens sont ordinairement plus propres & plus spacieuses que celles des Kalmoucs; & souvent plus de vingt personnes peuvent s'asseoir à l'aise dans une de ces tentes. Lorsqu'il fait bien chaud

tal, c'eſt le même que celui des Tartares, mais bien meilleur. Les hommes ſe raſent la tête, & laiſſent croître leurs mouſtaches, avec une pointe de barbe au menton : ils portent des culottes très-larges ; leurs bottines ont des talons hauts & pointus, un bec également pointu, & les ſemelles toutes couvertes de cloux ; mais les riches les font broder en or le long des coutures. Peu d'entr'eux portent des chemiſes, ils leur ſubſtituent une longue tunique d'une étoffe très-mince. Leur robe de deſſous, qui eſt de laine, ou d'étoffe de ſoie, & ſemblable à cette derniere, ſe nomme *tſchapan* ; la robe de deſſus, à manches larges qui ſe terminent en pointe, s'appelle *tſchepkow*. Pluſieurs d'entr'eux ſe ſervent de leur ceinturon, au lieu de ceinture, & pendent, ſoit à celle-ci, ſoit à celui-là, leur tabagie, leur briquet, leur couteau. Ils portent des calottes piquées & pointues, & par-deſſus un bonnet de figure conique, qui n'eſt point garni de pelleterie ; il eſt garni de chaque côté d'une piece de la même étoffe, qui peut ſe rabattre ſur les joues, mais ils les relevent ordinai-

ils en abattent les murailles, & leur habitation préſente alors parfaitement un de ces pavillons d'été qui décorent nos jardins.

rement en forme de bateaux. La pointe de la plupart de cès bonnets eſt ornée d'une houppe. Ils ſe vêtiſſent le plus communément de drap rouge, ou d'étoffes de ſoie, quelquefois d'étoffes très-riches de différentes eſpeces & couleurs; ils garniſſent d'ordinaire leur robe de deſſus de peau de loutre. Les hommes ſe mettent toujours beaucoup d'habillemens ſur le corps: auſſi lorſque leurs chevaux s'abattent dans leurs courſes, eſt-il très-rare qu'ils ſe faſſent du mal. (Quelques-uns d'entr'eux portent des habits d'été de peau de chevre ſans poil, & très-bien tannées : les Coſaques du Jaïk font pareillement beaucoup d'uſage de ces peaux, à cauſe qu'elles ſont fort ſouples & réſiſtent très-bien à la pluie. Les Kirgiſiens commencent par tondre les peaux de chevres, puis les humectent avec de l'eau, & en font des rouleaux qu'ils laiſſent dans un lieu chaud, juſqu'à ce qu'elles commencent à ſentir, & que les racines des poils s'en détachent aiſément : alors on abat tout ce qui reſte de ces racines avec des couteaux à lame émouſſée; on met un peu ſécher les peaux, puis on les fait tremper dans du lait doux, ou ſi ce ſont des peaux épaiſſes, dans du lait

aigre, & on les y laiſſe macérer pendant quatre jours, avec l'attention de les racler encore une fois chaque jour, pour mieux dilater la peau. Enfin on fait ſécher ces peaux à l'ombre, & on les travaille vigoureuſement des pieds & des mains, juſqu'à ce qu'elles deviennent bien ſouples. Pour lors on les paſſe à la fumée, on les retravaille de nouveau, & pour concluſion on leur donne une couleur jaune tirant ſur le brun. Les Kirgiſiens font cette teinture en mettant cuire dans une eau d'alun, ſoit la racine de rhapontic, ſoit la racine de la *ſtatice tatarica*, que les ſteppes entiérement ſalées fourniſſent en grande abondance. On prétend qu'il y en a qui font entrer dans cette décoction du ſuif de mouton pour rendre la couleur plus ſolide. Lorſque la teinture eſt refroidie, il faut qu'elle forme une eſpece de bouillie, avec laquelle ils enduiſent la peau des deux côtés à pluſieurs repriſes, en la faiſant toujours ſécher dans les intervalles. Enfin on les travaille encore une fois pour leur donner le dernier degré de ſoupleſſe. Ces peaux ainſi préparées, peuvent être lavées très-ſouvent ſans rien perdre de leur agréable couleur. Les Kirgiſiens ſe ſervent des mêmes racines

pour teindre leurs laines; & pour la teinture en rouge, ils emploient la vraie garance, qui croît naturellement dans quelques bas-fonds, le long du Jaïk, ainsi que dans la steppe. P.)

Les Kirgisiens sont à peu près aussi occupés de la parure de leurs chevaux, que de la leur propre. Leurs plus beaux chevaux de monture sont ornés de selles magnifiques, de riches couvertures, & de superbes brides. Ils sont ordinairement armés lorsqu'ils montent à cheval, & ne manquent jamais de se munir d'un fouet court, de la grosseur d'un pouce. A la chasse, en voyage, &c. ils portent de grosses & longues culottes, dans le goût de nos pantalons, qui leur montent jusques sous les aisselles, & dans lesquelles ils fourrent tous leurs habits, de façon qu'on croit voir une paire de culottes ambulante. Nous donnons ici la figure de deux Kirgisiens à cheval.

L'habillement de leurs femmes est absolument le même que celui des femmes de Kasan. Elles pendent communément dans leurs cheveux un ornement chargé de grains de corail & de houppes, qui est entiérement pareil à celui dont les Tschérémisses font

IV.



V.



uſage. Leur coëffure journaliere conſiſte dans un voile dont elles ſe couvrent la tête; mais lorſqu'elles ſe parent pour quelques fêtes, elles portent des coëffures pareilles à celles des femmes Baſchkires, ou des bonnets, &c. Pluſieurs d'entr'elles, ſur-tout les femmes de diſtinction, s'enveloppent la tête d'étoffe, en forme de turban turc de la plus grande taille. Les filles portent quantité de petites treſſes; les demoiſelles de haut parage & les Saltanes ſe diſtinguent par les beaux cols de hérons qu'elles placent dans leurs cheveux en maniere de cornes. Les femmes riches & de haut rang s'habillent en ſoie, en riches étoffes, en toiles peintes, en draps fins, & très-communément en velours. Elles garniſſent auſſi leurs habits de cordonnets, de galons d'or, ou de peaux de caſtor. *V. la planche ci-jointe.*

Quant aux mets dont ils ſe nourriſſent & à leurs boiſſons, ils ſe conforment aux loix reçues chez les mahometans. Leur principale nourriture en hiver eſt la viande de mouton; & le kumyſs preſque la ſeule dont ils uſent en été. Tout autre mets, toute autre viande, les racines ſauvages, la farine, les pâtes, &c. ne ſont en uſage chez eux que

les jours de fêtes, ou quelquefois seulement pour la variété. Tous ces mets sont préparés de la maniere la plus simple, pas toujours avec la plus grande propreté, & quelquefois seulement ils y mettent du sel. Comme ils n'ont d'autres farines ou gruaux que ce que leur en fournit la Russie, la Bulgarie ou Chiwa, il y a quantité de Kirgisiens qui n'ont jamais vu de pain ni de gruau. Dans les tems où le lait abonde chez eux, ils distillent beaucoup de kumyss, & en font quantité d'eau-de-vie de lait. Comme la viande ne leur manque pas, ils étanchent leur soif en hiver avec du bouillon. Ils aiment tant la graisse, qu'on les voit souvent manger à la main des morceaux de beurre ou de suif tout pur. Ce sont en général de très-grands mangeurs; leur appétit est tel, que quatre Kirgisiens qui viennent de la chasse, ne feront qu'un seul repas d'un mouton tout entier, & n'en laisseront pas la moindre chose.

De même que tous les Tartares, les Kirgisiens font un usage immodéré du tabac, que les deux sexes fument & prennent par le nez. N'ayant point d'autres liqueurs enivrantes que le kumyss & l'eau-de-vie, ils y suppléent

par la fumée du tabac. Ils ne connoissent que les petites pipes de la Chine, ou des pipes de bois madré. Mais comme ils sont obligés de tirer les unes & les autres de leurs voisins, ils se contentent pour la plupart d'os de mouton évuidés. Ils prennent un os tibia, dont ils coupent une des têtes ou protubérances, en ôtent la moëlle, & percent tout près de la tête opposée de l'os un trou dans le côté, pareil à l'embouchure d'une flûte traversiere. Lorsqu'ils veulent fumer, ils font entrer par l'extrémité de l'os qui est ouverte, un bouchon de laine qui descend jusques très-près du petit trou, & qui l'empêche d'être bouché par le tabac dont ils remplissent le reste de la capacité de l'os. Ils mettent un morceau d'amadou allumé au-dessus du tabac, en aspirent la fumée par le petit trou de côté, & ils en tirent si copieusement, que ce qu'ils n'en avalent pas leur sort par les narines. Lorsqu'ils sont en compagnie, chacun n'en tire d'ordinaire qu'une couple de bons traits & passe la pipe à son voisin. Ils ont aussi une autre maniere de fumer en compagnie, qui est encore plus ingénieuse & très-singuliere. Elle se pratique lorsqu'ils n'ont ni pipes, ni

os à fumer, ou qu'ils n'en ont pas du moins en quantité suffisante pour se bien régaler. L'un d'entr'eux, pour rendre la terre compacte, & propre à recevoir les impressions qu'on veut lui donner, arrose de son urine une place choisie, autour de laquelle on puisse se coucher à son aise : puis avec le manche de son fouet qu'il enfonce dans la terre ainsi humectée, il forme un trou perpendiculaire destiné à servir de fourneau, dont les dimensions sont à sa volonté, & qu'il remplit de tabac. Lorsqu'ils veulent fumer, ils mettent de l'amadou allumé sur le tabac : alors chaque fumeur prend une tige creuse & desséchée de quelque plante, & la pique obliquement en terre, de maniere qu'elle atteigne au tabac par son extrémité inférieure, & que couché sur le ventre, il puisse par l'extrémité supérieure en aspirer la fumée, sans être gêné par ses compagnons. Par ce singulier procédé, toutes les têtes se trouvent plongées dans la vapeur voluptueuse du tabac, dont ils sont d'autant plus vite & tous à la fois enivrés.

Quoiqu'ils ne soient nullement prodigues de cérémonies, soit entr'eux, soit envers les étrangers, ils ne laissent pas d'être hos-

pitaliers & d'un accueil amical envers ceux qu'ils n'ont pas réduits à l'esclavage. Ils servent sur-le-champ à leurs convives tout ce qu'ils ont de meilleur, & le leur fourrent même dans la bouche avec la main. Cet acte de politesse s'exerce aussi envers les personnes de distinction, qui s'en acquittent à leur tour lorsqu'ils traitent leurs inférieurs. Le Khan lui-même oublie dans ces momens sa dignité, pour se conformer à cet usage à l'égard de ses convives. Lorsqu'un étranger a pour ami un Kirgisien distingué par sa naissance ou par ses richesses, il est beaucoup plus en sûreté dans sa compagnie en parcourant les hordes, que sous une escorte militaire, toujours trop foible pour résister à une grosse troupe. Les voleurs se désistent incontinent de toute entreprise, dès que le Kirgisien leur a déclaré que l'étranger est son ami. C'est ainsi que nombre de marchands Russes, sur-tout de ceux qui sont de race Tartare, font des voyages très-avantageux en Bucharie, vers Chiwa, & en d'autres pays.

Les Kirgisiens vivent fraternellement entr'eux ; il n'est même pas rare de voir les pauvres en user très-familiérement avec les

riches. L'obéissance qu'ils rendent au Khan n'est pas des plus rigides, cependant ils ont tous pour lui des égards distinctifs, & ils regardent sa personne comme sacrée. Le Khan qui regne actuellement (en 1777) sur la petite horde, & dont l'élection a été confirmée par la Russie, se nomme *Nur Hali*; c'est un prince plein de bon sens & d'équité, qui est très-attaché à la Russie, & qui, malgré la médiocrité de ses revenus, tient un grand état qu'il ne pourroit pas soutenir sans les présens qu'il reçoit de la cour de Pétersbourg. Il a quatre femmes & huit concubines; les premieres sont des filles d'une naissance distinguée, les concubines sont des Kirgisiennes du commun, ou des esclaves; & dans le nombre de celles-ci il y a quelques femmes Kalmouques qui ont été enlevées. Toutes ces femmes ensemble l'ont rendu pere de vingt-cinq enfans. Les Kirgisiens ne voient jamais les dames du serrail du Khan, que lorsque la cour change de résidence; dans cette circonstance elles se montrent toutes dans leurs plus brillans atours, montées sur de beaux chevaux ou sur des chameaux. Lorsqu'un Kirgisien rencontre le Khan dans la steppe, il met pied à

terre, s'approche du prince en se courbant, & accompagne son salut de ces mots, Dieu te comble de prospérité ! Pour lors le Khan lui donne avec la main, ou seulement du bout de son fouet, un petit coup sur l'épaule, ce qu'ils regardent comme une sorte de bénédiction.

Tout ce dont les Kirgisiens ont besoin pour satisfaire leur vanité, ou pour les commodités de la vie, c'est leur commerce avec la Russie, la Bucharie, Chiwa, & d'autres voisins, qui le leur fournit. Ce commerce ne se fait que par échanges; & ce sont les moutons qui deviennent, en quelque façon, l'échelle sur laquelle les prix s'établissent. C'est à Orenbourg que ce trafic est le plus considérable, à cause qu'on y a construit sur la rive Kirgisienne de la riviere d'Ural, environ à trois wersts de la ville, un vaste édifice pour les échanges, lequel renferme plusieurs centaines de magasins voûtés, dont l'enceinte quarrée a l'air d'une petite forteresse; on y tient même pour le bon ordre, & pour plus grande sûreté, un détachement de soldats avec du canon. C'est là que se fait à peu près tout le commerce de la petite horde. La horde moyenne trafique princi-

palement à Troizk, dans la forterelle de Pierre-Paul, à Omsk & à Uſtkamenogorsk. Ceux de la petite horde amenent aux marchés, des chevaux, des bêtes à cornes, des moutons, des peaux d'agneaux, des peaux crues, de la laine de chameaux, des camelots, des peaux de loups & de renards, des couvertes de feutre, & quelques effets de moindre valeur. Ils échangent annuellement à Orenbourg ſeul au-delà de cent cinquante mille moutons, & c'eſt toujours l'article le plus fort de leur commerce. Quelquefois, quoiqu'aſſez rarement, ils offrent des eſclaves, particuliérement des Kyſilbaches & des Truchemenes à acheter. Ils prennent en retour, des draps, des étoffes de laine & de ſoie, des bottes à la Kirgiſienne toutes faites, des rubans, des galons d'or, du fil, des chaudieres, des trépieds de fer, des peaux de loutre, des équipemens de cheval; des ornemens de femmes à la mode de leur nation, des grains de verre, des aiguilles & des dez à coudre, des briquets, de la farine, du millet & autres gruaux, &c. Les Kirgiſiens pourvoient les Buchares, les Chiwinſiens, les Taſchkenters, & leurs autres voiſins qui s'adonnent à l'agriculture & aux

manufactures, de bestiaux pour la boucherie, & de chameaux pour les caravanes marchandes, & en échange ils reçoivent des armes, qu'il est défendu aux marchands Russes de leur vendre; des cottes de maille, des étoffes de coton, des habits, &c.

Les plus riches d'entr'eux ont souvent quatre femmes, & un plus grand nombre de concubines ; mais la plupart des gens du commun ne possedent qu'une seule femme, encore y en a-t-ils qui seroient forcés de s'en passer, s'ils n'en enlevoient pas à leurs voisins. Ils sont particuliérement à l'affût des femmes Kalmouques, à cause qu'ils les trouvent bien mieux conformées que d'autres pour la sensualité, & qu'elles conservent plus long-tems les agrémens de la jeunesse : aussi en voit-on beaucoup devenir femmes légitimes des Kirgisiens du premier rang, pourvu qu'elles embrassent le mahométisme. Ils méprisent au contraire tellement les Persanes, de même que les Persans, *Kisylbaches*, qu'ils les font épouser à leurs esclaves. Le prix moyen d'une fille Kirgisienne, destinée à devenir la premiere femme, est de cinquante chevaux, vingt à vingt-cinq vaches, jusqu'à cent moutons,

une paire de chameaux, ou bien un esclave & une cotte d'armes. Lorsque le futur est pauvre, il donne beaucoup moins; mais les riches donnent souvent bien au-delà. La seconde femme se paie bien plus cher que la premiere, la troisième encore bien davantage, & ainsi de suite. Lorsque la mariée n'a pas été trouvée vierge le jour des noces, les conviés tuent le lendemain le cheval du marié, mettent sa robe nuptiale en pieces, & vilipendent la pauvre jeune femme: d'un autre côté, le beau-pere est obligé à un dédommagement envers son gendre. Lorsqu'un homme a plusieurs femmes, il donne à chacune sa jurte particuliere, où elle éleve ses enfans à sa guise. Elles mettent leur plus grande gloire à être meres d'un grand nombre d'enfans; & celles qui ont le malheur d'être stériles, deviennent en quelque sorte les suivantes de celles qui sont fécondes.

Ils en usent à l'égard de leurs morts comme le reste des mahométans; leurs fosses ne sont pas fort profondes, mais ils les chargent de plusieurs tas de pierres. Lorsqu'il meurt un homme, on coupe sa meilleure robe en morceaux, pour les distribuer à ses amis, afin de leur rappeller le souvenir

du défunt. Les grands & les riches desirent d'être enterrés près des tombeaux de leurs saints, ou de leurs Khans décédés, ou de leurs parens, & y sont transportés sur des chevaux. Mais lorsque l'éloignement rend la chose impraticable en été, ils détachent les chairs du squélette, & les enterrent avec les entrailles dans le voisinage. Quant aux os, ils sont portés au lieu desiré, & enterrés près de quelques saints, ou, suivant leur maniere de s'exprimer, près des os blancs, c'est-à-dire, près des cadavres de personnes de haut rang. Si c'est un mort d'une naissance distinguée, ils consacrent trois jours différens, dans le cours de la premiere année, pour la célébration de ses obseques : les veuves & les enfans y viennent faire leurs lamentations, tandis que les parens & les amis y paroissent dans leur plus grande parure, font l'éloge du défunt, & sont bien régalés. Chaque Ulusse célebre encore, outre cela, une fête annuelle & générale en l'honneur des morts. Cette fête se tient dans les lieux destinés à la sépulture ; on y immole, suivant l'usage des païens, quelques chevaux, dont on présente les chairs aux morts, & que les vi-

vans finissent par manger eux-mêmes, en adressant quantité de discours à leurs amis trépassés. Lorsqu'un d'eux s'approche du tombeau d'un parent ou d'un ami, il lui adresse la parole, & pose sur le monument une touffe de crins arrachés de la criniere du cheval qu'il monte. On observe à peu près les mêmes cérémonies, mais en moindre nombre, aux enterremens des femmes.

Les Kirgisiens devinrent au commencement du siecle dernier, par les soins des prêtres du Turkœstan, de païens Schamanes qu'ils étoient, des enfans de la circoncision. Ils sont fort attachés à leur croyance : mais comme ils n'ont aucune école, & qu'il y a même des Ulusses entieres qui n'ont point de Moulas, ils sont non-seulement très-ignorans, mais encore très-superstitieux. Le peu de Moulas qui se trouvent parmi eux, sont des Tartares Russes ou autres, qu'ils ont fait prisonniers, & qui sachant lire & écrire, se procurent une espece de fortune, en se faisant les uns prêtres, les autres secretaires ou conseillers de quelque grand. Mais ces gens-là savent très-peu de choses de leur doctrine, & entendent rarement l'alcoran, ou les autres écrits des mahométans,

métans, lors même qu'ils ſavent l'arabe. Il y a continuellement quelques *Abdales* ou circonciſeurs qui parcourent les hordes, & qui reçoivent pour chaque ſceau de la vraie croyance qu'ils appoſent, un mouton. Auſſi poſſedent-ils des bergeries conſidérables.

Il ſe trouve encore beaucoup de prétendus ſorciers parmi eux; ils ſont ou aſtrologues, ou devins, prédiſent le tems qu'il fera, &c. Quelques-uns de ces ſorciers ſe vantent d'avoir commerce avec les mauvais eſprits qu'ils chaſſent avec leurs tambours; ils procurent la fécondité aux femmes & aux troupeaux, guériſſent les malades, &c. D'autres font des divinations d'après les fentes qui ſe font dans l'omoplate, ou dans les vertebres de la queue d'un mouton, qu'on fait calciner au feu; & quelques autres, d'après les vibrations de la corde d'un arc au moment qu'elle vient de ſe détendre, &c.

M. Pallas partit de Kalmy-Kowa, le 19 d'août 1769, & ſe rendit par Kraſnojarsk & Charkina à la fortereſſe d'Inderskiſchgor. Il n'y a que quelques années qu'on pêcha aux environs du premier de ces endroits dans le Jaïk, un très-gros crâne de buffle preſque entier. On trouve auſſi dans cette ſteppe

quantité de tarentules. Les Coſaques les connoiſſent à merveille ; mais ils conviennent tous unanimement que la morſure de cet inſecte n'eſt pas dangereuſe. Notre voyageur rencontra tout le long des collines qui avoiſinent Inderskoi - Krepoſt, des troupes d'antelopes qui paiſſoient (*). Les montagnes d'Inderski ſont pareillement farcies de ces animaux, auſſi long - tems que les Kirgiſiens ne s'y laiſſent pas voir ; ils viennent y brouter la petite abſynthe blanche, qui abonde ſur ces montagnes, & dont l'antelope eſt extrêmement friande. Il y en avoit alors un ſi grand nombre, que la petite troupe qui ſervoit d'eſcorte à M. Pallas, en abattit au-delà de douze pieces de différens âges.

Les monts Inderski forment une chaîne de collines aſſez élevées, qui ne paroît pas s'étendre au-delà de trente à quarante werſts

(*) Ces animaux ſe tiennent le plus ſouvent pendant l'hiver, dans des lieux couverts de roſeaux ; & comme ils ſe bleſſent très - aiſément, les Kirgiſiens choiſiſſent de petites places dont ils étêtent tous les roſeaux à une certaine hauteur, de maniere que leurs pointes puiſſent facilement piquer dans le corps les antelopes, qui s'y refugient en bondiſſant. Alors les chaſſeurs ont ſoin de pouſſer ces animaux vers ces endroits-là, où il leur devient très-aiſé de s'en rendre maîtres. P.

en largeur vers le Jaïk, mais qui doit se prolonger assez loin vers l'est dans la steppe Kirgisienne. La nature semble avoir voulu faire accompagner par-tout, dans cette contrée, ses trésors de sels souterreins, par des montagnes de gypse. Nous avons déjà vu ci-dessus, qu'on trouve de ces montagnes proche des salines d'Iletzki : le lac Inderski, dont nous parlerons bientôt, est pareillement environné de montagnes de gypse, dont il jaillit de toutes parts des sources fortement chargées de sel. On voit aussi près de Gurjef, au milieu d'un marais fort salé, une monticule sélénitique. Dans un district très-riche en sel, situé à la hauteur de Tschernoyar, à cent cinquante wersts environ du Wolga, district qui renferme non-seulement le lac salé de Baschuntschazki, mais encore, à ce qu'on prétend, du sel fossile, se trouve au milieu de la steppe, un roc escarpé de gypse.

Le même phénomene a lieu dans toutes les salines de la Transylvanie, & dans celles de Marmarosa & de la haute-Autriche. Celles qu'on exploite près de Wielizka en Pologne sont pareillement accompagnées de gypse ; & M. de Haller dit positivement dans

sa description des salines d'Aigle au canton de Berne, que les montagnes qui y fournissent l'eau salée, sont comme revêtues d'une cuirasse de gypse, qui se trouve en quantité d'endroits imprégné de soufre. Ne se pourroit-il pas que l'acide marin, comme très-proche parent, peut-être même une production directe de l'acide vitriolique, ait eu le pouvoir de convertir en gypse la terre calcaire qu'on rencontre pareillement dans la proximité de toutes les salines, sur-tout si ce mélange s'est fait dans un tems où la chaux encore molle pouvoit être aisément pénétrée par l'acide, & se pétrifier avec lui? M. de Born appuie encore cette conjecture sur les raisons suivantes. 1°. Sur la propriété qu'a le gypse de se dissoudre dans le sel de cuisine; les eaux salées imprégnées d'acide marin déposant constamment dans les canaux par lesquels on les fait couler, une matiere gypseuse qui est intimement liée avec le sel. 2°. Sur le sel de Glauber qui s'engendre par-tout où l'on fabrique du sel, mais sur-tout dans les salines de la haute-Autriche, où il se manifeste en grande quantité, sous la forme de gros crystaux blancs à plusieurs faces & sélénitiques, dans les angelots des

chaudieres, & dans les grands réservoirs destinés à imprégner l'eau de plus de sel, au fond desquels ce sel de Glauber se précipite lorsqu'on en fait écouler l'eau salée. Il est même très-remarquable que dans les salines de la couronne, en haute-Autriche, ce sont précisément celles qui sont les plus riches en sel de Glauber, qui sont les plus environnées de gypse. C'est aussi la raison pour laquelle Aussen est le lieu qui fournit le plus de sel de Glauber, tandis qu'il s'en forme moins à Hallstatt & à Ischel. 3o. Sur ce que feu M. de Haller a observé, pendant l'évaporation de l'eau salée de la saline d'Aigle, que la vapeur qui s'en exhaloit, contenoit des parties vitrioliques que l'ébullition faisoit exalter. 4o. Sur ce que M. Pallas a remarqué que la terre argilleuse qui environne le lac salant d'Inderski, déceloit pareillement, lorsqu'on la faisoit rougir au feu, quelque chose de vitriolique, & exhaloit sur le charbon ardent une odeur sulfureuse. Enfin, sur ce que d'autres auteurs avoient déjà soupçonné que l'acide marin pourroit fort bien n'être autre chose qu'un acide vitriolique déguisé : conjecture que M. Pott lui-même ne contredit pas absolu-

ment (*). Mais il eſt encore réſervé à des hommes très-exercés dans les expériences chymiques, & capables de porter des vues profondes dans les ſecrets de la nature, de donner à ces conjectures un plus haut degré de vraiſemblance (**).

A en juger par l'aſpect que préſentent en général les monts Inderski, il faut qu'ils ſoient principalement compoſés de gypſe, d'argille & de différens genres de marne; on y rencontre quantité d'éboulemens de terres, de crevaſſes & de cavités, où les eaux de pluie & de neige ſe raſſemblent comme dans autant d'entonnoirs, & pénetrent dans l'intérieur de la montagne. Quelques-unes de ces cavités ont dans la vallée des ouvertures qui conduiſent à de vaſtes grottes ſouterreines, où l'air eſt d'un froid inſupportable; propriété commune à toutes les cavernes pratiquées dans des roches de nature gypſeuſe. La pente & le fond de la plupart de ces enfoncemens ou éboulemens de terre

(*) *Voyez* la traduction allemande du Magaſin Suédois, t. I, p. 233, & *J. H. Pott, obſervationum chemicarum collectio prima, de ſale communi*, p. 24.

(**) Born, dans ſes Mémoires d'une ſociété particuliere de ſavans en Boheme, t. I, p. 297—299.

ſont couverts de brouſſailles, telles que le petit arbriſſeau à pois, le roſier ſauvage dont les roſes ſont très-odoriférantes, le prunellier, & la ronce à mûres de renard. La douce amere ou morelle rampante, *dulcamara*, entrelace ſes branches rampantes parmi tous ces différens buiſſons; les Coſaques du Jaïk la vantent comme un grand remede très-efficace, ſur-tout dans les maladies ſecretes. Les bords de ces enfoncemens ſont ordinairement parſemés d'*axyris ceratoïdes*, d'*ephedra monoſtachia*, dont les rameaux grêles comme ceux du jonc ſont tors & friſés, de *cheiranthus montanus* à longs rameaux rampans & d'une odeur très-agréable, d'une grande eſpece de violier jaune, & de *heſperis tatarica*, *Pall.* ſorte de julienne. On trouve par-ci par-là quelques traces de rhapontic, & entre les herbes deſſéchées une grande quantité de mouſſe griſe des ſteppes. Les lievres ſauteurs, les marmottes, & des ſuſliks d'une taille énorme abondent dans cette montagne, du moins à en juger par la quantité de terriers qu'ils creuſent dans ſes flancs. On ne trouve pas une ſeule ſource d'eau douce dans toute l'étendue de cette même montagne, & l'on n'y rencontre pas ce-

pendant de places extraordinairement ſalées ; quoique le ſol annonce par-tout, comme dans toutes ces contrées, par la nature des plantes qu'il produit, quelque choſe de ſalin.

Auſſi-tôt qu'on eſt parvenu ſur le haut de la montagne, on voit devant ſoi le lac dans toute ſon étendue, ſemblable à une vaſte plaine qui jette un éclat reſplendiſſant comme celui de la neige ; il eſt entouré de collines dans toute ſa circonférence. Dans quelques endroits, l'on n'a pas un werſt à deſcendre pour en atteindre la rive ; de ſorte qu'abſtraction faite de la hauteur de ſes bords & de tout le reſte, ce lac eſt manifeſtement ſitué beaucoup au-deſſus du niveau du Jaïk. On peut effectivement & à juſte titre, appeller ce lac une merveille de la nature ; & il mérite inconteſtablement cette dénomination, non-ſeulement à cauſe de ſon étendue, mais auſſi pour les ſingularités très-remarquables qu'il offre tant en lui-même que dans tout ce qui l'environne. Sa diſtance du Jaïk n'eſt que de dix werſts en ligne droite, & il eſt ſitué à trois cents werſts de Jaitzkoi-Gorodok, directement au ſud de cette place. Les Coſaques éva-

luent communément son circuit à quatre-vingt werfts. Il paroît en général peu profond, & toute sa rive basse est très-unie; elle est composée d'une vase argilleuse ou sablonneuse, & l'on peut aller à cheval dans le lac, jusqu'à un demi-werst du bord, avant d'avoir de l'eau jusqu'au poitrail. Mais dans tous les côtés du nord, de l'est & de l'ouest, les collines environnantes forment une rive à escarpement brusque, qui a trois à quatre toises d'élévation, & dont il jaillit dans le lac quantité de sources, dont les unes sont permanentes, & d'autres tarissent dans les étés secs; toutes fournissent une eau limpide & en partie complétement saturée de sel. L'eau du lac même l'est aussi à un tel point, qu'il se forme continuellement sur la partie plate de son rivage, à moins que l'humidité de la saison n'y mette obstacle, des cubes de sel, qui, lorsque les vents agitent violemment l'eau salée, se trouvent répandus sur la vase, ni plus ni moins que s'ils y avoient été semés (*).

(*) On trouve dans l'argille qui entoure le réservoir d'eau salée des salines de la haute-Autriche, des cubes de sel de trois lignes de diametre, qui y sont comme incrustées: on les appelle dans le pays *Kropf-saltz*, c'est-à dire, sel en gouetre. *Born*, *loc. cit.* p. 351, 352.

Comme le lac, qui reçoit continuellement des eaux si richement chargées de sel, présente une surface immense à l'évaporation, il n'est pas étonnant que son fond soit couvert par-tout d'une croûte de sel aussi solide que la glace. Cette croûte de sel est aussi dure que la pierre; elle est blanche, fine, & présente dans ses fractures une crystallisation réguliere. Quant à sa superficie, elle offre, à la vérité, quantité de crystaux cubiques; mais la majeure partie des grains qui la composent sont irréguliers. Lorsqu'on a percé cette croûte de sel, on trouve un sel gris, friable, grumeleux, composé de grains qui sont de même pour la plupart irréguliers, (*) & dans lequel on peut

(*) Le passage suivant, tiré de la description que *Schober* a donné des salines de Wielizka en Pologne, pourra contribuer en quelque chose à l'explication de ce phénomene. " Lorsqu'on vuida, en 1746, les chambres ou réservoirs Sielik & Kotzlow, qui depuis quelques années étoient restés pleins d'eau, on y trouva dans le fond, des crystaux de sel qui s'étoient formés dans cette eau pendant cet intervalle, & composoient dans toute l'étendue de la chambre une couche de la hauteur d'environ six pouces. Ces crystaux étoient en quelques endroits si petits, qu'au premier coup-d'œil on les auroit pris pour du sel produit par la cuisson; mais dans d'autres places ils avoient, en les mesurant par les côtés, une ligne & demie de long, & s'ils avoient seulement été adhérens, je suis certain

enfoncer, comme dans un ſable mouvant, une lance de Coſaque de plus de neuf pieds de longueur, ſans en rencontrer le fond. Il n'eſt guere poſſible d'en déterminer l'épaiſſeur, vu que cette couche eſt vraiſemblablement ſuivie d'un lit de vaſe, dans laquelle la lance n'éprouveroit pas plus de réſiſtance. Quant au ſel, lorſqu'on le tire avec la pelle, il s'éboule continuellement des deux côtés. C'eſt de ce ſel que les Coſaques ont principalement ſoin de ſe fournir, parce qu'il eſt facile à recueillir, déjà réduit en petits grains, & par conſéquent plus propre à la ſalaiſon.

Ils chargent ce ſel ſur le lac même dans leurs petits chariots; & pour le purger de la vaſe dont il eſt mêlangé, ils ont la précaution de l'arroſer avec de l'eau du lac, avant d'en ſortir, & cela juſqu'à ce qu'il ait perdu ſuffiſamment de ſa couleur griſe. Il n'eſt pas facile d'expliquer comment ce ſel friable & grumeleux s'eſt engendré dans le lac, & il ne l'eſt pas davantage de rendre raiſon de la formation de ce ſel blanc

que perſonne n'auroit jamais pu ſoupçonner qu'ils ſe fuſſent formés auſſi récemment & de cette maniere. *Born*, *loco citato*, p. 352, 353.

& très-fin que les Cosaques appellent *samosatzkajasol.* Il semble, au coup-d'œil, que ce soient autant de gros & de petits grêlons semés sur la vase du rivage, lesquels paroissent ne toucher la terre que par un seul point. On les croiroit sphériques, mais dans le fait leur forme est assez irréguliere, & leur surface raboteuse. Les plus gros grains de ce sel sont communément de la taille d'une petite noix: le plus grand nombre est de la grosseur d'un pois, & les plus petits sont comme la plus fine grêle. Leur blancheur est éblouissante, & ils sont souvent si compacts, qu'on a bien de la peine à les briser entre les doigts. On ne sauroit y distinguer aucune configuration crystalline, même avec le microscope; & leur substance tient, quant à l'extérieur, de la nature de l'albâtre, dont les parties constituantes sont presque imperceptibles. Ce sel qui se maintient très-sec, se dissout, malgré la sécheresse de sa composition, encore plus lentement que le sel gemme. Si l'on mêle dans l'eau chargée de ce sel, du sel lixiviel en dissolution, elle devient très-fortement laiteuse: la fait-on évaporer, sans aucun mélange, sa salure se crystallise pour la ma-

jeure partie en cryſtaux de ſel de cuiſine ; mais elle dépoſe encore bien plus que d'autre ſel au vaſe dans lequel s'eſt faite l'évaporation, & monte au-delà de quelques pouces le long des parois du vaiſſeau. Ce n'eſt qu'après une longue ſéchereſſe accompagnée de violens coups de vent, qu'on trouve ce ſel que nous venons de décrire. Lorſque M. Pallas viſita le lac Inderski pour la premiere fois, c'eſt-à-dire, dans le voyage dont il eſt queſtion ici, il y avoit une grande quantité de ce ſel ſur le rivage; mais à ſon retour, au mois de ſeptembre, les pluies d'orage tombées dans l'intervalle, l'avoient totalement emporté, & les chaleurs qui ſuccéderent ne paroiſſoient pas en engendrer de nouveau, quoique la vaſe de ce même rivage fût en revanche abondamment parſemée de ſel en cubes, dont il n'avoit apperçu aucune trace la premiere fois; mais bien quelques croûtes de ſel ſemblables à des glaçons, qui s'étoient formées ſur la ſuperficie de pluſieurs petites flaques d'eau répandues çà & là ſur le rivage. On pourroit inférer de tout ceci, que ces grains de ſel dont nous venons de parler, ſont formés de particules ſalines que le vent & un air

chargé de vapeurs salines rassemblent, & qui se réunissent par une sorte d'attraction. Car nous avons dans les rosées salées, citées plus haut, une preuve très-claire que l'air se charge de particules de sel marin qui se mêlent avec l'évaporation.

Les bords de ce lac remarquable sont entiérement composés de marne, d'argille & d'autres terres de diverses couleurs: toutes ces terres ont été bouleversées par le déplacement des eaux; de façon que les terres seches, tant les terres en poussiere que les marneuses, n'occupent que la couche supérieure, & qu'on trouve souvent immédiatement au-dessous les terres argilleuses: mais les terres grasses & tenaces composent constamment la partie la plus basse & la plus intérieure du rivage, & paroissent se prolonger en profondeur. Les plus belles couches argilleuses, & qui embrassent un district assez étendu du rivage, sont ou d'un rouge foncé, (*) ou d'un verd pâle: l'une & l'autre sin-

(*) La terre argilleuse pénétrée de sel des salines de la haute-Autriche, est pour la majeure partie d'un rouge foncé, ce qui lui a fait donner le nom de *Lebergebürg* (montagne du foie). Il n'est pas possible de tenir cette argille parfaitement seche; vu que même après qu'on l'a dépouillée de tout son sel, elle conserve en-

guliérement tenaces, & mêlées, mais de maniere que c'eſt tantôt l'une & tantôt l'autre qui a le deſſus : en d'autres endroits ils s'entre-mêlent en forme de marbre. On trouve auſſi quelquefois dans ces couches, des argilles jaunes, griſes & noires, mêlées de gravier, mais en petite quantité. L'argille verte qui eſt ſur les lieux d'un verd céladon des plus agréables, perd en ſéchant la plus grande partie de ſa couleur, ſur-tout lorſqu'on l'a dépouillée par le lavage des ſels dont toutes ces argilles ſont pénétrées : la rouge & toutes les autres perdent également par ce procédé beaucoup de la vivacité de leur couleur. On trouve dans les environs un ſchiſte gris ſablonneux, dont les couches s'enfoncent dans une direction preſque perpendiculaire. En tirant de là vers le ſud, on voit une certaine étendue du rivage entiérement compoſée d'une terre alumineuſe, ſeche, ou tout au plus marneuſe, de couleurs griſe, blanche & jaune-claire entremêlées. On en retire par une ſimple leſſive près du quart du poids de la maſſe de terre, en cryſtaux d'alun pur, parmi leſquels on

core la propriété d'attirer à elle l'humidité de l'air. *Born*, *loco citato*, p. 353.

diſtingue de petits cryſtaux d'alun vierge. Cette terre eſt en même tems très - ſulfureuſe ; lorſqu'on la fait rougir au feu, ſes couleurs agréablement diaprées de jaune clair & de gris, ſe changent en brun café ; & lorſqu'on la leſſive enſuite, en couleur de rouille : dans ce dernier procédé elle laiſſe appercevoir plus de qualités vitrioliques. Pendant qu'on la fait rougir, elle exhale une vapeur ſulfureuſe très - pénétrante, qui emporte plus des $\frac{5}{16}$ du poids de ſa maſſe. Lorſqu'on leſſive cette terre ſans l'avoir fait calciner, il ſe précipite, au moment de la premiere cryſtalliſation, une matiere compoſée de petites aiguilles preſqu'imperceptibles, dont le goût tient beaucoup de l'alun, & qui paroît être un véritable alun de plume. Au - deſſous de cette partie alumineuſe & ſulfureuſe du rivage, on voit jaillir parmi des pierres, une ſource d'une eau claire comme le cryſtal, extrêmement ſalée, qui exhale une forte odeur de foie de ſoufre ou d'œufs pourris (*), & qui dépoſe immé-

(*) On trouve encore d'autres exemples de vapeurs ſulfureuſes exiſtantes dans la proximité des ſources ſalines ; voyez les Recherches chymiques de Lehmann concernant une terre ſulfureuſe toute particuliere, qu'on voit près de Tarnowitz en Siléſie. Mémoire de

diatement

diatement sur les pierres d'entre lesquelles elle sort, une quantité de matiere visqueuse d'un rouge pâle, & sur la partie du rivage qu'elle traverse dans le cours qu'elle prend, un limon noir, couvert d'un dépôt blanc de lait. Cette source est la plus forte de toutes celles que M. Pallas a observées autour du lac, & elle est, ainsi que toutes les autres, salée presque jusqu'au point de saturation.

Notre voyageur apperçut dans une des cavités de ces rivages, une argille grise qui contenoit quantité de fragmens de grosses huîtres, & de bélemnites (*). Au-dessus de cette argille grise, & en d'autres

l'académie de Berlin, tome XIII, & *Mineralog. Belustig.* c'est-à-dire, Récréations minéralogiques, t. I, p. 110. *Born*, *loc. cit.* p. 356. Il y en a de semblables dans les salines Suisses du gouvernement d'Aigle. *Voy.* la description qu'en a donnée feu M. de Haller, & les lettres écrites par M. Andée de Suisse à Hanovre, 1776, *in*-4°, p. 249, 253.

(*) On a trouvé des pétrifications dans le voisinage des salines ; à Halstatt, sur le mont Maximilien en haute-Autriche, il y a un banc d'une demi-lieue de long, de coquilles, la plupart pectinites ; à Gosa, le ruisseau & les lits de glaise sont farcis d'astroïtes, & l'on trouve à Rimpach, non loin d'Ebensée, quantité d'entroques. Il en est de même en Transylvanie & en Pologne. *Born*, *loc. cit.* p. 357. On trouve également des pétrifications dans le voisinage des salines du canton de Berne.

endroits au-dessus de la rouge, on trouve une terre très-noire, combustible, compacte & seche, qui se fend volontiers en cubes, quoiqu'elle n'ait rien d'argilleux, & qu'elle se laisse réduire en poussiere. Elle est disposée par nids & par petites couches interrompues. Le meilleur noir de cheminée n'est pas plus noir que cette terre. Lorsqu'on l'allume sur du charbon ou à la chandelle, elle brûle en exhalant une vapeur de charbon de terre, & ne s'éteint pas facilement; mais elle n'est pas tout-à-fait assez compacte, & ses couches ne sont pas assez constantes. Il est cependant très-probable qu'on pourroit découvrir des lits de véritable charbon de terre, dans les environs du lac Inderski. Il y a dans la partie la plus élevée de ses bords une marne en poussiere fine, seche, & d'un rouge vif; elle est très-abondante, les Kalmoucs, ainsi que les Kirgisiens, en viennent chercher pour peindre les baguettes de leurs tentes de feutre. On assure même que ces derniers en teignent aussi, ou plutôt en enduisent la laine dont ils fabriquent leurs feutres. Il y a des collines entieres de cette montagne, qui ne sont composées que de cette marne.

Nous quitterons préſentement ces contrées ſalines, pour continuer notre route vers Gurjef. La fortereſſe de Kulagina, que l'on traverſe, a une garniſon ſous les ordres d'un Ataman, dont le commandement s'étend tout le long de la ligne, mais qui eſt lui-même ſubordonné au commandant de Gurjef. Les Tartares qui habitent ce lieu, y ont établi de vaſtes jardins plantés d'arbouſes; ce fruit y réuſſit très-bien, & dans une telle abondance que les propriétaires ſont en état d'en fournir tous les autres poſtes de la ligne. M. Pallas vit dans cette place un jeune homme de vingt & un ans, atteint du mal de Crimée, genre de lepre dont nous avons donné la deſcription. La mere du malade avoit, dit-on, dans ſa parenté, pluſieurs hommes qui étoient affligés de cette maladie. Cette femme, ainſi que le pere du jeune homme, ſe contentant, pour toute précaution, de le faire manger ſéparément, & de ne pas ſe ſervir des mêmes vaſes, vivoient & habitoient avec lui ſans répugnance, & prenoient les mêmes bains, ſans avoir juſqu'alors éprouvé la moindre attaque de lepre. En deſcendant plus bas le long du Jaïk, après avoir traverſé Selenoi-Kolk,

Topolewoi & Bakſai, l'on arrive à Jaman Chala ; où l'on a trouvé depuis peu dans le fleuve une mâchoire d'éléphant de taille moyenne, avec deux dents molaires : cette mâchoire a été pêchée ſur un banc de ſable. Derriere ce dernier endroit, le *zygophillum fabago* commence à devenir très-commun, & il étoit alors (le 22 août) rempli de graine en maturité. On fait à Aſtrakan de véritables capres de ces mêmes graines.

Le poſte avancé de Saratſchik ou Saratſchikoſta eſt ſitué à quelque diſtance du Jaïk, à l'orient d'un foſſé éboulé, qui appartenoit à la ville de Saratſchik qui exiſtoit autrefois dans ce lieu, & dont il reſte peu de veſtiges, quoiqu'elle fût fort peuplée. Cet ancien foſſé & quelques portions de rempart qui l'accompagne, ont, dit-on, quatre à cinq werſts de circonférence. On trouve çà & là dans l'intérieur de quelques débris d'anciens bâtimens, des fragmens de vaſes d'une eſpece de porcelaine, & des monnoies de cuivre & d'argent, mais qui ſont tellement rongées par la nature ſaline du ſol, qu'on n'y diſtingue plus rien ; on y trouve encore des grains de verre de différentes couleurs, ainſi que de petites pierres précieuſes du genre

des topases, & des cornalines bien taillées & d'un beau poli. La situation de cette ville doit avoir été très-peu commode & fort mal-saine; le sol de toute la contrée est marécageux & salin, & l'on y est prodigieusement tourmenté des cousins lorsque le vent vient du côté de la mer. L'arbrisseau nommé *salicor* ou *salicornin*, paroît être ici dans son vrai lieu natal; il y croît en grande quantité, & il est accompagné du caprier & d'un nombre considérable d'autres plantes salines. On fit aussi voir dans cet endroit à M. Pallas, un Cosaque attaqué de la lepre: il étoit âgé d'environ quarante ans, & déjà dans la sixieme année de sa maladie. On disoit qu'il lui étoit mort du même mal un parent; malgré cela, tous les autres Cosaques commerçoient avec lui, le touchoient même sans aucune répugnance, sans qu'il eût encore communiqué sa lepre à personne. Dès le principe de sa maladie, son visage étoit devenu bouffi & bleuâtre; il s'étoit toujours conservé de même jusqu'au moment où il fut vu par notre observateur.

Dès qu'on a quitté le vallon agréable qu'arrose la Saratschik, on parvient à des marais desséchés, où l'on ne voit que des roseaux

ſecs, & cette même nature de terrein continue juſqu'au lieu appellé la *redoute de Gurjef*, qui n'eſt autre choſe qu'un amas de quelques huttes de terre ou de clayonnage entouré d'un petit foſſé, & garni de chevaux de friſe. On a conſtruit tout auprès une tour d'obſervation. Les amples ſinuoſités du Jaïk, ſi multipliées, & d'autant plus difficiles à reconnoître, que les inondations du printems en changent ſouvent la direction, commencent ici. Toute la contrée n'eſt au ſurplus qu'un marais ſalé, où l'on eſt tourmenté par les couſins pendant l'été, d'une maniere tellement inſupportable, qu'on ne pourroit imaginer de plus rude ſupplice pour des malfaiteurs, que de les exiler dans ce canton, où il ſeroit aiſé, par exemple, de les occuper à tirer de la cendre de ſoude des plantes ſalines. Excepté les roſeaux & le gramen de marais, il ne vient dans toute cette contrée preſque point d'herbes propres à faire du foin, ce qui fait que le bétail, & particuliérement les chevaux, y ſont en très-mauvais état. On ne ſoupçonneroit guere qu'un canton auſſi ſtérile pourroit être habité par des lievres ſauteurs, qui y ſont cependant aſſez nombreux. Quant aux

infectes, il y a non-seulement des tarentules, mais encore des scorpions-araignées, dont la piquure est très-venimeuse. Cet insecte est cependant beaucoup plus rare qu'on ne croit ; mais le commun peuple prend souvent le taupe-grillon, *grillo-talpa*, pour cette araignée, & en a la même frayeur. Or, ce taupe-grillon est très-commun & d'une grosseur remarquable, dans tous les marais salés qu'on rencontre d'ici à Gurjef. On a aussi trouvé près d'ici, dans le Jaïk, plusieurs ossemens de têtes de buffles.

C'est principalement au-dessous de la redoute que le Jaïk forme des sinuosités si étonnantes qu'au bout d'une navigation de huit wersts & au-delà, l'on ne se trouve pas encore à un werst & demi, en ligne directe de l'endroit dont on est parti. En général, le chemin de cette redoute à Gurjef, qui n'est que d'environ vingt wersts, se trouve alongé de près du double par les détours que décrit le fleuve. Les bords du Jaïk commencent déjà au-dessus de Saratschik à se garnir de roseaux ; & plus l'on approche de la mer, plus ces mêmes roseaux augmentent en quantité & en hauteur ; de sorte qu'il n'est pas rare d'en voir

de neuf & même de douze pieds de haut, & d'un pouce de diametre. Ces roſeaux occupent non-ſeulement les bords du lit principal du fleuve, mais rempliſſent encore à peu près tous ſes bras adjacens.

(Lorſque M. Lépechin traverſa cette contrée, toute la compagnie conſiſtoit en trois perſonnes, indépendamment de quatre Coſaques qui leur ſervoient d'eſcorte. Comme il n'exiſte aucune route frayée dans la ſteppe, excepté quelques ſentiers, de foibles traces de chemins qui conduiſent à la mer, & dont les Kalmoucs ſe ſervent pour mener boire leurs beſtiaux quelquefois à quatre-vingt werſts de diſtance; notre voyageur ſe vit réduit avec ſes compagnons à ſe ſervir de la reſſource des navigateurs. La bouſſole devint le ſeul guide de M. Lépechin à travers ces plaines immenſes & ces déſerts inhabités. Leur foyer de cuiſine conſiſtoit en un trou creuſé en terre, & tout leur combuſtible ſe bornoit à quelques excrémens deſſéchés de cheval ou de vache, qu'ils ramaſſoient dans la ſteppe auſſi ſoigneuſement qu'on recueille les choſes les plus précieuſes & les plus indiſpenſables. Leur petit nombre les obligea à pourvoir

à leur sûreté, en plaçant des sentinelles pendant la nuit, & tenant toujours leurs chevaux sellés ; ensorte qu'ils avoient plutôt l'air d'une troupe d'espions que de gens qui voyagent en pleine sécurité. Ils choisissoient toujours pour gîte un endroit à portée de l'eau ; & ne préparoient jamais leur manger avant le soleil couché, de peur que la fumée ne leur attirât pendant le jour, & même dans le crépuscule, quelque visite fâcheuse. C'est ainsi qu'ils passerent les quatre premiers jours dans ces déserts, sans autre incommodité. Ils trouvoient toujours assez d'eau pour étancher leur soif, & ils avoient déjà, dans cet espace de tems, traversé plus de la moitié de la steppe qu'on appelle la *sablonneuse*. Ces sables ne sont autre chose que la prolongation ou l'extrêmité de ce qu'on appelle les *Ryn-Pezki*, vaste district où les Kalmoucs ont leurs meilleures stations. Il commence au-dessous du lac Elton, & il est par-tout très-abondant en sel).

(Après avoir passé ces sables, il leur restoit encore à traverser l'autre moitié de la steppe appellée *Péremiot*, qui est entiérement unie, mais absolument dépourvue d'eau douce.

Ici, la soif dévorante leur apprit à chercher de l'eau dans le sein de la terre, & les anciennes fosses pratiquées par les Kalmoucs, pendant leurs stations passageres dans la steppe, fournirent des indications à cet égard. Chacun d'eux montroit la même avidité à se procurer quelques gouttes d'eau, que l'avare le plus insatiable à découvrir un trésor caché dans les entrailles de la terre. La sécheresse extraordinaire qui régnoit depuis quelque tems, en faisant retirer les veines d'eau plus profondément en terre, leur rendoit ce travail beaucoup plus pénible. Après avoir fait une fosse de six pieds de profondeur, l'eau parut enfin; mais leur joie fut de bien courte durée, & ils eurent la douleur de la retrouver tout aussi salée que celle des flaques. Leurs Cosaques leur dirent alors froidement, nous n'avons pas trouvé la bonne fosse; & se mirent sur-le-champ à en creuser une autre tout auprès de la premiere. Le bonheur voulut qu'ils atteignissent bientôt une eau passablement douce, & singuliérement fraîche. Cette différence des eaux dans une si petite distance leur parut long-tems incompréhensible; mais après avoir examiné avec plus d'atten-

tion la nature des eaux de la Kamysch-Samara, & qu'ils se furent procuré des notions plus exactes sur cet objet, ce phénomene leur parut tout-à-fait naturel.)

(J'ose avancer, dit M. Lépechin, qu'excepté les eaux que la mer Caspienne répand sur sa rive, toutes les eaux fraîches qu'on rencontre dans cette steppe viennent de la Kamysch-Samara; car il faut nécessairement que ses eaux, qui s'augmentent & se grossissent continuellemeut de celles que la petite riviere d'Ufzeni y conduit, s'écoulent par des canaux qui s'ouvrent des passages par lesquels ils se répandent dans la steppe; mais comme toute la steppe est parsemée de places salées, il est naturel que les ruisseaux ou filets d'eau qui traversent dans leur cours quelqu'une de ces places salées, ou qui atteignent quelquefois les grands magasins de sel, fournissent de l'eau devenue salée; de là, l'origine de tant de petits lacs salés dont cette contrée abonde. Mais les filets d'eau qui se fraient un passage à travers le sable, ou des terres argilleuses, conservent leur eau pure; & supposé même qu'il s'y mêlât quelquefois un peu de sel, elle ne tarde pas à en déposer les molécules

en se filtrant au travers de ces lits de sable dont nous avons parlé, ce qui paroît démontré par les puits creusés sur les rivages de la mer, où l'eau de mer devient entiérement douce, au moyen de la filtration (*).

(*) Les environs de Calais, où nous nous trouvons en écrivant ceci, présentent un phénomene qui pourra jeter plus de jour sur ce qu'on vient de lire, & redresser une erreur où M. Lépechin nous paroît être tombé. Il y a quelques années que M. Mouron, citoyen de Calais aussi distingué par ses lumieres, son intelligence & son activité, que par les qualités morales qui forment l'homme estimable, entreprit les défrichemens les plus étonnans & qui ont été couronnés des plus grands succès. Nous ne parlerons pas du plus considérable à l'ouest de la ville, parce qu'il exigeroit seul un volume, & qu'il est d'ailleurs étranger à notre sujet; mais voici ce que présente, relativement à notre objet, celui qu'il a fait à l'ouest à une portée de canon du rempart, dans les dunes qui bordent la mer. Le sol n'y présente qu'un sable volant très-fin, qui porte toutes les marques de la plus complete aridité. C'est cependant un pareil terrein que M. Mouron a converti en champs très-fertiles, en prairies naturelles de la plus grande beauté, en bonnes pâtures, en excellens potagers, &, dans quelques endroits, en plantations d'arbres de la plus belle venue. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les aunes & les peupliers d'Italie, qui exigent un sol humide, sont précisément les arbres qui, avec les précautions requises, réussissent le mieux dans ces sables. Mais cet étonnement se dissipe, lorsqu'on sait que pour peu qu'on creuse à quelques pieds au-dessous du niveau naturel de ce terrein, l'on rencontre une eau limpide, douce & fraîche, qui a toutes les qualités de la meilleure eau de citerne, & qu'on voit filtrer à travers ces sables, comme au travers d'un tamis. M. Mouron s'est convaincu que ce n'étoit point

(Après avoir bu suffisamment, & s'être munis d'une bonne provision d'eau de ce puits, ils poursuivirent leur route à travers le Péremiot, où ils rencontrerent encore

une eau filtrée de la mer, quoique sa possession n'en soit séparée que par quelques dunes; & voici les raisons sur lesquelles il se fonde: 1°. Les hautes & basses marées ne font jamais élever ni baisser le niveau de cette eau, tandis que la sécheresse ou la pluie influent très-sensiblement tant sur la profondeur à laquelle on la trouve, que sur son abondance. 2°. Il est arrivé à M. Mouron de creuser à quelques pieds plus bas, dans l'espoir de se procurer un puits plus abondant, & d'avoir rencontré au-dessous d'une espece de tuf, une eau saumache & bitumineuse, nullement potable & qui vient manifestement de la mer. 3°. Tous les puits creusés dans la ville de Calais sont de cette derniere nature; aussi n'y boit-on que de l'eau de citerne. Lorsque celle-ci manque, il faut la faire venir par charois de près d'une lieue. Ainsi l'eau qu'on trouve en si grande abondance, à deux pieds au-dessous de la surface du sol de la ferme de M. Mouron, n'est manifestement que de l'eau pluviale, qui est retenue sur le tuf après avoir pénétré à travers le sable; & le terrein où ces eaux pluviales séjournent doit être regardé comme une vaste citerne. Pendant le siege d'Ostende en 1745, nos soldats creuserent, dans des sables absolument pareils, & dans la même proximité de la mer, des puits de quelques pieds de profondeur, qui fournirent une eau douce très-saine & très-potable. M. Mouron s'est pareillement convaincu que les molécules salines qui s'introduisent dans l'athmosphere, soit dans les grandes agitations de la mer, soit au moment de l'évaporation, contribuent essentiellement à l'étonnante fertilité des terreins situés dans le voisinage de la mer.

plusieurs petits lacs couverts d'une croûte de sel. Ils eurent bientôt vuidé leurs petits barrils d'eau, car ils étoient tous dévorés d'une soif qu'ils ne pouvoient éteindre. Les conducteurs cherchoient à ranimer leur courage abattu, en promettant qu'ils parviendroient le jour suivant à la petite riviere de Naryn - Chara, où ils pourroient étancher leur soif tout à leur aise. Sur cet espoir, nos voyageurs mirent tout en usage pour parvenir le plus promptement possible à cette riviere tant desirée; chacun d'eux auroit souhaité les ailes de Dédale pour y voler. Mais quel ne fut pas leur désespoir, lorsqu'ils y furent enfin parvenus vers midi, d'en trouver l'eau si salée qu'ils ne pouvoient la garder à la bouche. Leur seule ressource fut de s'y baigner pour se rafraîchir. Au lieu de s'apprêter quelque chose à manger, ils firent évaporer par la cuisson dix livres de cette eau de riviere, qui rendirent une livre & cinq dragmes de sel de cuisine. Mais quelque tourment que la soif leur fît souffrir, ils éprouverent bien de la joie en voyant leurs chevaux boire de cette eau, ce qui leur donnoit du moins la certitude qu'ils ne seroient pas forcés d'achever leur route

à pied. Ils n'avoient plus qu'une nuit à passer dans la steppe; mais chaque heure de cette nuit leur paroissoit une année. Chacun erroit en rampant ventre contre terre, pour tâcher de humer quelques gouttes de rosée; mais il sembloit que, pour aggraver leur malheur, cette rosée même eût changé de nature; car elle se trouva de même cruellement salée. Enfin ils atteignirent le poste avancé d'Iman-Chola sur le Jaïk, & se rendirent de là à Gurjef-Gorodok. *Lép.*)

M. Pallas entra dans Gurjef, le 24 août 1769, & y trouva M. le professeur Lowitz, qui se tenoit encore à deux heures après minuit dans son observatoire. Il y avoit déjà quelque tems que ce savant faisoit des observations astronomiques dans cette place, avec son adjoint M. Inochodzof & M. le lieutenant Euler.

Gurjef n'est pas grand; mais c'est de toutes les petites forteresses élevées le long du Jaïk, la plus réguliere, & dont les ouvrages sont le mieux construits. C'est un quarré flanqué de quatre bastions, & revêtu d'une maçonnerie en briques, avec une demi-lune devant la courtine qui regarde le nord, & une autre devant celle qui regarde le sud.

La forteresse n'a qu'une seule porte du côté de l'est, laquelle conduit au Jaïk qui passe tout auprès. Mais si l'on en excepte la maison du commandant, on auroit peine à compter une bonne habitation dans cette place, dont tous les édifices, hors le magasin à poudre, sont de bois. Les Cosaques & quelques autres habitans ont des maisons en-dehors de l'enceinte; elles sont toutes bâties le long du fleuve, au-dessous du fort; mais en comptant celles de l'intérieur, la totalité peut aller tout au plus à cent. La garnison consistoit alors en une compagnie d'infanterie, & en soixante Cosaques. Le reste des habitans n'est composé que d'un petit nombre de marchands d'Astrakan qui se sont établis dans ce lieu. Il y a quelques autres marchands de cette derniere ville, qui se rendent pendant l'hiver à Gurjef, pour faire avec les Kirgisiens qui se trouvent alors dans la steppe voisine, un petit trafic, dont ils ne laissent pas de retirer du bénéfice. Au surplus, la situation de ce lieu est si malsaine, qu'on auroit peine à trouver un séjour plus nuisible à la santé que Gurjef, depuis le printems jusqu'en automne. Son commerce, par cette raison, ne peut être suscep-

tible

tible du moindre accroiſſement. La forte-reſſe eſt bâtie au milieu d'un marais ſalé, que les eaux de la mer, chaſſées dans l'embouchure du fleuve par les vents du ſud, inonde ſouvent, ſur-tout à la fin de l'hiver. On a bien un peu exhauſſé le ſol dans la forteréſſe même; mais ſa nature ſaline & argilleuſe ne permet point qu'il perde ſon humidité naturelle. On y reſpire par conſéquent toujours un air putride, qui conſerve la mauvaiſe odeur du limon marin, lors même que l'athmoſphere eſt le plus violemment agité par les vents. L'intérieur des maiſons eſt tapiſſé de blattes & de cloportes; & dès qu'on vient à l'air, ſur-tout lorſqu'on ſort de la place, on eſt aſſailli par un nuage de couſins, auxquels ſe joignent encore en été les taons de la groſſe eſpece, *tabanus bovinus occidentalis*. Il n'eſt donc pas ſurprenant que tant de différens fléaux réunis ſur un ſeul lieu n'occaſionnent quantité de maladies parmi ſes habitans. Encore ne ſont-elles pas auſſi générales, ni ſur-tout auſſi fréquemment mortelles, qu'on pourroït le ſuppoſer; & la liſte des morts de la garniſon qui réſide depuis ſix ans dans la forteréſſe, n'eſt même pas conſidérable,

quoiqu'il n'y ait ni médecin, ni chirurgien de profeſſion, attaché à la troupe. Les nouveaux arrivés paient d'ordinaire par une forte maladie le tribut à l'air du pays, & languiſſent juſqu'à ce qu'ils y ſoient peu à peu habitués; d'un autre côté, le ſcorbut devient chaque printems dans ces contrées, une maladie générale, accompagnée d'autres incommodités, mais dont les habitans ſe guériſſent communément par l'uſage des feuilles de rhapontic & des racines de la maſſe-d'eau, *typha*.

C'eſt, ſans contredit, à la ſalure des marais dont Gurjef eſt environné, qu'il faut attribuer ces roſées ſalées ſi remarquables, qui ſont fréquentes durant l'été dans ce canton; phénomene qui doit paroître incroyable à bien des perſonnes. Qu'on trouvât de la roſée ſalée ſur les feuilles des plantes, il n'y auroit là rien d'extraordinaire, puiſque tous les végétaux de ces contrées exhalent une grande abondance de molécules ſalines; mais ce ſont les gouttes de roſée qui s'attachent en plein air aux ſurfaces polies, & l'humidité dont les habits ſe pénetrent, qui décelent une ſalure très-ſenſible. Il n'eſt donc pas étonnant que pluſieurs chymiſtes

se soient apperçus qu'en faisant dissoudre & évaporer de nouveau des sels, & en réitérant plusieurs fois la même opération, ces sels subissoient une diminution sensible, & qu'ils en aient conclu que les sels pouvoient se résoudre entiérement en eau & en terre, & en quelque maniere se détruire. Cette rosée saline se remarque également plus haut en suivant le Jaïk, & l'on peut présumer que les rosées mal-faisantes qui ont lieu dans d'autres districts salins, où il regne de grandes chaleurs, sont de la même nature.

On ne doit pas attribuer la salure du terrein des environs de Gurjef aux seules eaux de la mer; car ce sont pour la majeure partie les eaux amoncelées du fleuve qui inondent la contrée; lors même que ce sont les vents de mer qui regnent, à peine la salure des eaux du Jaïk est-elle sensible. C'est donc plutôt à des sources cachées qui sont de nature saline, qu'est due cette salure du sol; & un petit rocher de gypse qu'on voit, non sans admiration, s'élever du milieu d'un terrein bas & marécageux, paroît assez naturellement indiquer, d'après les observations que nous avons rapportées plus haut, un amas de sel caché, qui se manifeste en-

core par les eaux demeurées après les inondations dans quelques fosses que ces eaux avoient rencontrées par hasard, & qui contractent bientôt une forte salure. Il part de cette monticule un banc de terre mêlé de coquillages, qui s'étend jusqu'à la mer. Mais ce qui sert encore à fortifier davantage cette conjecture concernant les amas de sel que cette contrée recele, ce sont les lacs salés qu'on trouve de l'autre côté du Jaïk, dans la steppe Kirgisienne, à l'est de Gurjef, où la garnison de cette place a la liberté d'aller en prendre gratis toute sa provision. Ces lacs varient de forme & d'étendue : on ne trouve point de sel au printems au-dessus de la vase qui en compose le fonds ; tout est alors converti en eau fortement salée : mais il se forme en été, sur cette vase noire, une croûte de sel très-fin, très-blanc, & bien compacte, qui acquiert près d'une palme d'épaisseur ; d'ailleurs on assure qu'il existe dans toutes les saisons, au-dessus de la vase de ces lacs, dont l'épaisseur n'est pas tout-à-fait d'une palme, un sel gemme & solide. Il y a bien des personnes qui emportent à Gurjef de l'eau salée de ces lacs, qui contient beaucoup de sel amer, & l'on emploie cette eau

avec ſuccès à l'extérieur, contre la galle & d'autres éruptions cutanées. La vaſe de l'un de ces lacs eſt rouge, & ſes eaux dépoſent un ſel de la même couleur & d'un dégoût très-déſagréable, ce qui a fait donner à ce lac le nom de *Malinowæ oſero*, qui veut dire lac de framboiſe.

Les environs de Gurjef, ainſi que tous les bras & toutes les anſes, tant du fleuve que de la mer, abondent en poiſſons de toutes les eſpeces propres au Jaïk. Mais les droits accordés aux Coſaques du Jaïk, interdiſent à la garniſon la pêche au filet, parce qu'on prétend que cette pêche effaroucheroit le poiſſon, & l'empêcheroit de remonter le fleuve. Toutefois les ſoldats trouvent moyen de prendre, dans les endroits où les eaux ſont baſſes, avec des harpons à une ou deux pointes, autant de poiſſons, ſur-tout de barbues, qu'il leur en faut pour s'en ſubſtanter bien amplement; mais il ne leur eſt pas permis de s'attaquer aux eſturgeons d'aucune eſpece (*). Quant aux

(*) Il leur eſt permis de pêcher des brochets, des brêmes & des carpes : ces dernieres portent ici le nom de *ſaſzanes*, & ne different extérieurement de celles des autres pays que par la taille; car on en pêche fré-

poissons de mer proprement dits, il n'y en a point qui remontent le Jaïk, si ce n'est une espece d'aiguille de mer, *syngnathus pelagicus*, qui se fait voir quelquefois jusqu'à Gurjef, ce qu'on regarde comme un pronostic de tempête. Le Jaïk est d'ailleurs, ainsi que de toutes les eaux adjacentes, rempli de grenouilles, parmi lesquelles l'espece la plus commune & la plus remarquable, qu'on trouve aussi dans le Wolga, est d'une taille énorme, & jette un cri qui ressemble beaucoup au rire bruyant d'un homme, *rana ridibunda*, *Pallas*. Ce seroit peut-être un service à rendre à la nation Françoise, que de transférer, si la chose étoit possible, une colonie de ces grenouilles dans les rivieres de France, parce qu'il y a plus à manger aux cuisses d'une grenouille du Jaïk qu'à celles de dix grenouilles ordinaires; elles sont d'ailleurs tout aussi appétissantes à la vue (*).

quemment dans la mer Caspienne, qui ont quatre pieds de long. Quant au goût, elles n'ont ni la délicatesse, ni la saveur agréable des carpes communes; ce qui provient sans doute uniquement de la nature de l'eau & du genre de nourriture; car on sait que les carpes du Rhin sont bien plus délicates & d'un autre goût que celles des lacs de la Suisse. L.

(*) Nous soupçonnons fort l'auteur Allemand d'a-

Les différens genres d'écrevisses de rivieres abondent dans les endroits marécageux du Jaïk. Elles y sont aussi beaucoup plus grosses qu'elles ne le sont ordinairement, mais vuides, maigres, & très-médiocres quant au goût. De plus, si les écrevisses du Wolga deviennent à peine d'un rouge pâle lorsqu'on les fait cuire, celles-ci prennent seulement une couleur jaune, tirant sur le brun. On voit encore ici quantité de serpens d'eau, *coluber hydrus*, *coluber sentalus*, *Pall.* & le *natrix*. Cette derniere espece, qui se tient dans tous les endroits marécageux, a communément le cou tacheté de rouge.

La quantité de gibier à plumes, dont ce canton abonde, ne sauroit se décrire. C'est sur-tout au printems & en automne qu'il en vient un nombre prodigieux; mais il n'en

voir voulu faire en cet endroit une plaisanterie, qui nous paroît un peu froide, sur l'usage où l'on est en France de manger les grenouilles; mets pour lequel les Allemands, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ont en général beaucoup d'aversion. Nous avons fait voir en même tems combien ces aversions nationales, enfans du préjugé, étoient peu raisonnables, & nous ne nous serions pas attendus de voir un savant éclairé oublier sa philosophie au point de se permettre une raillerie aussi déplacée. N'étant point françois, le jugement que nous en portons ne sauroit être soupçonné de partialité. *Note du traducteur.*

manque pas pendant toute l'année, parce qu'il y en a beaucoup qui nichent dans les roſeaux. Les bords du Jaïk & les rivages de la mer ſont fréquentés par diverſes eſpeces d'oiſeaux, dont nous avons déjà indiqué plus haut la majeure partie. Gurjef & ſes environs ſont habités par une grande quantité d'oiſeaux de nuit, de différentes eſpeces. La fortereſſe même donne refuge à la grande chauve-ſouris; *veſpertilio murinus*. Elles s'y raſſemblent ſous tous les toits en ſi grand nombre, qu'on eſt incommodé du bruit qu'elles font en plein jour. Le tête-chevre, *caprimulgus*, les diverſes eſpeces de chouettes, &c. y ſont auſſi très-communes; ce qu'on peut attribuer à la ſurabondance de reptiles & d'inſectes nocturnes qui s'engendrent dans les marais d'alentour, & fourniſſent à tous ces oiſeaux de nuit une ample pâture. Les cignes, & ce qu'on nomme ici les *oies rouges*, *phænicopterus ruber*, ne ſe montrent au printems qu'en paſſant, parce que ces oiſeaux ſont trop farouches pour s'arrêter dans les environs de Gurjef. On en trouve en revanche beaucoup de l'une & l'autre eſpece, le long de la mer dans les baies éloignées,

& fur-tout le long de la Jemba, où les Cosaques en font une chaſſe abondante, ſur-tout dans le tems de la mue, lorſque les cignes ſe trouvant dépouillés de leur plumage, ſont dans l'impuiſſance de voler, & leur donnent la facilité de les aſſommer à coups de gourdin. Les bords de cette riviere, de même que tous les terreins couverts de roſeaux qui bordent le Jaïk, ſont encore remplis de ſangliers que les Coſaques vont détourner, ſur-tout en hiver, avec leurs chiens, & qu'ils tuent à coups de mouſquet, ou à coups de lance : chaſſe qui ne laiſſe pas d'être dangereuſe. Ces animaux ne ſe nourriſſent que de racines de roſeaux, & deviennent d'une taille ſi énorme qu'on voit de vieux ſangliers qui peſent au-delà de ſix cents livres. Leur couleur eſt d'un gris jaunâtre ſur le corps, & gris-de-fer ou noirâtre à la tête & aux jambes ; ceux qui ſont encore jeunes ont pour l'ordinaire le corps gris-de-fer, tacheté & rayé de blanc jaunâtre, & ſont très-difficiles à apprivoiſer. Les ſangliers de cette contrée ont du lard de l'épaiſſeur de la main, mais qui ſe fond preſqu'entiérement lorſqu'on le fait cuire : leur chair eſt d'ailleurs très-ferme, ils en

sont abondamment fournis, mais elle a très-peu de fumet. Les mêmes cantons abondent aussi en loutres & en veaux marins, *phoca canina.*

On ne croiroit guere qu'un sol aussi aride & aussi salé que celui des environs de Gurjef, pût être rendu propre à la production des légumes. Cependant M. le brigadier de Vegesac possede un jardin qui produit des melons, des concombres, des bettes, des choux, des choux-raves, & sur-tout du persil. En revanche, le tabac, le céleri, les choufleurs, les pommes de terre, & même les arbouses n'y réussissent point. Les semences les mieux choisies de cette derniere plante n'y donnent que de très-petits fruits, & de mauvaise qualité; quoique la terre y ait toute l'humidité requise, & que les melons, ainsi que les calebasses que nombre d'habitans sement pour en faire des vases à mettre leurs boissons, y viennent à merveille. (La seule ressource que fournissent aux naturels du pays les plantes sauvages, consiste en un végétal de marais qu'ils vont cueillir en automne dans des barques, c'est la *trapa natans*; ils font d'amples provisions de ce fruit anguleux qu'ils

mangent tout cru, après l'avoir dégagé de sa coquille. Ils tirent d'ailleurs presque tous leurs vivres d'Astrakan. *Lép.*)

Le 26 d'août, M. Pallas, accompagné de M. le lieutenant Euler, se rendit dans une grande chaloupe sur une petite isle située dans la mer à six ou huit wersts au sud-ouest de l'embouchure du Jaïk. Elle est nommée *Kammenoi-Ostrow*, parce qu'elle est entiérement formée d'un mélange de gravier, de petits cailloux & de coquillages que les eaux paroissent avoir accumulés dans cet endroit. On trouve, à plus de cinq wersts de Gurjef, un corps-de-garde avec une tour d'observation, où l'on tient, en hiver seulement, un piquet d'infanterie & de Cosaques, pour observer les mouvemens hostiles des Kalmoucs & des Kirgisiens qui se tiennent dans ces cantons pendant cette saison, & qui ne négligent aucune occasion de se nuire réciproquement. On n'a plus qu'environ un werst de ce corps-de-garde jusqu'à l'endroit où le Jaïk se partage, & va se rendre dans la mer par deux embouchures. L'une de ces bouches, qui sert de canal pour les gros bâtimens, n'a, depuis le point de partage, qu'un peu plus d'un werst

jusqu'à la pleine mer. L'espace qui sépare ces deux embouchures est un bas-fond entiérement inondé, tout couvert de hauts roseaux; & comme la bouche occidentale entre dans une baie très-basse, entourée de pareils bancs de roseaux, il y a par cette embouchure encore plus de quatre wersts; & de Gurjef, en tout dix wersts jusqu'à la pleine mer; mais du canal dont nous venons de parler, il n'y a guere plus de six wersts jusqu'à l'isle, où nos voyageurs se rendirent. La mer Caspienne est, dans ces parages, d'un gris verdâtre, qui, suivant le rapport des navigateurs, se change, à un plus grand éloignement du rivage, en verd tirant sur le noir. On prétend que ces vagues jettent quelquefois en été, comme les autres mers, une lumiere phosphorique. On n'y voit point croître d'autres plantes marines que la najas, un potagometon ou épi d'eau, & un conferva verd. On assure qu'on y trouve une espece de gros cloportes de mer, ou oscabrions, qui s'attachent volontiers aux cables des ancres; mais M. Pallas n'en put point découvrir.

La petite isle de Kammenoi ne paroît s'élever en général que de deux aunes au-

dessus du niveau de la mer; on dit qu'elle étoit non-seulement plus étendue dans des tems antérieurs, mais qu'elle étoit encore sensiblement plus haute, il n'y a que cinq à six ans. M. Pallas assure, d'après le rapport d'un vieillard, qu'en 1730, la contrée des environs de Gurjef & les rives du Jaïk avoient près de deux aunes d'élévation, tandis qu'elles sont aujourd'hui presqu'au niveau du fleuve. Pour lors les anses & les baies considérabes, qui s'étendent à présent jusques près de Gurjef, n'existoient point du tout. La mer étoit alors si basse, & son fond si uni entre l'isle de Kammenoi & la terre ferme, qu'on pouvoit quelquefois, lorsque le vent du nord écartoit les eaux, s'y rendre à gué. Outre cette isle qui, dans ces tems-là, étoit quatre fois plus grande, il y avoit encore trois autres isles près de l'embouchure du Jaïk; mais depuis l'accroissement de la mer, qui fut, dit-on, de six toises en hauteur, & qui eut lieu le printems de cette même année 1730, qui fut très-remarquable pour cette contrée, ces isles n'ont plus reparu. On assure que dans cette année-là, la chûte des neiges, qui jusqu'alors avoit été très-modérée, ainsi

qu'à généralement parler la rigueur des hivers, fut si prodigieuse qu'elle égaloit en hauteur les murs de la forteresse. On ne comptoit auparavant que deux mois de véritable hiver ; & la navigation restoit ouverte depuis le mois de mars jusqu'en janvier ; mais depuis cette époque, les hivers sont, dit-on, devenus plus rudes & plus continus, de sorte que les glaces tiennent actuellement plus long-tems. On croit cependant s'être apperçu que la diminution de la mer qui suivit peu à peu, en a produit une dans le degré du froid. Cette diminution a toujours continué jusqu'en 1766 ; mais l'on observe que, depuis cette année-là, la mer s'augmente de nouveau. Les bords de l'isle étoient couverts de mouettes & de corbeaux de mer, & l'on trouve, dit-on, dans l'isle même une ample provision de leurs oeufs au printems. Nos voyageurs apperçurent aussi quelques veaux marins sur les pointes des terres ; mais ces animaux s'enfuirent bien vîte à leur approche.

M. Pallas quitta enfin cette contrée le 31 août, & vit déjà une quantité innombrable d'oiseaux aquatiques, qui abandonnoient successivement les contrées supé-

rieures, pour s'approcher d'un climat plus chaud. Après avoir traversé Saratschik, Jaman-Chola, Inderskoi-Ostroy, & Kalmy-Kowa, il arriva le 4 septembre à Antonowa; il avoit à peine quitté ce dernier endroit, qu'il s'éleva sur le soir un ouragan très-violent, & excessivement chaud, que les Tartares appellent *buran*. Il venoit du sud-ouest, & dura toute la nuit. L'air étoit si chaud & si étouffant qu'on avoit peine à respirer: le thermometre de l'isle se tint constamment durant la nuit, à cent dix degrés; & après le lever du soleil, quoique le vent eut déjà commencé à diminuer, il étoit encore au-dessus de cent quinze degrés. De pareils coups de vent chaud de sud-ouest ne sont pas rares dans ces cantons, sur-tout en automne, & sont ordinairement des avant-coureurs de gros orages. Effectivement, nos voyageurs étoient à peine arrivés le 5 au soir à Roschacharof, qu'ils virent au moment qu'ils croyoient la tempête à peu près calmée, & que l'air s'étoit un peu rafraîchi, des nuages effrayans qui alloient du sud-est à l'ouest, se rassembler au-dessus de leurs têtes, & se fondre en pluie accompagnée de foudre & d'éclairs presque continuels,

dont une partie se précipitoient de la nue vers la terre en forme de colonnes qui se maintenoient souvent pendant plusieurs secondes. A la pointe du jour, le 6 septembre, ils avoient atteint Budarin, & dans l'après-midi Jaïzkoi-Gorodok. L'orage dont nous venons de parler, mit tellement fin à l'été pour cette année-là, qu'ils n'eurent plus un seul jour chaud, ni parfaitement beau, & qu'ils se hâterent d'aller prendre leur quartier d'hiver à Ufa.

Le premier jour, le 15 de septembre, M. Pallas ne poussa point au-delà d'une simovie, baraque d'hiver, appellée *selenoi*. Les Cosaques du Jaïk avoient établi cette année-là, 1769, de ces simovies en quantité d'endroits, & même assez avant dans la steppe, parce que cette contrée n'avoit point été visitée par la horde Kalmouque. Un certain nombre d'entr'eux forme une société; ensuite ils se choisissent un endroit où ils puissent recueillir une certaine provision de foin; ils y construisent quelques baraques, & y passent l'hiver avec leur bétail. Nos voyageurs virent des troupes de grandes & de petites outardes; elles paroissoient vouloir gagner peu à peu des climats plus tempérés.

Quant

Quant à la petite outarde, *otis tetrax*, elle eſt auſſi fort commune pendant l'été dans tout ce diſtrict. A meſure qu'on avance, le pays s'éleve toujours davantage vers les montagnes, dont la plus haute pointe qui porte le nom d'*Itſchka-Gora*, s'apperçoit à plus de quarante-cinq werſts de diſtance. Elle eſt revêtue d'une pierre à chaux marneuſe, fort légere, ou d'une craie, partie marneuſe, partie tendre, parſemée de blocs de ſpath des champs, ou feld-ſpath, couchés çà & là. Le pourtour de cette montagne eſt couvert d'une belle verdure : on remarque près de ſon ſommet, vers le nord, un enfoncement qui produit des arbriſſeaux du genre des trembles, & des herbes qui ne viennent que dans les prairies humides. Pour peu qu'on y fouille, on y trouve de l'eau, & l'on y rencontre pluſieurs puits que les Kalmoucs y ont creuſés. La choſe eſt aſſurément très-étonnante ſur un ſommet de montagne d'une ſi petite étendue, abſolument dénué de bois, & qui eſt en outre le plus élevé de tous ceux qui l'avoiſinent. Au ſurplus, toutes les collines qui compoſent les montagnes des ſteppes, ont également la propriété de renfermer beaucoup d'humi-

dité, & d'être riches en ſources, quoiqu'elles ſoient dénuées de bois; ce qui pourroit fournir une nouvelle preuve que toutes les eaux de ſources qu'on voit dans les montagnes ne tirent pas leur origine des neiges, des pluies, ou des vapeurs que ces montagnes attirent, mais qu'elles peuvent en avoir une très-éloignée dans des montagnes plus élevées, comme il n'eſt pas douteux que ce ne ſoit ici le cas.

Le 22 ſeptembre, M. Pallas pourſuivant ſa route pour ſe rendre à Ufa, eſſuya un gros orage accompagné de tonnerre, auquel ſuccéda, dans la nuit même, le vent ayant tourné au nord-oueſt, une forte neige, & un froid ſi vif que les flaques d'eau répandues dans la campagne reſterent couvertes, pendant pluſieurs jours, d'une glace très-ferme. On voyoit, dans ce changement ſi ſubit de la ſaiſon, des bandes de grues & d'outardes, qui s'en alloient en deſcendant le long du Jaïk. Quant aux oiſeaux de la petite eſpece, il y avoit ſur-tout un très-grand nombre d'une eſpece d'ortolans, *emberizza paſſerina*, *Pall.* & des gobeurs de mouches, *œnanthe cinerea*, qui couroient le long du chemin, ſans s'effarou-

cher, & qui ne le cédoient pas en bonté aux meilleurs ortolans.

Là-dessus notre voyageur dirigea sa route droit sur la belle Slobode Tartare, appellée *Saytowa* ou *Kargala*, qui n'est qu'à dix-huit wersts d'Orenbourg ; il trouva le chemin traversé de montagnes composées de schiste rouge, qui paroît être en général la pierre de toutes les collines de la contrée. On trouve dans ce schiste de grosses pieces de bois pétrifié, d'un brun foncé, qui donne des étincelles lorsqu'on le frappe avec le briquet.

La Slobode Kargalinskienne est agréablement située sur les bords de la Samara, entre deux ruisseaux appellés le *Kargala du milieu*, & le *Kargala inférieur*. Les maisons en sont généralement bien bâties, les fondemens sont en maçonnerie, & elles ont au moins deux chambres, souvent même davantage. Le nombre de ces habitations peut aller à trois cents ; & la mosquée, qui est d'une bonne construction, a très-belle apparence. Les Tartares qui habitent cette Slobode, & qui tirent leur origine de Kasan, s'occupent pour la plupart du commerce, & sont fort à leur aise. Aussi voit-on régner

parmi eux un certain luxe & une sorte de galanterie Tartare. Ils sont dans l'usage de s'épiler tout le corps, à la maniere des Turcs modernes, avec une préparation de chaux & d'arsenic; & la coquetterie admise parmi leurs femmes, consiste à se peindre le tour des yeux & les ongles. Les Tartares emploient pour ce fard la plante nommée *balsamine* de jardin, qu'ils réduisent en poudre, après l'avoir fait sécher; ils y mêlent ensuite une certaine quantité d'alun; & lorsqu'ils veulent s'en servir, ils en composent une pâte avec de la fiente d'oie récente. Cette pâte appliquée, & assujettie avec des linges pendant une nuit sur les ongles, leur donne une couleur rouge, tirant sur le jaune, qui ne passeroit pas chez nous pour un ornement. Quant à l'usage où ils sont de s'épiler, l'on sait que, parmi nos dames Européennes, les Espagnoles sont assez d'accord sur ce point avec les Maures & les Tartares. Voici la recette employée par les derniers; on prend neuf parties de chaux vive, & une partie d'orpiment; le tout bien mêlé, on le réduit en poudre fine qu'on passe au tamis. On fait de ce mêlange une pâte avec de l'eau tiede ou froide, si l'on veut; on

la met pour quelque tems en un lieu chaud, afin de pouvoir l'appliquer toute chaude fur les parties du corps que l'on a deffein d'épiler. L'application faite, il faut avoir foin d'effayer fi les poils font au point de fe laiffer arracher fans réfiftance; ce moment faifi, l'on doit, fans perdre de tems, enlever avec de l'eau tiede cet enduit, qui deviendroit nuifible s'il reftoit trop long-tems.

On cultive dans les environs de Kargala beaucoup de froment, dont on fait de belle farine. Cependant leurs champs ne font pas auffi bons, & leur expofition n'eft pas auffi favorable qu'en d'autres endroits, où néanmoins, fi l'on veut s'en rapporter à la théorie des payfans, le froment ne réuffit pas bien. Toute cette contrée, qui avoifine la Samara, eft très-mal boifée; & le peu d'arbres qu'on y voit, confifte en bouleaux & en peupliers blancs. Ce diftrict eft extraordinairement riche en minéraux, & cependant on n'y a mis jufqu'à préfent que très-peu de mines en exploitation. Ce font pour la plupart des mines fableufes, dont les filons s'étendent dans le fchifte fablonneux, & fe préfentent en petits nids de pyrite cuivreufe, répandus çà & là, ou de verd

de montagne fort riche. Les districts de ces environs, qui abondent en minéraux, sont en quelque façon des rameaux de cette chaîne de montagnes tertiaires toutes nues; qui forment, vers le sud-ouest, la prolongation du grand Ural (on prononce *Oural*) & se partage en différentes branches, dont la plus considérable s'étend d'un côté entre la Samara & le Jaïk, & de l'autre entre les sources de la Samara & du Tok, accompagnant d'une part le cours de ces rivieres, & formant d'autre part ces montagnes des steppes dont nous avons déjà parlé tant de fois. Ces rameaux ou montagnes avancées, qui renferment des métaux, se dirigent communément vers le sud-ouest, & suivent le plus constamment la haute Kargala, la petite riviere de Jangis qui se jette dans le Salmysch, le Salmysch lui-même, outre une infinité de petits ruisseaux descendans des montagnes, qui vont se réunir à la derniere de ces rivieres. Il part de ce district un prolongement qui s'étend entre la Samara & le Jaïk, & dans lequel on rencontre partout ce schiste sableux dont ces montagnes paroissent uniquement composées; tandis qu'on voit au contraire régner assez géné-

rément dans les montagnes de la haute Samara, & dans les parties les plus élevées de l'Ural, des couches de talc. Les roches de grès peuvent aussi être envisagées comme des montagnes avancées qui, à la maniere dont leurs couches s'abaissent & dégénerent de plus en plus en plaine, semblent avoir été entraînées successivement par de violentes inondations du haut des montagnes primordiales dans le bas (*). Ce n'est

(*) Il est vraisemblable que la plupart des sables ont été produits par les pierres vitrifiables qui ont roulé du haut des montagnes & qui se sont décomposées. J'ai presque toujours vu sur les Alpes, dans les lits des rivieres, des sables dont les molécules constituantes avoient une analogie exacte avec les molécules constituantes de la roche dont les montagnes voisines étoient composées. Plus j'approchois de la source, plus ce sable étoit grossier; & à mesure que je m'en éloignois, je trouvois qu'il devenoit plus fin. Je pourrois prouver la chose par différens exemples existans dans les Alpes de la Suisse. Dans la décomposition du granit, autre procédé de la nature, dont le sable tire son origine; le feld-spath, ou spath des champs, tombe en poussiere & se change en argille: le mica se broie pour la majeure partie; mais le quartz subsiste sous la forme de petits grains de sable arrondis. M. Pallas croit de même que le sable qu'on rencontre dans les puits les plus profonds des terres basses, n'est autre chose que du granit qui s'est décomposé dans les premiers âges du monde. *Voy. les Mém. d'une société part. de savans en Boheme*, t. III, p. 191, 194. M. Charpentier attribue aux mêmes causes l'origine des sables & des couches de grès. *Voy. Mineral. geogr. Chursächs-Lande*, c'est-à-dire,

auſſi que dans ces montagnes avancées qu'on trouve cette prodigieuſe quantité de troncs d'arbres & de débris de bois pétrifiés qui, par la maniere confuſe dont ils ſont entaſſés dans les lits de ſable, ne laiſſent, pour ainſi dire, aucun doute ſur cette origine des montagnes de ſchiſte ſablonneux. Si l'on conſidere combien ces ſortes de changemens ſur la ſurface de la terre s'operent lentement ſous nos yeux, & qu'on calcule dans ſon imagination le tems qu'ont exigé ces puiſſantes opérations de la nature, on ne peut y réfléchir ſans être ſaiſi d'étonnement. On pourroit cependant admettre auſſi que les grandes cataſtrophes que notre globe a éprouvées dans des tems très-reculés, ces violentes irruptions des eaux ont pu produire, dans un tems fort court, ce qui ne s'opere que très-lentement aujourd'hui que la ſurface de la terre s'eſt en quelque façon raſſiſe. Il ſe fait même encore actuellement ſur les hautes montagnes, dans le cours d'une année, par les torrens & les débordemens, des bouleverſemens incroyables, tandis que, dans une ſucceſſion de plu-

Géographie minéralogique de l'électorat de Saxe, p. 18, W.

ſieurs âges d'hommes, on apperçoit à peine quelques légeres mutations ſur la ſuperficie du ſol dans les pays de plaines.

M. Pallas ſe rendit de Saytowa à Sakmarſkoi-Gorodok, & ſuivit de là le grand chemin pratiqué d'Orenbourg à Ufa, qui traverſe pluſieurs habitations d'hiver & ſtations, *jamy*, Baſchkiriennes (*). Les Baſchkiriens commençoient déjà à ſe raſſembler avec leurs troupeaux près de leurs habitations d'hiver. Ils different des autres nomades, en ce qu'ils habitent, pendant la mauvaiſe ſaiſon, des maiſons ſolides, bâties en bois, à la maniere des Ruſſes; ils recueillent dans les environs, pour les beſoins preſſans de leurs troupeaux, du foin qu'ils mettent en

(*) La Baſchkirie actuelle comprend la partie la plus méridionale du mont Ural, qui s'étend autour de la Belaya, entre la Kama, le Wolga & la riviere d'Ural, conſéquemment la partie occidentale de la province d'Ufa, & l'orientale de la province d'Iſchi, toutes deux enclavées dans le gouvernement d'Orenbourg. Les Baſchkires prétendent deſcendre des Nogais, mais quelques hiſtoriens leur donnent les Bulgares pour ancêtres. Autrefois ils erroient dans la partie méridionale de la Sibérie, & ſur la frontiere de cette province, ſous la conduite de leurs propres Khans. Mais ils furent tellement moleſtés par les Khans de Sibérie, qu'ils ſe refugierent dans leurs poſſeſſions actuelles. S'étant ſoumis au Czar de Kaſan, ils paſſerent avec ce royaume ſous la domination Ruſſe.

tas autour de quelques gros arbres. Leurs maisons sont, pour l'ordinaire, peu spacieuses, & leurs chambres sont garnies, comme chez les Tartares, de larges bancs qui leur tiennent lieu de lits. Au lieu du poële à la Tartare, ils ont une cheminée de forme cylindrique, qui se rétrécit par le haut : dans le bas, elle est entiérement ouverte à la hauteur d'un homme, & comme découpée. La cage en est composée de baguettes de bois & de branchages entrelacés, le tout bien recouvert d'un bon enduit de terre grasse ; le bois s'y place en longues bûches. Ils ont à côté de la cheminée une espece de potager pour y placer la chaudiere où ils font cuire leurs alimens ; ce potager a communément un tuyau particulier pour la fumée. Ces cheminées chauffent très-bien ; mais une flamme extrêmement claire est encore plus pernicieuse pour les yeux que les huttes enfumées : aussi les Baschkires sont-ils fort sujets aux ophtalmies.

Le meuble principal qu'on voit communément dans les huttes Baschkiriennes, est une outre de cuir assez haute*, de la forme d'un flacon, posée sur un pied de bois, & continuellement remplie de lait

aigri. Tant que leur bétail fournit du lait ; & qu'ils ont bonne provision de miel ; ils vivent dans la joie, & n'usent d'aucune autre boisson que de lait aigre ou d'hydromel. Mais comme ils ne nettoient pas volontiers leurs vases, on peut aisément se figurer l'odeur qui doit s'exhaler de cette outre intarissable. En hiver, & dans leurs voyages, ils suppléent au défaut de leur boisson accoutumée, par de petits fromages faits avec du lait très-aigre, & séchés à la fumée, qu'ils broient entre les doigts, & qu'ils font infuser dans l'eau, ce qui leur fournit un breuvage acide. Ils boivent encore au printems, de l'eau de bouleau qu'ils recueillent au moyen de profondes entailles qu'ils font dans ces arbres, dont cette opération détruit un grand nombre ; ils se servent de longs tuyaux faits de la tige de quelque plante, pour aspirer cette eau ainsi ramassée. Leur nourriture la plus ordinaire est une soupe de viande très-claire, qu'ils versent avec de grandes cuillers, partie dans leur bouche, partie dans leur barbe. Ils sement, à la vérité, quelque peu de grains ; mais à peine autant qu'il leur en faut pour leur consommation qui est pourtant très-

petite. On ne doit pas s'attendre qu'en s'enrichiſſant, comme ils font, à élever des chevaux & des abeilles, & avec la vie oiſive que leur conſtitution actuelle leur permet de mener, on puiſſe jamais en faire des laboureurs. Le pain n'eſt pas d'ailleurs chez eux un manger quotidien, & ils le cuiſent encore de la même maniere que les premiers hommes le cuiſoient. Une femme Baſchkire pêtrit avec ſes doigts, qu'elle ne prend pas ſeulement la peine de laver, un gâteau avec de l'eau & un peu de ſel, & l'enterre ſur l'âtre de la cheminée dans des cendres chaudes; enſuite on le met au bout d'un bâton pour le préſenter encore un peu au feu afin d'en faire brunir la croûte.

Les Baſchkires n'ont plus de Khans depuis long-tems, & toute leur nobleſſe s'eſt détruite peu à peu dans leurs guerres inteſtines. Aujourd'hui chaque tribu ou Woloſte s'élit dans ſon ſein un ou pluſieurs anciens *Starſchini*. Ils compoſent trente-quatre Woloſtes, où l'on comptoit, en 1770, vingt-ſept mille familles ou ménages. Leur langue eſt un idiome Tartare, qui differe beaucoup de celui qu'on parle à Kaſan. Comme mahométans, ils ont une écriture

& des écoles, mais dont ce peuple grossier est d'autant moins en état de profiter, que, choisissant leurs prêtres & leurs instituteurs chez eux, ils sont on ne peut pas plus mal instruits. Quant au service militaire, ils élisent eux-mêmes les chefs, & les officiers des petites troupes; mais quant aux chefs des régimens, qu'ils appellent *Attamans*, ils sont nommés par les commandans Russes, qui les choisissent parmi ceux de leurs Starschines qui ont le plus de mérite. Leurs armes ordinaires sont l'arc, les fleches, la lance, la cotte de maille & le casque; mais on en voit beaucoup qui sont armés de sabres, de fusils, ou de pistolets; il y en a même quelques-uns qui sont pourvus de toutes ces différentes armes à la fois. Ils sont très-bien montés, bons cavaliers & excellens archers; de sorte qu'une troupe de Baschkires peu nombreuse est non-seulement toujours sûre de remporter la victoire sur un beaucoup plus grand nombre de Kirgisiens, mais il arrive souvent à un seul régiment de Baschkires de faire de longues courses au milieu de la horde Kirgisienne, sans être jamais battu. C'est par cette raison, & à cause de la facilité

avec laquelle les Baschkires peuvent se maintenir, sans attirail de vivres, &c. dans les déserts Kirgisiens, que les commandans Russes les emploient de préférence lorsqu'ils ont à châtier les Kirgisiens pour vols commis sur des caravanes, &c. Un corps d'armée Baschkire offre bien des singularités. Chaque cavalier s'habille comme il lui plaît, & comme il peut; tous cependant portent de longs vêtemens; chacun d'eux conduit un cheval de main, qu'il ménage pour le combat, & qui porte sa provision de vivres, consistant pour la majeure partie en bled bien desséché, qu'ils réduisent en farine, au moyen de quelques moulins à bras qu'ils portent sur leurs chevaux. Chaque troupe de cent cavaliers a un étendard de plusieurs couleurs; ces étendards different autant entr'eux dans un même régiment, que les armes des cavaliers. Ils ne conservent aucun ordre en marchant; ce n'est que lorsqu'ils font halte, qu'ils observent quelqu'apparence de rangs & de files.

Jusqu'au tems où les Baschkires subirent le joug de la Russie, & long-tems après cette époque, ils menerent la vie nomade; mais ils se sont accoutumés petit à petit à

allier la vie errante des peuples pasteurs à l'agriculture, qui les fixe à des habitations plus permanentes. Ils ont actuellement des huttes d'hiver à demeure, & des jurtes d'été mobiles. Dans le choix de l'emplacement de leurs villages d'hiver, ils ont plus d'égard à la fertilité du sol qu'à la proximité de l'eau, la neige ne leur manquant pas dans cette saison. Un village contient depuis dix jusqu'à cinquante huttes, & leurs campemens ne sont que de cinq à vingt jurtes; de sorte que de gros villages d'hiver se partagent en plusieurs petits camps d'été. Il y a dans la Permie, au district de Kungur, parmi les Tartares de Kasan qui l'habitent, une couple de Wolostes Baschkiriennes, qui, faute de pâturages assez étendus, demeurent dans de beaux villages permanens, semblables en tous points aux autres villages Tartares.

Quoique leurs hivers soient longs & rigoureux, les Baschkires abandonnent entiérement leur bétail à sa propre conduite: ces malheureux animaux se trouvent réduits à gratter, de dessous la neige, quelques herbages fanés & gelés, ou quelque peu de mousse. Ils fournissent seulement un peu de

foin à leurs bêtes encore foibles, & à celles qui mettent bas hors de la saison. Quant à leurs chameaux, qu'ils obligent pareillement à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, ils les enveloppent dans de vieilles couvertures de feutre, qu'ils leur cousent autour du corps. Aussi tout leur bétail est-il affreusement maigre & exténué vers le printems. Ils abandonent avec la même nonchalance à la nature le soin de la multiplication de ce même bétail. Leurs étalons, leurs taureaux & leurs béliers ne sont jamais séparés des meres, & ils n'en coupent jamais qu'un petit nombre. Malgré cela, il est rare que les meres mettent bas hors de saison, ce qu'il faut vraisemblablement attribuer à l'état d'épuisement auquel la longueur des hivers les réduit. Pendant l'été, tout leur bétail est non-seulement sain & dispos, il est même gras. Afin de pouvoir profiter du lait, ils attachent, durant le jour, leurs poulains & leurs veaux à des cordes qu'ils tendent près des jurtes, & ne les laissent courir avec leurs meres que pendant la nuit. Ils ont observé que les poulains, &c. élevés avec cette parcimonie, soutenoient beaucoup mieux la rigueur des hivers, que ceux auxquels

auxquels on abandonnoit tout le lait de la mere.

Quant à l'exploitation des mines, ils manquent des connoiſſances néceſſaires, & n'ont aucun goût pour ce travail. Un petit nombre d'entr'eux connoiſſent les métaux les plus communs, & s'occupent à découvrir quelque bonne fouille ; mais lorſqu'ils ont trouvé des veines de bon cuivre, ou de bon fer, ils les vendent, pour un certain tems, à des entrepreneurs Ruſſes ; & l'on ne verra jamais de Baſchkires, ni généralement aucun Tartare travailler, ſoit à ſa propre mine, ſoit à celle d'un autre, étant ou trop fiers ou trop foibles pour de pareils travaux ; il y en a cependant beaucoup qui gagnent quelque ſalaire à tranſporter du minerai de la mine à la fonderie.

La majeure partie de leurs toiles, dont la fabrication eſt abandonnée à leurs femmes, eſt faite avec des orties communes, *urt ca dioica, Linn.* Elles en font auſſi de chanvre ; mais les unes & les autres ſont toujours très-groſſieres & fort étroites. Ils ne font point rouir leurs orties ni leurs chanvres dans l'eau ; mais ils les expoſent, pendant l'automne & l'hiver, au grand air,

en les pendant après des haies, ou en les étendant sur leurs toits. Après les avoir fait bien sécher, ils en séparent l'écorce, &c. en les pilant dans des mortiers de bois. Elles font aussi des draps pareillement étroits & grossiers, qu'elles savent fouler elles-mêmes avec du savon bouilli; elles les teignent même aussi quelquefois. Elles cousent leurs habillemens de laine & leur linge avec du fil d'orties & de chanvre; mais pour leurs pelisses & leurs vêtemens de peaux, ils se cousent avec des nerfs fendus qu'ils enlevent du paturon de tous leurs grands animaux domestiques; ils coupent chaque nerf de la longueur d'une palme, les font sécher à l'air, & les battent jusqu'à ce qu'ils se séparent en fils, qu'ils ont l'adresse de tordre l'un au bout de l'autre, sans y faire de nœuds.

Les deux sexes portent des chemises qui sont ordinairement de grosses toiles d'orties, de longues & larges culottes, des brodequins ou des pantoufles. Ceux qui sont pauvres enveloppent leurs pieds de chiffons, & se servent de souliers d'écorce. Les hommes portent leur robe de dessus très-longue & très-ample, assez volontiers de drap rouge, & bordée de fourrure; ils la

ceignent bien juſte autour du corps avec une ceinture, ou le ceinturon deſtiné à porter leur ſabre ; de maniere qu'on ne voit pas la tunique de deſſous. Leurs peliſſes d'hiver ſont, ou de peau de mouton, ou plus communément encore de peau de cheval, arrangée de façon que la criniere flottante eſt placée le long du dos, ce qui produit un effet très-ſingulier lorſqu'il fait du vent. Leur bonnet eſt de drap, il a la forme d'un cône tronqué, de la hauteur d'une palme, & il eſt bordé d'une bande étroite de fourrure, qui forme un rebord relevé en ligne courbe, comme celui des chapeaux de matelots Hollandois.

La robe de deſſus des femmes eſt de fin drap, ou d'étoffe de ſoie ; elle ſe boutonne par-devant, & s'arrête fortement autour du corps avec une ceinture. Le cou & la gorge ſont couverts d'une eſpece de reſpectueuſe ou pélerine, toute garnie de pieces de monnoie, poſées deſſus comme des écailles de poiſſon, ou quelquefois d'un tiſſu de grains de verre & de coquilles. Les filles nattent leur chevelure en un grand nombre de treſſes, après leſquelles elles laiſſent pendre des nœuds de rubans & toutes ſortes de pretin-

tailles, qui leur descendent jusqu'au gras de jambe; leur tête est couverte d'un bonnet garni par-derriere d'un morceau de même étoffe, qui se rabat en pointe par-dessus la nuque, de la longueur d'une palme, & qui est couvert, ainsi que le bonnet, de pieces de monnoie & de grains de corail ou de verre. Outre le bonnet, les femmes se ceignent le front d'un bandeau. Dans les mauvais tems, elles portent toutes des *tastar*, qui sont des especes de failles à la tartare. La *planche* ci-jointe représente une Baschkirienne.

Les Baschkires sont plus grossiers, plus négligens, & plus mal-propres dans leur façon de vivre & dans leur commerce, que les Tartares de Kasan; mais ils sont tout aussi hospitaliers, beaucoup plus vifs, & plus enjoués, sur-tout en été. Ils ne font aucun cas des voitures; mais en revanche, hommes & femmes aiment beaucoup à monter à cheval. Aussi sont-ils fort curieux de beaux chevaux, & de riches enharnachemens: les selles des femmes se distinguent de celles des hommes par de plus belles & de plus amples couvertures. On voit communément, devant chaque jurte, un che-

VI.





val tout fellé. L'habitude qu'ils ont contractée d'être constamment, ou à cheval, ou assis sur leurs talons, est cause que les hommes ont presque tous les genoux arqués. Ils dorment la nuit tout habillés, couchés sur des feutres, ce qui fait qu'il est rare qu'ils soient sans vermine, d'autant qu'ils se baignent beaucoup moins que le commun des mahométans. La vieillesse sans reproche jouit chez eux, suivant l'usage oriental, d'une très-grande considération; & lorsqu'ils invitent de leurs amis aux fêtes qu'ils donnent, ils leur promettent de les asseoir parmi les vieillards.

Leurs divertissemens, lorsqu'ils célebrent leurs noces, ou quelques fêtes religieuses, consistent, outre la bonne chere, en chants, danses, luttes, courses de chevaux, souvent aussi à tirer au blanc; enfin à exécuter des especes de jeux mimiques, dans lesquels ils contrefont, soit des hommes, soit des animaux. Ils portent, pour écarter les mouches, des especes d'éventails à peu près semblables aux nôtres, & ils écrivent leurs chansons dans les plis de ces éventails. Ces chansons roulent sur les faits de leurs vaillans champions, sur des aventures de

chevaliers errans, ſur des métamorphoſes, &c. & ſervent à conſerver la mémoire de ceux de leurs aïeux qui ſe ſont rendu célebres, & dont ils chantent les actions avec beaucoup d'emphaſe.

L'éducation de leurs enfans eſt fort négligée. Ces enfans ſont tenus très-mal-proprement : ils ſont à la vérité habitués de bonne heure à tout ce qui peut être relatif à leur genre de vie ; mais leurs parens ne ſe ſoucient nullement de les envoyer à l'école. Leurs enterremens ont cela de particulier, qu'ils ſe font en cavalcade ; le corps mort, précédé par le Moulah & les foſſoyeurs à cheval, & attaché ſur des planches, eſt porté ſuſpendu entre deux chevaux, & ſuivi par les parens & les amis en habits de deuil, tous pareillement à cheval. Après avoir mis le mort en terre, on lui fait une commémoration accompagnée de prieres récitées par le Moulah, & le tout ſe termine par un repas donné aux aſſiſtans.

Quoique les Baſchkires profeſſent le mahométiſme depuis un tems immémorial, & qu'ils aient leurs moſquées, leurs écoles & leurs prêtres, ils ſont très-ignorans, & conſervent encore quantité de pratiques ſu-

perstitieuses du paganisme. Ils ont aussi quelques conjureurs de démons, qui prétendent voir errer les diables pendant la nuit, & qui feignent de poursuivre ces malins esprits à coups de fusil, de sabre ou de bâton, les chassant dans quelque marais ou dans l'eau ; poussant enfin l'impudence jusqu'à prétendre les avoir blessés, ou même tués. Ce peuple craint beaucoup les sortileges, & cependant ils ont eux-mêmes des sorciers avoués, qui prétendent savoir le passé & l'avenir. (*)

M. Pallas, poursuivant sa route, se rendit par Ural-Kaja & Bugulschan, à la fonderie de Woskresenskoi, dont les bâtimens, avec quelques centaines de maisons, & une église, sont environnés d'une fortification de bois, composée de poutres posées les unes sur les autres, défendues par des tours & des batteries. En y entrant, on se croiroit dans une forteresse bien bâtie & très-peuplée. La fonderie a sept fourneaux, & le minerai qu'on y fond n'est autre chose que la mine sableuse commune qu'on exploite

(*) Ce n'est que lorsqu'on cesse de craindre les sortileges & de croire aux sorciers, qu'on ne voit plus ni sorciers, ni sorcelleries.

à Kargalinski, laquelle rend très-bien. Notre voyageur, qui s'étoit détourné de son chemin pour voir ce lieu, s'en revint aux bords de la Bielaja, reprendre ses voitures au village de Sterlitamak, où il les avoit laissées. Il vit, entre les rochers de quelques montagnes de cette contrée, de la sabine qui y croît en petits buissons, & que les Baschkires emploient à parfumer leurs enfans lorsqu'ils sont malades. Ils en mettent aussi sur leurs portes, parce qu'ils croient cette plante un puissant préservatif contre les sortileges. Cet arbrisseau ne paroît différer de la sabine commune, *juniperus sabina*, qu'en ce que ses baies bleuâtres ne renferment d'ordinaire que deux, quelquefois seulement un, & très-rarement trois grains de semences. Les bois de ce canton produisent çà & là de très-beaux méleses ou larix; tandis qu'on ne voit aucun de ces arbres ni sabines dans la partie occidentale du mont Ural. Les vieux troncs de cet arbre fournissent non-seulement l'agaric du mélese, *agaricus officinarum*, qui s'emploie souvent en médecine, & que les Baschkires appliquent, après l'avoir réduit en poudre, sur les blessures de leurs bestiaux; mais encore

une espece de glu qui suinte de ces mêmes troncs, & qui est tantôt un peu résineuse, tantôt entiérement gommeuse, & comme telle aisée à dissoudre dans l'eau.

On a récemment fait ramasser, par ordre du college impérial de médecine, une assez grande quantité de cette gomme dans toute la province d'Ufa; l'on peut à présent l'employer au besoin dans les pharmacies, au lieu de la gomme arabique, ou de la gomme du Sénégal. Mais la couleur n'en est jamais assez transparente, & elle n'acquiert point assez de ténacité pour qu'on puisse se flatter de pouvoir la substituer dans les ouvrages, soit de mécanique, soit de manufacture, aux gommes étrangeres, au point de pouvoir se passer de ces dernieres. Il n'en est pas moins étonnant qu'un arbre de la classe des résineux produise, suivant certaines conditions, tantôt une résine, tantôt une gomme parfaite. C'est une remarque due aux recherches laborieuses du judicieux D. Rinder, & dont M. Pallas a eu occasion de constater la vérité; savoir, que le mélese suinte au printems un suc gommeux, en été un suc qui a déjà changé de nature, & en hiver une véritable résine. Ce même naturaliste a

même dit à notre voyageur, que lorſque le méleſe pouſſe ſes boutons au mois d'avril, on peut recueillir ſur ces boutons une réſine fluide, ſemblable en tous points à ce qu'on nomme *baume de la Mecque;* comme, ſuivant le rapport de quelques obſervateurs, on peut en tirer de pareille du ſapin blanc. (*)

Les environs du mont Ural ſont habités par quantité d'oiſeaux de proie de la grande & noble eſpece. On y voit quelquefois des vautours, & d'autres belles eſpeces de faucons, *falco barbarus* & *arborarius*, ainſi que des aigles de différentes familles. Quoique la contrée qui ſépare Sterlitamak d'Ufa, où M. Pallas arriva le 2 octobre, ſoit de

(*) Les grandes chaleurs de l'été font diſtiller au méleſe un ſuc mielleux, que M. Thoner a rencontré ſur les pointes ou feuilles de méleſes de la haute-Styrie. Les gouttes de ce ſuc ſe durciſſent au ſoleil en forme de grains blancs, que les habitans du pays des Griſons, ſur-tout ceux de la vallée de Brianza, recueillent pour s'en ſervir en guiſe de manne. M. de Haller aſſure que dans la majeure partie des pharmacies de France, on n'emploie preſque pas d'autre manne, quoique bien des perſonnes aſſurent qu'elle n'a que la moitié autant d'efficacité que la véritable. Les méleſes de Suiſſe ne fourniſſent pas de cette manne, du moins y eſt-elle abſolument négligée. M. Duhamel dit auſſi qu'on n'en trouve point ſur les méleſes de France. W.

tous côtés très-peuplée de Baſchkires, le chemin d'été ne conduit que par des villages habités par des Tartares Uſiens.

Ufa eſt par lui-même un lieu chétif & mal bâti, où tout ſe préſente d'ailleurs dans un véritable état de décadence; l'emplacement même de ce lieu ſeroit on ne peut pas plus mal choiſi, ſi l'on n'y avoit été déterminé, dans le tems que la ville fut bâtie, par la néceſſité de ſe mettre en ſûreté contre les irruptions des Baſchkires & autres. Les habitations qui la compoſent, au nombre de ſix à ſept cents, éparpillées dans une enceinte de lignes très-irrégulieres, occupent, à la rive droite de la Belaja, une eſpece de baſſin à fond de cuve, qui paroît avoir été formé peu à peu, en partie par une des ſinuoſités de cette riviere, & en partie par les eaux des torrens groſſis par les pluies & les fontes de neige qui, en deſcendant des hauteurs dont ce baſſin eſt entouré circulairement, venoient s'y réunir. Les anciennes fortifications de cette place, devenues moins néceſſaires par la maniere pacifique dont les Baſchkires ſe conduiſent aujourd'hui, ſont preſque tombées en ruines. Quant aux lignes garnies de paliſſades,

qu'on avoit tirées au travers du pays, jusqu'à six wersts de la ville, entre l'Ufa & la Belaja, qui, dans les sinuosités qu'elles décrivent, se rapprochent jusqu'à la distance de six à sept wersts, on n'en voit plus que quelques vestiges, & les débris d'une tour d'observation bâtie en bois. Ces lignes couvroient, dans les tems de troubles, les champs appartenant à la ville, & les pâturages les plus indispensables à la subsistance du bétail.

La situation de cette ville sur un terrein en pente, ses six églises distribuées en différens quartiers, & particuliérement la cathédrale bâtie en pierre, & placée avantageusement, avec tous les autres bâtimens publics, à l'endroit le plus éminent de la ville, lequel est environné de palissades; donne à la place un aspect amphithéatral, & une apparence bien au-dessus de ce qu'elle est effectivement. Mais le séjour n'en est que plus désagréable à ceux qui sont dans le cas de s'y arrêter, sur-tout lorsque les pluies, qu'amene le retour du printems, en ramollissent le sol, & rendent les rues & les chemins presqu'impraticables. Les mœurs corrompues des habitans ajoutent encore aux

désagrémens de ce séjour. Car, ôtez les principaux officiers de la chancellerie provinciale, & ceux du college des mines d'Orembourg qui résident dans la ville, on y compte très-peu d'habitans qui soient des personnes civilisées & bien à leur aise, attendu que l'endroit ne possede aucun commerce en regle, ni aucune bonne manufacture. Hors quelques tanneurs qui fabriquent des cuirs de Russie, & qui ont établi pour cet objet de petits moulins à tan qu'un cheval fait aller; on y trouve à peine les artisans les plus indispensables. Quant au commerce, il se réduit à peu près à toutes les marchandises communes qu'on va chercher à Kasan, & dont on fournit, au plus haut prix possible, les Baschkires qui vont à Ufa pour des procès, ou pour faire des emplettes. Les habitans de cette ville sont si peu soigneux d'améliorer leur situation, qu'ils se laissent enlever par les Tartares de Kasan, gens actifs & industrieux, un commerce considérable qu'ils pourroient faire dans la province même, soit en miel & en cire, que les Baschkires recueillent en abondance; soit en pelleteries, dont les peaux de martes Ufiens, très-estimées, & les peaux

d'ours que l'Ural fournit encore en quantité, font un article intéressant, soit en chevaux & en autre bétail, & dont ces mêmes Tartares vont trafiquer eux-mêmes sur les lieux. Cette indolence est d'autant plus déplorable, qu'Ufa par sa situation, sembloit fait pour devenir la place d'entrepôt de toutes les productions du gouvernement d'Orembourg, qui pourroient être considérablement augmentées, si cette place avoit des habitans adonnés au commerce; car on pourroit aisément former sur la Belaja, immédiatement au-dessous d'Ufa, après la réunion de cette riviere avec la Djòma, qui ne laisse pas d'être considérable, une navigation d'assez gros bateaux de marchandises, & établir une communication par la Kuma & le Wolga jusques dans les provinces les plus intérieures de l'empire, & jusques vers les ports de mer. On se sert déjà de la communication riveraine que la Belaja, & toutes les autres rivieres adjacentes, qui prennent leur source dans le mont Ural, procurent à cette contrée, pour l'important transport du sel gemme d'Iletzki: transport qui n'avoit eu lieu ci-devant que de l'entrepôt établi sur la petite riviere d'Ach-

tabar, mais qui se fait à présent aussi à Ufa, où l'on a établi des embarquemens. On se sert encore de la même voie pour l'exportation des fers que fournissent les fonderies établies le long de la Belaja même, le long de l'Ufa, du Sym, du Jurjusan & de l'Ai, au grand avantage de l'empire ; & l'on voit, dès que la fonte des glaces ouvre la navigation, une quantité de bateaux de transport, construits sur toutes ces rivieres, profiter des grandes eaux pour se mettre en chemin, & venir toucher à Ufa, d'où ils poursuivent leur route pour se rendre dans la Kama.

La contrée où Ufa se trouve située, est habitée en très-grande partie; vers le sud, l'ouest & le nord-ouest, par les Tartares appellés *Ufiens*, qui sont de la même nation que les Tartares de Kasan, mais établis depuis très-long-tems dans ces environs, où leur population est nombreuse. Ces Tartares sont, sans contredit, de tous les habitans de la province d'Ufa, les plus laborieux : aussi sont-ils pour la plupart fort à leur aise. Et comment ne prospéreroient-ils pas dans une contrée où, indépendamment de la sage économie qui paroît régner dans leurs

ménages, ils possédent en superflu des terres fertiles & toutes neuves, des bois & d'excellens pâturages, avec tous les avantages que procurent l'éducation des abeilles, la chasse & la pêche? Les Tartares Ufiens sont dans l'usage de placer leurs champs dans la proximité du village, & de les diviser, en commun, en trois *soles* contiguës, dont il y en a toujours une qui reste une année en jachere; chacune de ces soles est fermée d'une légere clôture. Ils mettent paître leur bétail dans la sole qui est restée en jachere, ce qui lui sert d'amélioration. De cette maniere leurs champs, déjà très-bons de leur nature, conservent leur fertilité pendant bien des années, & sont propres à la culture du froment que ces bons cultivateurs se gardent bien de négliger. Lorsqu'ils s'apperçoivent qu'à la longue la fertilité de leurs terres diminue, & qu'ils n'ont point assez près d'eux de steppe propre à convertir en bons champs, il arrive quelquefois, & la chose n'est même pas rare, que tout un village abat ses maisons de bois, & les transporte dans un autre endroit. Aussi n'ont-ils, en général & par cette raison, ni cours ni clôtures autour de leurs

demeures

demeures ; ils tiennent pendant l'hiver leur bétail dans des enclos placés autour & très-près du village ; ces mêmes enclos se cultivent ensuite en chanvre à l'approche de l'été, lorsqu'ils envoient leurs bêtes aux champs.

Quoiqu'ils fassent usage, pour le défrichement des steppes nouvelles, de la charrue tartare, appellée *saban* ; ils se servent généralement dans les autres labours, de cette charue russienne beaucoup plus légere, moins frayeuse, & qui exige moins de chevaux, appellée *socha* ; mais ils different des cultivateurs Russes par l'attention qu'ils ont pour l'ordinaire, d'établir leurs meules de bled sur des piliers, pour les mettre à l'abri des mulots, & en faisant sécher les gerbes lorsqu'ils veulent battre, non pas dans des étuves en regle, mais au-dessus d'une fosse qu'ils garnissent de perches posées en pyramide ; un feu allumé dans la fosse, seche les gerbes couchées le long des perches. Il regne encore assez de propreté dans l'intérieur de leurs ménages & dans leur maniere de vivre. Ceux qui sont à leur aise ont communément tout à côté de leur habitation ordinaire, une piece séparée pour

recevoir les hôtes, ou pour leur servir d'appartement d'été; elle est meublée d'un large banc, & pourvue d'une cheminée à la Baschkirienne. On communique de la maison à cette piece par une espece de galerie bien couverte & bien planchéiée.

La plupart des Tartares Ufiens se contentent d'une seule femme: il est rare qu'ils en aient deux, & il n'arrive presque jamais qu'ils passent ce nombre. Il y a dans presque tous les villages, des maîtres-d'école, prêtres, ou *abysses*, qui instruisent la jeunesse, & l'exercent dans la pratique de la priere.

L'habillement de leurs femmes differe de celui des Tartares de Kasan. Elles portent dans l'intérieur de leurs maisons, comme les Tschuwasches & les Baschkires, de simples tuniques de grosse toile, légérement brodées autour du col & autour du poignet. On ne les voit presque jamais, non plus que les filles, qu'elles ne soient parées de leur plus bel ajustement de tête, Les premieres laissent pendre les bords brodés de leur voile sur le dos, afin de couvrir leurs cheveux; leur bonnet joint exactement autour de la tête, est coupé par-devant sur le front; il accompagne le contour du visage,

& ſerre au-deſſous du menton. Ce bonnet eſt preſqu'entiérement couvert d'anciennes copeques d'argent, ou de plaquettes d'étain, de forme ovale comme les copeques; mais ſur le devant, dans toute la partie qui accompagne le viſage, il eſt garni, ſur une largeur de quelques doigts, de grains d'un rouge très-vif, qui ſuivent en ſe perdant, les bandes des joues; elles laiſſent pendre derriere le bonnet une autre bande de plus de trois doigts de large, qui paſſe par-deſſous la ceinture, au-deſſus de laquelle cette bande eſt ornée de petites monnoies & de plaquettes, & plus bas de grains ſeulement & de franges qui leur deſcendent juſqu'au jarret. Deux autres bandes étroites, pareillement garnies de monnoies, leur deſcendent du bonnet juſqu'à la ceinture, & s'y fixent par leurs extrêmités pareillement garnies de franges. Elles attachent encore à ce bonnet, derrierre les oreilles, une eſpece de pectoral, richement couvert de monnoies d'argent, qui leur pend par-deſſous le menton ſur la poitrine, & dont la grandeur & la largeur ſont proportionnées aux facultés de la perſonne. Quant à leurs cheveux, elles en font deux treſſes qui commencent

vers la nuque, & qu'elles cachent dans la tunique de-dessus; elles placent souvent à l'endroit de leur séparation un petit écusson garni de petites monnoies & de franges. Excepté ces petites variations dans leur habillement, on ne remarque d'ailleurs aucune différence, ni dans les mœurs, ni dans le langage entre les Tartares Usiens & ceux de Kasan, qui ont actuellement aussi quantité de villages dans cette même province, entre-mêlés avec ceux des premiers.

Le pays à l'entour d'Ufa s'éleve peu à peu en collines considérables, qui sont boisées à une certaine distance de la ville, d'arbres à feuilles rondes des plus basses especes, mais fort variées. Ces collines accompagnent la riviere d'Ufa en remontant, & continuent à être toutes couvertes de bois. Le rivage opposé de la Belaja est entiérement fourré d'arbres du même genre, qui touchent à la riviere; & le terrein y est si plat, qu'il est toujours inondé au printems à plusieurs wersts de distance. Plus loin, ces derniers bois se terminent à des collines & à des steppes ouvertes, où l'on est dans l'usage de mettre le feu sur la fin de l'hiver, pour favoriser la pousse des herbes.

Les montagnes qui accompagnent ici la Belaja, & viennent, en se dirigeant vers l'Ufa, donner à la rive droite de cette riviere des bords disposés en collines, sont entiérement composées de schiste calcaire, ou de pierres gypseuses, parmi lesquelles on rencontre çà & là un albâtre fort chétif, & du gypse strié, que le commun peuple applique en poudre sur les plaies. Une grande partie des collines sont de pure marne calcaire & de glaise. Il ne faut pas se flatter de trouver des minéraux dans cette contrée; quoiqu'on rencontre au-dessous d'Ufa quelques couches calcaires, contenant effectivement un peu de cuivre, mais qui ne paieroit pas les frais de la fonte. Ces couches calcaires renferment quelques pétrifications, mais en petite quantité; & l'on fit voir à M. Pallas à Ufa l'os de la cuisse d'un éléphant de très-grande taille, avec d'autres fragmens du squélette & de la tête de cet animal, le tout trouvé au-dessus d'Ufa dans un endroit du rivage de la Belaja, découvert par les eaux de cette riviere. On a, dit-on, observé plusieurs de ces incompréhensibles reliques en divers endroits des bords de la Djoma, qui se jette au-dessous d'Ufa dans

la Belaja, & il est vraisemblable qu'il en existe encore de cachées en quantité d'autres endroits.

Un autre objet digne de remarque, mais d'un genre différent, ce sont diverses *tombes en monticules*, placées sur les hauteurs attenantes à la partie occidentale de la ville; elles sont considérables, mais déjà toutes couvertes de broussailles, & paroissent avoir été érigées depuis bien des siecles. Il y en a trois sur-tout fort grandes & très-apparentes, qui occupent les plus hautes éminences. La tradition reçue parmi les habitans les attribue à d'anciens souverains de cette contrée qui résidoient à l'endroit où l'on a bâti Ufa, & cela long-tems avant que la domination russienne s'étendît jusques là. Cette tradition ajoute même que les Baschkires des environs payoient tribut à ces princes. L'on trouve en effet dans les environs d'Ufa d'assez nombreux monumens d'une nation dominatrice de tous ces pays, & différentes des Baschkires.

M. Pallas passa tout l'hiver de 1769 à 1770 à Ufa, & ne le trouva point extraordinairement rude, mais très-désagréable par les tems nébuleux & les vents violens qui y

regnent souvent dans cette triste saison. Les avant-coureurs du froid s'étant annoncés dès la fin de septembre, on se vit en plein hiver au mois d'octobre. On essuya les froids les plus vifs à la fin de novembre; & ce fut alors particuliérement depuis le 23 que les gros ouragans commencerent à exercer leurs ravages; leur violence fut telle qu'il en coûta la vie à quantité de voyageurs dans le district d'Orembourg. Ces vents impétueux durerent presque sans discontinuer pendant tout le mois de décembre, mais avec un froid moins vif, & souffloient le plus souvent entre le nord & l'ouest. Le mois de janvier fut d'une température modérée, & celui de février assez doux; mais le commencement de mars fit la clôture de l'hiver par un froid très-vif, qui dura jusques vers le 15, & fut accompagné d'une quantité de neige très-considérable & presque générale, qui contribua le plus, par la suite, aux grandes & longues inondations que le pays éprouva. A ce froid succéda le dégel le plus complet, & la saison devint si belle à l'entrée du mois d'avril, que les glaces de la Belaja se rompirent dès le 9, & que le lendemain cette riviere en étoit presqu'entiérement dégagée.

Ce fut alors que les eaux commencerent à sortir de leurs lits & à couvrir tout le plat-pays. Chacun se hâta pour lors de se rendre dans les isles formées par ces inondations, pour s'y divertir à la chasse des lievres, qui sont en très-grand nombre dans ces environs, & qui commençoient à se montrer dans leurs poils d'été.

Les oiseaux de passage avoient déjà paru sur la fin de mars; mais la plupart se refugioient encore vers le sud, d'où l'on vit revenir après la débacle des glaces, & retourner ensuite vers des climats plus froids, de grosses bandes d'oies ordinaires, & de celles de l'espece appellée *kasarkes*, *anser erythropus*. Il ne resta en arriere que les oiseaux de la classe des bécasses, & surtout les pies de mer, *hæmatopus*, qui se fixerent en grand nombre dans ces cantons, même avant que les eaux s'ouvrissent, & alloient chercher leur nourriture sur les hauteurs dont la neige avoit disparu.

M. Pallas ayant fait retourner, au mois de février 1770, quelques personnes de sa suite à Gurjef, & vers les côtes de la mer Caspienne, pour y passer le printems, il fournit ici, d'après leur rapport, au sujet

de l'arrivée des oiseaux de passage, diverses observations qui ne seront pas sans utilité pour les naturalistes. Les eaux du Jaïk s'ouvrirent à Gurjef le 5 mars. On avoit vu, dès les derniers jours de février, quantité de mouettes de mer, qui n'avoient pas quitté la mer Caspienne de tout l'hiver, se rassembler par troupes sur la glace. Le dernier février, il vint des bandes de cygnes, d'oies, de canards & de pélicans; tous ces oiseaux venoient manifestement de l'ouest, & la plupart des premiers du nord-ouest: quant aux pélicans, il en vint aussi du sud-ouest, mais jamais du nord-ouest. Ce ne fut qu'après le départ des glaces qu'on vit arriver séparément les différentes especes de hérons: les plus tardifs, & qui ne vinrent qu'après la mi-mars, furent le cormoran & le corbeau de mer, *pelecanus carbo* & *pygmæus*, *Pall.* Les oiseaux terrestres, & les oiseaux de proie étoient pareillement arrivés sur la fin de février; tandis qu'on vit au contraire disparoître une belle espece de grosses alouettes noires, *alauda persica*, *Pall.* qui abandonnerent ces contrées situées au nord de la mer Caspienne, où elles se font voir tout l'hiver, sans cependant dépasser le cinquan-

tieme degré, & d'où elles retournent au printems dans leur patrie, sans doute la Perse ou l'Inde. Le faucon voyageur, *falco barbarus*, paroît émigrer plus tard que les autres oiseaux de proie, puisqu'on en tua encore un, près de Gurjef, le 4 avril, & que cependant ces oiseaux ne passent point l'été dans ces pays de plaine, mais vont habiter uniquement les hautes montagnes de la province d'Ufa, où ils font leurs nids, & qu'ils rendent célebres par le séjour qu'ils y font. La clôture de tous ces passages se fait par une très-belle espece de guêpiers, *merops tatarica*, qui sont entiérement verds; ils n'arrivent qu'au commencement de mai, & ne s'éloignent point des contrées voisines de la mer Caspienne: on n'en voit plus, pour peu qu'on remonte le Jaïk.

Les hirondelles s'étoient déjà montrées le 15 mars, par un tems serein & chaud; mais les vents qui souffloient auparavant, sud & ouest, ayant subitement tourné au nord, & ramené un froid très-piquant qui dura jusques dans la nuit du 19, elles disparurent de nouveau, & avec elles, quantité d'autres petits oiseaux. Le tems s'étant ensuite radouci, on les revit tout de suite le 20,

& cette circonstance fournit l'occasion d'une observation importante. Le 18 mars, un Tartare apporta à l'empailleur d'oiseaux, sujet fort habile, que M. Pallas avoit envoyé à Gurjef, une hirondelle domestique, ou de cheminée, qu'il avoit trouvée étendue dans les champs; elle étoit roide de froid, & ne donnoit plus aucun signe de vie. Mais à peine eut-elle été couchée un quart d'heure dans une chambre à poële, médiocrement échauffée, qu'elle commença à respirer, & se ranimant petit à petit, elle fut bientôt en état de voler par la chambre, où elle vécut encore quelques jours, au bout desquels elle périt par un accident. Après un pareil fait, on ne pourra plus douter de la réalité de tant d'autres exemples rapportés ailleurs, d'hirondelles trouvées en hiver dans des filets de pêcheurs, ou dans des cavités souterreines, ou dans des arbres creux, qui se sont ranimées à la chaleur. On se croira cependant fondé à croire que ce n'est que par un cas fortuit, & peut-être par l'effet d'un froid inopiné, survenu en automne, que ces hirondelles sont tombées dans cet état d'engourdissement, & ont passé l'hiver dans une situation aussi

extraordinaire, & si peu d'accord avec les loix que la nature suit dans sa marche. En effet, si la majeure partie des hirondelles n'alloient pas, de même que les autres oiseaux de passage, hiverner dans les pays chauds du midi, on en trouveroit chez nous, tout le long de l'hiver, une bien plus grande quantité (*).

(*) L'abbé Spallanzani a fait plusieurs expériences sur des hirondelles domestiques, en essayant d'en introduire petit à petit plusieurs dans des glacieres, pour voir si elles s'y engourdiroient, & si elles se ranimeroient de nouveau dans un air chaud. Mais malgré les soins & la sagacité de ce célebre naturaliste, aucune de ses épreuves ne lui réussit; ses hirondelles mouroient toutes au bout de trois heures dans la chambre placée à côté de la glaciere, & cela sans tomber auparavant dans un état de stupeur ou de léthargie, quoique le froid de cette chambre fût très-modéré, puisque le thermometre s'y tenoit encore à six degrés au-dessus de la congelation. Il en conclut que les hirondelles trouvées sous l'eau, & souvent dans la glace même, sont d'une espece absolument différente de nos hirondelles domestiques, puisque celles-ci perdent la vie dans un froid très-modéré, sans aucun engourdissement préalable. D'un autre côté, M. Adanson assure avoir vu ces mêmes hirondelles domestiques ou de cheminée, au Sénégal, & l'abbé de la Caille au Cap de Bonne-Esperance, dans les mêmes mois où nous avons l'hiver. Il y a donc bien plus d'apparence qu'il arrive souvent à la même espece d'hirondelles, tantôt de s'engourdir, tantôt de passer dans d'autres climats; & comme l'abbé Spallanzani a fait ses expériences dans le mois d'août, tandis qu'il

Quoique la saison eût d'abord été très-favorable, la pousse des arbres & la floraison n'eurent lieu cette année, dans les environs d'Ufa, que près d'un mois plus tard que l'année précédente dans le voisinage de Samara, & tout au moins une quinzaine de jours plus tard que dans cette même année, aux environs d'Orembourg. On peut dire qu'en général les contrées fertiles, le long des montagnes, leurs riches récoltes en bled & la culture de quelques légumes exceptées, ne paroissent pas propres à d'autres essais relatifs à l'agriculture, lorsqu'ils exigent un climat plus chaud. Les pommiers qu'on cultive dans quelques jardins autour d'Ufa, ne commencerent à pousser que le 26 avril, & ne parurent en fleur qu'au

auroit dû naturellement les faire en automne, il est très-possible que cela ait pu contribuer à leur mauvaise réussite. On déterre quelquefois des hirondelles de l'espece appellée *hirundo riparia*, près de Gottingue, sur les bords de la Leine; & Collinson a vu la même chose à Basle. *Phil. Transf.* tome LIII, page 101. Cette assertion de Collinson paroît d'autant plus étonnante au traducteur de cette note, qu'étant Bâlois, & lié de tous tems avec tous les naturalistes de cette ville, il n'a jamais eu connoissance du fait rapporté par le savant Anglois, ni d'aucun fait approchant; & il croit pouvoir affirmer qu'on n'a jamais trouvé d'hirondelles engourdies, ni à Bâle, ni dans les environs.

commencement de mai. Les cerises de bois, *prunus padus*, ne furent guere plus précoces, non plus que le sorbier, *sorbus*. On vit pousser encore bien plus tard le plane, le coudrier, l'orbier, *opulus*; le cornouiller, *cornus sanguinea*, l'orme, le tilleul & le chêne, qui composent les bois mélangés des environs d'Ufa; & dans ce nombre le chêne & le coudrier seuls ne pénetrent pas dans la partie supérieure de l'Ural, mais trouvent les limites que la nature leur a prescrites, au pied de ces montagnes.

Les premieres plantes fleuries, qu'on n'apperçut qu'à la fin du mois d'avril, furent l'*ornithogallum mi nutum*, la *draba verna*, l'*alyssum montanum*, l'anémome *ranunculoides*, & la grosse anémone *nemorosa*, qui pousse ici souvent huit & jusqu'à douze feuilles; ensuite la fumeterre, la pulmonaire, le primevere & le pas-d'âne. Parmi toutes ces fleurs printanieres, on voyoit aussi, sur tous les talus des rivages escarpés & calcaires, la belle *androsace maxima*. Enfin, excepté l'*onosmu simplex* qui fleurit de bonne heure dans les endroits exposés au soleil, le *laserpitio trilobo*, qui ne commençoit qu'à germer, plante que M. Pallas

n'a plus apperçue, non plus que le petit amandier en buisson, plus à l'ouest vers les montagnes, & la *cacalia* de Sibérie; cette saison n'offroit plus rien de remarquable dans cette contrée. Quant aux insectes, l'on ne voyoit encore que le petit proscarabée, *meloë*, & le hanneton commun, *scar. melolontha*. Cet insecte mal-faisant sort ici beaucoup plus tôt de terre, que dans les contrées plus chaudes des bords du Wolga. Du 25 au 30 avril, l'air en étoit rempli vers le soir, en dedans & en-dehors de la ville, par-tout où l'on voyoit quelques feuilles aux arbres; mais ils étoient sensiblement plus petits que nos hannetons ordinaires.

Addition à la page 10.

On a eu des avis certains que Kérim-Khan est mort à Schiras, le 15 mars dernier 1779; & les mêmes lettres qui annoncent cet événement, ajoutent les détails suivans. Son fils ainé Abolfat-Khan, dirigé par les conseils de Zéki-Khan, & de Sadid-Khan, ses oncles, ayant tenu cette mort cachée pendant deux jours, manda au palais, au nom du régent, les principaux Khans, Sultans

& chefs du pays, qu'il soupçonnoit contraires à ses intérêts, & il les fit massacrer, sans épagner même les généraux Nazar-Ali-Khan & Kalb-Ali-Khan, cousins de Kérim-Khan. Après cette exécution sanglante, il fit mettre aux arrêts Manérola-Mirza qui, par sa mere, étant petit-fils du Sophy Nadir-Schah, pourroit, en cette qualité, avoir des droits au trône; & secondé par un corps de dix mille hommes de troupes affidées, il se fit déclarer régent de Perse, & choisit ses deux oncles pour être ses généraux & ses ministres. Ce prince est âgé de vingt-quatre ans. Presque tous les généraux des villes, & les chefs de hordes, depuis la mer Caspienne jusqu'au golphe Persique, lui ont déjà envoyé des présens, & l'ont reconnu. La Perse est aussi tranquille qu'elle l'a été sous le regne de son pere, & l'on bat monnoie à Ispahan au nom du nouveau régent. Le Bacha de Badgad a même envoyé un officier Turc pour félicioter Abolfat-Khan de son avénement à la régence. *Voyez. Journal politique de Bruxelles, du 6 novembre* 1779, page 2.

EXPLICATION

EXPLICATION DES FIGURES.

PLANCHE I. Elle représente la coupe d'une tente de feutre d'un Kalmouc d'un rang distingué, dans laquelle la jeunesse s'est rassemblée vers le soir. Une jeune personne assise sur le tapis, à côté de son amant, joue du luth, tandis qu'une de ses compagnes danse; un autre jeune homme se tient debout derriere la premiere; suivant l'usage ordinaire, toute la partie supérieure de son corps est nue jusqu'à la ceinture. Une jeune fille qu'on veut aussi engager à danser, se cache le visage dans le giron d'une femme assise. A côté de cette derniere, on voit un autel consacré aux idoles, sur lequel on a posé trois petits vases sacrés. On ne voit point dans cette *planche* l'outre de cuir destinée au lait aigre. Au milieu de la hutte est un feu d'excrémens desséchés.

Planche II. On y donne une idée de la maniere dont les Kalmoucs se mettent en marche avec leur bagage & posent leur camp. Sur le devant est un chameau chargé, pour faire voir comment l'on emballe, & l'on charge sur le dos de ces animaux la

carcasse de ces tentes & les autres ustensiles ; le tout est recouvert d'un tapis. Une femme à cheval conduit un enfant monté sur un autre cheval ; & placé sous une espece de baldaquin ou parasol fixé après la selle. Le reste de l'estampe fait voir comment on décharge les chameaux & l'on dresse les tentes.

Planche III. Elle représente une famille Kalmouque, occupée à traire les bêtes à lait. On voit devant une hutte de feutre, dont les murailles sont relevées, un des veaux qu'on attache à des piquets, & auprès desquels les vaches se rassemblent pour être traites. On voit de l'autre côté les jumens qui se sont pareillement rassemblées auprès de leurs poulains attachés de même ; & une jeune fille occupée à les traire. Le jeune garçon qui tient d'une main le cheval sellé, & de l'autre le lacet avec lequel on prend les chevaux, fixé au bout d'une perche, a rassemblé tout ce bétail, & l'a chassé devant la tente. Le devant fait voir une femme qui vient d'étendre une peau de mouton sur terre avec des piquets, & qui enduit la superficie, à l'aide de son couteau, avec du lait aigre, pour la préparer.

Planche IV. Deux Kirgisiens à cheval.

Planche V. Deux Kirgisiennes. L'une est vue par-devant, l'autre par derriere. On voit leurs huttes dressées dans l'éloignement.

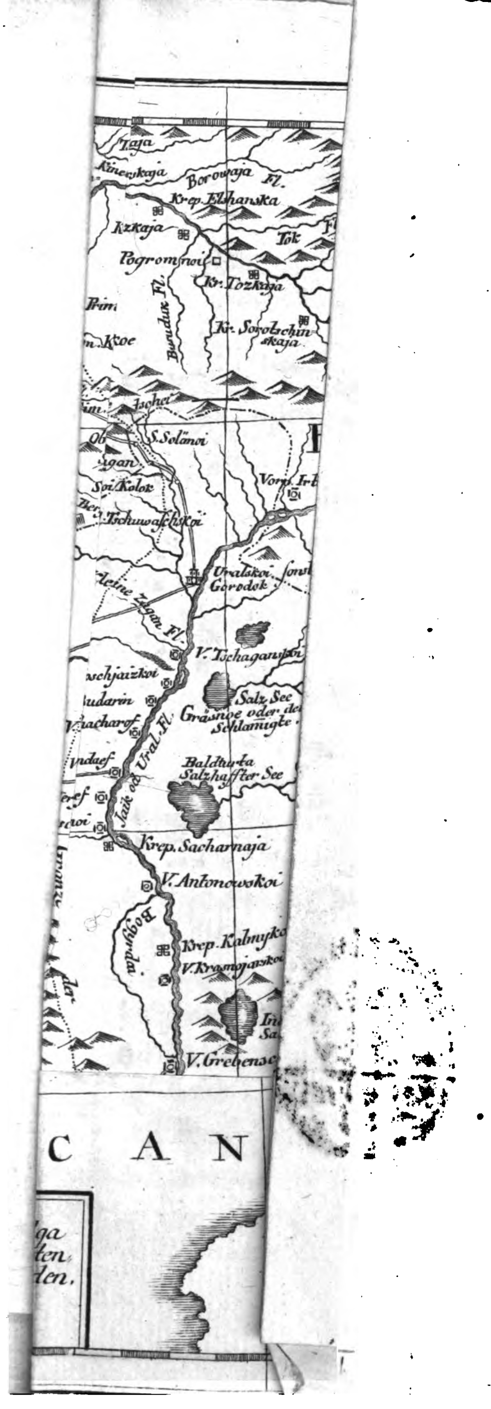
Planche VI. Deux femmes Baschkires.

Planche VII. On peut placer la carte, pour plus de commodité, à la fin du volume. Elle représente la steppe située entre le Wolga & la riviere d'Ural, & les rivages qu'on suppose avoir appartenu à l'ancienne mer Caspienne.

FIN du troisieme Volume.




BIBLIOT. ACADEM. LAUSAN
LIBERTÉ ET PATRIE


Taja
Kinezskaja
Borowaja Fl.
Krep. Elshanska
Rzkaja
Tok
Pogromnoi
Kr. Tozkaja
Prim
Buruduk Fl.
Kr. Sorotschinskaja
m. Kkoe
S. Solänoi
Soi Kolok
Tschuwaschskoi
Vorp. Irb
Uralskoi Gorodok
Zigan Fl.
V. Tschaganskoi
Salz See
Gräsnoe oder der Schlamigte
Budarin
Jaik od. Ural Fl.
Baldturta Salzhaffter See
Krep. Sacharnaja
V. Antonowskoi
Bogyrdai
Krep. Kalmyko
V. Krasnojarskoi
V. Grebensc
C A N

